

DAD A  
CIÓN C



L'ABBÉ PLANUS

LE PRÊTRE

T O M E

2

BX1912

P5

1898

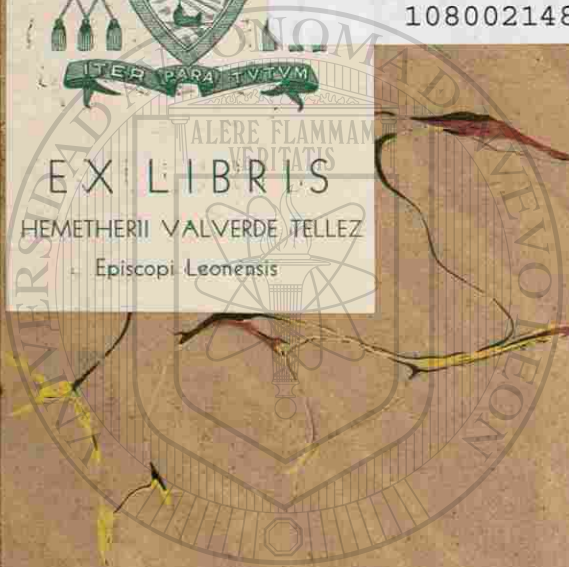
V.2

C.1



1080021483

EX LIBRIS  
HEMETHERII VALVERDE TELLEZ  
Episcopi Leonensis



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN  
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



LE PRÊTRE

SECONDE RETRAITE PASTORALE

UANL

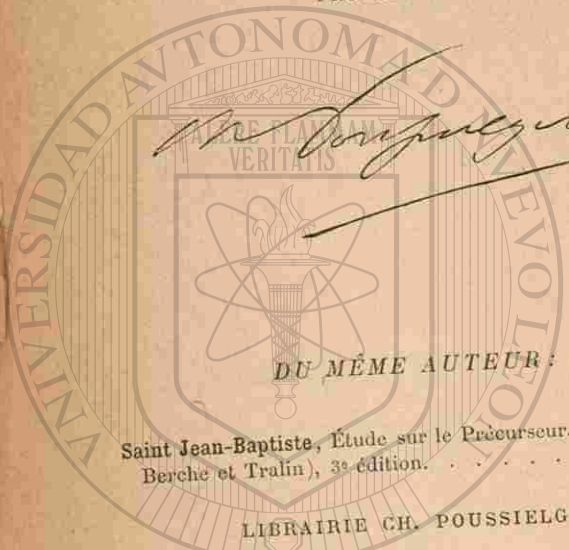
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

es.  
n.)

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



PROPRIÉTÉ DE



*M. Poussielgue*

DU MÊME AUTEUR :

Saint Jean-Baptiste, Étude sur le Précurseur. In-12 (Paris, Berche et Traînin), 3<sup>e</sup> édition. . . . . 3 fr. 50

LIBRAIRIE CH. POUSSIELGUE

Allocutions et Discours, précédés d'une lettre de S. É. le cardinal Perraud, évêque d'Autun, de l'Académie française. 2<sup>e</sup> édition. In-18 jésus. . . . . 3 fr. 50

I. — Le Prêtre : Une retraite pastorale. 4<sup>e</sup> édition. In-18 jésus. . . . . 3 fr.

III. — Le Prêtre : Quelques conférences ecclésiastiques. (En préparation.) In-18 jésus . . . . .

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

L'ABBÉ PLANUS

VICAIRE GÉNÉRAL D'AUTUN  
CHANOINE HONORAIRE DE LA PRIMATEIALE DE LYON



# Le Prêtre

Seconde Retraite pastorale

UANI

II



DEUXIÈME ÉDITION

Capilla Alfonsina  
Biblioteca Universitaria

PARIS

LIBRAIRIE CH. POUSSIELGUE  
RUE CASSETTE, 15

1899

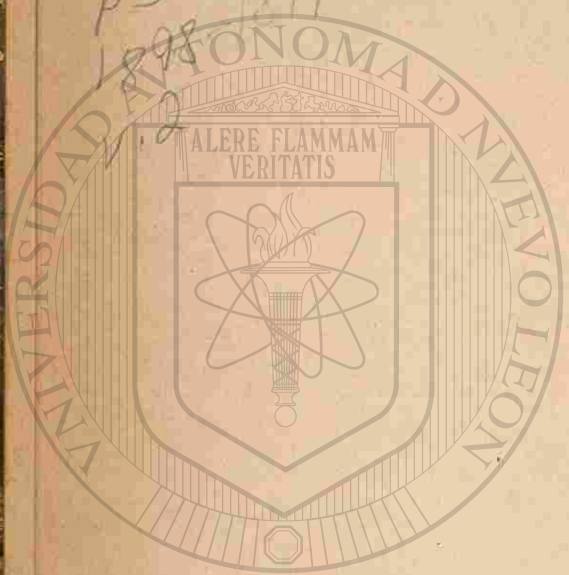
Droits de traduction et de reproduction réservés.

45948

BX1912

p5

1898



FONDO EDITORIAL  
VALVERDE Y TELLEZ

## AVANT-PROPOS

Le premier des trois volumes que nous avons entrepris de rédiger sur le Prêtre, en utilisant nos souvenirs de prédicateur de retraites pastorales, a reçu du clergé un accueil que nous ne nous serions jamais permis d'attendre. C'est pour nous un devoir, — et nous mettons à le remplir notre meilleur empressement, — de remercier ici NN. SS. les Evêques du précieux concours qu'ils ont bien voulu nous prêter. La plupart d'entre eux ont fait recommander notre livre par leurs *Semaines religieuses*, et nous savons, de source sûre, que plusieurs, au cours des récentes Retraites ecclésiastiques, ont poussé la bienveillance jusqu'à l'accréditer eux-

009444

mêmes auprès de leur pieux auditoire. Nul doute que la diffusion de l'ouvrage ne soit due à un patronage venu de si haut. Nous adressons à qui de droit l'expression de notre reconnaissance respectueuse.

Le deuxième volume, que nous publions aujourd'hui, porte le même titre que le premier. Il n'a pas d'autres divisions, à son tour, que les jours de la Retraite et, dans chacun des jours, la suite et la série des exercices accoutumés. Nous voulons croire que le tome II ne fera pas double emploi avec le tome I; qu'il n'en sera point une répétition, encore bien qu'il lui ressemble.

Il lui ressemble par l'agencement extérieur, nous venons de le dire; il lui ressemble aussi par l'idée et l'inspiration générales, qui, cela va de soi, ne visent rien d'autre sinon la sanctification du prêtre. Mais il s'en distingue par le choix très spécial du sujet traité. Nous pénétrant de la doctrine oratorienne et surtout de la doctrine de Thomassin, nous avons essayé d'étudier à fond le sacerdoce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, d'en établir théologiquement d'abord la réalité appuyée au dogme même de l'Incarnation et de la Rédemption,

puis d'en considérer les manifestations diverses et les divers aspects.

Cette étude, à mesure que nous nous y livrions, nos canevas et notes sous les yeux, le souvenir de nos prédications au cœur, à mesure que nous la précisions, la plume à la main, nous a plus d'une fois ému. Il nous a paru qu'elle dépassait en dignité, en importance et en excitation d'âme, notre premier travail. Produira-t-elle sur les lecteurs la même impression? Nous serions heureux de l'espérer; nous n'en sommes pas certain.

Peut-être trouvera-t-on qu'il s'y rencontre des redites, — ce dont nous ne pouvons pas ne pas convenir, — l'analyse à laquelle nous nous sommes appliqué comportant, malgré les nuances, des pensées, des sentiments et des conclusions qui forcément se touchent et prennent un air de chose déjà entendue et vue.

Peut-être estimera-t-on que la part faite aux applications pratiques n'est pas suffisante, quelque soin que nous ayons mis à rapprocher constamment du sacerdoce, tel qu'il est en Jésus-Christ, le sacerdoce tel qu'il est

en nous, et à tirer de ce rapprochement ou plutôt de ce contraste les plus pressantes leçons.

Peut-être enfin se plaindra-t-on de ce que dans un livre de quatre cents pages, destiné aux prêtres de ce temps, il soit peu parlé de ce qu'on appelle *les œuvres du jour*. Nous aurons l'occasion, dans le troisième volume, d'introduire et de traiter cette fort intéressante question. Nous professons, autant que personne, une admiration sincère et motivée pour toutes les formes actuelles du zèle sacerdotal en face des périls nouveaux que fait courir aux âmes, surtout à l'enfance et à la jeunesse, aux ouvriers des villes et des champs, la propagande puissante des adversaires. Nous éprouvons la plus vive sympathie pour ceux de nos confrères qui se vouent à la tâche délicate, difficile et très opportune, — le Souverain Pontife lui-même le déclare, — d'innover des moyens d'action sur le peuple; qui se portent sur tous les terrains de prosélytisme et d'apostolat qu'ouvrent les circonstances.

Mais, cela dit, nous devons ajouter que cette nécessité même de l'activité extérieure

pour le prêtre de notre temps et de notre pays, ce don de soi à une sorte d'entraînement ininterrompu aux choses du dehors, exige impérieusement, comme préservatif et contrepoids, l'intelligence, le goût, la pratique, l'habitude de la vie intérieure. A la façon des forces physiques, — et combien plus encore! — les forces de l'âme ont besoin d'être alimentées dans la proportion où elles se dépensent. Faute de comprendre cette loi d'équilibre surnaturel et faute de s'y soumettre, un ecclésiastique, fût-il animé des intentions les meilleures et des plus louables désirs, risquerait d'amoindrir en lui le prêtre au profit de l'homme de tempérament. Tout dès lors pourrait être compromis dans sa vie: l'élévation et la pureté des intentions en union avec Jésus-Christ, qui sont l'élément de choix de sa sanctification personnelle; la fécondité vraie de son action, qui, dépossédée des énergies intimes et saintes de la grâce, s'abaisserait vite au niveau d'un simple besoin d'agitation presque fiévreuse, de mouvement presque instinctif. Le danger de ce que saint Bernard désigne d'un mot tellement expressif qu'il en est intraduisible: *visceratio mentis*,



mérite, deux fois pour une, d'être pris au sérieux à cette heure.

Et c'est pourquoi, tout en appréciant à leur juste et très grande valeur les tendances qui se dessinent et s'accroissent dans les rangs du clergé de France, du jeune clergé plus particulièrement, nous tenons pour certain qu'il y a lieu d'insister sur l'opportunité plus réelle que jamais, ce n'est pas assez dire, sur l'urgente nécessité de la vie intérieure pour le prêtre; vie intérieure dont l'intelligence, la méditation, l'attrait du sacerdoce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, demeureront toujours la source incontestable et incontestée.

Et c'est aussi pourquoi nous ne saurions éprouver de scrupule d'avoir consacré deux volumes sur trois, en particulier celui que nous publions aujourd'hui, à l'étude doctrinale de la prêtrise du premier et souverain et divin Prêtre, ni d'avoir cherché à mettre en relief la condition rigoureuse de toute fécondité pour notre ministère. *Qui manet in me, et ego in eo, hic fert fructum multum*<sup>1</sup>. La déclaration est formelle. Il la faut entendre,

<sup>1</sup> Joan. xv, 5.

il la faut comprendre. Toute méprise, tout oubli, nous laisseraient sans excuse.

Nous venons de parler de scrupule. Qu'il nous soit permis de relever une observation que nous ont adressée deux ou trois de ceux qui, à l'occasion de notre premier livre, nous ont fait l'honneur de nous écrire.

On nous a dit que quelques-uns des détails où nous entrons, quelques-uns des tableaux que nous esquissions sur les insuffisances de piété et de foi ou sur les défaillances morales de certains prêtres, inoffensifs pour des lecteurs ecclésiastiques, couraient le risque de surprendre et de scandaliser des lecteurs et surtout des lectrices laïques. Nous le répétons, cette critique, respectueuse d'ailleurs et cordiale, n'a été formulée que par un nombre imperceptible de correspondants, entre tous ceux du plein assentiment desquels nous gardons les précieux témoignages. Nous voulons cependant y répondre d'un mot. Sous peine de ne pas publier « une Rétraite pastorale », il fallait bien laisser dans la parole écrite quelque chose des sévérités nécessaires de la parole parlée. Nous ne croyons pas nous faire illusion en affirmant

que le ton et l'accent général du livre sont empreints d'un respect profond et d'un fraternel attachement pour le clergé. Il nous paraît difficile qu'un lecteur même prévenu contre l'Église et ses ministres ne soit pas touché des sentiments dont nous faisons preuve à leur égard, et n'attribue pas au désir du bien la liberté apostolique de notre langage en quelques rares endroits de nos méditations. Nous inclinerions même à penser que l'indépendance de cette sincérité lui pourrait être bienfaisante en lui montrant de quelle façon sérieuse, ferme et fière et tendre à la fois, un prêtre parle à des prêtres.

Au surplus, nous ferons remarquer que toutes les précautions ont été prises contre l'inconvénient qu'on nous signale, lorsqu'en tête de nos volumes, dans la dédicace consacrée « à la mémoire aimée et bénie de l'abbé Charles Perraud », nous avons dit que nous les écrivions pour *nos frères du sacerdoce*, et lorsque Son Éminence le cardinal-évêque d'Autun, dans sa lettre d'approbation, a déclaré, de son côté, qu'ils étaient *tout spécialement adressés aux prêtres*.

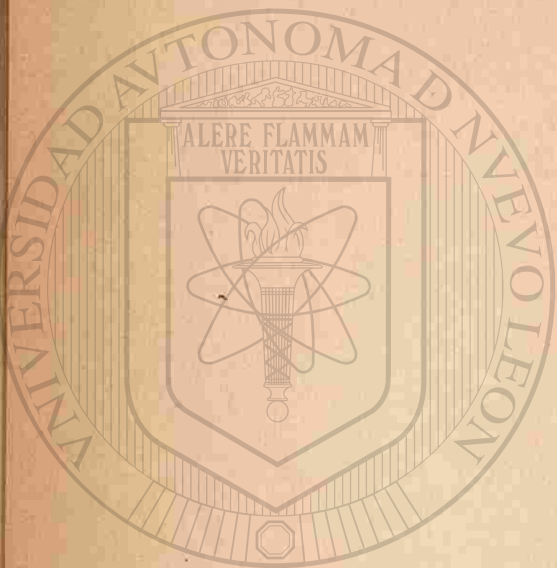
Nous sera-t-il défendu de croire que les

impressions pénibles, si quelques personnes du monde en ont ressenti, n'auront pas prévalu sur l'ensemble des impressions bonnes et salutaires, et que ces dernières, tout compte fait, sont celles qui demeurent?

L'unanimité morale des appréciations encourageantes qui nous sont parvenues nous rassure. Nous demandons à Dieu que ce nouveau volume rencontre la même faveur et les mêmes sympathies que le précédent.

L. P.

Novembre 1898.

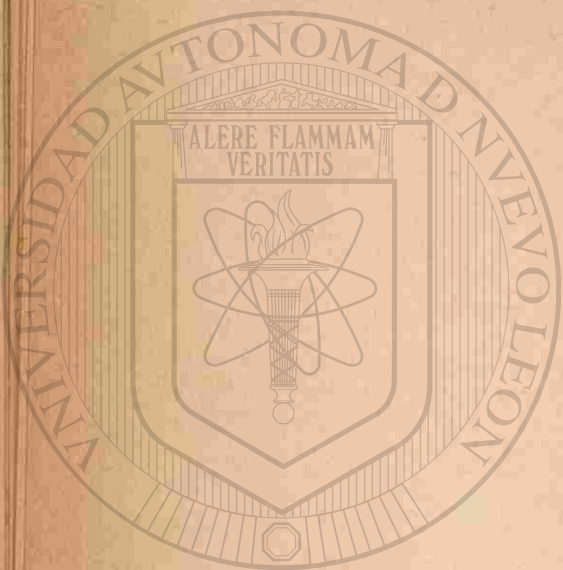


PREMIER JOUR

UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



INSTRUCTION  
POUR L'OUVERTURE DE LA RETRAITE

LA FOI AU SACERDOCE

(RURSUM INDIGETIS UT VOS DOCEAMINI...)

*Cum debueritis magistri esse propter  
tempus, rursum indigetis ut vos doceamini  
quæ sint elementa exordii sermonum Dei.*

(Hebr. v, 12.)

MESSIEURS ET VÉNÉRÉS CONFRÈRES,

Le 11 juin 1633, saint Vincent de Paul proposa aux jeunes clercs qui suivaient à Saint-Lazare les exercices des ordinands dont il avait pris l'initiative, de les réunir de temps en temps pour les fortifier et se fortifier, à leur exemple, dans la pratique des vertus chrétiennes et sacerdotales. « Prescrivez, ordonnez, s'écrièrent-ils d'une seule voix; nous nous en remettons absolument à vous; il n'y a rien que nous ne soyons prêts à entreprendre sous votre direction. »

Charmé de ces dispositions, Vincent fixa le jour de la première assemblée, qui se tint vers la fin de juin. Il y expliqua plus expressément sa pensée, pour confirmer ces jeunes gens dans leur résolution de conserver et d'augmenter la grâce qu'il avaient reçue par l'imposition des mains. « Ayant l'honneur d'être prêtres, leur dit-il, vous êtes obligés de remplir, et de remplir jusqu'à la fin, les devoirs de l'état que vous avez embrassé; il serait bien triste qu'aucun de vous eût à donner sujet de dire de lui que, semblable à cet insensé dont parle l'Évangile, il a commencé de bâtir, mais il n'a pas eu assez de courage pour achever son édifice. Vous savez aussi bien que personne que ce malheur, tout déplorable qu'il soit, n'en est pas moins commun. Oui, il n'y a que trop de prêtres qui justifient tous les jours ce qu'a dit Jérémie : que l'or s'est obscurci, que les pierres les plus précieuses du sanctuaire se sont dispersées dans les rues et qu'elles ont été foulées aux pieds sur les places publiques. Pour tomber en ce fâcheux état, il n'est pas nécessaire de se livrer aux grands crimes. Il suffit de se refroidir dans le service de Dieu, de déchoir de sa première charité, de se laisser aller à la dissipation dans les grands chemins du monde; car les dispensateurs des saints mystères sont dérégés, lorsqu'ils sortent de la perfection que demande leur profession sainte... »

Très probablement saint Vincent de Paul ne se doutait pas que le grain de sénevé de son

zele et de sa parole allait monter et s'épanouir, prendre les proportions qu'il a prises, porter les fruits qu'il a portés. De ces modestes réunions sont nées d'abord la fondation des grands séminaires, ensuite l'habitude et la tradition des retraites ecclésiastiques. Il n'est pas de diocèse de France aujourd'hui où, chaque année, les prêtres ne soient conviés par leur évêque à suivre en commun, pendant une semaine, les exercices d'une retraite pastorale pour se retremper dans l'esprit de leur vocation. Presque partout il s'en préche deux, quand ce n'est pas trois.

Sans exagération, on peut affirmer qu'une retraite pastorale a surtout pour but de relever et d'accroître, chez ceux qui s'y rendent, la foi au sacerdoce, d'où pratiquement tout découle. Et la foi au sacerdoce se ramène et se résume à la connaissance de Jésus-Christ prêtre, des hautes raisons pour lesquelles il a été prêtre, de la façon dont il a rempli sa mission de prêtre, de la part qu'il nous a donné de prendre à sa prêtrise, en nous constituant par une vocation spéciale les coopérateurs de son œuvre à travers le temps et l'espace<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Au cours de ses études sur *les Origines de la France contemporaine*, Henri Taine consacre presque la moitié d'un volume à la renaissance et au développement du catholicisme dans notre pays, depuis le commencement de ce siècle. Il s'acquitte de cette tâche avec une impartialité digne de tous éloges. L'occasion se présente à lui, au sujet du clergé

C'est là, messieurs et vénérés confrères, ce que nous essayerons de comprendre durant ces jours bénis, ou plutôt de nous rappeler; car, en principe, nous n'ignorons rien de ce qu'il faut savoir.

Conformément au texte de saint Paul cité tout à l'heure, nous appliquant le reproche et les recommandations que l'Apôtre accentue, nous nous entretiendrons ce soir de l'insuffisance trop habituelle de notre foi au sacerdoce : *Cum debueritis magistri esse propter tempus*, et de l'urgence qu'il y a pour nous tous d'y remédier : *Rursum indigetis ut vos doceamini*.

Laissez-moi, au début de cette première ins-

sculier, de parler des retraites ecclésiastiques et de leur influence. Bien qu'il ne présente pas la chose sous son jour le plus exact, ce qu'il dit cependant mérite d'être remarqué. Voici comment il s'exprime :

« ... L'autre institution presque universelle aujourd'hui est la retraite annuelle, que les prêtres du diocèse viennent faire au grand séminaire du chef-lieu. Saint Ignace en a tracé le plan : ses *Exercitia* sont encore le manuel adopté, le texte suivi à la lettre, ou de très près. Il s'agit de reconstituer pour l'âme le monde surnaturel; car, à l'ordinaire, sous la pression du monde naturel, il s'évapore, il s'efface, il cesse d'être palpable... A cet effet l'homme s'enferme dans un lieu approprié où chacune de ses heures a son emploi déterminé d'avance, passif ou actif : assistance à la chapelle et au sermon, chapelet, litanies, oraison des lèvres, oraison du cœur, examen réitéré de soi-même, confession et le reste; bref, une série ininterrompue de pratiques diversifiées et convergentes, qui par degrés calculés le vident des préoccupations terrestres et l'assiègent d'impressions surnaturelles. Autour de lui, des impressions semblables; par suite, la contagion de l'exemple, l'échauffement mutuel, l'attente en compagnie, l'émulation

truction et pour toutes celles qui devront suivre, placer votre bonne volonté et la mienne sous la protection de la sainte Vierge, amie née des prêtres. *Mater Christi*, la mère du Christ, qui, plus que toute autre créature, en sa qualité de mère du Christ, a connu Notre-Seigneur jusqu'aux profondeurs de son être et de sa destinée, ne désire rien tant que de le voir connu, compris, aimé, imité, de nous surtout les privilégiés de sa grâce, les élus de sa pensée et de son cœur, associés par une consécration authentique à la dignité de son sacerdoce et à sa fécondité.

*Mater Christi, ora pro nobis.*

*Regina cleri, ora pro nobis.*

involontaire et le désir surexcité jusqu'à créer son objet, d'autant plus sûrement que l'individu travaille sur lui-même, en silence, cinq heures par jour, selon les prescriptions d'une psychologie profonde, pour donner de la conscience et du corps à son idée nue... Suivant les personnes et les circonstances, le thème à méditer diffère, et la retraite se prolonge plus ou moins longtemps. Pour les prêtres séculiers elle dure un peu moins d'une semaine, et le thème sur lequel leur méditation se concentre est le caractère surnaturel du prêtre. Le prêtre confesseur et ministre de l'Eucharistie, le prêtre sauveur et réparateur, le prêtre pasteur, prédicateur, administrateur, voilà les sujets sur lesquels leur imagination aidée et guidée doit travailler pour composer le cordial qui, pendant toute l'année, les soutiendra. Il n'y en a pas de plus puissant. Celui que buvaient les puritains dans un *camp-meeting* américain, ou dans un *revival* écossais, était plus violent, mais d'un effet moins durable. » (*Les origines de la France contemporaine*, par Henri Taine, de l'Académie française. *Le régime moderne*, tome II, chapitre 1<sup>er</sup>, de l'Église.)

## I

*Quæ sint elementa exordii sermonum Dei?* La parole de Dieu. L'enseignement de Dieu. La révélation de Dieu. Métaphysiquement la Révélation est possible; historiquement, elle est certaine. Nous soutenons cette thèse contre la philosophie séparée et les partisans de la religion naturelle. Nous affirmons que la foi ouvre à l'homme des régions et des horizons de connaissance, à partir du point extrême où la raison toute seule le conduit; qu'elle est un don spécial surajouté au don primitif, en attendant le don final et éternel de la vision, par où se consumera toute la destinée.

L'Évangile est la révélation par excellence. Infiniment plus, infiniment mieux que les prophètes échelonnés le long des siècles antémessianiques, Jésus-Christ a enseigné l'humanité. Par lui, la Révélation est close. *Multifariam, multisque modis olim Deus loquens patribus in prophetis, novissime diebus istis locutus est in Filio*<sup>1</sup>.

Pouvons-nous, en ce monde, avoir la pleine et parfaite intelligence de la Révélation? Pouvons-nous acquérir et posséder la science pro-

<sup>1</sup> Hebr. 1, 1.

prement dite de Dieu et de son œuvre? Non, attendu qu'il n'existe pas, qu'il ne peut pas exister d'équation complète entre notre capacité de connaître et l'objet de notre connaissance: *per speculum et in ænigmate*<sup>1</sup>. Et c'est pourquoi saint Paul semble user intentionnellement d'expressions discrètes: *Quæ sint elementa exordii sermonum Dei*. Nous ne pénétrons pas ici-bas toute la vérité; nous sommes certains de sa réalité. Comme l'enfant qui s'initie aux sciences humaines énonce les plus magnifiques découvertes du génie dans une formule qu'il ne s'explique pas encore, mais dont il sait invinciblement qu'elle est l'expression de telle ou telle loi mathématique, astronomique, physique, chimique, nous énonçons, grâce à la Révélation encore enveloppée d'ombres pour nous, la vérité religieuse absolue, la science de Dieu et de sa nature, de ses rapports avec nous et de nos rapports avec Lui. Nous sommes assurés que quelque chose de réel répond à ce que nous croyons, à ce que nous affirmons; nous n'allons pas au delà, nous ne dépassons pas cette limite.

Quel savoir, messieurs et vénérés confrères, que ce savoir tel qu'il est, même voilé et imparfait! Dieu... non plus seulement l'existence de Dieu que le spectacle du monde et l'impérieuse exigence de la notion de causalité fait conclure, mais l'essence de la vie divine dans la Trinité.

<sup>1</sup> I Corinth. xiii, 12.

L'œuvre de Dieu, la création matérielle, humaine, angélique, ... l'œuvre de Dieu, supérieure à la création : l'Incarnation, la rentrée en Dieu de la créature, l'évolution et le retour du fini vers l'infini... La rédemption, la victoire immortelle du bien sur le mal ; Jésus-Christ rédempteur et prêtre, la survivance de Jésus-Christ par les sacrements, le sacerdoce, l'Église ! Tout cela, encore une fois, nous le tenons de nos mains, absolument certains que la réalité répond à la connaissance intime que nous commençons d'en avoir, remettant à plus tard, au jour des révélations plénières, de nous avancer plus loin, jusqu'aux sommets et jusqu'aux profondeurs.

Sans nous montrer injustes ni dédaigneux pour le savoir humain, — gardons-nous-en bien, messieurs, — ne devons-nous pas cependant proclamer avec la plus légitime fierté la supériorité éminente sur tous les autres du savoir que nous donne la Révélation, *elementa exordii sermonum Dei*? De l'atome à l'astre, des origines les plus lointaines de l'histoire aux splendeurs les plus récentes de la civilisation, quelle est donc la vérité qui l'emporte, en dignité et valeur, sur l'ensemble des vérités dont la Révélation nous offre la certitude ? L'objet ou les objets du savoir humain, forcément condamnés à l'étroitesse des choses créées et contingentes, finiront par s'épuiser. L'objet du savoir divin est infini. L'éternité s'emploiera pour nous à l'approfondir. *Hæc est*

*vita æterna ut cognoscant te solum Deum verum et quem misisti Jesum Christum*<sup>1</sup>.

N'insistons pas. La théologie est la reine et la maîtresse des sciences. Elle est, elle doit être, par excellence, la science du prêtre.

Et dans la théologie, pour en venir au point précis de notre méditation de ce soir, ce qui s'impose au prêtre, de préférence, c'est ce qui peut davantage lui inspirer l'estime théorique et la générosité pratique de sa vocation : l'Incarnation, la rédemption, le sacerdoce de Jésus-Christ, source et modèle de son propre sacerdoce ; *quem misisti Jesum Christum*. Nous devrions être épris de ce savoir incomparable, nous en faire une sorte de domaine réservé, l'explorer en tous sens et nous le mieux approprier chaque jour, y acquérir une fermeté et une supériorité de pénétration qui ferait de nous des « maîtres », *cum debueritis magistri esse propter tempus*. Or trop souvent, le plus souvent, cela n'est pas.

Voici un jeune prêtre qui sort du grand séminaire après quatre années, cinq années de recueillement et d'études. Ce qu'il devrait en emporter, ce serait surtout le goût de ces études mêmes, le désir de les poursuivre et de les compléter, celles-là en particulier qui, l'initiant toujours mieux à la science dogmatique de Jésus-Christ, *scire Jesum Christum*<sup>2</sup>, contribueraient à développer sa foi au sacerdoce. Eh bien ! non, c'est la

<sup>1</sup> Joan. xiii, 3. — <sup>2</sup> I Corinth. ii, 2.



plupart du temps une sorte de lassitude et de satiété qu'il éprouve. On dirait presque d'un écolier, qui, le temps venu des vacances, s'aplaudait de pouvoir fermer ses livres et se dérober à la corvée du travail. Tandis qu'autour de lui, dans le monde, les jeunes hommes de son âge, sortis des établissements de l'État pour tenter une carrière libérale, ne font de leurs années de préparation qu'une première étape et comme un point de départ vers l'avenir, lui, il estime que sa tâche est finie. Il laisse entendre, au besoin il déclare que ce qu'il sait de théologie suffit. C'est un bagage qu'il s'est amassé, qu'il possède désormais et qui approvisionnera le reste de sa vie. S'il rencontre quelqu'un de ses confrères qui pense autrement, qui mette à plus haut prix l'honneur du savoir divin, qui veuille continuer de s'y appliquer et d'y progresser, il n'est pas loin de l'accuser de prétention déplacée, de vues intéressées, du désir de capter la bienveillance de ses supérieurs et de l'administration diocésaine; en un mot, d'ambition. Il a vingt-cinq ans aujourd'hui; il en aura bientôt vingt-huit, trente, trente-cinq; il ne changera pas d'opinion ni de dispositions. Au lieu d'un développement de sa foi et de sa science, au bout de ce temps il y aura déclin. *Cum debueritis magistri esse propter tempus.*

Voilà un prêtre dans la maturité de l'âge : quarante ans, cinquante ans. L'activité du minis-

tère paroissial où il est engagé, les exigences des œuvres qu'il fonde ou dirige, les relations multipliées qu'elles lui imposent, l'absorbent. Ne lui demandez pas de cultiver en lui la théologie du Christ sauveur, adorateur, médiateur, prêtre pour tout dire; il vous répondra qu'il n'en a pas le loisir, qu'il sait tout ce qu'il est nécessaire de savoir. Eh non! vous ne savez pas tout, cher confrère. Pleinement orthodoxe, vous l'êtes, je veux le croire, je ne me permets pas d'en douter. Mais pouvez-vous vous contenter de la stricte orthodoxie? Si, au prix d'un peu de bonne volonté et de quelques efforts, vous avez la facilité de mieux comprendre, de mieux goûter ce qu'est Jésus-Christ, *investigabiles divitias Christi*<sup>1</sup>, vous est-il loisible de vous cantonner, une fois pour toutes, dans le degré soi-disant suffisant des connaissances du début? Quand la lumière matérielle est trop éblouissante, quand le soleil nous incommode de ses rayons trop vifs, nous sommes en droit de nous dérober à cette quantité gênante de clarté et de chaleur. Rien ne nous défend de nous tenir dans un demi-jour, que nous créons au gré de nos préférences, à l'aide de telle ou telle précaution de notre choix. Mais, lorsqu'il s'agit de la vérité, lumière de l'âme, et parmi les choses intelligibles, lorsqu'il s'agit de la Révélation, de la communication que Dieu, par Jésus, a daigné nous faire de son être et de

<sup>1</sup> Ephes. III, 8.

son œuvre, lorsqu'il s'agit de préluder dès ce monde à ce qui sera l'emploi de notre vie éternelle, non, certes, nous ne sommes plus admis à prendre ou laisser ce qui nous est offert, selon nos goûts et sous l'inspiration de je ne sais quelle nonchalance voisine du dédain. *Sit splendor Domini Dei super nos*<sup>1</sup>. Ce mot du psalmiste, appliqué aux progrès de la foi, doit être la devise de tout chrétien, de tout prêtre à plus forte raison. *Cum debueritis magistri esse propter tempus*.

Les occupations! le labeur extérieur! le surmenage des exigences de situation! entendez, messieurs et vénérés confrères, comment saint Bernard s'en explique avec un personnage vraisemblablement aussi autorisé, plus autorisé que vous, à se dire affairé, le pape Eugène III.

Le livre fameux : de *Consideratione*, commence ainsi :

*Unde jam ergo incipiam? Libet ab occupationibus, quia in his maxime condoleo tibi; condoleo dixerim, si tamen doles et tu.*

Et au chapitre II : *En quo trahere te habent hæ occupationes maledictæ, si tamen pergis ut cœpisti, ita dare te totum illis, nihil tui tibi relinquens. Perdis tempus, in his stulto labore consumeris quæ non sunt nisi afflictio spiritus, evisceratio mentis, evacuatio gratiæ, nam fructus horum quid, nisi araneorum telæ?...*

<sup>1</sup> Psalm. LXXXIX, 17.

Et cela continue sur ce ton. C'est au chef suprême de l'Église, accablé du poids de toutes les sollicitudes et de toutes les responsabilités que l'abbé de Cîteaux ose tenir un langage dont n'importe lequel d'entre nous se croirait en droit de s'offenser et de se plaindre. *Occupationes maledictæ..., stulto labore consumeris..., afflictio spiritus, evisceratio mentis, evacuatio gratiæ... araneorum telæ!* Quoi donc? Le moine austère dénigrerait-il de parti pris l'activité, le zèle, la dépense de soi aux œuvres? Non pas. Il se prodigue au dehors, tout le premier; mais il ne déserte et ne délaisse point pour cela la vie intérieure et l'étude attendrie du Christ, et dans l'ardente conviction où il est de leur importance, de leur nécessité, il jette à son ami, à son frère si haut qu'il le voie au-dessus de lui, un cri de compassion et d'effroi : *Hæc oportuit facere et illa non omiltere*<sup>1</sup>.

Ce que je dis du prêtre de paroisse, messieurs et vénérés confrères, je le dis du prêtre engagé dans n'importe quel autre ministère, du professeur de nos maisons ecclésiastiques ou de nos petits séminaires, par exemple. Il est probable qu'il s'en rencontre quelques-uns parmi vous ici. Quel délicat péril, s'ils n'y prennent garde, une fois appliqués à leur œuvre si belle, si opportune à cette heure, de mettre de côté et comme à l'arrière-plan leur étude et leur science de

<sup>1</sup> Luc. XI, 42.

Jésus-Christ, au profit exclusif des connaissances littéraires, historiques, scientifiques, dont ils ont besoin pour leur enseignement! La théologie n'est pas leur affaire, disent-ils. Et sous ce beau prétexte, on les voit se déshabituer peu à peu de toute recherche, de toute lecture qui alimenterait leur âme, pour s'adonner uniquement à ce qui orne leur esprit. Un moment vient et souvent très vite, où, sauf la messe et le bréviaire, ils ne gardent rien de leurs habitudes du passé. A ces deux obligations près on ne les distinguerait plus de laïques honnêtes, qui se voueraient à la même tâche de l'éducation. Ils se montreraient désolés qu'on ne rendit pas hommage au savoir qu'ils acquièrent, aux succès qu'ils obtiennent, au prestige dont, pour leur part, ils entourent et enrichissent l'établissement auquel ils appartiennent. Le renom de professeur émérite les flatte. Il leur plaît de savoir que les élèves, les familles, le clergé du diocèse les tiennent en haute estime. Il leur est indifférent de mériter par ailleurs le reproche de saint Paul : *cum debueritis magistri esse propter tempus*. Ils sont des maîtres ès sciences humaines. Cela leur suffit. Illusion! illusion!

Voilà un prêtre âgé, un vieillard, au soir de la vie, peut-être déjà aux prises avec les infirmités qu'amène le voisinage de la mort. Il devrait lui être infiniment précieux et doux, parmi les ruines matérielles qui commencent, de rajeunir son admiration et son amour du sacerdoce. Il n'y

songe même pas. Il vit des habitudes prises. Il se contente de la petite correction de son train accoutumé d'existence. C'est bien quelque chose, sans doute; c'est même beaucoup que cette correction. Mais comme il serait désirable que l'âme fût plus et mieux de la partie, l'âme qui ne vieillit pas, l'âme qui, au milieu des impuissances et des déclinis physiques, demeure debout et peut toujours grandir : *renovabitur ut aquilæ juvenus tua*; l'âme au seuil de l'éternité, plus capable par cette proximité même de s'ouvrir à la beauté des choses divines! *Cum debueritis magistri esse propter tempus*.

Messieurs et vénérés confrères, avouons sincèrement que du plus au moins cette négligence à cultiver en nous, à faire grandir et s'épanouir en nous notre science de Jésus-Christ, cette habitude de la reléguer au rang des connaissances acquises une fois pour toutes, et dont il n'est plus nécessaire de s'occuper, sont chez nous tous un tort impardonnable. Je dis chez nous tous intentionnellement. Je ne fais pas d'exception pour les prédicateurs. Leur genre de ministère semblerait devoir les préserver du triste oubli, de l'incurie désolante que je signale.

Parlant sans cesse de Jésus-Christ, on doit supposer qu'ils ne cessent pas de l'étudier et de le contempler dans le silence de leur âme. Il faudrait qu'il en fût ainsi. Hélas! cela n'est pas, ou du moins pas toujours, ni au degré désirable. S'il n'y veille pas attentivement, le prédicateur,

même le prédicateur de retraites pastorales, risque de prendre le change, lui aussi, sur la plus impérieuse exigence de ses fonctions. Il en arrive à présenter avec une certaine aisance un certain nombre d'idées exactes; mais ce qu'il dit, faute d'être habituellement alimenté à des sources intimes et profondes, manque d'abondance, de plénitude, de spontanéité et de vie. On sent qu'il disserte en homme exercé, qu'il s'est approprié quelques points de doctrine et qu'il les expose convenablement. On attend de lui autre chose, qu'il parle avec cette intensité de foi, ce désir, ce besoin, cette passion de faire partager sa foi, que la contemplation soutenue du Christ, l'assimilation quotidienne du Christ, produit dans une âme et qui révèle l'apôtre.

Non, je ne sépare point ma cause de la vôtre, messieurs. Non, je ne songe pas à m'octroyer le bénéfice d'une situation meilleure. Non, je n'ai pas la prétention de moins mériter que n'importe lequel d'entre vous l'avertissement sévère de saint Paul. Je vous le déclare en toute sincérité dès ce premier entretien, je ne vous adresserai jamais une seule exhortation que je ne me la sois d'abord adressée à moi-même. *Ne forte cum aliis prædicaverim, ipse reprobus efficiar*<sup>1</sup>. Quand il n'y irait pas pour moi d'un intérêt supérieur, la plus élémentaire honnêteté l'exige.

Donc, tous ensemble, vous et moi, nous pre-

<sup>1</sup> I Corinth. ix, 27.

nous pour nous ce reproche : *cum debueritis magistri esse propter tempus*, entendu au sens précis que nous venons de dire.

Nous ne connaissons pas assez Jésus-Christ. Entre la science en quelque sorte emmagasinée et immobilisée que nous possédons, et la belle science progressive que nous pourrions, que nous devrions nous faire, il y a une distance humiliante, un lamentable écart. Et dès lors, la suite du texte s'impose : *rursum indigetis ut vos doceamini*.

## II

*Rursum indigetis*. Nous en sommes là, dût-il coûter à notre amour-propre d'en convenir. Il nous faut réapprendre ce que nous avons peut-être su, mais oublié. Il nous faut apprendre ce que nous avons peut-être omis jusque-là de chercher à savoir.

Le traité de l'Incarnation et l'Évangile : voilà dans l'immense domaine de la théologie ce qui nous doit être familier. La vie théandrique de Jésus où se cache la merveille de la rencontre du fini et de l'infini, de l'absolue sujétion de la créature au Créateur, de l'absolue pénétration de l'homme par Dieu, c'est-à-dire le surnaturel à sa source, la religion à son maximum de perfection, le sacerdoce dans sa racine et sa fleur;

la vie évangélique de Jésus, sa vie cachée trente ans à Nazareth et si pleinement féconde ; sa vie publique de trois années, tout ce qu'il a révélé de lui et de sa double nature, tout ce qu'il a laissé entrevoir de ses relations avec son Père, son adoration, son zèle, son amoureuse dépendance, tout ce qu'il a multiplié d'enseignements et d'exemples dans l'accomplissement de son œuvre apostolique, les diversités et nuances de son langage, de ses procédés, de ses attitudes, suivant les occurrences variées de son ministère... Je ne prolonge pas davantage cette énumération, ce n'est pas le moment ; nous aurons l'occasion d'y revenir et d'insister davantage.

Messieurs, admettez-vous qu'un prêtre puisse se désintéresser d'une seule des paroles, d'une seule des actions de Jésus-Christ ? Admettez-vous qu'il ait traversé sa carrière, qu'il touche au terme de sa vie, sans avoir essayé consciencieusement de se rendre compte de l'Évangile, jusqu'à un iota ? Songez-y, c'est en définitive pour cela qu'il est prêtre. Cette science est pour lui non point chose facultative de surrogation et de luxe, mais chose professionnelle. Un lettré rougirait d'être pris en flagrant délit d'ignorance des chefs-d'œuvre de la pensée humaine ; un mathématicien, un astronome, un chimiste, en délit d'ignorance des divers objets des sciences auxquelles il s'adonne et qu'il représente ; un artiste, en délit d'ignorance de tout ce qui touche à son art ; et le prêtre pourrait se contenter d'un

simulacre d'initiation à l'Évangile ! Incontestablement, messieurs, votre devoir, votre devoir positif et accentué, vous demande davantage.

*Rursum indigetis ut vos doceamini.* Vous avez besoin de vous pénétrer plus avant de la connaissance théorique et pratique du Christ, pour vous-mêmes d'abord, pour le développement de votre vie sacerdotale.

Le dogme et l'Évangile assidûment cultivés vous seront une ressource incomparable de sanctification personnelle. Vous êtes corrects, vous êtes pieux, dites-vous, rien qu'en vous tenant aux habitudes prises. Convenez que, pour précieuses qu'elles soient, ces habitudes toutes seules vous défendent mal contre les lassitudes, les langueurs, les aridités, les dégoûts. Vous vous soutenez ; vous ne marchez pas, vous n'avancez pas. Je ne sais quelle ardeur et quel élan vous manquent. Il n'y a rien d'alerte et de vaillant en vous. Vous semblez fléchir sous un poids de mélancolie humiliante. Oh ! que de vous instruire plus à fond de ce qu'a été Jésus-Christ et de ce qu'il a fait, oh ! que de communier plus intimement à Jésus-Christ, de vous mieux assimiler sa religion, ses états intérieurs, ses dispositions envers Dieu et envers les hommes, vous rendrait donc service ! Et vous qui, sur un point ou sur l'autre, désertez les plus strictes exigences de votre vocation, n'est-il pas évident que vous trouveriez dans ce que je propose et réclame le frein nécessaire, le remède opportun, le contre-

poinds aux faux entraînements qui vous séduisent et vous perdent?

Vous avez besoin, messieurs, de connaître plus sérieusement Jésus-Christ, *rursum indigetis*, pour les âmes qui vous sont confiées. Ce n'est pas avec l'habileté humaine, une sagesse et un jugement même très sûrs, une expérience même consommée, un zèle même sincère, qu'on exerce sur les âmes une réelle influence. Les âmes ne s'y trompent point. Elles ont le sens de ce que leur donne ou ne leur donne pas le directeur auquel elles s'adressent. Entre un prêtre et un prêtre, elles savent établir une comparaison et mettre des distances. Elles se rendent bien vite compte si la voix qu'elles entendent est l'écho d'une doctrine intérieure, approfondie, goûtée, vécue, ou simplement le langage d'un moraliste honnête qui s'acquitte avec bienséance de ses fonctions. Et puis, il n'y a pas entre les âmes et vous que la direction proprement dite rattachée au ministère de la confession. Je parlais tout à l'heure de messieurs les professeurs; qu'ils me permettent de revenir à eux, d'un mot, en passant. Dans nos maisons d'éducation, le professeur n'est pas chargé d'ordinaire de la direction spirituelle des élèves. Serait-il pour cela dépossédé du droit et du devoir d'exercer sur eux une action sacerdotale? Sous peine de rabaisser et d'amoindrir sa mission la plus avérée, ne faut-il pas au contraire qu'il laisse en toute occasion, à chaque instant, rayonner de

son âme sur l'âme des jeunes gens quelque chose de surnaturel et de saint, de bienfaisant, de pénétrant, d'apostolique pour tout dire? Vous n'êtes pas, vous, messieurs, chargés du grand ministère de l'éducation, seulement des initiateurs aux lettres et aux sciences, des universitaires en soutane; vous êtes avant tout des prêtres. Et de vous comme du Christ, et à la condition que vous vous serez assimilé le Christ, il doit se dégager incessamment une excitation à la foi, à la piété, au bien. *Virtus de illo exibat* <sup>1</sup>.

*Rursum indigetis ut vos doceamini.* Enfin, messieurs et vénérés confrères, j'ajoute un dernier trait à cette analyse des motifs au nom desquels le *scire Jesum Christum* s'impose à vous: vous avez besoin de vous avancer toujours plus dans la connaissance de Jésus-Christ, pour l'honneur de l'Église, pour l'expansion de son prestige et de son œuvre au sein de l'humanité. L'Église, c'est, dans son ensemble, la lumière du monde, le sel de la terre. Sans l'Église, dépositaire des enseignements de Jésus-Christ, dispensatrice de sa grâce, le monde, en dépit d'une civilisation matérielle aussi élégante et raffinée qu'on le voudra, perdrait bien vite même les éléments des croyances et des vertus naturelles, et retournerait aux insuffisances et aux désordres trop connus du passé. Mais l'Église n'est point une entité abstraite. L'Église, c'est Jésus-Christ con-

<sup>1</sup> Luc. vi, 19.

tinuant, à l'aide des prêtres ses mandataires, depuis le plus humble d'entre eux jusqu'au Souverain Pontife, de répandre sur les âmes la vérité et les énergies du bien. Dans la mesure où ceux-ci lui prêtent ou lui refusent un concours intelligent, son œuvre, sa belle œuvre périclite ou prospère et s'épanouit. Or, je vous le demande, que peut-il attendre de coopérateurs qui font presque profession de ne pas le connaître autrement que dans la mesure stricte et obligée de l'orthodoxie, qui, au lieu de se pénétrer et de s'inspirer de sa pensée et de sa vie, avec un soin jaloux, toujours davantage, parlent, agissent, travaillent d'eux-mêmes et d'eux seuls à distance de lui, en dehors de lui, sous l'impulsion unique de leurs aptitudes naturelles et de leurs goûts? Ce sont des rayons détachés du centre; ce sont des étincelles isolées du foyer. Cela ne va pas loin. Messieurs et vénérés confrères, il y a cinquante mille ecclésiastiques en France..., pensez-vous qu'il y ait cinquante mille prêtres? Que dire du monde entier? N'est-il pas certain que si chaque force sacerdotale à sa place, dans sa sphère d'action, déployait l'intensité d'énergie dont elle est capable, donnait toute sa mesure, la sainte Église accomplirait de plus grandes merveilles au sein de la race humaine?

## III

La nécessité étant admise de nous mieux instruire de Jésus-Christ, de devenir avec les années qui s'enfuient de meilleurs théologiens du Christ, comment nous y prendrons-nous pratiquement pour y répondre?

D'abord nous aurons le désir sincère de sortir de nos insuffisances. Ce désir, nous l'entretiendrons soigneusement et loyalement en nous; nous le réitérerons souvent, chaque fois qu'il semblera fléchir. Nous nous représenterons qu'il s'impose et qu'il faut nous y retremper. Nous l'apprécierons, nous le goûterons, nous l'aimerons. Puis nous userons de quelques moyens déterminés et précis d'action. Pourquoi tous les prêtres n'auraient-ils pas à leur usage quotidien un certain nombre de livres où ils puiseraient la moelle de la doctrine?... un traité de l'Incarnation comme base large et ferme de la science du Christ, les *Sermons* de saint Augustin sur saint Jean; quelques écrits des premiers oratoriens de France, ces amis de Notre-Seigneur, ces pieux et savants contemplatifs des états de Jésus: Bérulle, Coudren, Bourgoing; les *Méditations sur les Évangiles* de Bossuet, les *Élévations sur les mystères*, à partir de la seconde partie surtout, depuis la

mission du Précurseur ; voilà pour les anciens auteurs. Parmi les récents, deux ou trois volumes du P. Faber ; les *Élévations sur la doctrine et la vie de Jésus-Christ*, de M<sup>gr</sup> Gay ; *Dieu intime, Jésus intime*, œuvre d'hier, due à la piété pleine de doctrine d'un de nos directeurs de grands séminaires<sup>1</sup>, disciple de M. Olier, et qui compte désormais entre les meilleurs traités de vie spirituelle. Oui, une petite bibliothèque privée, chers messieurs, celle-là ou une autre ; oui, des livres de chevet, ceux que je viens de dire, ou ceux que vous préféreriez selon la nuance de votre tempérament intellectuel ; des ouvrages spéciaux que vous vous rendriez familiers, que vous vous assimilerez par une lecture soutenue. *Nocturna versate manu, versate diurna*.

Au-dessus de tous les ouvrages des hommes, cela va de soi : l'Évangile ; l'Évangile lu page après page, relu encore, relu toujours, sans préoccupation exégétique ou critique. Vous ferez de l'exégèse à d'autres moments, si vous en avez l'appétit et le loisir. Il est souverainement désirable que vous en puissiez faire. Mais aux moments réservés et sacrés dont je parle, vous lirez l'Évangile uniquement sous l'inspiration de votre foi et de votre piété, pour chercher à vous pénétrer de Jésus-Christ, qui s'y cache presque comme sous l'hostie : c'est saint Augustin qui établit ce rapprochement, pour réaliser le *scire*

<sup>1</sup> M. Sauvé, directeur et professeur de dogme au grand séminaire de Dijon.

*Jesum Christum*, où saint Paul se glorifiait de borner toutes ses ambitions.

Et que vous lisiez des livres de théologie ou que vous lisiez l'Évangile, vous aurez grand soin, messieurs et vénérés confrères, de vous mettre pieusement, tendrement, à l'école du Maître intérieur. L'auteur de *l'Imitation*, celui de tous les auteurs choisis qui vous est à juste titre le plus familier et le plus cher, ne cesse pour ainsi dire pas de vous le recommander. Vous suivrez son conseil. Le Maître est là et il vous appelle, là sous les pages bénies de sa révélation ; là, au tabernacle ; là, dans votre conscience, au saint des saints de votre âme, là partout, là toujours. C'est Lui en définitive qui vous dit bien plus que saint Paul : *rursum indigetis ut vos doceamini*. C'est Lui, si vous consentez à l'entendre, qui se réserve de vous instruire. *Secus pedes ejus*. O prêtres, ayez l'admiration, ayez le culte de Marie sœur de Lazare, quand elle se tenait en silence aux pieds du Christ, quand elle laissait sa parole tomber goutte à goutte, perle à perle, rosée et flamme, sur son cœur !

Ce sont là des résolutions que vous devrez emporter de la retraite, messieurs et vénérés confrères, et sur lesquelles nous ne manquerons pas de revenir pour en accentuer l'importance. En attendant, il faut que la retraite même soit un commencement d'application de ces principes. Nous vous parlerons beaucoup de Jésus-Christ prêtre et des divers aspects de son sacerdoce,



persuadé qu'un seul degré de plus d'intelligence, d'estime, d'admiration de cette part réservée de la théologie et de la Révélation, peut conduire aux conséquences pratiques les plus fécondes. *Id quia præ se fert plurimum splendoris alendæ pietati oportunissimum est*, a dit Thomassin, du dogme en général, du dogme du Verbe incarné tout particulièrement. Je m'inspirerai volontiers de Thomassin, je le citerai souvent, et vous, messieurs, pour mieux comprendre et goûter sa doctrine dans vos cellules, devant votre crucifix; ici, à la chapelle, au pied du tabernacle; vous aimerez de vous recueillir près du Maître des théologiens et des docteurs qui ne demande qu'à vous parler lui-même, qu'à se révéler à vous, qu'à s'unir plus intimement à vous et vous unir à Lui.

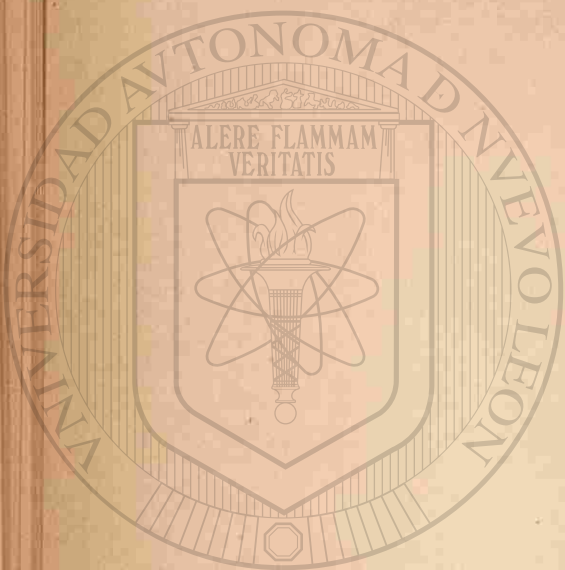
O Jésus, en finissant, pour mes frères et pour moi, je veux faire cette prière que le souvenir des Évangiles m'inspire. Aux jours de votre vie terrestre, vous avez conduit les trois privilégiés de votre tendresse sur le Thabor, et là, dépouillant l'habituelle humilité de votre nature humaine, vous vous êtes manifesté à eux dans un tel éblouissement de lumière, que leur foi soudain accrue leur fit entrevoir et toucher le ciel.

Pendant ces jours bénis de la retraite, nouveau Thabor, usez de la même condescendance à notre égard. Que le *transfiguratus est ante eos*<sup>1</sup> se renou-

<sup>1</sup> Matth. xvii, 2.

velle pour nous! Que votre sacerdoce, origine, modèle et soutien du nôtre, émergeant et rayonnant des ombres où il ne se dérobe que trop d'ordinaire à nos pauvres regards, s'illumine de toutes les clartés qui nous rendront plus chère notre inestimable et trois fois sainte vocation!

*Amen.*



DEUXIÈME JOUR

UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



sus-Christ, nous voici fidèles et empressés au rendez-vous sacré que vous nous assignez une fois de plus : *Ecce adsum, quia vocasti me*<sup>1</sup>.

Nous affirmons que vous êtes au milieu de nous dans votre survivance et votre présence eucharistique : *Magister adest*, et que vous nous conviez à vous entendre, *et vocat te*<sup>2</sup>. Peut-être, dans cette première journée de notre semaine pieuse, serons-nous exposés aux distractions dont le changement de nos habitudes, l'installation au séminaire, la rencontre de nos confrères que nous n'avons pas vus depuis longtemps, risqueront de devenir pour nous l'occasion fâcheuse. Nous vous demandons sincèrement de nous en défendre. Sans plus attendre, nous voulons entrer dans l'esprit de la retraite que votre grâce nous ménage, prêter aux enseignements que vous nous adresserez par votre délégué de circonstance notre plus intelligente et plus docile attention.

Messieurs et vénérés confrères, sous le bénéfice de nos meilleures dispositions mutuelles, lisons ensemble une histoire évangélique que vous connaissez de longue date, que vous avez plus d'une fois sans doute commentée devant les fidèles de vos paroisses, dont, en tout cas, vous avez fait souvent votre profit particulier. Il n'est pas inopportun d'y revenir. Elle se prête à des applications, on en peut tirer des consé-

<sup>1</sup> I Reg. III, 6. — <sup>2</sup> Joan. XI, 28.

quences tout à fait adaptées aux exigences du moment.

Cette histoire touchante et trop instructive, qui commence bien et qui finit mal, est racontée par saint Marc<sup>1</sup>, saint Matthieu<sup>2</sup> et saint Luc<sup>3</sup>. Nous suivrons le récit de saint Marc, en empruntant au récit des deux autres synoptiques les détails qui le complètent.

*Et cum egressus esset (Jesus) in viam, procurrrens quidam, genu flexo ante eum, rogabat eum : Magister bone, quid faciam ut vitam æternam percipiam ?*

Jésus passe sur une des routes qu'il avait coutume de fréquenter. Un personnage qui n'était pas de son cortège habituel, jeune encore au dire de saint Matthieu, *adolescens*, et riche, la fin du récit le laisse nettement entrevoir, se présente. Son attitude est celle de la déférence et du respect le plus accentué, mieux que cela, de la foi sincère, puisqu'il s'agenouille dans la poussière du chemin, *genu flexo ante eum*. Probablement, ce qu'il avait entendu raconter un peu partout de la sagesse, de la doctrine, de la sainteté du rabbi galiléen, et aussi de sa puissance manifestée par ses miracles, l'inclinaient comme Nicodème, comme Zachée, à croire qu'il était à tout le moins un prophète extraordinaire. Et le voilà qui, sans aucun préambule, l'interroge sur le grand problème : « Maître bon, c'est-à-dire,

<sup>1</sup> Marc. x, 17. — <sup>2</sup> Matth. xix, 16. — <sup>3</sup> Luc. xviii, 18.

Maître par excellence, pour m'assurer la possession de la vie éternelle, que dois-je faire? »

La vie éternelle! Parmi les jouissances d'ici-bas que sa jeunesse et son opulence lui assurent, il a donc le souci de la survivance mystérieuse après la mort. Il comprend donc que tout ce qui passe et que le temps emporte n'est rien comparé à ce qui doit suivre l'existence présente, et qu'à travers la fragilité et la caducité des choses humaines il faut préparer l'immuable stabilité des choses divines. Rien de cela n'est commun, rien n'est vulgaire. C'est une âme élevée et noble, que ce visiteur improvisé de Jésus. Et l'on n'a pas de peine à se représenter avec quel suprême intérêt Jésus doit l'accueillir.

Vous aussi, messieurs et vénérés confrères, dans cette retraite que, sur l'appel de vos supérieurs, vous entreprenez de faire, vous commencez par aborder Jésus-Christ. A deux genoux vous aussi devant lui, *genu flexo ante eum*, vous témoignez hautement non seulement de votre respect, mais de votre foi plénière à sa divinité. Vous vous agenouillez et vous adorez. Vous dites comme Pierre: *Tu es Christus, Filius Dei vivi*<sup>1</sup>; vous ne vous en tenez pas sur le compte de Jésus à une opinion simplement favorable, à une bienveillance de bon ton; vous allez jusqu'au bout de la croyance qu'il attend et qu'il exige. Les objections passées et les objections du jour

<sup>1</sup> Matth. xvi, 16.

qui ne vous sont point étrangères ne vous troublent et ne vous arrêtent pas. Pour vous, Jésus est Dieu, le Verbe fait chair, Emmanuel, et l'adoration monte d'elle-même de votre cœur de chrétiens et de prêtres à vos lèvres.

Et comprenant bien que la retraite où vous entrez a pour but de vous faire étudier une fois de plus et résoudre le problème capital de la destinée, à l'exemple du personnage évangélique, sans vous attarder à rien d'autre, vous vous empressez de demander au Maître, au seul Maître, ce qu'il faut faire pour vous ménager l'assurance de la vie éternelle. *Magister bone, quid faciam ut vitam æternam percipiam?* O Jésus, ô Christ, ô révélateur autorisé des réalités d'outre-tombe, je sens que les années se pressent et s'accumulent, que les étapes ajoutées aux étapes me poussent vers ma fin; je me dérobe aux dissipation de ma vie ordinaire tout exprès pour le mieux sentir, et, dans ma première rencontre avec vous, ma première question vise précisément l'éternel avenir qui s'annonce.

Écoutez ce que Jésus répond à son interlocuteur: *Præcepta nosti. Ne adulteres, ne occidas, ne fureris, ne falsum testimonium dixeris, honora patrem tuum et matrem.*

*At ille respondens ait illi: Magister, hæc omnia observavi a juventute meâ.*

On croit entendre le son de voix du Sauveur, grave et caressant tout ensemble; on croit surprendre son pénétrant regard, quand il rap-

pelle à celui qui l'interroge sur les moyens de préparer la vie éternelle les exigences et les conditions élémentaires : *Præcepta nosti*. Avant tout, éliminer l'obstacle, fuir le mal, tenir le péché à distance. Il énumère les principaux devoirs. Il entre dans le détail succinct des obligations qu'il faut impérieusement accepter et remplir.

Et le jeune homme de répliquer, sur le témoignage très spontané que lui rend sa conscience : « Tout cela, depuis ma première jeunesse, je l'ai accompli. » *Hæc omnia observavi a juventute mea.*

Quelle parole, messieurs et vénérés confrères ! Supposons que dans la rencontre entre Jésus-Christ et nous, dont, au début de la retraite, j'évoque le tableau imaginaire, notre Maître, par nous interrogé, nous dise : *Præcepta nosti*, et qu'il ajoute le détail que vous venez d'entendre, lequel d'entre nous serait en mesure de répondre sans hésiter : *Hæc omnia observavi a juventute mea.*

*Ne adulteres.* Est-il bien démontré que, sur ce point pénible et délicat, nous n'ayons rien à nous reprocher ? Hélas ! hélas ! que de transgressions douloureuses du devoir se cachent sous les dehors d'une irréprochable correction ! Et s'il n'y a pas eu de transgressions proprement dites, ce que je veux bien croire au milieu de vous, messieurs et chers confrères, que de choses suspectes, que de licences réputées inof-

fensives, que d'usurpations dans le domaine des sentiments, sur les droits d'autrui, nous nous sommes peut-être permises ! Au lendemain de notre ordination du sous-diaconat, au lendemain de notre première messe, il nous semblait impossible que notre conscience dût jamais nous adresser, à cet égard, le plus léger reproche. Et puis les occasions se sont présentées, se sont répétées ; nous avons connu telles et telles défaillances qui nous ont prouvé, pour notre propre compte, l'affligeante universalité de la fragilité humaine.

*Ne occidas.* Matériellement parlant, nous n'avons exercé de sévices contre personne, et jamais il ne nous a fallu nous inquiéter de la police correctionnelle ou de la cour d'assises. Mais les brutalités corporelles ne sont pas seules répréhensibles. *Ne occidas.* Il y a des malfaiteurs d'âmes, il y a des meurtriers d'âmes. Pouvons-nous, la main sur la conscience, nous rendre le témoignage de n'avoir jamais été pour une âme croyante et pure l'occasion d'un scandale ? C'est un meurtre que le scandale, surtout de la part du prêtre, qui est professionnellement tenu de donner le bon exemple et d'édifier. Aussi avec quelle dure et effrayante énergie l'Évangile ne parle-t-il pas du chrétien, plus particulièrement du prêtre scandaleux ! *Qui scandalizaverit unum ex pusillis istis*<sup>1</sup>... et le reste. Il vaudrait mieux

<sup>1</sup> Matth. XVIII, 6.

pour lui être précipité dans la mer, une meule de moulin au cou.

*Ne fureris.* Des dommages et des torts pécuniaires, au sens accoutumé du mot : jamais ! Qui sait si nous ne nous sommes pas ingérés, pour servir nos intérêts, dans l'administration des biens de telle ou telle personne, de telle ou telle famille ? Si nous n'avons pas exposé les ayants droit légitimes à se croire frustrés de ce qui devait leur revenir, et à nous accuser nous, et par derrière nous le clergé, de cupidité ? De plus, comme tout à l'heure, il y a une interprétation morale des paroles évangéliques. *Ne fureris, ne falsum testimonium dixeris*, cela peut signifier les torts que nous avons eus, les préjudices que nous avons occasionnés contre le prochain, par nos médisances, peut-être nos calomnies, par la main mise sur son honneur, le plus précieux de tous ses biens.

*Honora patrem tuum et matrem.* Je l'admets facilement, nous ne méritons aucun reproche sur notre façon d'être et d'agir à l'égard de nos parents selon la chair. Nous aimons tant notre père avec sa couronne de cheveux blancs ! Il nous est si doux de retrouver notre bonne mère, toujours préoccupée de nous et dévouée ! Nous sommes d'excellents fils, je le veux bien. Mais selon l'esprit et selon la grâce, nous, prêtres, nous tenons par une autre filiation à un autre père, à une autre mère, que les êtres bénis du foyer : l'Église, le pape, notre évêque, nos su-

périeurs, *honora patrem tuum et matrem.* Serait-il déplacé et excessif de croire que plus d'une fois, plus d'un parmi nous, au cours de sa vie sacerdotale, a manqué du respect et de l'attachement voulus aux autorités surnaturelles établies de Dieu pour le conduire ? Ce n'est pas le moment d'insister sur cette déplorable lacune, trop fréquente dans les rangs du clergé. Nous aurons l'occasion d'y revenir.

*Hæc omnia observavi a juventute mea.* Encore une fois, sommes-nous en mesure de tenir avec la même assurance le même langage que le personnage de l'Évangile dont nous étudions l'histoire ? Il est très probable que non.

Et voici ce qu'il ajoute, ... un mot bien simple, un mot bien court, mais où se cache toute une révélation des sentiments les plus élevés et les plus généreux : *Quid adhuc mihi deest ?* Je puis me rendre le témoignage d'avoir convenablement rempli mes principaux devoirs, ce qui s'impose, ce qui est urgent et rigoureusement obligatoire. Que me reste-t-il encore à faire ? Que me manque-t-il encore ?

Il a conscience que, sur le terrain et dans le domaine de la vie morale et religieuse, le strict nécessaire ne suffit pas. D'instinct, et sans que rien soit précisé à ses yeux, il se porte vers quelque chose de plus coûteux et de plus méritoire. Il a faim et soif de perfection, tout incapable qu'il soit de le définir, même de l'appeler par son nom. Il y a en lui l'étoffe d'un saint.

C'est alors que Jésus, poursuivant le dialogue et relevant ce *quid adhuc mihi deest?* qui attire et captive son attention, qui le ravit, qui l'émeut, entre avec lui dans le vif des explications décisives :

*Jesus autem, intuitus eum, dilexit eum, et dixit ei : Si vis esse perfectus..., unum tibi deest.*

Arrêtons-nous, messieurs et chers confrères. Cette phrase de l'Évangile est une de celles qui commandent la réflexion, l'admiration, la reconnaissance, et qui veulent être lues dans un recueillement presque sacré.

*Intuitus eum, dilexit eum.* Jésus, de qui la pénétrante intuition à travers les regards et la physionomie de l'homme plonge soudain infailliblement jusqu'aux profondeurs de l'âme, découvre ici, tout de suite, les dispositions de celui qui lui parle. Il a devant lui un être de tendances et de vues supérieures, pour qui la générosité est un besoin et comme une seconde nature. Et aussitôt il l'aime. Je le crois bien ! Lui qui n'est que générosité parfaite ; lui de qui les pensées, les désirs, la volonté, les inclinations, les affections demeurent en quelque sorte incessamment suspendus aux desseins de son Père ; lui qui aime d'amour tout ce que son Père exige et qui s'y conforme avec un empressement et une spontanéité magnifique, il recherche de préférence chez ceux qu'il rencontre des sentiments semblables. C'est par la générosité innée ou acquise qu'on lui plaît davantage.

Le trait suprême de ressemblance et de parenté entre une âme humaine et son âme est surtout là. Les habitués du devoir strict, qui s'enferment dans la correction matérielle de leur vie sans éprouver jamais le besoin de faire plus et de faire mieux, sans connaître les nobles élans vers la perfection, sans désirer d'essayer d'y tendre, dût leur désir être démenti par leur faiblesse, lui sont chers assurément puisqu'ils représentent la fidélité au bien ; mais je me persuade que ce n'est point à ceux-là que s'applique la douce parole *intuitus eum, dilexit eum*. Ce qu'ils inspirent à Jésus n'est point cette tendresse de choix, prompte et pour ainsi dire irrésistible, c'est autre chose. Que d'expériences nous avons tous faites des nuances de l'amitié et de l'attachement qui nous expliquent ces quatre mots de l'Évangile ! Que de fois nous nous sommes sentis plus puissamment et plus délicieusement attirés par un seul mouvement de générosité sincère, que par une multiplicité banale de témoignages de second ordre !

Donc, Jésus aime cet être ouvert comme lui, toutes proportions gardées, à la générosité et à ses nobles inspirations<sup>1</sup>. Et précisément parce qu'il

<sup>1</sup> Une difficulté se présente ici, qu'on n'a pas manqué d'exagérer et sur laquelle il peut être opportun de donner un rapide éclaircissement. On se demande comment Jésus-Christ, qui ne pouvait pas ne pas voir en même temps, dans une simultanéité de pénétration très sûre, et les dispositions généreuses de son interlocuteur, et la faiblesse désolante qui

l'aime, il va lui parler sans détour. Parce qu'il le tient pour généreux, il va lui déclarer nettement à quelles conditions il pourra monter plus haut, s'élever jusqu'à la beauté de la perfection entrevue.

*Si vis esse perfectus...* Mon ami, vous voulez sérieusement ne pas vous contenter de l'indispensable? vous aspirez à être parfait, ce qui est la seule belle et légitime ambition...? Eh bien! oui, entre le degré de vie morale où vous êtes et la perfection désirée, il y a un obstacle. Parmi les habitudes et les dispositions qui sont les vôtres, il en est une surtout qui vous gêne, qui vous attarde, avec laquelle il faut rompre. Vous avez grandi dans le bien-être que la richesse favorise, vous vous êtes accoutumé aux délicatesses exagérées du luxe, aux vanités qu'il inspire, aux servitudes qu'il impose. Vous vous ployez à des exigences de surrogation mondaine que la raison condamne, que ma doctrine et mes exemples réprouvent. Voyez : je suis détaché, moi, de toutes

l'instant d'après devait y contredire, l'a regardé d'un regard de complaisance et l'a aimé. *Intuitus eum, dilexit eum.*

Que la vision des deux états d'âme successifs du jeune homme de l'Évangile ait existé pour le Christ, cela n'est pas douteux. On ne saurait admettre que sa science se soit trouvée en défaut. Il reste donc à penser que la claire vue de la contradiction dont il allait être le témoin attristé, ne l'a pas empêché de rendre hommage à la sincérité du bon mouvement spontané. Jésus aime en nous tout ce qui est aimable, c'est-à-dire digne de lui et digne de Dieu, jusqu'à la limite où nos torts commencent. Et c'est là une des plus encourageantes notions que nous puissions avoir de ses relations avec nous, de nos rapports avec lui.

les superfluités misérables. Je marche par une route âpre et austère : la voie étroite dont j'ai dit qu'elle conduisait à la vie : *Arcta via est quæ ducit ad vitam*<sup>1</sup>. C'est ce degré d'intelligence du détachement fécond qui vous manque : *Unum tibi deest*. Allons! un élan de générosité de plus! Vendez tous vos biens, dépossédez-vous de cette fortune encombrante où vous emprisonnez votre essor, donnez-en le prix aux pauvres, et... suivez-moi! *Veni, sequere me.*

Sans aller plus loin, reprenons, messieurs et vénérés confrères, au point où nous les avons laissées, les applications pratiques que nous avons commencé de nous faire.

A l'énumération des principaux devoirs de notre vocation, nous avons pu, — je fais volontiers cette hypothèse, — répondre que nous nous en sommes acquittés convenablement dans le passé, que nous continuons de nous en acquitter tous les jours. Nous en tiendrons-nous là? ou bien dirons-nous, à notre tour : *Quid mihi adhuc deest?*

Un bon nombre de prêtres pensent que la vocation sacerdotale, pourvu qu'on y soit fidèle aux préceptes, *præcepta nosti*, n'a rien à voir avec les conseils; que l'idéal d'une vie parfaite n'est point exigé par elle et ne lui est point nécessaire.

Il faut s'entendre. Le prêtre, en tant que prêtre, de par les obligations en quelque sorte profes-

<sup>1</sup> Matth. vu; 14.



sionnelles de son sacerdoce, est tenu à plus de perfection que le simple fidèle. Il ne lui est permis ni de le méconnaître théoriquement, ni de l'oublier pratiquement. Il doit aspirer à toute la perfection de son état de prêtrise, qui est un état spécial, supérieur à l'état des chrétiens ordinaires. On ne lui demande pas la perfection religieuse du trappiste ou du chartreux, mais celle qui se réfère à sa vocation de prêtre dans le monde. Celle-là, il faut qu'il la comprenne, qu'il l'estime et l'apprécie à sa valeur, qu'il ait l'ambition sincère d'y atteindre, qu'il cherche à la réaliser par les efforts les plus consciencieux, au lieu de se contenter systématiquement du « moins possible ».

Saint Paul était de cet avis quand il déclarait que ce qu'il avait pu faire jusque-là pour accomplir sa destinée d'ami du Christ et d'apôtre des nations lui paraissait n'être qu'un essai, qu'un début, et qu'il lui restait beaucoup à faire encore pour toucher au terme de ses aspirations intimes, *Ego me non arbitror comprehendisse. Unum autem, quæ quidem retro sunt obliviscens, ad ea vero quæ sunt priora extendens meipsum, ad destinatum persequor, ad bravium supernæ vocationis Dei, in Christo Jesu*<sup>1</sup>.

Saint Augustin pensait de même quand il écrivait : *Qui dixit semel : Sufficit, perit*, indiquant par là combien, pour ne pas s'immobiliser sur

<sup>1</sup> Philip. III, 13, 14.

place ou retourner en arrière, il importe de désirer s'avancer toujours davantage.

Messieurs, vous êtes en retraite tout exprès pour en finir avec les appréciations inexactes et les fausses théories ; pour accepter cette doctrine universelle parmi les maîtres spirituels, que le seul fait d'être prêtre impose le désir raisonnable et raisonné des progrès d'âme ; pour demander à Notre-Seigneur de voir clairement, étant ce que vous êtes, « ce qui vous manque encore ; » en d'autres termes pour faire preuve, vous aussi, de générosité.

Quel bonheur, messieurs, si tous, avant de quitter le séminaire, sous l'impulsion de la grâce, vous cédiez à ce bon mouvement ; si vous adressiez tous au Maître et au Modèle vivant que vous vous êtes engagés à suivre, cette courte et considérable question : *Quid adhuc mihi deest?*

D'abord, par les motifs que nous produisons tout à l'heure, Jésus-Christ vous aimerait : *intuitus eum, dilexit eum*. De qui cette parole attrayante et cette déclaration devraient-elles être plus rigoureusement vraies que du prêtre ? N'est-ce pas surtout, même exclusivement pour aimer Jésus-Christ et pour être aimés de Lui, que nous sommes entrés dans les saints ordres ? Voilà un moyen de faire de ce rêve une réalité : soyons généreux ! Montrons que nous voulons l'être, ayons le sentiment profond de nos insuffisances, aspirons à nous élever toujours plus haut dans le bien. Le *dilexit eum* de l'Évangile

suivra. L'histoire du jeune visiteur de Jésus, dans son beau commencement, sera notre histoire.

De plus, Notre-Seigneur, nous traitant comme nous mériterons d'être traités, nous révélera à nous aussi le point faible de notre état intérieur, soulignera à nos yeux, avec une netteté qui créera pour nous l'évidence, ce qui fait principalement échec à notre avancement spirituel, nous dira au plus intime de la conscience : *Unum tibi deest*.

Le prédicateur de la retraite parle nécessairement *in abstracto*. Il ne lui est pas possible, du haut de la chaire, de dire à chacun de ceux qui l'écoutent le mot de sa situation personnelle, le *sermo opportunus qui est optimus*. Il se tient aux généralités. Mais Celui au nom de qui il parle, le vrai Prédicateur, Jésus-Christ, ne s'attarde et ne s'égare avec personne en des inutilités. Il va droit au fait. Il précise ce que la vérité réclame et ce que le bien attend.

*Unum tibi deest*<sup>1</sup>. Ce qui vous manque à vous,

<sup>1</sup> Pour ne rien avancer qui paraisse manquer d'exactitude, disons que ces diverses applications du récit évangélique dépassent peut-être le sens littéral et précis du texte que nous étudions. Il y est seulement question, à propos de *unum tibi deest*, du renoncement aux jouissances de la fortune et du bien-être. Mais comment douter que derrière le cas particulier qu'il résout, Jésus-Christ ne vise et ne résolve une casuistique générale? L'obstacle déterminé qui arrêtait le jeune homme de l'Évangile dans son essor vers la perfection, se référait à sa situation personnelle. D'autres situations comportent d'autres difficultés. Quiconque veut s'élever

mon cher confrère, c'est peut-être, comme au jeune homme riche de l'Évangile, l'esprit de détachement. Le sachant ou non, vous glissez vers l'estime toute mondaine, toute terrestre, des avantages humains. Vous retirez de votre ministère un bien-être inaccoutumé qui vous plaît et vous enchaîne. Si vous n'êtes pas l'esclave des biens matériels proprement dits, vous jouissez outre mesure de la position honorable où vous voilà parvenu. Vous aimez qu'on sache et qu'on dise que, par votre mérite, vous vous êtes élevé à un rang supérieur. Vous vous laissez prendre à cette vanité puérile. Qui sait? vous rêvez peut-être de vous élever plus haut encore: *Quo non ascendam?* Vous vous faites en secret le tableau des dignités où vous espérez atteindre. Tout cela, c'est le rebours du détachement. *Sequere me*, vous murmure au cœur le Maître qui vous a choisi pour l'honneur du sacerdoce et non point pour les honneurs d'ici-bas. Et vous ne savez plus entendre, et vous ne voulez plus comprendre; l'orientation supérieure de votre destinée en souffre. Il n'est pas impossible qu'elle en soit déjà compromise gravement.

*Unum tibi deest*. Ce qui vous manque, à vous, c'est l'esprit de prière, de recueillement, d'ado-

au bien doit s'attendre à ce que quelque chose de spécial fasse plus particulièrement échec à son bon désir. Et dès lors la parole du Christ : *Si vis esse perfectus... unum tibi deest*, au milieu des diversités d'états d'âme de chacun, demeure absolument vraie pour tous.

ration. Il est visible que vous ne priez plus, que vous n'adorez plus. Votre existence, consumée par la fièvre des occupations extérieures, ne se retrempe plus aux sources saintes de l'union avec Dieu. De même que vous ne vous acquittez plus, pour votre compte, de cette obligation sacrée sans laquelle vous ne pouvez pas devenir un saint prêtre, vous ne vous en acquittez pas davantage pour le bien des âmes dont vous êtes le père et le pasteur. On vante votre activité, votre savoir-faire, vos succès; on parle des œuvres que vous menez à bien; mais la vraie sève féconde, vous ne la cherchez et vous ne la puisez plus dans ces rapprochements intimes avec le Père des cieux, « l'auteur de tout don parfait, » et vous n'êtes plus guère qu'un homme habile qui tire un heureux parti de ses devoirs professionnels.

*Unum tibi deest.* Ce qui vous manque, à vous, c'est l'esprit de pénitence. Vous en prêchez aux autres la nécessité; vous n'en reconnaissez plus pour vous l'opportunité. Sous le coup des moindres souffrances physiques ou morales, on vous voit, on vous entend protester comme le ferait un ignorant du mystère du Christ. C'est pourtant la caractéristique de votre vocation sacerdotale que d'être un pénitent, un immolé avec « l'Agneau qui a porté le péché du monde ». Vous vous êtes fait prêtre pour achever ce qui ne se trouvait pas dans la Passion du Sauveur: *Adimpleo quæ desunt passionum Christi.* Il n'y paraît guère. Cet

élément de votre propre sanctification, cet appoint considérable de votre zèle et de votre puissance apostolique qui s'appelle la douleur, vous le négligez, vous le repoussez, il vous répugne. Nul autour de vous ne l'ignore; Dieu surtout le sait.

*Unum tibi deest.* Ce qui vous manque, à vous, c'est l'esprit de pureté. Vous en avez rabattu de vos dispositions, de vos vigilances, des délicatesses de votre conscience à la première heure. Liberté des paroles, des regards, des familiarités, vous ne vous refusez rien, sous prétexte que vous étiez beaucoup plus timoré que de raison autrefois, et qu'un prêtre appelé à vivre au milieu du monde ne saurait partout et toujours s'entourer d'austérité et de circonspection. Où vous a conduit cette témérité habituelle, vous le savez assez; mais vous n'en avez point de repentir. Où elle menace de vous conduire encore, vous le pressentez; mais vous n'en concevez point d'effroi. Votre casuistique intéressée vous rassure.

*Unum tibi deest.* Ce qui vous manque, à vous, c'est l'esprit de charité. Il est de notoriété publique entre vos confrères, trop souvent même entre les laïques avec lesquels vous avez des relations suivies, que, dans votre langage sur les uns et sur les autres, vous ne gardez aucune mesure. Tantôt pour satisfaire votre rancune, tantôt pour faire montre d'esprit, quelquefois par le simple plaisir de répéter ce que vous avez entendu dire

et de paraître bien informé, vous aigüisez vos sarcasmes contre le prochain et ne tenez pas le moindre compte des préjudices que vous pouvez lui porter. Vous mettez-vous assez en contradiction par là avec les principes les plus élémentaires, les recommandations les plus expresses de l'Évangile! Vous, les disciples de choix, vous, les coopérateurs de Celui qui a dit : « Aimez-vous mutuellement comme je vous ai aimés moi-même, on reconnaîtra que vous m'appartenez si vous vous aimez les uns les autres; » vous transgressez comme les gens du monde, et souvent plus qu'eux, les saintes lois de la dilection chrétienne.

*Unum tibi deest.* Pour ajouter une constatation de plus, et rentrer ainsi dans le vif de l'inspiration dominante de notre retraite, ce qui vous manque, à vous, mon cher confrère, ou plutôt ce qui, à des degrés divers, nous manque à tous, c'est la foi au sacerdoce. Nous savons que nous sommes prêtres; nous professons que d'être prêtres constitue pour nous une excellence de destinée hors pair; mais cette conviction une fois formée, faute de culture, se dissout et se débilite dans nos vies. Elle devient en quelque sorte inconsciente. Nous la portons en nous à l'état de chose latente et inaperçue, comme nous portons les lois et les réalités physiologiques qui président aux fonctions de notre organisme, et dont nous n'éprouvons pas le besoin de connaître la merveilleuse beauté.

Et cela, parce que de nous instruire et de nous éclairer davantage entraînerait des conséquences pratiques, une fidélité, une générosité, une continuité et une intensité d'efforts dont nous avons peur instinctivement : *Noluit intelligere ut bene ageret*<sup>1</sup>. Il y a un peu de cette diplomatie de mauvais aloi en chacun de nous, même chez les plus exemplaires.

Une telle insouciance est injurieuse pour Dieu, de qui elle nous fait méconnaître le don suprême : notre prêtrise, à tel point suprême, que ni sa bonté ni sa puissance ne le sauraient dépasser. Elle est fatale pour nous, qu'elle expose à ne pas donner notre mesure et à mériter le terrifiant reproche : *serve male et piger*<sup>2</sup>. Elle est funeste aux âmes qui nous sont confiées, et qui, privées des excitations salutaires auxquelles elles avaient droit de notre part, se seront égarées et perdues : *Dispersæ sunt oves meæ, eo quod non esset pastor*<sup>3</sup>.

Donc il faut la combattre sans merci. Donc il y faut substituer l'intelligence appliquée et cultivée de notre vocation. La foi au sacerdoce n'est pas une vertu de détail, comme chacune de celles que nous venons d'énumérer et dont il est seulement regrettable que nous soyons dépourvus; c'est la vertu d'ensemble, le point de départ et le terme, la base et la clef de voûte de notre destinée entière. Dans la mesure où il serait vrai

<sup>1</sup> Psalm. xxxv, 4. — <sup>2</sup> Matth. xxv, 26. — <sup>3</sup> Ezech. xxxiv, 5.

qu'elle nous manque, *unum tibi deest*, il la faut reconquérir et lui rendre toute sa vigueur et toute son ampleur. Il n'est que temps d'aviser. Nous l'avons dit : l'histoire bien commencée, admirablement commencée, finit mal. Ce personnage qui, dans la droiture de son âme, est venu trouver Jésus-Christ pour s'enquérir des moyens d'arriver à la vie éternelle ; qui s'est présenté avec le plus souverain respect ; qui a pu se déclarer fidèle observateur des devoirs nécessaires ; qui s'est montré désireux de dépasser cette limite et de faire mieux ; qui, en récompense de cette générosité, s'est vu l'objet de l'attention et de la tendresse de son divin interlocuteur ; ce même personnage, attristé et effrayé du prix auquel est mise la perfection qu'il aime, des conditions posées du *veni et sequere me*, se dérobe.

Qui *contristatus in verbo, abiit mœrens*. Il y a peu de mots plus douloureux, plus navrants que celui-là dans l'Évangile.

Pauvre jeune homme, il était en si bonne voie ! Un élan de plus, une générosité de plus, il touchait aux sommets entrevus du bien et de la sainteté. Une fois engagé sur les pas du Christ, attaché à sa vie, qui sait ce qu'il aurait pu devenir ? un disciple, un apôtre, un des Douze peut-être, un propagateur de vérité, un martyr ! Dans la rapidité de quelques instants, le temps du conflit intime entre la vision de la perfection et la protestation de la volonté devant le sacrifice, sa destinée a oscillé de la soumission à la résis-

tance. Et c'est la résistance qui l'a emporté. Il devait dire : oui ! de toute la spontanéité émue et charmée de son être ; il a dit : non ! Sans doute il n'a pas proféré distinctement ce *non* désolant, mais son attitude : *contristatus in verbo*, et son éloignement immédiat : *abiit mœrens*, ne révèlent que trop l'impuissance acceptée et consentie d'aller jusqu'au bout des heureux commencements de sa démarche. *Abiit*, il se détourne ; lui, si proche du but sublime, il redescend vers la vie vulgaire et les satisfactions de bas étage. Désormais il ne sera plus question de lui dans l'Évangile. On ne retrouvera plus sa trace nulle part. *Veni, sequere me*, disait Jésus. Pour toute réponse : *abiit mœrens*. Et puis, plus rien !

Messieurs et vénérés confrères, vous devinez les applications avant même que je les indique.

Que de fois peut-être, dans les retraites que vous avez faites si souvent, cette histoire n'a-t-elle pas été votre histoire ? Vous vous étiez rencontrés avec Jésus-Christ ; vous étiez entrés avec lui dans un colloque intime. Il vous avait signalé l'obstacle précis et authentique qui entravait votre marche en avant vers la sainteté sacerdotale. Et parce qu'il aurait fallu produire un acte de générosité décisive, accepter un sacrifice, un renoncement, un détachement coûteux, vous aussi, vous vous êtes dérobés : *contristatus in verbo, abiit mœrens*.

Et c'est pourquoi votre vie s'atrophie et languit au lieu d'atteindre ses légitimes proportions,

s'étiolo au lieu d'être féconde et de rendre le cent pour un.

Corrects, honnêtes, au sens mondain du mot, vous l'êtes; je veux le croire, je le crois. Mais imitateurs avérés du Christ, mais saints ou en voie de le devenir; non pas! vous êtes bien obligés de l'avouer.

Or, pendant cette retraite où nous entrons, l'expérience va se réitérer. Cette grâce surajoutée à tant d'autres certainement a pour but de vous faire prendre contact une fois de plus avec Jésus-Christ, de vous fournir l'occasion de l'entendre vous redire sa douce et suprême et impérieuse parole : *Veni, sequere me.*

Il me semble le voir debout sur le chemin des vaillants se retourner vers vous, vers chacun de vous, et sur le ton d'un reproche affectueux, que la douceur de son regard tempère encore, vous adjurer de l'entendre : « Mon fils, mon prêtre, mon ami, *quoties volui, et noluisti!* En combien de circonstances déjà j'ai voulu te soulever et t'emporter vers les hauteurs de ta vocation sainte! toi, tu ne l'as pas voulu. De nouveau, j'entreprends de te solliciter et de te presser. »

La question est de savoir la réponse que vous ferez, l'attitude que vous prendrez.

*Unum tibi deest, ... veni, sequere me...* Messieurs et vénérés confrères, il n'y a qu'une attitude et qu'une réponse logiquement possibles :

<sup>1</sup> Luc. XIII, 34.

oui, Jésus, avec votre grâce, je triompherai de l'obstacle qui, dans mon œuvre de perfection sacerdotale, me gêne et m'arrête davantage, et que vous me signalez... Oui, je m'attacherai à à vous; oui, je vous suivrai à la vie et à la mort.

*Hodie si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra*<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Psalm. xciv, 8.

## INSTRUCTION DE 10 HEURES

### JÉSUS-CHRIST, PRÊTRE

(APOSTOLUM ET PONTIFICEM CONFSSIONIS NOSTRÆ)



*Fratres sancti, vocationis caelestis participes, considerate apostolum et pontificem confessionis nostrae, Jesum.*

(Hebr. III, 1.)

MESSIEURS ET VÉNÉRÉS CONFRÈRES,

Nous aborderons, si vous le voulez bien, sans plus attendre et sans aucun préambule, cette étude respectueuse et pieuse du sacerdoce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dont nous avons reconnu la nécessité pressante pour nous tous, et dont nous sommes décidés à faire le principal objet des entretiens de notre retraite.

Vous connaissez à fond l'épître aux Hébreux d'où je tire le texte que vous venez d'entendre et qui s'offre à nous comme la plus opportune des exhortations. Vous devez la connaître. Ce qu'on a pu dire de sa non-authenticité ne vous

émeut pas. Vous la tenez pour infailliblement classée par l'Église dans le canon des Écritures. Vous savez en quelles circonstances et par quels motifs saint Paul l'a adressée à ses anciens coreligionnaires devenus chrétiens.

Elle est tout entière inspirée par la préoccupation de faire ressortir en Jésus-Christ sa qualité de prêtre et de pontife de la loi nouvelle. Les Hébreux professaient l'estime la plus haute, la plus grande vénération pour la dignité et l'autorité du grand prêtre. Convertis à la foi chrétienne, par suite de leur attachement trop prononcé aux institutions judaïques, ils couraient le péril de craindre que la religion de l'Évangile ne fût privée de cette majesté du souverain pontificat, ou tout au moins ils étaient exposés à mettre en doute, de ce chef, la supériorité du christianisme sur le judaïsme. C'est pour cela que saint Paul insiste à leur montrer par des preuves nombreuses que Jésus-Christ est le pontife, le grand prêtre de la loi nouvelle, bien plus et bien mieux que Moïse et Aaron ne furent les prêtres et les pontifes de la loi ancienne, leur sacerdoce dans la loi ancienne n'ayant été que l'ombre et la préfiguration du sien.

Ce que je voudrais, messieurs, vous rappeler ce matin, c'est que Notre-Seigneur Jésus-Christ est prêtre; qu'il l'est essentiellement, absolument, nécessairement; qu'il l'est dans sa vie historique de trente-trois années; qu'il l'est dans sa survivance mystique de l'Eucharistie; qu'il

l'est dans la consommation de sa vie glorieuse du ciel : *Christus heri, hodie, ipse et in sæcula*<sup>1</sup>. Qu'il s'agisse du passé, du présent ou de l'avenir, Jésus-Christ ne se présente pas à nous autrement qu'investi de la dignité suréminente de prêtre. La diversité des conditions dans lesquelles il exerce son sacerdoce n'en modifie et n'en altère pas la substance. Ce sont des productions variées, des mises en œuvre différentes d'une seule et même réalité.

*Non judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum*<sup>2</sup>. Saint Paul, qui est un esprit cultivé, un lettré, qui cite les poètes anciens devant l'Aréopage; saint Paul déclare qu'il n'estime rien de sa culture intellectuelle et de son érudition, sinon la science de Jésus-Christ.

Redisons une fois de plus et une fois pour toutes qu'il ne s'agit pas pour nous de rabaisser et de discréditer le savoir humain. Il peut être, ou plutôt il est tout à fait opportun aujourd'hui, qu'au milieu de la société à laquelle nous sommes mêlés, en face de l'intérêt grandissant que la science inspire, nous fassions bonne figure et ne

<sup>1</sup> Hebr. XIII, 8. — <sup>2</sup> I Corinth. II, 2.

ressemblions point à des parias de l'esprit. Il faudrait que nous fussions, sinon tous individuellement, ce qui n'est pas possible, du moins quelques-uns d'entre nous, un très grand nombre d'entre nous, en bonne place et en bonne posture devant l'opinion, dans tous les domaines du savoir. Nous tendons à l'être, de jour en jour, davantage. Cela est excellent.

Mais il reste que notre savoir propre et professionnel, notre savoir de prêtre, n'a pas pour objet supérieur ni principal l'ensemble ou le détail des connaissances humaines. *Scire Jesum Christum*: incontestablement, c'est là ce que notre vocation nous demande; c'est le point sur lequel elle affirme ses exigences et ses droits.

Et encore faut-il bien s'entendre. Il y a une science à l'occasion de Jésus-Christ, une science autour de Jésus-Christ, rendue plus nécessaire que jamais par les audaces de la négation contemporaine. Puisqu'on a, de nos jours, publié des histoires fantaisistes et impies de Jésus, il est de toute convenance que des écrivains d'érudition très sûre et de grand talent, parmi nous, relèvent l'injurieux défi, vengent la conscience chrétienne de ces tentatives récentes, qui ne vont à rien moins, en rehaussant le prestige de l'homme en Jésus, qu'à voiler et nier sa divinité. Soyons reconnaissants à ceux de nos confrères qui ont entrepris et mené à bien ce noble et très utile labeur, comme à tous ceux de qui les travaux d'exégèse, d'archéologie, de



critique sur les origines du christianisme, occupent la vie.

Néanmoins le *scire Jesum Christum* de saint Paul est autre chose et pour nous, prêtres, passe avant tout. C'est une connaissance de Jésus-Christ qui se porte sur son être intime, s'y arrête, s'y complait, à partir du moment et du point où, par la foi, au-dessus des attaques quelles qu'elles puissent être, nous croyons qu'il est Dieu et homme, dans l'ineffable mystère de l'Incarnation.

Or connaître ainsi Jésus-Christ, c'est savoir qu'il est prêtre, c'est comprendre pourquoi et comment il l'est.

A supposer qu'il n'y eût point eu de déchéance primitive, si le péché du premier père et du premier chef de la famille humaine n'avait pas nécessité une rédemption, l'Incarnation se fût-elle produite? C'est là, vous ne l'ignorez point, messieurs et vénérés confrères, une question que les théologiens se posent et qu'ils résolvent les uns par l'affirmative, les autres par la négative.

Je n'ai point à prendre parti dans ce difficile débat. J'avoue cependant que mes préférences sont depuis longtemps et de plus en plus acquises à une solution plutôt qu'à l'autre. J'ai toujours admiré, goûté, aimé la doctrine d'après laquelle, dans la pensée et le plan éternel de Dieu, l'Incarnation avait dû s'offrir comme le moyen plus parfait et sublime de rattacher par un lien

vivant la création au Créateur, le fini à l'Infini. A supposer que le Verbe n'eût pas élevé jusqu'à lui la nature humaine, ne l'eût pas associée à son être propre, dans le mystère de la vie théandrique, c'en était fait des destinées suprêmes et vraiment surnaturelles de l'humanité. Quels qu'eussent été son élan et ses efforts, elle fût à jamais restée éloignée de Dieu, et l'abîme infranchissable qui l'en eût séparée nécessairement en eût séparé avec elle la création tout entière. A la rigueur, cela pouvait être; mais qu'il eût donc été douloureux que cela fût !<sup>1</sup>

<sup>1</sup> M<sup>r</sup> Gay, évêque d'Anthédon, qui dans toutes ses œuvres de théologie et de spiritualité unit la piété la plus tendre au plus ferme esprit, se montre partisan décidé de la thèse de l'Incarnation indépendante de la Rédemption. Au début du premier volume des *Élévations sur la vie et la doctrine de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, il consacre une trentaine de pages à exposer les raisons de sa préférence. Se plaçant au point de vue de ceux qui adoptent l'opinion contraire, voici comment il s'exprime :

« Le Christ, tel qu'il nous apparaît (et tel qu'il est en fait malgré tout), je veux dire le Christ, base, et cime, et centre, et plénitude de toutes choses, religion absolue, union vivante et indissoluble de Dieu et de sa créature, le Christ était possible, Dieu le savait, Dieu le voyait possible; mais, de dessein formé, il avait résolu de ne lui donner l'existence réelle que si Adam péchait et parce qu'il aurait péché!... Sans notre faute, pas de rédemption; sans rédemption, pas de rédempteur; sans rédempteur, pas de Verbe incarné. La conséquence est rigoureuse, et d'ailleurs nul ne la décline. »

« Adam demeuré fidèle, et sa race après lui, l'homme est ainsi le terme dernier des communications divines. Dieu donne sa grâce en ce monde, il est vrai, et sa gloire dans le ciel; mais de se donner substantiellement et personnellement

Et si l'Incarnation, pour nous ranger à cette hypothèse qu'un bon nombre de très grands esprits acceptent, se fût produite en dehors de la chute et de la rédemption, Jésus Dieu-homme, à la tête d'une famille humaine immaculée et toute sainte, aurait-il été prêtre? Oui, d'une certaine façon. Il eût fourni à la créature, pour s'élever jusqu'à Dieu, la plénitude souveraine de

lui-même, c'est ce que, hormis d'être offensé par nous, il ne juge point à propos...

« Cette création-là contente Dieu. Il n'y trouve ni lacune ni vide. Ce qu'il y donne suffit à sa magnificence et même à sa bonté; ce qui lui en revient satisfait son honneur. Cette création en somme lui apporte tout ce qu'il a voulu. Se reposant en elle et y prenant ses complaisances, il ne regrette point que le Christ, resté toujours possible, en soit à tout jamais absent.

« Mon Dieu! et à nous qui, grâce à vous, possédons maintenant Jésus-Christ; à nous qui, nés de lui, ne vivons que de lui, et par lui, et pour lui, cette création sans lui nous semble décapitée, dévastée, muette et comme morte. Loin de nous réjouir, elle nous glace; j'oserais dire qu'elle nous fait peur. C'est pour nous le ciel sans soleil, la terre abîmée dans la nuit, nos cœurs et jusqu'à nos esprits enveloppés dans le deuil, un deuil inconsolable. Certes, d'être rachetés, c'est beaucoup; et pour nous, c'est tout en un sens. Mais faut-il dépasser la science qu'on a si aisément de vous ici-bas, ô mon Dieu, pour trouver dans la foi et la grâce de cette inappréciable rédemption moins de bonheur que dans cette vue évidente et cette pleine certitude que votre Verbe s'incarnant, même pour ne nous point racheter, il vous donnerait du moins, Lui, l'un de nous, Lui notre frère et notre aîné, il vous donnerait éternellement et plus que parfaitement, l'adoration, l'amour, la reconnaissance, la louange et la bénédiction, que nous eussions été hors d'état de vous rendre?

« Mais en définitive, mon Dieu, nous prenons Jésus tel qu'il est, tel que vous nous l'avez donné, et tel qu'il s'est donné lui-même. Pour nous élever plus haut et regarder

sa religion, l'excellence personnelle de son adoration, de sa sujétion pieuse, de son incomparable amour. Ce que la nature humaine eût été en Lui, pénétrée intimement de Dieu, toute dévouée, unie, abandonnée, soumise à Dieu, il eût aidé l'humanité à l'être en chacun de ses représentants. Il eût pu dire ce qu'il dit dans l'Évangile : *Nemo venit ad Patrem, nisi per*

d'abord son titre et sa fonction de pontife, d'adorateur, de serviteur, de médiateur, nous n'enlevons rien, absolument rien, ni à son caractère ni à sa gloire touchante de Rédempteur, ni au surcroît infini d'amour que réclame cette seconde et ineffable preuve de son amour pour nous. Incarnation et Rédemption sont deux faits différents, quoique s'accomplissant en un seul et par un seul; ce sont deux grâces également gratuites et qui n'ont point de prix; ce sont deux liens qui, sans se confondre, sont un dans leur vertu comme dans leur principe, et nous enchainent à vous, ô mon Dieu, tout entiers, à tous les titres imaginables, par tous les amours à la fois, et aux siècles des siècles. »

Pour se mettre en garde contre tout reproche, ou simplement obéir aux délicatesses de sa conscience, M<sup>r</sup> Gay, au bas de l'avant-dernière page de cette longue dissertation, insère ceci en note :

« Nous n'ignorons point assurément la grave autorité dont jouit dans l'enseignement catholique l'opinion qui fait de la rédemption du genre humain le motif souverain et décisif de l'Incarnation du Verbe et de sa mission sur la terre. Avons-nous besoin de dire que si, usant d'une liberté consacrée par l'Église elle-même, et suivant d'ailleurs un nombre considérable de théologiens du premier ordre, nous exposons, et peut-être non sans chaleur, le sentiment qui nous paraît le vrai, nous sommes à mille lieues de vouloir trancher une question non jugée, et que nous demeurons pleins de respect pour les auteurs qui tiennent le sentiment contraire. »  
(*Élévations sur la vie et la doctrine de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, tome I<sup>er</sup>, 2<sup>e</sup> Élévation, page 27 et passim.)

me<sup>1</sup>. Et nous, nous aurions pu et dû dire : *De plenitudine ejus nos omnes accepimus*<sup>2</sup>. Il nous aurait donné Dieu ; il nous aurait donnés à Dieu. Cela, c'est bien le rôle du médiateur nécessaire dont parle saint Paul : *Unus mediator Dei et hominum, homo Christus Jesus*<sup>3</sup>. Et cela, c'est bien une sorte de sacerdoce.

La caractéristique du sacerdoce, c'est l'idée et la notion de médiateur. Servir de trait d'union entre Dieu et les hommes, c'est essentiellement être prêtre. Seulement, si l'on pose en principe que la médiation n'a sa réalité et sa plénitude que lorsqu'elle se produit sous forme d'immolation sanglante, de sacrifice visible et tangible, il faut bien reconnaître que la médiation du Verbe fait chair, en dehors de la rédemption, n'eût pas été le sacerdoce proprement dit. C'eût été quelque chose d'analogue sans doute, et certes de très relevé, de très sublime, de très nécessaire, mais autre chose.

Thomassin convient de la délicate confusion qui peut s'établir entre ces deux expressions : « médiateur et rédempteur, » bien qu'à ses yeux la médiation réelle et plénière soit celle qui se double de la rédemption : *Est enim cognatio non minima, dit-il, mediatoris et sacerdotis, ut qui naturæ integræ mediator est, idem ejusdem lapsæ sit sacerdos et Redemptor*<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Joan. xiv, 6. — <sup>2</sup> Joan. i, 16. — <sup>3</sup> I Timoth. ii, 5.

<sup>4</sup> Voici le texte plus étendu auquel cette courte citation est empruntée : *Quem ergo is proprie sacerdos sit, qui victi-*

N'insistons pas davantage. A quoi bon nous demander ce qui aurait pu être, quand nous savons, de source certaine, ce qui est ? Pourquoi soulever des questions spéculatives, quand nous tenons de nos deux mains l'indubitable réalité ?

En fait, Jésus-Christ a été rédempteur. Il est né pour satisfaire aux exigences de la justice de Dieu, porter le péché du monde et nous sauver. *Deus erat in Christo, mundum reconcilians sibi*<sup>1</sup>. *Agnus Dei qui tollit peccatum mundi*<sup>2</sup>. *Propter nos homines et propter nostram salutem descendit de cælis, et homo factus est, passus, mortuus, sepultus*<sup>3</sup>. D'un bout à l'autre des Écritures, dans l'Ancien comme dans le Nouveau Testament, de David et Isaïe à saint Paul, toutes les fois qu'il est parlé de Jésus-Christ, c'est sa qualité et sa mission de rédempteur, au prix d'une immolation sanglante, qui est mise en avant.

*mæ cruorem fundit, non nisi post incarnationem et per assumptam naturam humanam sacerdos proprie est Christus. Mediator quidem et caput etiam angelicæ, etiam stantis hominum ecclesiæ, Verbum etiam ante carnem non absurda dici potest. At sacerdos proprie dici non potest nisi ubi cruore victimæ nostræ etuenda fuit iniquitas. At improprie usurpato sacerdotis nomine et commixto cum nomine mediatoris, non sunt in crimen vocandi Patres, si qui sacerdotis, hoc est mediatoris manus Verbo Deo adscripsere. Est enim cognatio non minima mediatoris et sacerdotis, ut et qui naturæ integræ mediator est, idem ejusdem lapsæ sit sacerdos et redemptor. Itaque promiscue habito cum mediatoris nomine et improprii accepto sacerdotis nomine hic utemur, ubi illud Verbo Deo communicatum ostendamus. (De Incarnatione, lib. X, cap. ix, num. 10.)*

<sup>1</sup> II Corinth. v, 19. — <sup>2</sup> Joan. i, 29. — <sup>3</sup> Symbol. Nic.

Saint Paul dit : *Non judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum*, et immédiatement il ajoute : *et hunc crucifixum*, déclarant assez par là que le médiateur nécessaire est surtout médiateur à ses yeux parce qu'il est rédempteur.

Les saintes Écritures, qui prophétisent ou commentent les choses telles qu'elles sont, ne sortent pas de ce domaine. Le champ des hypothèses et des spéculations leur demeure étranger. Elles ne nient pas le possible; elles se renferment dans le réel. Et cela s'explique. Cela convient.

D'où il suit que d'après la Révélation, d'après le Symbole, d'après la foi authentique et obligatoire, Jésus-Christ est entre Dieu et l'humanité coupable un médiateur rédempteur, un médiateur victime, un médiateur de qui le sacrifice accepté de la justice divine dépasse en surabondance de mérites le péché du monde, le péché de tous les mondes. Par là même il est prêtre dans la plénitude et la plus entière excellence du mot.

Si d'être victime constitue le fond du sacerdoce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, il importe souverainement de comprendre de quelle façon, à quel degré, dans quelle mesure il s'est acquitté de ce devoir de son immolation.

Or ce qui s'impose avant tout à notre attention, messieurs et vénérés confrères, et aussi à notre imitation, c'est que de la crèche de Beth-

léem où elle commence de se produire visiblement, jusqu'à sa consommation sur la croix, cette immolation même du Christ lui a été chère. Le *factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis*<sup>1</sup>, a besoin d'être expliqué et dégagé de tout ce qui ressemblerait à une nécessité subie parce qu'il le fallait, et privée par là de cet arôme de générosité et de spontanéité parfaite dont l'Évangile nous donne clairement et à chaque instant l'idée. *Oblatus est quia ipse voluit*<sup>2</sup>, c'est le mot décisif; mot de lumière et de beauté, qui rend compte de tout. Derrière n'importe lequel des incidents pénibles ou douloureux de sa vie, Jésus cachait le don total de sa volonté humaine en harmonie avec la volonté divine, une adhésion aux vœux quels qu'ils fussent du Père, tellement prompte et plénière, si affectueusement libre, qu'elle communiquait à chaque sacrifice partiel une valeur et une saveur unique. Tel il était dans le sein virginal de Marie, tel il est sur la paille de la crèche, tel il continuera d'être pendant tout le cours de sa carrière, en Égypte, à Nazareth dans sa condition d'ouvrier sans prestige, à travers la Judée et la Galilée dans son apostolat public, au milieu des contradictions, des haines, des inintelligences, des délaissements de l'entourage. Qu'il souffre dans son corps, dans son âme, dans son cœur, la souffrance pour lui est toujours la bien-

<sup>1</sup> Philip. II, 8. — <sup>2</sup> Isai. LIII, 7.

venue parce qu'elle se présente toujours au nom de son Père, parce qu'elle est l'élément nécessaire de la tâche sainte à laquelle par amour pour son Père, par amour pour nous, il s'est voué.

La supplication émouvante de Gethsémani : *Que ce calice s'éloigne de moi*, n'est point pour contredire cette belle fixité et sérénité de soumission absolue; d'abord, parce que très probablement ce n'est pas le retrait des accablants de la Passion que Jésus demande ainsi; ensuite, parce que le correctif accompagne immédiatement la prière : « Cependant, non! pas ma volonté, mais la vôtre. »

Le cri de détresse de la croix, non plus : *ut quid dereliquisti me?* Le pauvre agonisant révèle une douleur que nous n'eussions jamais crue possible pour lui, l'abandon intérieur de Dieu, non point la réalité même de cet abandon, mais l'impression écrasante qu'il en a et qui est le point culminant de son martyre.

En somme, de la première à la dernière heure de sa courte existence, la transfiguration incessante de ses souffrances et de ses immolations quelles qu'elles fussent, par le *oui intime*, répété, murmuré, chanté aux profondeurs de l'être, comme un hymne de fête et d'amour : *Oblatus est quia ipse voluit*.

Et ce qui est vrai de chacune des souffrances journalières et de détail, l'est de même et encore davantage, si c'est possible, de l'immolation finale et totale par la mort sur la croix.

Disons-nous bien, messieurs et vénérés confrères, que, tandis que nous mourons, nous, parce que nous sommes nés, Jésus-Christ, lui, est né tout exprès pour mourir. Sa mission de Rédempteur, de Sauveur, de prêtre, était à ce prix. Elle aurait pu être à un prix moindre, le moindre de ses sacrifices ayant de quoi réparer le péché du monde, *peccatum mundi*. Mais telle a été la volonté du Père des cieux et l'exigence de sa justice, que l'Agneau de la loi nouvelle dont toutes les victimes de la loi ancienne n'étaient que la pâle annonce, fût lui aussi, fût lui surtout, passible de la mort sanglante. C'est l'épître au Hébreux qui l'enseigne : *Impossibile est enim sanguine taurorum et hircorum auferri peccata. Ideo ingrediens mundum dicit : Hostiam et oblationem noluisti, corpus autem aptasti mihi. Holocaustomata non tibi placuerunt; tunc dixi : Ecce venio. In capite libri scriptum est de me ut faciam, Deus, voluntatem tuam*<sup>1</sup>.

Thomassin, dont j'aimerais pouvoir vous faire entendre amplement le langage sur ce magnifique sujet, cite saint Grégoire de Nysse : *Ut scite philosophatur Gregorius Nyssenus, nos quidem morimur quia nascimur, at Christus natus est ut moreretur*. Et il ajoute : *Nos enim lege nascendi, legi moriendi mancipamur... Nascendo jam devovemur atque promovemur ad interitum. At Christus, Deus immortalis et immortalitatis ipse*

<sup>1</sup> Hebr. x, v et seq.

*patria, ut cum morte congregari posset, ... ideo natus est.*

Jésus-Christ rédempteur, Jésus-Christ prêtre, parce que de mourir et de mourir sur la croix était la condition de la rédemption, est donc né afin de pouvoir mourir; dès la première étincelle de sa vie humaine, il n'a pas cessé de se porter, de tout l'élan de son âme, vers ce qui devait consommer et compléter les sacrifices successifs de chacun des instants de son existence. A la lettre, Jésus-Christ n'a pas discontinué de vouloir mourir, d'aimer la perspective de mourir, de s'offrir à son Père, par avance, pour le salut du monde, dans cette plénitude d'immolation qui l'attendait sur la croix. S'offrir était sa vie. S'immoler était sa profession. Se tenir devant son Père dans l'attitude simultanée de sacrificateur et de victime était sa joie<sup>1</sup>. Il s'avancé ainsi

<sup>1</sup> Nous ne résistons pas au plaisir de citer plus longuement Thomassin : *Præterea non ut vitam mendicaret a nobis nostræ se implicuit naturæ Deus Verbum in quo vita est, qui vita ipse est ... sed ut mortem a nobis cujus ipse inops insolensque erat, mutuaretur, et pro ea atque per eam, cum ingenti nostro compendio, nullo suo dispendio, vitam nunquam intermorituram largiretur. Mortem enim nostram accepit, ut eam de abundantia vite suæ interficeret, et non amplius in nos deservituram exarmaret. Quocirca, ut scilicet philosophatur Gregorius Nyssenus, nos quidem morimur, quia nascimur; at Christus natus est ut moreretur. Nos enim lege nascendi, lege moriendi mancipamur; corruptibilitatem enim lege, omne ortum occidit; omne natum interit; et ipsa nativitas jam rudimentum est aliquod et prolesio corruptionis. Ergo nascendo, jam devotemur et promovemur ad interitum. At Christus, Deus immortalis, et immortalitatis ipsa patria, ut cum morte*

vers le moment final. Il lui tardait d'y arriver. Il le laissait entendre à ses disciples qui ne comprenaient pas et ne voulaient pas comprendre.

Et quand son austère mission est achevée, quand il a sur le Calvaire rempli toutes les exigences de la divine justice, il se rend d'un mot le témoignage d'avoir été l'ouvrier parfait de la grande œuvre pour laquelle il est venu en ce monde: *Consummatum est*, écho raccourci, puisque ses dernières forces l'abandonnent, de ce qu'il a dit la veille devant ses disciples: *Opus consummavi quod dedisti mihi ut faciam*<sup>1</sup>.

Messieurs et vénérés confrères, *fratres sancti vocationis cælestis participes, considerate Apostolum et Pontificem confessionis nostræ Jesum.*

A genoux au pied de la croix, tandis qu'autour de nous on méconnaît la Rédemption et le Rédempteur; tandis qu'on déclare ce dogme

*congregari posset, ut mortem et mortalitatem subeundo evadere atque evertere funditus posset, ideo natus est. Natus ergo est non in vitam, sed in mortem. Natus est non ut viveret, sed ut interiret; non ut vivendo in dies proficeret, sed ut jugi morte deficeret; natus est ut jam tunc mortalitatis ipso fluxu et quasi mortis usu diuturno, morti præmoreretur, et moreretur diutius, et tandiu mortem suam immolaret Deo, tandiu mortem nostram oppugnaret et expugnaret.* — Et un peu avant, dans ce même chapitre: *Tota ejus vita, quædam fuit mortis prolixitas, quædam adeo sui sacrificii diuturnitas... Non enim frustra illi temporis stillæ fluebant... Guttatim vivebat et moriebatur, vitæque et mortis ei cœvæ, guttas singulas Patri Deo litabat, et jugi hoc mortalitatis sacrificio, litabat, extremum aliquando, in cruce perlitaturus.* (De Incarnatione, lib. X, cap. viii, num. 6.)

<sup>1</sup> Joan. xvii. 4.

inacceptable parce qu'il est soi-disant barbare ; tandis qu'on ose écrire : *Notre bouche jamais n'aurait assez de : Non ! non à la victime, non par-dessus tout au sacrificateur !* saluons Jésus Sauveur, saluons Jésus prêtre, souverain prêtre, unique prêtre ; de toute la piété de notre âme redisons avec l'Église au saint temps du carême : *Adoramus te, Christe, et benedicimus tibi, quia per sanctam crucem tuam redemisti mundum.*

*Christus heri.*

La sacrifice sanglant du Calvaire une fois consommé, qu'allait-il advenir ? L'humanité jusqu'au dernier jour de son évolution sur la terre devrait-elle se contenter du souvenir de plus en plus lointain de l'immolation de la croix, et pour tout culte, toute religion, s'associer à cette immolation par ce souvenir même ? Ne se rencontrerait-il plus, nulle part, d'autel ni de sacrifice véritable ? Ou bien retournerait-on aux oblations de la loi ancienne, aux libations, aux offrandes de fruits ou de fleurs, aux meurtres de colombes, d'agneaux et de génisses, tout ce qui avait été la préfiguration et l'ébauche du sacrifice de la grande et

<sup>1</sup> Ackerman.

sainte victime, de l'Agneau de Dieu chargé de porter le péché du monde ?

Nous n'en sommes pas réduits, messieurs et vénérés confrères, à nous poser ces questions gênantes. Dans la sécurité de notre foi catholique, nous savons à quoi nous en tenir sur la prolongation et la pérennité du sacrifice du Calvaire par l'Eucharistie à travers les siècles. *Christus hodie.*

Nous savons que Notre-Seigneur Jésus-Christ, à la dernière Cène, anticipant sur l'immolation tangible et visible du lendemain, s'est constitué par le mode sacramentel de sa réelle présence sous les espèces du pain et du vin à l'état de victime. Nous savons qu'il a créé un sacrifice proprement dit, substantiellement identique à celui de la croix, n'en différant que par les conditions extérieures où il se produit, et, si l'expression n'est pas trop vulgaire, par la mise en œuvre.

Sur le Calvaire, enseigne Thomassin, ce qui était l'essence du sacrifice, ce qui en était la religion, se mélangeait forcément d'une exhibition matérielle et brutale de violences de tout genre. Quel rapport nécessaire, se demande-t-il, ont bien ces bourreaux, cette croix, ces clous, cette lance, cette fureur des soldats, ces malédictions de la foule, avec le fond même du sacrifice ? Tout ce luxe de cruauté relève plus du crime et de la malice des hommes que de la piété intime de la victime. Il n'en subsiste rien dans l'Eucharistie.

Au contraire, la vénération religieuse de Jésus pour son Père, l'oblation spontanée qu'il fait de lui-même, sa qualité de victime s'offrant à être dépouillée de la vie, s'y retrouvent éminemment. *Penes crucem*, dit notre auteur, *aperta cædes, occulta immolationis religio; penes Eucharistiam occulta cædes, conspicua et palam religio sacrificii. Utrobique mactatur, utrobique offertur hostia, sed ibi palam mactatur, clam offertur, ideoque sceleri quam pietati propior videtur is apparatus; hic clam mactatur, palam offertur et religiosissime hostia Christus, proinde accommodatior est sacrificio, hic suggestus*<sup>1</sup>.

L'Eucharistie pour nous est donc toute autre chose qu'une représentation touchante de l'immolation du Calvaire, destinée à réveiller en nous des sentiments de foi et de piété envers Jésus-Christ rédempteur. Elle est positivement un sacrifice *sui generis*,... *sacrificium in se*, parce qu'elle porte en soi les notes et conditions du sacrifice proprement dit, et, en même temps, *sacrificium relativum*, parce qu'elle se réfère tout entière à l'immolation de la croix, d'où elle tire sa raison d'être et sa valeur, et dont elle applique les mérites.

Où trouver dans l'Eucharistie, dans la célébration de la sainte messe, dans la transsubstantiation du pain au corps du Christ, du vin à son sang, où trouver les caractères et les éléments d'un vrai sacrifice?

<sup>1</sup> *De Incarnatione*, lib. X, cap. xvii, num. 3.

Les opinions diverses des théologiens vous sont connues, messieurs et vénérés confrères. Vous n'ignorez pas que la plupart d'entre eux voient, dans la séparation mystique du corps et du sang de Jésus-Christ sous les espèces sacramentelles, la représentation de sa mort. Laissez-moi vous rappeler ce que pense sur ce point le cardinal de Lugo et ce qu'a enseigné, en s'inspirant de sa doctrine, le cardinal Franzelin, professeur au Collège romain il y a peu d'années encore.

Partant de la notion élémentaire et en quelque sorte classique du sacrifice, laquelle consiste à dire que le sacrifice est la destruction d'une chose inanimée ou d'un être vivant, en témoignage du souverain domaine de Dieu et en vue de satisfaire à sa justice, ces maîtres éminents soutiennent que l'état sacramentel où le Christ s'est constitué en créant l'Eucharistie ressemble assez à une destruction, pour offrir de soi et par soi les notes exigibles, le caractère authentique du sacrifice tel qu'il est habituellement compris et défini. Il n'est pas nécessaire, font-ils très justement observer, que l'objet quel qu'il soit qui sert de matière au sacrifice, soit positivement anéanti. Dans les libations, par exemple, l'effusion du liquide précieux n'en était pas l'anéantissement intégral, mais seulement un emploi fait en dehors de son usage et de ses fins accoutumés, lequel, aux yeux de tous, équivalait à une destruction. Or c'est quelque chose de semblable qui se passe pour l'humanité sainte du Christ dans



l'Eucharistie. Elle y est réduite à des conditions telles, que, bien que subsistant tout entière avec la plénitude de sa réalité, elle ne conserve plus rien des qualités et des propriétés normales de la nature humaine ordinaire. Le corps et le sang de Jésus homme sous les espèces sacramentelles sont littéralement nourriture et breuvage, *cibus et potus*. Il n'y a plus là d'organisme semblable au nôtre, plus de spontanéité, plus d'activité, plus de mouvement, plus de locomotion, plus de signe quelconque de vie. Le premier-né de la création, le Chef de l'Église, le souverain Seigneur, le Pontife suprême, s'est dépouillé de tous les attributs d'un être de notre race. Quand saint Paul veut donner une idée saisissante de l'Incarnation, il dit: *Qui cum in forma Dei esset, non rapinam arbitratus est esse se æqualem Deo, sed semetipsum exinanivit, formam servi accipiens, in similitudinem hominum factus, et habitu inventus ut homo*<sup>1</sup>. Ceci est le mystère de la vie historique de Jésus, depuis la crèche jusqu'à la croix. Sur l'autel, dans l'Eucharistie, au tabernacle, *exinanivit semetipsum* va plus loin, beaucoup plus loin encore. Le Christ, sans cesser d'être le Christ, s'y réduit non plus seulement à l'état d'esclave, mais à l'état inerte et passif de chose qui, sans résistance aucune, subit la volonté et la force d'autrui. Il y descend jusqu'aux limites de l'anéantissement véritable.

<sup>1</sup> Philip. II, 6-7.

Eh bien! c'est là, c'est dans ce mode sacramentel d'existence d'un nouveau genre, dans cette libre dépossession de tous les apanages de la nature et de la vie humaine, qu'il faut voir le caractère suffisant, plus que suffisant, éminent, d'un sacrifice proprement dit. Sauf la mort sur la croix, rien n'est plus proche du sacrifice réel et parfait que l'immolation mystique de l'autel<sup>1</sup>.

Quoi qu'il en soit de l'explication qu'il vous plaira de choisir, messieurs et chers confrères, il reste ceci que par l'Eucharistie, sacrifice véritable, identique en substance au sacrifice du Calvaire, Jésus continue dans la succession des siècles ce qui a été l'essence de son sacerdoce pendant sa vie historique. Il perpétue et universalise la réalité de son immolation pour le salut du monde, et avec cette immolation même qui était le point culminant de la religion envers son Père, il perpétue toutes ses autres vertus et opérations religieuses, adoration, dépendance, révérence, amour.

Le Christ historique était la religion vivante. Le Christ eucharistique l'est encore, et le sera jusqu'au dernier jour de l'humanité, L'Eucha-

<sup>1</sup> Le cardinal Franzelin, dans son traité *De SS. Eucharistiae sacramento et sacrificio*, seconde partie, *De sacrificio*, thèses XIV, XV et XVI. Voici le titre de la thèse XVI, à laquelle sont empruntées les considérations que nous reproduisons presque de mot à mot: *Declaratur intrinseca ratio formalis qua sacrificium missæ sit sacrificium verum ac proprium*.

ristie est temporaire, transitoire; mais elle durera autant que le monde.

Il suit de là que l'Eucharistie, à le bien prendre, antérieurement et supérieurement à tout, existe pour Dieu, pour maintenir au sein de la famille humaine la satisfaction en acte due à la justice de Dieu, pour qu'il y ait sur terre, non seulement trente-trois années durant, mais toujours, une pleine réalité du sacrifice rédempteur, et par conséquent du sacerdoce. Ne se rencontrât-il sur l'étendue du globe qu'une seule hostie consacrée, ce résultat, le premier en importance, en dignité et en nécessité, serait obtenu.

Mais voici que le Christ victime sous cette forme eucharistique ne veut pas être seul. Les intérêts suprêmes de Dieu, une fois servis par la survivance et la pérennité de son immolation mystique, il veut y associer dans une communion ineffable tous ceux qui croient à sa parole; tous ceux qui, en face du miracle et du mystère, ne disent pas comme les Juifs de la première heure : *Durus est hic sermo*; tous ceux qui sous le voile du sacrement, le recevant en nourriture et en breuvage, se laissent pénétrer de sa grâce, de sa vie, de sa rédemption, de sa religion. C'est par où l'Eucharistie, tout d'abord tournée du côté de Dieu et de ses droits, se retourne vers nous, vers nos besoins, vers nos indigences, pour nous relever et nous transfigurer. *Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem, in me manet, et ego in eo...* Qui

*manducat meam carnem et bibit meum sanguinem, habet vitam æternam*<sup>1</sup>.

Le souverain Prêtre qu'est le Christ, par son sacrifice mystique de l'autel, qui succède à son sacrifice extérieur et historique de la croix, donne à toute créature d'entrer avec Lui en communauté d'immolation véritable. Quiconque le veut, à n'importe quel moment du temps, sur n'importe quel point de l'espace, partout où se célèbre la sainte messe, peut participer à l'état où le Christ s'est constitué en créant l'Eucharistie. Le Christ ne se dédouble pas, ne se multiplie pas numériquement. Il est dans ce mode d'existence sacramentelle le même qu'il était sur la croix, et son omniprésence se produit par la multiplicité de ceux qui s'unissent à Lui. De même que tous les points d'une circonférence, — pour user d'une comparaison sensible, — touchent le centre par le rayon, le centre qui est un, nécessairement un, de même à travers l'espace et le temps quiconque accepte les conditions qu'il a posées entre en vivante relation avec Jésus toujours immolé, toujours rédempteur, toujours prêtre et unique prêtre.

Thomassin le dit excellemment : *Præpollat numerositati nostræ divina unitas; eique se inferens non ipsa dissilit, sed illam constringit*<sup>2</sup>.

Cette rencontre des âmes avec le Christ dans la communion eucharistique, cette participation

<sup>1</sup> Joan. vi, 57, 58. — <sup>2</sup> *De Incarnatione*, lib. X, cap. xxi; num. 6.

qu'elles ont par le sacrement à la réalité de son immolation et de sa rédemption, aboutit à créer une immense société vivante dont Jésus est le centre, le cœur, la tête, le lien et le principe organique : *Caput Christus, ex quo totum corpus compactum et connexum per omnem juncturam subministrationis, secundum operationem in mensuram uniuscujusque membri, augmentum corporis facti in ædificationem sui in charitate*<sup>1</sup>. Et cette société, c'est l'Église. *Christus est caput Ecclesiæ*<sup>2</sup>. *Ipsè est caput corporis Ecclesiæ*<sup>3</sup>.

Jésus-Christ sur la terre, c'était la nature humaine dans l'un de ses représentants, employée par une immolation d'un infini mérite à l'œuvre de la Rédemption. Jésus-Christ sur l'autel, c'est de plus la multitude des représentants de la nature humaine, la foule indéfinie des fidèles participant à ce mérite, bénéficiant de cette œuvre, et ne faisant plus qu'un avec Lui. L'Eucharistie, si l'on ose ainsi parler, est l'extension du Verbe fait chair, le Verbe fait chair agrandi de tout l'appoint que lui apportent les hommes qui s'unissent à lui. Et pourquoi ne pas oser parler ainsi? Thomassin développe cette doctrine dans plusieurs chapitres du traité dont nous nous inspirons. *Ecclesia tota Eucharistiæ sacrificio implicatur et immolatur, quia Eucharistia extensio quædam est et propagatio Incarnationis*. Il en

<sup>1</sup> Eph. iv, 16. — <sup>2</sup> Eph. v, 23. — <sup>3</sup> Coloss. 1, 18.

fournit un luxe de preuves tirées des Pères grecs et latins. Il les résume pour son compte en ces termes : *Delectatur Deus Verbum quasi iterata ac perpetuata sui cum humana natura copulatione...*; *delectatur non semel sed semper corporari, non semel sed perenniter inhumanari*<sup>1</sup>. Je m'arrête de citer; ma mémoire n'y suffirait pas, et votre attention se lasserait. D'un seul mot, l'état sacramentel du Christ dans l'Eucharistie, n'étant rien d'autre que la prolongation et l'extension de son immolation rédemptrice, n'est rien d'autre non plus que l'extension et la pérennité de son sacerdoce. *Fratres sancti, vocationis cælestis participes, considerate Apostolum et Pontificem confessionis nostræ Jesum...*

*Christus hodie.*

<sup>1</sup> Voici le texte entier de Thomassin : *Delectatur Deus Verbum quasi iterata ac perpetuata sui cum humana natura copulatione; delectatur non in ita tantum copulæ æternitate, sed ejusdem innovatione jugi, ampliatione perenni; delectatur non semel sed semper corporari, non semel sed perenniter inhumanari; delectatur sua carne carnes omnium, suo corpore omnium hominum corpora sibi subjugare; delectatur sua anima omnium animas inescare, suo homine omnes homines sibi vindicare; delectatur jugi hoc corporationis suæ, primulam corporationem suam imitari, renovare, representare, amplificare, æternare.* (De Incarnatione, lib. X, cap. xxi, num. 7.)

## III

Poursuivons et achevons, en abrégant, il le faut, notre méditation. Trente-trois ans de la crèche au Calvaire, trois heures sur la croix : telle est la première forme du sacrifice et par conséquent du sacerdoce de Jésus-Christ. Toute la durée des siècles humains dans le sacrement et sous les voiles de l'Eucharistie : telle est la seconde. Est-ce tout ? Au sein de l'éternité glorieuse où il est rentré par sa Résurrection et son Ascension, le Rédempteur, le souverain Prêtre, exerce à la tête de l'Église triomphante, comme ici-bas à la tête de l'Église militante, son ministère de médiation sacerdotale.

Saint Jean, entr'ouvrant le mystère d'outre vie, nous en dit quelque chose : *Et vidi... et ecce in medio throni et in medio seniorum, agnum stantem tanquam occisum*<sup>1</sup>. Il y a au ciel un reste d'immolation sous une forme nouvelle, en des conditions dont nous ne pouvons pas nous faire une idée quelconque, non plus sacramentelle et voilée comme dans l'Eucharistie, mais transfigurée et glorieuse, et qui perpétue même au sein de l'éternelle félicité le sacrifice de la terre. Et tous les

<sup>1</sup> Apoc. v, 6.

élus communient à cette immolation mystérieuse. Par Jésus médiateur ils vont à Dieu, ils vont au Père; ils entrent dans la vision, la charité, la béatitude parfaites. Et nulle part ni jamais Jésus n'est plus prêtre que dans cette consommation du but de son sacerdoce. *Opus consummavi quod dedisti mihi ut faciam.*

Saint Paul semble être plus explicite sur ce point que l'auteur de l'Apocalypse. En vingt endroits de l'épître aux Hébreux, il revient sur cette excellence de Pontife éternel, de souverain Prêtre, qui est la nature propre, la qualité et la propriété indélébile du Christ. Le passage suivant du chapitre ix, que la sainte liturgie nous fait lire et méditer le dimanche de la Passion, a tout le relief d'une mise en scène saisissante :

*Christus assistens Pontifex futurorum honorum, per amplius et perfectius tabernaculum, non manufactum, id est non hujus creationis, neque per sanguinem hircorum aut vitulorum, sed per proprium sanguinem, introivit semel in sancta, æterna redemptione inventa*<sup>1</sup>, et quelques versets plus loin, dans ce même chapitre, ces autres magnifiques déclarations, qui renchérisse encore sur les premières et les complètent : *Non in manufacta sancta Jesus introivit exemplaria virorum, sed in ipsum cælum, ut appareat nunc vultui Dei pro nobis. Neque ut sæpe offerat semetipsum quemadmodum pontifex intrat*

<sup>1</sup> Hebr. ix, 11, 12.

*in sancta per singulos annos in sanguine alieno... Nunc autem semel in consummatione sæculorum, ad destitutionem peccati, per hostiam suam apparuit*<sup>1</sup>, et ces autres paroles, encore du chapitre suivant : *Hic autem, unam pro peccatis offerens hostiam, in sempiternum sedet in dextera Dei... Una enim oblatione consummavit in sempiternum sanctificatos*<sup>2</sup>. Arrêtons-nous, il faudrait citer l'épître aux Hébreux tout entière.

Thomassin reproduit ces textes et d'autres analogues ; il les résume ainsi : La doctrine de saint Paul tend à donner l'idée d'un sacerdoce tellement relevé et supérieur, qu'il ne soit point une humiliation pour le Fils éternel de Dieu. Afin donc que le Fils de Dieu, Dieu lui-même, revêtu de notre humanité, ne soit pas rabaisé dans l'exercice de son ministère, c'est *sedens*, non *adstans* qu'il l'exerce, à la droite du Père, point au dessous ; dans le ciel, non sur la terre. Il est immortel et maître de son éternité ; il ne succède à personne et ne verra personne lui succéder. Ce n'est pas dans un tabernacle fait de main d'ouvrier qu'il accomplit les rites de sa prêtrise, mais dans un tabernacle céleste, pas dans un tabernacle figuratif, mais vrai. Il n'offre pas tantôt une victime, tantôt une autre ; il n'en offre qu'une qui les résume toutes et qui est sans prix : victime non point achetée, mais qui n'est pas autre que lui-même ; victime

<sup>1</sup> Hebr. ix, 24, 25, 26. — <sup>2</sup> Hebr. x, 12, 14.

qui n'a pas besoin d'être immolée chaque jour, mais qui est consommée à jamais dans une immolation unique ; victime qui survit à son immolation terrestre et en conserve éternellement les cicatrices glorieuses ; victime immortelle qui crée un immortel sacerdoce devant la face de Dieu<sup>1</sup>.

Malgré la chaleur et l'éclat de ce langage, malgré tout ce que disent dans le même sens les docteurs de l'Église grecque et latine, l'ombre et le mystère continuent de voiler à nos faibles regards d'ici-bas la nature précise de cet état de victime et de prêtre du Christ, dans la gloire des cieux.

Nous nous représentons bien qu'il garde les traces de son immolation et de sa mort sur la croix, à la façon d'un généreux vainqueur dont les blessures restent visibles, pour témoigner de sa valeur et de sa victoire, *agnum tanquam occisum*. Ce ressouvenir vivant et immortel de son sacrifice, c'est un état dans lequel le Rédempteur s'est constitué pour jamais afin d'assurer la pérennité sensible de sa rédemption.

De même, nous nous représentons que Jésus-Christ, au ciel, ainsi immolé dans une transfiguration de sacrifice qui nous échappe, s'unit et s'assimile les élus, par une communion inexprimable, comme il s'associe sur la terre les croyants, par la communion eucharistique. Nous nous représentons que la plénitude de son sacer-

<sup>1</sup> De Incarnatione, lib. X, cap. xi, num. 5.

doce sera réalisée le jour où toute l'Église triomphante, l'Église militante ayant cessé d'être sur la terre, ne fera plus qu'un avec lui, dans l'éternelle religion dont il est le Pontife. C'est encore la doctrine de Thomassin : *Sanctorum angelorum hominumque ecclesia, in cælis beata, æternum Deo adoletur holocaustum, igne caritatis jugiter depastum et incorruptibiliter depascendum; cujus sacerdos æternus utique Christus est. At ubi electi omnes resurrexerint, nulloque jam deficiet suo membro corpus Christi catholicum et immortale, tunc ea erit optima holocausti sempiterni victima, idemque sacerdos victimæ suæ et victima sacerdotii sui, Christus totus*<sup>1</sup>.

Oui, nous nous représentons, comme nous pouvons, ces choses. Oui, nous nous donnons ces explications, et c'est déjà une consolation de pouvoir nous les donner. Mais à quelle distance ne demeurons-nous pas de l'auguste réalité, et ne sentons-nous pas que nous en demeurons ?

Une vérité pourtant se dégage avec netteté et force de toute cette doctrine, c'est que Jésus-Christ, prêtre par essence, a exercé son sacerdoce sous une première forme visible et tangible, dans sa vie historique; qu'il l'exerce au sein de l'humanité voyageuse, tant qu'il y aura une humanité ici-bas, sous une seconde forme miraculeuse et mystique, dans sa survivance sacramentelle de l'Eucharistie: *Christus heri, Christus hodie*; qu'il

<sup>1</sup> De Incarnatione, lib. X, cap. xiv, num. 1.

l'exerce enfin au ciel sous une forme définitive et éternelle, dont les deux premières n'auront été que le prélude accommodé aux exigences du temps présent :... *ipse et in sæcula*.

O Christ prêtre, qui naissez, qui souffrez, qui mourez, pour réaliser votre prêtrise par votre sacrifice extérieur de la crèche à la croix, il me semble que, vous voyant en quelque sorte de mes yeux, vous touchant de mes mains à travers votre histoire dix-neuf fois séculaire, je vous comprends !

O Christ prêtre, qui sous les ombres sacramentelles de l'Eucharistie, réellement immolé, continuez votre sacrifice du Calvaire, il me semble que, dans la fermeté de ma foi, me sentant près de vous à l'autel de chaque jour, je vous comprends encore !

Mais, ô Christ prêtre du ciel, prêtre constitué à jamais dans la plénitude glorieuse de votre sacerdoce, n'ayant plus, pour vous atteindre si haut, de point de repère et de point d'appui, malgré moi je reste en quelque sorte désemparé et troublé.

Qu'il me suffise de savoir que c'est bien vous le même Christ au ciel et sur la terre, que c'est bien le même sacerdoce dans la suite de ses évolutions splendides, porté à son suprême épanouissement, et à jamais.

Je crois. Je me tais. J'adore.

*Fratres sancti, vocationis cælestis participes, considerate Apostolum et Pontificem confessionis nostræ Jesum !*

Amen.

## INSTRUCTION DU SOIR

## JÉSUS-CHRIST ET LES PRÊTRES

(CONFORMES FIERI IMAGINIS FILII SUI)



*Quos præcivit et prædestinavit  
conformes fieri imaginis Filii sui.*

(Rom. VIII, 29.)

MESSIEURS ET VÉNÉRÉS CONFRÈRES,

Nous avons essayé, ce matin, de nous ressouvenir ensemble et de nous rendre compte du sacerdoce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sacerdoce qui réalise dans une perfection absolue et définitive toutes les préfigurations antémessianiques du culte religieux chez les Juifs; sacerdoce qui est immanent en Jésus Dieu-homme; qui date pour lui de la première étincelle de son existence terrestre, de la première rencontre de la nature humaine avec la personne et la nature divine; qui fait partie intégrante de son être, bien loin qu'il l'ait ultérieurement reçu au cours de sa vie comme une qualité surajoutée; sacer-

doce qui, sans rien perdre de son unité et de son identité, s'est produit d'abord sous une forme visible et tangible de la crèche à la croix, continue de se produire à travers les siècles sous la forme sacramentelle de l'Eucharistie, se produit au ciel et se produira l'éternité tout entière sous une forme nouvelle, où les vestiges de l'immolation du Calvaire, bien que transfigurés, sont et seront le témoignage infini de la Rédemption.

Ce que Jésus-Christ, médiateur unique, rédempteur absolu, souverain prêtre, a conquis au prix de sa vie et de sa mort, ç'a été le salut du monde: *Deus erat in Christo mundum reconcilians sibi*<sup>1</sup>; ç'a été pour les âmes, pour chaque âme en particulier, la vie supérieure et surnaturelle commencée par la grâce, consommée par la gloire: *Veni ut vitam habeant et abundantius habeant*<sup>2</sup>.

Cette application de ses mérites rédempteurs, Jésus-Christ l'a faite de son vivant à quelques-uns de ceux qui l'entouraient, en des circonstances précises dont l'Évangile garde la mémoire. Il a remis leurs péchés, par exemple, à Zachée, à la Samaritaine, à Madeleine. Il les a remis de telle sorte, avec une telle autorité, avec une netteté de déclaration tellement significative, que ces pauvres créatures n'ont pu douter un instant du pardon obtenu.

Mais le Christ une fois disparu du milieu des hommes, après sa Résurrection et son Ascension

<sup>1</sup> II Corinth. v, 19. — <sup>2</sup> Joan. x, 10.

glorieuse, qu'allait-il se passer? L'application de ses mérites, source de la grâce, prémices de la gloire, se ferait-elle désormais par une communication cachée et mystérieuse dont il se réserverait le secret? Sans doute ce mode d'application, à la rigueur, eût été possible. Sans doute même, tout en instituant un mode différent, extérieur, sensible, visible, il ne s'est pas interdit d'agir quand et comment il lui plaît sur les âmes, directement et sans manifestation officielle de son action. Mais enfin ce que nous croyons et ce que nous sayons, s'est qu'il a créé au sein de la famille humaine, pour lui être secourable jusqu'à la dernière heure de son pèlerinage, une survivance authentique de l'application des fruits de sa rédemption, comme il a créé une survivance authentique et infaillible de sa doctrine. Ni sa vérité ni sa grâce n'ont été, ainsi que le prétend l'hérésie, confinées dans le seul à seul de relations insaisissables entre les âmes et lui. La vérité évangélique, fleur et fruit de la Révélation, est garantie par le magistère infaillible du souverain pontife, successeur de Pierre. La grâce et les dons de résurrection et de vie surnaturelle qu'elle confère sont garantis par les sacrements.

Nous dirons tout à l'heure quelque chose de l'idée générale qu'il faut se faire des sacrements. Pour le moment, et afin de marquer tout de suite avec précision ce qui sera l'objet de notre entretien, je vous rappelle, messieurs et vénérés confrères, que, par un sacrement spécial, un des

sept sacrements auxquels le concile de Trente nous commande de croire *de fide*, le sacrement de l'Ordre, nous sommes prêtres, c'est-à-dire des êtres investis par Jésus-Christ lui-même de la dignité suréminente de partager son propre sacerdoce, de le représenter lui personnellement au milieu de nos frères, de parler et d'agir en son nom dans la plénitude d'une délégation officielle, de travailler à la diffusion de sa vérité, de coopérer à l'expansion de sa grâce : *Pro Christo... legatione fungimur*<sup>1</sup>.

Or, messieurs, et c'est là ce que nous nous efforcerons de bien comprendre, dans le sacrement de l'Ordre, qui fait ainsi de nous d'autres Christ, il y a, de par l'efficacité même du sacrement, quelque chose qui est en nous, sans nous : le don de Dieu, qui, nous prenant à l'état de baptisés et de simples chrétiens, nous élève au sacerdoce. Ce n'est pas nous qui nous octroyons ce don incomparable, par aucun mérite ni aucun titre préexistant. Il est dans notre destinée l'apport spontané et gratuit de notre Père des cieux et de son divin Fils Jésus. Il vaut de soi et par soi, indépendamment de nous. Mais, dans la manière de l'accueillir, de le comprendre, de le faire valoir ou de le négliger, d'en faciliter la fécondité ou de l'entraver, il y a notre part aussi, et une très grande part.

*Conformes fieri imaginis Filii sui.* Par le sacre-

<sup>1</sup> II Corinth. v, 20.



ment, *ex parte Dei*, nous réalisons cette ressemblance glorieuse, nous sommes prêtres à l'image du Christ et en union avec le Christ. C'est plus qu'une ressemblance, c'est une identification. Mais, *ex parte nostri*, que faut-il penser et dire ? Entre ce que nous pourrions être et ce que nous sommes au point de vue de la culture intelligente et généreuse de notre vocation, ne devons-nous pas constater trop souvent un écart aussi accentué que douloureux ?

Revenons, pour y insister quelques instants, sur l'idée et la notion dogmatique des sacrements en général. Ce que nous aurons à rappeler du sacrement de l'Ordre en particulier, se présentera mieux à notre esprit et sera plus facile à saisir.

Je ne vous citerai pas ici les auteurs, ni même le concile de Trente. Je résumerai simplement la doctrine. C'est une belle théologie, très élevée, très philosophique, très accommodée aux exigences mêmes de la raison, que la théologie théorique et pratique des sacrements. En voici le fond : Notre-Seigneur Jésus-Christ, Dieu-homme, — c'est toujours à l'Incarnation qu'il faut revenir, — mettait incessamment dans sa

vie théandrique la nature humaine au service du Verbe. Toutes les fois qu'il agissait comme Dieu, il se servait, pour produire son action divine et la rendre sensible, de la nature humaine comme d'un instrument. Par exemple, quand il remettait les péchés, ce qui manifestement était œuvre et puissance de Dieu, il disait : *Remittuntur peccata tua*. Quand il guérissait un malade, le paralytique, ou ressuscitait un mort, Lazare, il témoignait de son opération intérieure par une affirmation extérieure faite de paroles ordinaires que chacun pouvait entendre et comprendre : *Tolle grabatum tuum, et ambula; Lazare, veni foras*. En d'autres termes, c'était à l'aide de ressources et de procédés visibles, tangibles, dont les hommes usent habituellement, qu'il exerçait sa maîtrise de Dieu. La nature humaine en lui voilait la divinité, se tenait à la disposition de la divinité, était le sacrement de la divinité.

Eh bien ! quand il a dû sortir de ce monde, pour continuer tout à la fois et d'agir en Dieu et de rendre certaine et sensible son action divine, il a créé dans les sacrements comme une prolongation et une extension de son humanité sainte. Il a conféré à un certain nombre de signes extérieurs déterminés, choisis par lui, la dignité de lui servir d'instruments et d'abriter sous leurs humbles dehors toute la réalité de son intervention et de son action. L'eau, le pain, le vin, le chrême, l'huile, quelques brèves pa-

roles, tout ce qu'il y a de plus usuel, de plus vulgaire, il en a fait le véhicule autorisé et authentique de sa pensée, de sa volonté et de sa grâce. Cela à tel point que non seulement on peut, mais on doit croire qu'une relation directe et vivante s'établit entre lui le Christ invisible et nous, pour notre sanctification, autant de fois qu'un sacrement est validement administré et que les dispositions à le bien recevoir sont suffisantes. À l'aide du signe visible, comme à l'aide d'un supplément de son humanité, répétons-le, c'est lui qui nous atteint, nous guérit de nos péchés, nous rétablit, nous fortifie dans les conditions où, revêtus de ses mérites, nous sommes agréables à Dieu, nous sommes en état de grâce.

Cette efficacité commune à tous les sacrements se double d'efficacité spéciales adaptées aux besoins spéciaux de notre âme en telle ou telle occurrence particulière, pour l'accomplissement des devoirs de telle ou telle vocation.

Oui, depuis vingt siècles, Jésus-Christ continue d'exercer ainsi dans son Église cette action merveilleuse de tous les jours, de toutes les heures, sur tous ceux qui, croyant à sa parole, s'y prêtent avec une humble et confiante docilité.

Le Baptême, c'est lui, penché sur le petit enfant dont le parrain et la marraine interprètent le désir, penché de plus près, avec plus de tendresse que le père et la mère, que les proches

et les amis, pour le délivrer de la contagion héréditaire du péché des origines, pour le rendre participant du bienfait de sa rédemption sainte, pour ensemercer son âme des dispositions à croire, des aptitudes à la vertu, qui plus tard feront de lui un chrétien ici-bas, un élu au ciel.

La Confirmation, c'est lui, réalisant pour chacun de nous au seuil de la vie de raison, de liberté et de responsabilité, sa promesse faite aux premiers disciples et aux apôtres : « Je vous enverrai l'Esprit; et il soulignera pour vous tout ce que je vous ai dit : *suggeret omnia quaecumque dixero vobis*<sup>1</sup>. Il vous aidera à comprendre mes enseignements, à suivre mes exemples. Il vous transformera comme vos aînés du cénacle de Jérusalem. »

La Pénitence, c'est lui, inexorablement sévère et dur contre le péché, ineffablement miséricordieux pour le pécheur. Ce qu'a opéré le Baptême sur la déchéance originelle, la Pénitence, baptême nouveau, baptême laborieux, comme parlent les docteurs de l'Église, l'opère autant de fois que l'exigent la misère et la fragilité humaine, sur les péchés actuels. La Pénitence, c'est lui, répétant sa douce parole : *Venite, qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos*<sup>2</sup>; et cette autre plus douce et plus décisive encore : *remittuntur peccata tua*<sup>3</sup>.

L'Extrême-Onction, c'est lui, debout auprès

<sup>1</sup> Joan. XIV, 26. — <sup>2</sup> Matth. XI, 28. — <sup>3</sup> Matth. IX, 2.

de la couche de souffrance et d'agonie que des larmes entourent, apportant au malade près de franchir le mystérieux passage du temps à l'éternité les lumières, les assurances, les consolations, les générosités dont il a besoin. Lui qui a su mourir vient aider à mourir.

Le Mariage, c'est lui qui, dans l'instant même où l'époux et l'épouse échangent le hardi serment d'une union faite de fidélité inviolable, de respect mutuel et d'amour, vient jeter sur de si belles dispositions, mais si fragiles, le ciment de sa grâce, l'abondance et la force de ses bénédictions.

L'Eucharistie, c'est lui! A genoux, à deux genoux devant l'hostie consacrée; c'est lui! C'est lui, perpétuant en des conditions nouvelles la réalité de son immolation sur la croix; c'est lui, continuant d'exercer son sacerdoce en ce qu'il a de plus relevé et de plus essentiel pour la gloire de Dieu et le salut des hommes; c'est lui qui, pour nous unir à soi, non plus d'une union seulement morale comme dans les autres sacrements, mais d'une union substantielle et vivante, se fait notre nourriture, *panis vivus et vitalis*.

Et enfin l'Ordre, c'est lui. Vous sentiez bien, messieurs et vénérés confrères, dans cette énumération à laquelle je viens de m'abandonner, que j'en voulais venir, que j'avais hâte d'en venir à vous parler du sacrement de l'Ordre, puisque c'est là, ce soir, le principal sujet de notre entretien. Donc, entre les sept sacrements

de la Loi nouvelle, à l'institution divine desquels nous devons croire, il en est un que les autres présupposent en quelque sorte, qui leur sert de point d'appui et leur est indispensable, le baptême excepté, pour leur mise en œuvre, qui, prenant un simple chrétien dans sa condition de baptisé, l'élève à la dignité suréminente d'auxiliaire direct du Christ. Ce que Jésus-Christ a fait de son vivant, lorsqu'il a procédé sur la montagne à l'élection et à la consécration du premier groupe apostolique, *duodecim elegit quos et apostolos nominavit*; ce qu'il a fait lorsqu'il a octroyé aux apôtres la puissance, le droit et le devoir de remettre en son nom les péchés, *quorum remiseritis peccata, remittuntur eis*; ce qu'il a fait, lorsqu'à la dernière cène, après avoir créé l'Eucharistie, il a délégué aux douze qui célébraient la Pâque avec lui le pouvoir de le créer à leur tour, en mettant sur leurs lèvres d'hommes les paroles de Dieu qu'il venait de prononcer... oui, tout cela, et d'autres merveilles encore, ce même Jésus-Christ continue de le faire par le sacrement de l'Ordre.

Depuis nos aînés de la première heure jusqu'à nous, jusqu'à nos successeurs les plus lointains, le prêtre est un être que Jésus-Christ s'approprie tout entier, avec toutes ses facultés et toutes ses puissances, tout ce qu'il est et tout ce qu'il a, pour se servir de lui comme d'un instrument dans la perpétuité de son œuvre. Il se l'unit, il le pénètre de telle façon, d'un tel enva-

hissement de grâce, que nul plus que lui n'a le droit de dire comme saint Paul : *Vivo, jam non ego, vivit autem in me Christus*<sup>1</sup>. Le Prêtre est le sacrement vivant du Christ.

Ce n'est pas qu'entre Jésus-Christ et le prêtre il ne subsiste des différences capitales qu'il serait faux et en quelque sorte injurieux de méconnaître. Il ne faut rien exagérer même sous couleur de foi plus vive et de piété plus tendre, et dans un si grave sujet la plus scrupuleuse exactitude s'impose.

On a dit, — je l'ai entendu dire pour mon compte, — que le prêtre était comme le voile des espèces eucharistiques, qui sur l'autel abritent la présence substantielle de Jésus. Cela est faux. Le prêtre ne cesse pas d'être ce qu'il est, un homme, une personne humaine, une nature humaine, tandis que le pain dans la transsubstantiation cesse d'être du pain, le vin cesse d'être du vin. La compénétration du prêtre par le Christ dans le sacrement de l'Ordre ne va pas jusqu'à détruire la réalité propre de son être.

On a dit que le prêtre, « autre Christ » dans ses fonctions augustes, dans l'exercice de son ministère sacré, était ce que l'homme en Jésus avait été pour le Verbe. Cela est faux. L'union hypostatique de la nature humaine en Jésus avec la personne et la nature divine resté absolument unique et incommunicable. En dehors de l'Homme-

<sup>1</sup> Galat. II, 20.

Dieu, elle ne peut pas se produire. C'est d'une union morale, la plus élevée, la plus profonde, la plus intime, la plus vivante, mais enfin d'une union morale qu'il s'agit pour le prêtre avec Jésus-Christ, comme pour n'importe quelle créature que la foi et la grâce déifient.

On a dit que le prêtre, produisant des actes d'une efficacité divine, quand il remet les péchés par exemple, surtout quand il consacre à la messe le pain et le vin au corps et au sang du Sauveur, participait à la divinité même du Christ. Cela est faux. Le prêtre ne devient pas, ne peut pas devenir le Verbe. Il reste ce qu'il est : un homme. Ce n'est pas une distance, c'est un abîme, c'est l'infini, qui le sépare de la majesté irréductible de la seconde personne de la sainte Trinité. Jésus ne lui communique pas sa nature de Verbe, mais lui attribue quelque chose de sa puissance divine, comme s'il lui attribuait le pouvoir de guérir les malades ou de ressusciter les morts, lequel dépasse toute faculté créée et vient nécessairement de Dieu.

Enfin on a dit que puisqu'il n'y a qu'un seul sacerdoce, celui de Jésus-Christ, rien ne distinguait la prêtrise de ce sacerdoce unique et souverain. Il faut s'entendre. Oui, notre sacerdoce et le sacerdoce de Jésus-Christ sont identiques, en ce sens que c'est par le nôtre que Jésus-Christ continue d'exercer le sien. Mais tandis qu'en Jésus le sacerdoce a été le fait et le fruit nécessaire de sa vie théandrique, le sacerdoce

pour nous est une qualité acquise, distincte et indépendante de notre nature d'homme, surajoutée à notre être primitif. Nous devenons prêtres parce que le choix gratuit de Dieu nous appelle à cet incomparable honneur; nous le devenons à un moment marqué de notre existence, par un sacrement spécial; le jour de notre ordination, nous sommes rendus participants de la prêtrise suprême et immanente du Christ, mais rien de préalable en nous ne comportait et n'exigeait cette inappréciable dignité<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Qu'on nous permette de reproduire ici *in extenso* le texte où Thomassin expose le plus expressément cette doctrine :

... *Ipsium Christi nomen, sacerdotium sonat. Christus enim ab unguine dicitur, quo delibutus in sacerdotium est. Ergo ut ab ortu primo Christus est, ita ab ortu sacerdos est. Enimvero ut Christi nomen non adventitium ipsi est, non adjectivum, aut perfunctorium, sed substantivum et hypostaticum, ita sacerdotium non velut honoris et dignitatis accessio ei oblitit, sed tanquam substantiva proprietas et personæ germen singulare. Cæteris enim hominibus, naturæ jam personæque suæ integritatem assecutis, superfunditur in vicem ascitiæ dignitatis, oleum quo sacerdotes et Christi efficiuntur, at Christo Domino oleum istud ipsa divinitas Verbi est, substantia ejus est, persona ipsius ipsissima est. Eo enim oleo Christus est, eo sacerdos est. Minus mirum ergo si cæteris postea accedat sacerdotalis apex, ut pote accersitius et cumulate jam eorum substantiæ superadditus : at Christus, nec vel puncto temporis ullo est quin sacerdos sit, quam eodem unguine substantiali atque hypostatico et Christus et sacerdos sit. Ita elucidatur amplius locus scripturæ relatus ex Paulo, hinc a Patre Christum sacerdotio vestitum fuisse. Quum dixit ei Pater : Filius meus es tu, Ego hodie genui te. Hæc enim dixit ei tunc Pater quum oleum divinitatis humanitati infudit, id est, quum Verbum semen carni impli-*

Ces explications données, ces éliminations faites au profit de la précision dogmatique, de tout ce qui serait une exagération de la doctrine, il reste que, par le sacrement de l'Ordre, à partir du sous-diaconat très probablement, certainement à partir du diaconat et du presbytérat, un simple chrétien entre en possession du sacerdoce même de Jésus-Christ; qu'au lieu d'en bénéficier seulement comme les autres fidèles, il l'exerce, et qu'ainsi il se trouve constitué dans un état de dignité et de supériorité surnaturelle qui fait de lui, à tout jamais, un être à part. Dans la hiérarchie ascendante des créatures vers Dieu, le prêtre occupe un degré où rien ne permet d'atteindre, rien, pas même les plus grands mérites, pas même la plus haute sainteté. Beaucoup d'humbles chrétiens sont plus agréables à Dieu que beaucoup de prêtres, se sanctifient mieux que les prêtres, par une correspondance plus généreuse à la grâce, méritent plus de gloire pour le ciel. Il n'en demeure pas moins que le prêtre, de par sa qualité de prêtre, de par le sacrement de l'Ordre, le prêtre comme tel, le prêtre en soi, quitte à rendre un compte redoutable du don reçu, les dépasse et les domine de toute l'excellence même de ce don.

Dans la chapelle du grand séminaire, dans le chœur de la vieille cathédrale, l'évêque en qui

*enit, quum Christum Deum hominem genuit, quum Christum illum id est unctum et sacerdotem constituit. (De Incarnatione, lib. X, cap. viii, num. 6.)*

le sacrement de l'Ordre a été porté à sa plénitude, et qui tient de cette plénitude consommée le pouvoir de transmettre le sacerdoce, l'évêque préside aux cérémonies d'une ordination solennelle. Les jeunes lévites sont là; ceux qui débutent dans la cléricature et vont être tonsurés en témoignage de leur renoncement au monde; ceux qui, déjà plus avancés dans leur marche vers le sanctuaire, doivent être investis des fonctions que la primitive Église confiait à quelques-uns des ministres du saint lieu; ceux qui, franchissant les dernières limites laissées à leur liberté, s'engageront par le sous-diaconat aux austérités d'une vie de sacrifice d'où seront exclues les joies de la famille et les perspectives d'un avenir humain; ceux qui, presque au seuil du sacerdoce, obtiendront par le diaconat le pouvoir et le droit d'approcher de très près le tabernacle et l'autel; enfin ceux qui dans quelques moments seront prêtres.

Tous, à divers titres, recueillis et émus, se prêtent aux rites sacrés qui se succèdent; mais, entre tous, les futurs prêtres sont beaux et édifiants à voir.

Vêtus de leur aube blanche, symbole de la pureté de leur vie conservée ou reconquise, enveloppés de je ne sais quelle majesté dont ils ne se doutent même pas, les yeux baissés, les mains jointes, en attendant qu'on les appelle à leur tour, ils réfléchissent, ils prient. Tout le passé de leur existence, qui devait aboutir à cette

heure incomparable, s'éveille et s'anime pour eux. Ils se souviennent, peut-être à travers de douces larmes, des lointains préludes, des sentiments qui datent de l'enfance, de leur chère vocation. Leur histoire d'âme se présente à leur pensée et à leur cœur jusqu'en ses moindres détails. Était-ce le jour de leur première communion, parmi les lumières et les fleurs et les cantiques de l'humble église de village ou de l'église resplendissante de la cité ou de la chapelle du petit séminaire, qu'ils ont entendu le Maître adoré leur adresser tout bas le *sequere me* qui fit les Apôtres? Pour un bon nombre d'entre eux, probablement oui. Ils se rappellent qu'à partir du moment où la voix intérieure eut parlé, un peu plus tôt, un peu plus tard, ils ont entrevu le sacerdoce, qu'ils l'ont désiré, qu'ils l'ont aimé. Tandis qu'autour d'eux leurs jeunes condisciples rêvaient de carrières et de situations humaines, eux rêvaient d'Eucharistie. Les années ont succédé aux années; la réflexion, la prière, les conseils des directeurs ont mûri les impressions du jeune âge. Le jour est venu où ils se sont décidés à entrer au grand séminaire pour s'acheminer vers les saints Ordres. Il y a de cela quatre ans, cinq ans. Et les voilà au terme de cette longue préparation, qui de halte en halte les a conduits à la prêtrise. Dans la reconnaissance attendrie que leur inspire cette vision du passé et de toutes les grâces accumulées qui lui ont permis d'éclorre, un cantique de

bénédictio et de gratitude que les anges écoutent, monte sans bruit de leur cœur à leurs lèvres : *Benedic, anima mea, Domino; benedic, anima mea, et omnia quæ intra me sunt, nomini sancto ejus*<sup>1</sup>... *Tenuisti manum dexteram meam, et in voluntate tua deduxisti me, et cum gloria suscepisti me*<sup>2</sup>... *Magnificat anima mea Dominum..., fecit mihi magna qui potens est et sanctum nomen ejus*<sup>3</sup>.  
Quelle foi, quelle qualité et quelle intensité de foi au sacrement dont quelques minutes à peine les séparent! Et puis, comme ils se portent d'un noble élan vers l'avenir! Comme ils veulent sincèrement, ardemment être de bons prêtres, de vrais prêtres, de saints prêtres! Comme ils acceptent sans compter, sans marquer de limites à leur générosité touchante, ce qui sera de nature à leur faire remplir pour la gloire de Dieu et de son Christ, pour le bien des âmes, toute leur destinée sacerdotale!

Oh! qu'ils sont beaux ainsi! Lentement, solennellement, l'ordination des diacres étant achevée, les voilà qui s'avancent près de l'autel : *Accedant qui ordinandi sunt ad ordinem presbyteratus*.

Je n'ai pas l'intention, messieurs et vénérés confrères, je n'ai pas le loisir d'évoquer devant vous tout le détail de l'auguste cérémonie, de rappeler ici et de commenter les rites et les prières qui la remplissent. L'excellente façon de

<sup>1</sup> Psalm. cii, 1. — <sup>2</sup> Psalm. lxxii, 24. — <sup>3</sup> Luc. 1, 46.

bien faire votre retraite, que d'ouvrir le Pontifical aux heures libres, dans vos cellules! La mémoire et l'imagination aidant, vous reconstitueriez la scène de votre ordination. Vous vous pénétreriez à nouveau des sentiments, des émotions, des dispositions, des résolutions dont cette heure, unique dans votre existence terrestre et éternelle, vous avait imprégné l'âme tout entière.

Pour moi, que les bornes d'un discours arrêtent et que le temps presse, j'en arrive à ce qui est le point culminant de la consécration presbytérale et des pouvoirs attachés à cette consécration.

L'évêque dit : *Accipe potestatem offerre sacrificium Deo, missasque celebrare tam pro vivis quam pro defunctis, in nomine Domini*. C'est fini! Il existe un prêtre de plus, un groupe de prêtres de plus, qui perpétueront dans le monde par le sacrifice eucharistique la réalité et la fécondité du sacrifice de la croix et l'application des mérites de la Rédemption. Ils prêcheront, ils baptiseront, ils administreront les malades, ils remettront les péchés au tribunal de la pénitence, le sacerdoce comporte toutes ces grandeurs; mais ce qu'ils feront de plus excellent encore, ce par quoi ils seront éminemment prêtres, ils créeront l'Eucharistie où le mystère chrétien se résume comme au Calvaire.

De la puissance à l'acte pour eux il n'y a pas loin. Entendez! Agenouillés sur les marches de l'autel où l'évêque est debout, en même temps

que lui, non sans que l'émotion fasse trembler leur voix, ils prononcent les paroles trois fois sacrées de la transsubstantiation : *Hoc est corpus meum... Hic est calix sanguinis mei*. Le ciel entier fait silence.

Tel est le sacrement de l'Ordre. L'évêque le confère. Est-il besoin de le dire? l'évêque est ici l'instrument visible dont le Christ invisible, mais présent, mais agissant, se sert pour sa grande œuvre. En somme, Jésus-Christ seul peut associer une créature à son sacerdoce. Jésus-Christ seul peut d'un pauvre être humain faire un autre lui-même, un prêtre pour le temps et l'éternité. Chaque nouvelle ordination, depuis vingt siècles, sur tous les points du globe, c'est Lui! Lui, le Christ qui accomplit cette merveille d'engendrer d'autres Christ! *Conformes fieri imaginis Filii sui*.

## II

Le sacrement de l'Ordre, rappelons ce point de doctrine, comme le baptême et la confirmation, imprime à l'âme de ceux qui le reçoivent un caractère indélébile. Quelle est la nature intime de ce caractère? en quoi se différencie-t-il de la grâce sanctifiante et des grâces de circonstance conférées par les autres sacrements? Quel

complément d'être surnaturel ajoute-t-il à cette grâce et dans quel but? De répondre ici à toutes ces questions intéressantes nous entraînerait trop loin. Saint Thomas, dans sa *Somme théologique*, pars 3<sup>a</sup>, quæstio LXIII, consacre six articles à l'étude de ce problème doctrinal. Je me contenterai de rapporter quelque chose de l'article V, qui se réfère plus directement à la pérennité du caractère dans le sacrement que nous étudions. *Utrum character insit animæ indebiliter? se* demande saint Thomas. Il répond : *Quum character sit quædam sacramentalis participatio, necesse est eum indebiliter animæ inesse*.

Nous sommes donc par notre ordination, pour cette vie et pour l'autre, pour le temps et l'éternité, pénétrés à fond d'une sorte d'entité surnaturelle, qui se superpose à la grâce sanctifiante toute seule et devient le sceau ineffaçable de notre qualité de prêtres. Que nous le voulions ou que nous ne le voulions pas, cela est. Se rencontrerait-il ici, dans cet auditoire, un confrère, quelques confrères assez malheureux pour regretter d'être entrés dans les Ordres, pour désirer, si la chose était possible, d'en sortir? Peut-être. Oh! que je les plains sans les connaître! oh! que je les adjure donc avec ce que j'ai au cœur de plus ému, de plus tendre, de plus fraternel et de plus apostolique, de secouer l'affreuse tentation qui les poursuit et de ne pas blasphémer le don de Dieu! Mais, s'ils persistent dans leur attitude désolante, dans leur ingrati-



tude et leurs regrets, ils faut bien qu'ils sachent que c'est en vain. C'est fini : ils sont prêtres. Ils ne peuvent plus cesser de l'être. De même qu'appartenant à l'existence par le don que le Créateur leur a fait de la vie, ils ne peuvent plus rentrer dans le néant ; de même, élevés par la gratuite élection de Dieu à une condition supérieure de vie, à un degré suréminent de christianisme, le sacerdoce, ils n'en peuvent plus déchoir. Ils ne se débarrasseront pas plus du mode que de la substance de leur destinée. *Quod est, est.*

Passons ; une situation aussi douloureuse, bien que n'étant pas tout à fait chimérique, demeure très rare. Il y a peu de prêtres qui, de sens rassis, avec une raison réfléchie, une volonté froide, regrettent l'honneur à jamais assumé du sacerdoce. Ce n'est point par là que nous péchons contre les exigences et les droits les plus élémentaires, les plus imprescriptibles de notre élévation à la prêtrise.

En quoi nous péchons d'abord, messieurs et vénérés confrères, — puisque ayant établi que dans notre vocation du côté de Dieu tout est complet, *ex parte Dei*, nous voulons faire notre examen sur les insuffisances dont nous sommes coupables, sur ce qui manque, *ex parte nostri*, — en quoi nous péchons d'abord, et tous, entendez-le bien, du plus au moins, le voici : nous n'avons pas une conscience assez présente, assez soutenue, assez ininterrompue de notre qualité et de notre dignité de prêtres. Que j'ambition-

nerais donc de réussir à faire passer en vous, sur ce point, les impressions pénibles et malheureusement trop motivées dont j'ai l'âme toute pleine !

Une des erreurs philosophiques du jour, et non la moins radicale ni la moins redoutable, est de renouveler, sous le nom de phénoménisme, le droit prétendu à l'ignorance des réalités et des causes. Occupons-nous de ce qui s'observe, se touche, du phénomène extérieur ; ne nous inquiétons pas de *la chose en soi*.

Eh bien ! messieurs, nous sommes à notre manière des phénoménistes. De notre prêtrise, de notre vocation et de notre vie sacerdotale, nous en venons peu à peu à ne plus considérer que les dehors, ce qui s'étale aux regards, ce qui s'impose à l'attention, j'allais dire à la curiosité de l'entourage. Nous nous apprécions et nous jugeons par ce qui est en nous l'accessoire et le relatif, notre situation, nos fonctions, nos titres, et point ou presque point par la réalité profonde commune à tous, identique chez tous, notre qualité de chrétiens qu'un sacrement spécial a pour jamais investis de la dignité de prêtres. Cette *chose en soi*, notre prêtrise, qui depuis l'ordination est la vie de notre vie, l'âme de notre âme, nous la reléguons à l'arrière-plan. Nous omettons d'y penser ; nous ne nous croyons pas tenus de nous en souvenir.

Mon cher jeune confrère, vous êtes appliqué au ministère paroissial ? Oui. A la campagne ? Oui.

Vous ajoutez aussitôt : Mais dans un canton ; c'est un poste d'honneur et de confiance. Et vous, à la ville ? Oui..., mais pas dans un faubourg, dans une des plus riches paroisses. Et vous, vous êtes curé ? Oui..., mais à la tête d'un grand archiprêtre. Et vous, vous êtes professeur ? Oui..., mais pas d'une basse classe, la cinquième ou la sixième : j'enseigne la rhétorique ou la philosophie. Et vous, vous êtes supérieur d'un établissement ecclésiastique ? Oui..., mais pas d'une école cléricale ou d'une simple maîtrise : je dirige un brillant petit séminaire. Et vous, vous êtes aumônier ? Oui..., mais pas d'une maison obscure, d'une puissante communauté et fort prospère. Et vous, vous êtes chanoine ? Oui..., mais pas chanoine honoraire comme tant d'autres, chanoine titulaire avec l'espérance d'être un jour doyen du chapitre. Vous souriez, messieurs, c'est donc que mon tableau est exact. Et si, retournant les rôles, vous m'interrogez comme je vous interroge, je ne manquerai probablement pas de vous répondre : Je suis prédicateur, mais je prêche d'importantes stations et des retraites pastorales.

Misère ! misère !... Qu'est-ce à dire, sinon qu'à la manière des gens du monde, nous nous posons d'instinct devant le public et à nos propres yeux, avec nos avantages extérieurs, tout humains, tout naturels ? Je viens d'en citer quelques exemples ; j'en pourrais produire vingt autres, pris à tous les degrés, même les plus

humbles de la hiérarchie sacerdotale. Chacun semble vouloir se hausser de quelque droit à l'estime de l'entourage, qui soit au-dessus de sa seule dignité de prêtre. Chacun redoute de passer pour un simple soldat dans la milice du Christ et cherche à exhiber du galon. Oui, misère, que cet universel besoin chez nous de jouer au personnage, de nous parer d'une qualité vaniteuse qui pourrait être ou n'être pas, sans que notre vraie dignité, celle par laquelle nous comptons au regard de Dieu, en fût diminuée ou agrandie ! Qu'un fonctionnaire civil produise complaisamment ses titres, cela se conçoit, puisque ses titres sont l'expression et la mesure, ou du moins sont censés l'être, de sa valeur. Mais nous, messieurs, que trouverons-nous de meilleur à déclarer toujours, partout, dans un noble et légitime orgueil, sinon que nous sommes prêtres purement, simplement et sans phrases, laissant bien entendre par là où vont les préférences de notre estime, de notre admiration et de notre amour ? Pour être capables de cette déclaration spontanée, il nous faudrait des habitudes de foi au sacerdoce qui nous manquent.

Et voyez une autre forme et un autre inconvénient de cette insuffisance de notre foi. Nous nous acquittons d'une manière convenable, je veux le croire, de nos devoirs professionnels. Nous prêchons, nous confessons, nous catéchisons les enfants, nous visitons les malades, nous

fondons et entretenons des œuvres, nous enseignons les lettres ou les sciences, nous dirigeons un séminaire, presque comme d'autres sont négociants, médecins, avocats, militaires, députés, ministres, c'est-à-dire sous l'inspiration de vues séculières, sous l'empire et la poussée d'une accoutumance quasi profane, devenue pour nous le premier moteur de notre vie. Je ne dis pas que nous nous établissions dans cette infériorité tout d'un coup et par un acte de volonté positive qui serait ouvertement coupable. Non ; c'est lentement et insensiblement que les choses en viennent à ce point. Le déclin progressif s'accroît sans que nous le remarquions. La prédominance des motifs humains sur les motifs divins et surnaturels est déjà depuis longtemps un fait accompli, que nous ne nous en doutons même pas. Nous prenons le change, faute de nous observer de près et de nous bien connaître. Instruments de Jésus-Christ, nous le sommes ; coopérateurs de son œuvre et de son sacerdoce, nous le sommes ; distributeurs officiels de sa vérité et de sa grâce, nous le sommes ; mais de par la puissance que le sacrement de l'Ordre nous a communiquée et qui s'exerce, pour ainsi dire, automatiquement et toute seule. Nous prêtons tout de nous-mêmes à Jésus-Christ, sauf ce à quoi il tient davantage et qu'il devrait nous être incomparablement honorable et doux de lui offrir incessamment : notre attention, notre conscience, notre volonté, notre âme. Nous nous réduisons,

— pardonnez-moi la vulgarité et la sévérité de cette expression, — au rôle de machines à produire des choses sacerdotales, quand nous devrions être de plus en plus des agents conscients de ce qu'ils sont et de ce qu'ils font, émerveillés toujours plus, toujours plus épris de la beauté transcendante de leurs fonctions.

Il y a donc lieu, messieurs et vénérés confrères, de réfléchir très sérieusement, pendant la retraite, sur ce premier *desideratum*. Nous avons un premier tort, c'est de ne pas apprécier notre sacerdoce, de ne pas l'estimer, de ne pas l'honorer. Par notre faute et notre très grande faute, sans rien perdre de ce qu'il est sacramentellement en nous, il devient pour nous une façon d'être comme une autre, qui ne provoque plus ni l'admiration reconnaissante ni l'intelligente attention auxquelles cependant il ne cesse et ne cessera jamais d'avoir droit.

Puis nous réfléchissons beaucoup aussi sur une seconde lacune, désolante à son tour, répréhensible à son tour, qui se rattache étroitement à la première et que voici :

Notre sacerdoce, cette ressemblance avec Jésus-Christ prêtre, *conformes fieri imaginis Filii sui*, imprimée à jamais en nous le jour de notre ordination, exige impérieusement de nous non seulement que nous l'appréciions et l'estimions à sa juste valeur, mais que nous le cultivions, que nous le fassions, pour notre part, grandir et s'épanouir. Je ne m'arrêterai pas à vous rappe-

ler que les avances du Créateur, quelles qu'elles soient, ont pour loi nécessaire d'être bien accueillies de la créature et aidées par le concours que celle-ci leur prête, à réaliser tous leurs développements, à porter tous leurs fruits. Que s'il en va de la sorte, même pour les dons naturels, à plus forte raison faut-il le croire et l'affirmer des dons surnaturels. La parabole des talents confiés par le Maître aux serviteurs, est la mise en scène populaire et en quelque sorte classique de cette vérité.

Eh bien ! messieurs, la main sur la conscience, au moment où vous êtes de votre vie sacerdotale, vous presque au début, vous plus avant, vous au milieu, vous au terme, qu'avez-vous fait du talent ou des talents reçus ? Par anticipation, posez-vous la question loyalement, sans faux-fuyant et sans ambages, comme elle vous sera posée plus tard, bientôt peut-être, peut-être demain : *redde rationem*. Auquel des trois serviteurs dont Jésus parle ressemblez-vous ? *Qui quinque talenta acceperat, operatus est in eis, et lucratus est alia quinque... Similiter et qui duo acceperat, lucratus est alia duo... Qui autem unum acceperat, abiens fodit in terram, et abscondit pecuniam domini sui*. La diversité des avances faites, c'est le secret de Dieu. Mais à tout le moins vous avez reçu l'avance suprême, le talent fondamental, le sacerdoce. Auquel des jugements du Maître devez-vous vous attendre : *serve bone et fidelis*, ou bien *serve male et pi-*

*ger* ? C'est l'un ou l'autre. Il n'y a pas de milieu.

Entendons-nous bien. Il existe pour chacun de nous une culture extérieure de notre prêtrise, une expansion et un progrès qui tombent sous le sens, qui se manifestent par une certaine fécondité visible des entreprises et des œuvres. Loin de moi, certes, la pensée de discréditer ce genre de développement et de progrès. Il faut pourtant affirmer qu'il n'est ni le seul ni le plus nécessaire. Mille difficultés insurmontables, aux temps troublés où nous sommes, peuvent gêner et paralyser les plus consciencieux efforts d'un bon prêtre. Que de fois, dans le ministère des retraites pastorales, j'ai entendu d'excellents curés me raconter au milieu de leur tristesse et de leurs larmes, dont j'étais ému jusqu'à pleurer moi-même, qu'en dépit de toute leur bonne volonté, ils étaient réduits à voir leur paroisse décliner, la foi se perdre, les habitudes chrétiennes tomber en désuétude ! Il est probable que quelques-uns de vous en sont là. Sans les connaître, je leur tends les deux mains en témoignage de ma respectueuse et fraternelle compassion. Je sais comment et combien ils souffrent. Non, suis-je heureux de leur dire et d'insister à leur dire, l'expansion extérieure de votre sacerdoce n'est pas l'unique ni la plus réelle mesure de son progrès.

<sup>1</sup> Matth. xxv, 15 et seq.

Où donc est-elle, cette mesure? Pour savoir pertinemment à quoi nous en tenir sur notre situation vraie, sur notre vraie responsabilité à l'égard du don de Dieu, où devons-nous regarder de préférence? En nous-mêmes, messieurs et vénérés confrères, aux profondeurs intimes de notre âme. C'est là que se produit ou ne se produit pas, que se développe ou se néglige le *conformes fieri imaginis Filii sui* le plus réel, le plus sûr, le plus fécond, le plus nécessaire.

Entendez saint Paul, celui qui a posé le beau principe, l'attrayante et magnifique loi « de la ressemblance progressive avec le Fils de Dieu », à quelle similitude, à quelle conformité nous invite-t-il en dernier ressort? *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu*!. Oh! déclaration bénie! Oh! parole entre toutes consolante et douce qui nous fait honneur et en même temps nous rassure! Il s'agit donc moins pour nous d'être d'autres Christ, par le déploiement de notre activité au dehors, que par la qualité et l'intensité de nos dispositions du dedans. Si, comme Jésus, nous sommes les adversaires du péché, prêts et prompts à l'immolation cachée de nous-mêmes pour porter le péché du monde, si nous sommes humbles, si nous sommes purs, si nous aimons nos frères, y compris nos ennemis, si du moins nous nous étudions à acquérir toutes ces vertus silencieuses, confiance et joie, paix et bonheur, nous faisons

<sup>1</sup> Philip. II, 5.

valoir en nous le don de Dieu, le mot du Maître à ses serviteurs est pour nous: *Euge, serve bone et fidelis*.

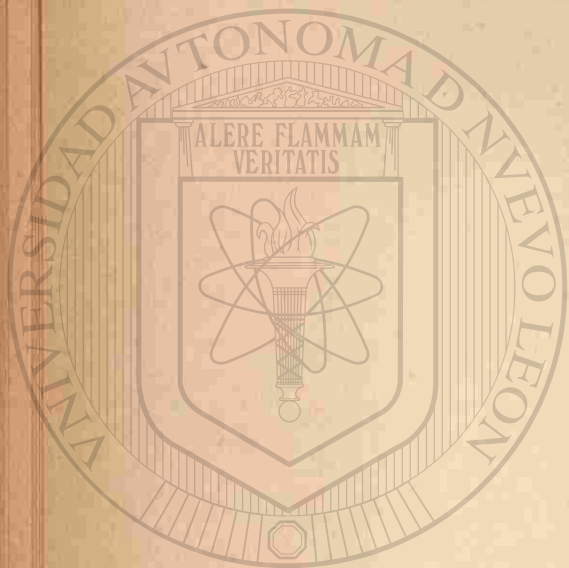
*Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu*. Quand nous lisons un de nos chefs-d'œuvre littéraires, quand nous entendons un orateur puissant, pour peu que nous ayons l'âme bien faite et susceptible d'une vraie émotion, il vient un moment où nous nous sentons en communion avec l'âme, avec le génie de celui qui a écrit, de celui qui parle. Quelque chose de ce qui l'a inspiré ou l'inspire, se répercute en nous, vibre, chante, pleure en nous. Nous sommes au diapason intime de sa pensée et de ses sentiments. Eh bien! c'est ce que saint Paul nous propose dans nos rapports avec Jésus-Christ. Il désire, il veut que nous nous assimilions surtout les intimités de son être et que nous fassions de cette conformité plus délicate l'élément et le fond le meilleur de notre sacerdoce.

Nous essayerons, messieurs et vénérés confrères, au cours des entretiens qui doivent suivre, d'entrer à fond en cette manière d'entendre et de comprendre les exigences de notre vocation bénie.

Mettons, vous et moi, ce que nous avons déjà dit, ce qui nous reste à dire, sous les auspices de cette prière touchante des apôtres: *Domine, adauge nobis fidem*<sup>1</sup>.

*Amen.*

<sup>1</sup> Luc. XVII, 5.



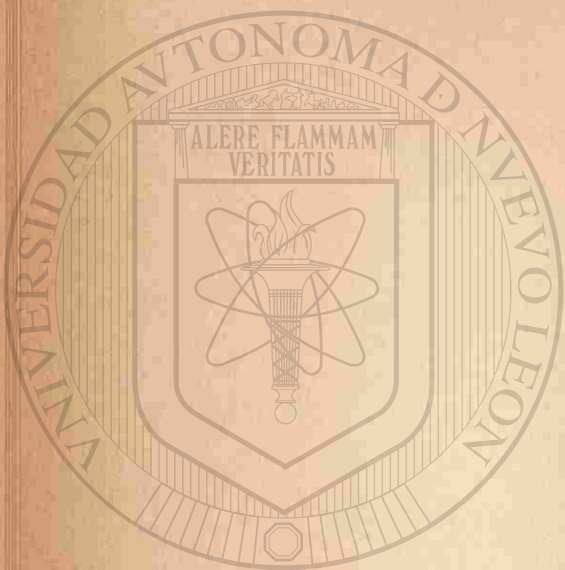
TROISIÈME JOUR

UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN



DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN  
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

## MÉDITATION DU MATIN

### DEVENIR DES FILS DE DIEU

CE QUE C'EST ET COMMENT IL Y FAUT TENDRE

(FILIOS DEI FIERI)

*Quotquot receperant eum, dedit  
eis potestatem filios Dei fieri.*

(Joan. 1, 12.)

O mon Dieu! à cette heure matinale qui ramène le jour, de toutes parts nos frères les ouvriers de la ville et des champs reprennent le labeur de la veille interrompu. Ils vont à l'atelier battre le fer; ils vont au sillon creuser le sol; ils encombrant les routes qui conduisent à la cité populeuse, pour apporter et vendre leurs produits. Ceux qui paraissent être plus privilégiés, les hommes des professions libérales, ne tarderont pas beaucoup à faire comme eux. Avant peu, d'un bout de l'hémisphère à l'autre, tous les travailleurs de la pensée et des bras seront

à l'œuvre... *Ortus est sol... Exhibit homo ad opus suum*<sup>1</sup>.

Et dans cette multitude d'êtres ainsi empressés à leurs tâches diverses, combien s'en rencontre-t-il qui se soient recueillis un instant, pour se souvenir de vous, ô Père des cieux, pour se souvenir de Jésus votre Fils, et vous offrir, en union avec lui, l'hommage de leur activité? Combien sont-ils, qui, sous l'inexorable poussée de la vie, aient la notion, comprennent le sens du problème de la vie? Où trouver ceux qui se demandent d'où ils viennent, où ils vont, à quoi aboutira pour eux cette vertigineuse rapidité du temps qui les emporte? Ils ne réfléchissent pas. Ils n'ont pas le loisir de réfléchir. Ils ne se posent même pas la question de la destinée. L'élan fiévreux qui, chaque matin dès l'aube, les entraîne, ne s'apaisera plus. Ils se précipiteront, pour le plus grand nombre, les yeux fermés et l'âme mille fois distraite, vers l'inconnu d'outre-tombe.

O Dieu! vous nous avez fait, à nous, des conditions meilleures. Chaque jour vous nous ménagez, si nous le voulons, un moment d'arrêt, une rencontre avec vous, où nous voyons à nouveau les choses de notre existence présente et éternelle, dans leur vérité vraie. Et plus particulièrement en est-il ainsi durant cette semaine bénie de la retraite.

<sup>1</sup> Psaïm, ciii, 23.

*Si sciress donum Dei.* Ne permettez pas qu'en face de votre grâce prévenante, nous soyons des inintelligents et des ingrats. Pourquoi, de votre part envers nous, ces avances incontestables et incontestées? A quoi devons-nous, sans l'avoir mérité à aucun titre, d'être ce que nous sommes? Mystère, impénétrable mystère. Ce que nous savons toutefois pertinemment, c'est que vos exigences seront proportionnelles à vos dons. *Cui multum datum est, multum quæretur ab eo*<sup>1</sup>. Et c'est justice. Aidez-nous, ô mon Dieu, nous vous le demandons par Notre-Seigneur Jésus-Christ, *per Dominum nostrum Jesum Christum*, aidez-nous à retirer, de cette méditation de plus, la lumière et surtout les résolutions dont nous avons besoin.

I

*Filios Dei*, des fils de Dieu! Est-ce que toute créature, messieurs et vénérés confrères, n'est pas nécessairement fille de Dieu? En un sens, oui, puisque c'est de Dieu qu'elle tient tout l'être qu'elle a. La foi au dogme de la création, c'est-à-dire à l'évocation merveilleuse du non-être à l'être, de tout ce qui existe, par la puissance divine, semble imposer de croire d'un côté à une

<sup>1</sup> Luc. xii, 48.



paternité et de l'autre à une filiation. Et cependant, à supposer même que dans une illumination soudaine de raison elles en eussent le pouvoir, on ne se représente pas les créatures inférieures, le minéral, la plante, l'animal, saluant le Créateur du nom de père. Ni les soleils de l'immensité sidérale, ni les fleurs de notre globe, ni l'oiseau qui jette au vent sa chanson, ni le fauve qui effraye le désert de ses rugissements, fussent-ils, je le répète, momentanément capables de savoir ce qu'ils sont, des créatures sorties des mains du Créateur, ne s'aviseraient de substituer dans leur hommage, à ce nom qui révèle la puissance, le nom de père qui révèle autre chose de meilleur, de plus parfait et de plus doux. Pourquoi? parce que, dans le degré d'être qui leur est accordé et qu'elles possèdent, les créatures échelonnées des bords du néant jusqu'à l'homme portent en elles, comme l'explique saint Thomas, le vestige de Dieu, la trace de son intervention et de sa force, mais pas sa similitude vivante.

C'est à partir de l'homme seulement que ce glorieux privilège commence. Fût-on partisan de l'évolution pour toute la hiérarchie des êtres dont la première page de la Genèse raconte l'apparition successive à l'existence, vînt-on à bout de se persuader, à l'encontre des vraisemblances et de l'expérience, qu'il n'y a pas de solution de continuité entre le règne inorganique et le règne vivant, encore faudrait-il, en ce qui concerne

l'homme, à moins d'abjurer la foi, reconnaître qu'il a été de la part du Créateur l'objet d'une création toute spéciale, laquelle lui assigne entre les êtres créés des conditions nouvelles et l'élève, sans contestation possible, à un suréminent honneur.

*Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram*<sup>1</sup>. C'est là le mot révélé qui coupe court aux vellétés de transformisme absolu et tranche la question.

L'homme, en ce qui fait essentiellement de lui un homme, ne rentre pas dans la série des créatures inférieures. Il n'en provient pas par voie de développement normal, son organisme fût-il semblable au leur. Il s'en distingue à des caractères précis et irréductibles. Sur l'échelle ascendante de l'être, il n'est pas simplement un degré qui succède aux autres degrés et s'y ajoute. Il est une nouveauté.

Et la nouveauté consiste en ceci, qu'étant doué d'intelligence, c'est-à-dire de la capacité de sortir de la prison des sensations pour s'élever aux idées générales; étant doué de liberté, c'est-à-dire de la puissance de faire entre ses actes un choix réfléchi et moral; étant doué d'amour, c'est-à-dire d'un attrait profond et d'un invincible attachement pour la beauté absolue, seul, parmi la multitude des êtres qui l'entourent, il est créé à l'image et à la ressemblance de Dieu.

<sup>1</sup> Gen. 1, 26.

L'homme en conséquence dit à Dieu : Mon père ! C'est son droit et son devoir, et parce qu'il avait perdu la notion de ce devoir et de ce droit, Jésus les lui a réappris. Voici comment vous prierez : « Notre Père, qui êtes dans les cieux. »

N'insistons pas sur des préliminaires qui vous sont familiers à tous, messieurs et vénérés confrères. Le temps nous presse ; allons plus outre. Il y a pour l'homme, vis-à-vis de Dieu, une filiation qui dérive de sa qualité même d'homme, qui lui est naturelle, innée et nécessaire, celle que nous venons de dire. Il y en a une autre, plus élevée et meilleure, qui se surajoute à la première et qui se rattache au glorieux mystère de l'Incarnation. Par l'Incarnation, nous le savons, la nature humaine s'est trouvée rehaussée tout d'un coup jusqu'à la divinité du Verbe ; elle est entrée en vivant contact avec le Verbe, elle a été pénétrée du Verbe comme un cristal l'est des rayons du soleil, et encore plus. L'homme qu'était Jésus, l'homme qui était en Jésus, sous l'ombre et la merveille de la vie théandrique, relevait la dignité des fils d'Adam jusqu'à des hauteurs où rien ne leur donnait le droit de prétendre : *novissimus Adam*<sup>1</sup>. Le Père des cieux voyait en Jésus une humanité non seulement purifiée de sa déchéance originelle, mais encore agrandie et déifiée par l'honneur de coexister au Verbe. Aussi

<sup>1</sup> Corinth. xv, 45.

est-il permis de croire que la déclaration solennelle, miraculeusement entendue des foules, le jour du baptême du Christ sur les bords du Jourdain, et le jour de sa transfiguration au Thabor : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances, » visait à la fois en Jésus Dieu et l'homme. « Il est mon Fils bien-aimé, » d'une manière transcendante, sans rapprochement aucun avec quelque créature que ce soit, comme Verbe, comme seconde personne de la Trinité sainte ; il l'est aussi comme représentant de la famille humaine, parce que jamais encore représentant de la famille humaine n'eut de pareils titres et de pareils droits à mon amour.

Or, cette surélévation de l'humanité en lui, Jésus-Christ ne l'a pas réalisée, ni voulu réaliser pour lui tout seul. Cette nouveauté de relations de l'homme avec Dieu, cet ordre surnaturel, — car c'est là que l'ordre surnaturel proprement dit a sa source, — il n'en a pas bénéficié uniquement pour son propre compte. *Primogenitus in fratribus*<sup>1</sup>. Il a été l'ainé d'une famille à part et d'une multitude de frères, de tous ceux qui croient en lui : *his qui credunt in nomine ejus*<sup>2</sup>.

Nous sommes de ceux-là par le baptême. Le baptisé est un homme qui, par Jésus-Christ, avec Jésus-Christ, en Jésus-Christ, *per ipsum, cum ipso, in ipso*, grâce à l'écoulement qui se

<sup>1</sup> Rom. viii, 29. — <sup>2</sup> Joan. i, 12.

fait en lui des conditions mêmes de l'humanité du Christ, *de plenitudine ejus nos omnes accepimus*<sup>1</sup>, passe d'un état déterminé à un autre état plus noble et meilleur, d'une filiation vis-à-vis de Dieu, purement naturelle et dépendante de sa qualité d'homme, à une filiation surnaturelle, toute semblable à celle de Jésus, inaugurée ici-bas au milieu des ombres et des imperfections de la vie présente, mais qui se consommera à jamais dans la gloire du ciel.

Combien nous devrions admirer, bénir, aimer notre baptême, messieurs et vénérés confrères, avec quelle reconnaissance intelligente et émue il nous en faudrait chaque année fêter le souvenir ! Car enfin, si nous nous en tenons résolument aux enseignements de notre foi, le droit que nous y avons reçu de nous élever en union avec Jésus-Christ à une éminente supériorité d'être et de destinée, le titre de « fils de Dieu » que Jésus-Christ a fait nôtre, qu'il a partagé avec nous, dont il nous a investis et pénétrés jusqu'au fond de l'âme si bien que rien ne peut l'en arracher désormais, ce titre et les conséquences qui en découlent pour nous dans le temps et l'éternité, tout cet ensemble de merveilles a de quoi nous exalter jusqu'à l'enthousiasme.

Nous pouvions ne pas être, ne jamais émerger des abîmes du néant :... nous sommes. Dans l'échelle des existences graduée presque à l'in-

<sup>1</sup> Joan. 1, 16.

fini, depuis l'atome et le grain de sable, voisins pour ainsi dire du non-être, nous pouvions occuper une place ou l'autre :... nous occupons le sommet, nous appartenons à l'élite des créatures, à l'humanité fille de Dieu. Nous pouvions ne pas franchir cette limite déjà si relevée et si honorable, n'avoir avec Dieu d'autres relations et d'autre filiation que celle que comporte l'essence même de la nature humaine :... dans la fraternité sublime du Christ, nous dépassons indiciblement cette mesure. Notre dignité d'homme, comme la sienne, sinon au même degré, transformée par la pénétration divine, devient l'objet de toutes les complaisances du Père des cieux.

Oserons-nous bien traiter notre baptême d'incident minime, bon pour l'inadvertance et l'oubli ?

Poursuivons cette recherche et cette analyse. Le baptême nous rend participants des relations de Jésus-Christ homme avec son Père, de la filiation auguste — et, dans un sens, incommunicable — que crée en lui la vie théandrique. Est-ce tout ? Pour le simple chrétien, oui. Pour le prêtre que vous êtes et que je suis, non. Un sacrement spécial est venu parfaire en nous l'œuvre déjà merveilleuse du baptême. Par notre ordination, de la qualité de chrétien de beaucoup supérieure à notre qualité d'homme, nous avons été élevés à la dignité de coopérateurs du Christ. Autre chose est de bénéficier des fruits de l'Incarnation et de la Rédemption, autre chose est de les produire. Le baptisé est initié à l'ordre

nouveau, à l'ordre surnaturel qui date du Christ; il s'y meut, il y vit, il en vit, mais il n'est pas officiellement appelé à le créer dans les âmes. S'il contribue à le faire, c'est de loin et en quelque sorte indirectement par sa piété, sa foi, ses prières, ses bonnes œuvres, ses exemples. Il ne remet pas les péchés; il ne célèbre pas la messe. Il ne fournit pas à Jésus-Christ, pour cette double pérennité de son action rédemptrice, un concours immédiat. Il n'est pas prêtre. Il y a moins de distance, je le sais, de lui au prêtre que du non baptisé à lui. C'est une différence de degrés d'un côté, et de l'autre une différence de conditions intimes et pour ainsi dire organiques. Le sacerdoce est en germe en lui par l'état surnaturel, tandis que chez l'homme qui n'est qu'un homme, qui n'est pas chrétien, ce sont les limites, c'est le domaine de la nature toute seule, bornée dans sa puissance comme dans son étendue. Il n'en demeure pas moins que le baptisé, fût-il un saint, reste au-dessous du prêtre de tout l'intervalle qui sépare celui des serviteurs de l'Évangile, qui a reçu cinq talents, de celui qui en a reçu deux, voire de celui qui n'en a reçu qu'un.

Et de là cette conclusion, — la question des mérites mise à part, — que le prêtre au nom de sa vocation, étant plus identifié à Jésus-Christ, plus uni à Jésus-Christ, que le chrétien seulement chrétien, est aussi plus « fils de Dieu ». Quand le Père des cieux arrête sur Jésus son

regard de complaisance, sans nulle exagération on peut dire que la créature qu'il rencontre et embrasse de ce même doux regard immédiatement après Jésus, simultanément avec Jésus, c'est le prêtre dont le sacrement a fait « un autre Christ ».

O mon sacerdoce, ô ma similitude sainte, ma presque identité avec le souverain Prêtre, ma vocation de choix, mon rang d'honneur dans l'ordre surnaturel, pourquoi donc en suis-je réduit à ne vous entrevoir qu'à travers les ombres de la foi? Que ne puis-je vous contempler et vous comprendre tels que vous êtes, jusqu'à l'éblouissement, jusqu'à l'extase! *Sicuti est*. Il me semble qu'alors secouant toutes mes infirmités de volonté et d'âme, je commencerai de vouloir pleinement devenir un « fils de Dieu ».

---

 II
 

---

Ne mettons pas, messieurs et vénérés confrères, ce noble désir, cette magnifique et nécessaire entreprise à des conditions impossibles. Il serait trop commode d'abriter notre peu de générosité et l'insuffisance de nos efforts derrière les difficultés inhérentes à notre vie voyageuse d'icibas. La réalité, la substance de notre sacerdoce ne nous sera point dévoilée en ce monde; malgré

quoi, sachant ce que nous savons, notre devoir impérieux est de nous appliquer sans repos ni trêve à la cultiver en nous et par cette culture même lui faire porter tous ses fruits.

*Filios Dei fieri*, dit l'Évangile. Ce mot *fieri* et dans le grec : *γενεσθαι*, indique, je le veux bien, le passage garanti de soi et par soi, que le baptême opère de l'état naturel à l'état surnaturel chez le simple chrétien, et pour nous en faire à nous l'application, le passage de l'état de baptisé à l'état de prêtre opéré par le sacrement de l'Ordre. Mais il implique également l'idée d'un développement, d'un progrès qui suivent, ou doivent suivre, cet état même une fois produit, et qui sont laissés à notre charge. De même que le chrétien, à partir du point de départ de son baptême, doit s'efforcer de devenir toujours plus chrétien, *fieri*; de même, le prêtre, à partir de son ordination, doit s'efforcer de devenir toujours plus prêtre : encore *fieri*. Il y a là beaucoup plus qu'une convenance, dont nous pourrions prendre ou laisser à notre fantaisie; c'est une loi élémentaire qui s'impose. Que deviendraient nos facultés naturelles, notre intelligence, par exemple, si nous n'en avions nulle préoccupation ni soin, sous prétexte que nous sommes nés intelligents? Nous ne tarderions pas à voir décroître et dépérir en nous le germe primitif, et ce qui resterait, paralysé, étioilé, inerte, demeurerait douloureusement loin du degré de fécondité voulue. Nous nous gardons bien de cette incurie quand il s'agit de

nos facultés et de nos forces humaines. Nous ne négligeons rien au contraire pour les développer par l'éducation, et notre vie se passe à les mettre mieux en mesure de s'épanouir. Pourquoi nous conduire autrement lorsqu'il s'agit de nos qualités et de nos facultés de l'ordre surnaturel, le baptême et le sacerdoce, germes sacrés d'une floraison plus riche et d'une moisson meilleure? La chose ne s'explique que par une lamentable contradiction, ce qui revient à dire qu'elle ne s'explique pas.

Nous avons déjà touché quelque chose de tout cela, dans notre instruction d'hier soir. C'est intentionnellement que nous y revenons, notre méditation de ce matin n'étant que la continuation et le complément du précédent entretien. La semaine passée, messieurs, à plus d'une reprise, auprès de vos confrères qui suivaient la première retraite, j'ai insisté sur ce même point: ne me reprochez pas de me répéter. Je sais que je me répète, je ne fais aucune difficulté d'en convenir. Je ne suis pas au milieu de vous pour déclamer des discours bien agencés, qui provoquent vos suffrages de lettrés et de connaisseurs, mais pour essayer, Dieu aidant, de réveiller votre attention, toute votre plus sérieuse attention, sur les lacunes soit de votre façon d'entendre, soit de votre façon de pratiquer les devoirs de votre vie sacerdotale.

Nous sommes beaucoup trop portés à croire, nous, les prêtres corrects et à peu près édifiants.

qu'étant ce que nous sommes, nous n'avons pas besoin de nous améliorer. Ma conviction, depuis longtemps formée et chaque jour grandissante, c'est qu'il règne parmi nous une moyenne de médiocrité surnaturelle non moins préjudiciable, dans son ensemble, au triomphe de la vérité et de la grâce que certains grands écarts exceptionnels, que certaines abdications retentissantes et scandaleuses.

Laissez-moi donc, messieurs et vénérés confrères, que je rencontre aujourd'hui, que je ne reverrai peut-être et probablement plus de ma vie, à qui je n'aurai plus l'occasion d'ouvrir mon âme, laissez-moi faire avec vous œuvre d'apôtre, *opus fac evangelistæ*, et revenir sur la nécessité, urgente pour nous tous, de cultiver en nous notre sacerdoce : *filius Dei fieri*.

Voulez-vous que nous posions à l'état de vérité élémentaire et d'axiome, ceci : que notre prêtrise, originairement et de soi-même complète par le sacrement de l'Ordre, attend de notre fidélité à l'entourer de nos soins un développement soutenu, une évolution constante de la puissance à l'acte?

Retenez, pour en faire l'objet de vos réflexions journalières et pour vous pénétrer à fond de la rigoureuse obligation qu'ils formulent, les quelques textes qui suivent.

Dans Isaïe, les sept premiers versets du chapitre v. Sous le voile d'un apologue gracieux, il y est parlé de la responsabilité plus indéniable

des âmes plus favorisées des avances divines. Le maître d'une vigne plantée et cultivée avec un soin jaloux se plaint de voir ses espérances trompées :

*Quid est quod debui ultra facere vineæ meæ, et non feci? an quod exspectavi ut faceret uvas et fecit labruscas<sup>1</sup>?*

Suivent les menaces significatives : *Ponam eam desertam, non putabitur, non fodietur;... ascendent vepres et spinæ.*

Et enfin la désignation ouverte de ceux à qui s'appliquent les avertissements révélés :

*Vinea enim Domini, domus Israel est, c'est d'Israël, la tribu privilégiée, qu'il est question.*

*Quid est quod debui ultra facere, et non feci?... uvas et labruscas;... ascendent vepres et spinæ... Vinea domus Israel est...*

Je vous défie, messieurs, de lire ce passage de nos saints Livres, j'entends vous les prêtres à qui ni le monde ni l'administration épiscopale ne reprochent rien, je vous défie de répéter lentement les mots que je souligne et de vous sentir pleinement rassurés.

Dans l'Évangile, l'histoire ou plutôt l'aventure de l'homme qui a commencé de bâtir sa maison et ne peut pousser la construction jusqu'au bout, et de qui l'entourage se moque : *Hic homo cœpit ædificare, et non potuit consummare<sup>2</sup>.* Pour combien de vies sacerdotales, sur-

<sup>1</sup> Isaï. v, 7. — <sup>2</sup> Luc. xiv, 28, 29, 30.

naturellement parlant, cette remarque humiliante autant que douloureuse n'est-elle pas l'expression de la plus stricte vérité? De bons et beaux débuts; de riches promesses; un édifice de vertus solides et de sainteté qui semblait devoir s'élever jusqu'au faite; et puis une interruption lamentable, qui peut-être amènera des ruines. *Cœpit edificare, et non potuit consummare.* Les spectateurs de cette issue des choses, ce ne sont pas les hommes habitués à ne regarder que le dehors et à ne juger que sur les apparences. Ce sont les Anges. C'est Dieu.

Dans la première Épître aux Corinthiens, chapitre xv, cette magnifique déclaration de saint Paul, que nous devrions pouvoir, mais que nous ne pouvons guère nous approprier : *Gratia Dei id sum quod sum, et gratia ejus in me vacua non fuit!*

« Par la grâce de Dieu, je suis ce que je suis. Depuis le chemin de Damas, je suis apôtre du Christ. Et la grâce en moi n'a jamais été contrariée, jamais improductive, jamais stérile. »

Par la grâce de Dieu, je suis ce que je suis. Depuis mon ordination, je suis prêtre... Vous sentez-vous, messieurs et vénérés confrères, en droit d'ajouter le reste? N'est-ce pas bien plutôt tout le contraire que, la main sur la conscience, nous sommes réduits à avouer : *gratia in nobis vacua fuit*, non pas une fois, mais des centaines,

<sup>1</sup> Corinth. xv, 10.

mais des milliers de fois, mais habituellement, mais presque toujours. Si cette confession vous paraît trop dure et exagérée, je la revendique pour moi; je la mérite.

Vous voyez jusqu'à l'évidence que Dieu, dans les oracles de sa Révélation, attend, exige que nous cultivions en nous le don reçu : *filius Dei fieri*. Vous voyez jusqu'à l'évidence aussi que, du plus au moins, nous négligeons de le faire.

Nous osons dire à notre décharge que ce n'est pas notre faute, si notre progrès sacerdotal n'a pas été plus accentué, s'il n'y a pas eu de progrès. Nous rejetons les torts sur les circonstances, sur les difficultés accumulées de l'heure présente. Nous prétendons qu'au milieu des obstacles créés autour de nous et contre nous par le mauvais vouloir des pouvoirs publics, par l'attitude hostile des représentants de ces pouvoirs, par les agissements des sociétés secrètes, par l'indifférence de ceux-là mêmes sur le concours desquels nous serions en droit de compter, nous nous trouvons forcément acculés à l'impuissance. Nous produisons, chacun pour notre part, une foule de faits ou d'incidents journaliers soi-disant plus probants les uns que les autres. Et là-dessus nous nous rassurons, nous essayons de nous rassurer. Comme s'il était démontré qu'avec plus d'esprit de foi, d'énergie et de générosité, nous n'eussions pas réussi, du moins dans une certaine mesure, à triompher de ces entraves que notre zèle rencontre!

Au surplus, ne l'oublions pas, ne nous laissons pas de le dire et redire, le progrès de notre sacerdoce et de nos vies, le *filios Dei fieri*, ne consiste pas essentiellement dans l'expansion de l'activité extérieure et le succès visible. Il est même permis d'affirmer que ce n'en est là que la moindre part. A supposer que décidément nos efforts à bien conduire notre ministère n'aboutissent pas, ne nous reste-t-il point au for intime tout un champ d'action, réservé et sacré, inaccessible aux pires malveillances de l'entourage? Quand Jésus-Christ ne réussissait pas à vaincre l'obstination des pharisiens et des scribes, était-il pour cela moins prêtre? Sa belle religion intérieure envers son Père, où résidait le meilleur de son sacerdoce, perdait-elle pour cela quelque chose de sa plénitude, de son essor et de son prix? Nous nous plaignons de nos adversaires. Nos griefs contre eux ne tarissent pas. Prenons garde de nous leurrer nous-mêmes et de voiler nos torts sous des protestations qui, toutes motivées qu'elles soient, n'ont cependant pas en notre faveur l'importance que nous leur attribuons. *In nullo terreamini ab adversariis*<sup>1</sup>, dit saint Paul. En somme, si nous le voulons résolument, les adversaires ne sont pas si redoutables que nous le semblons croire. Ce qui est hors de discussion et de doute à tout le moins, c'est qu'ils n'ont pas de prise sur notre vie inté-

<sup>1</sup> Philip. 1, 28.

rieure et ne sauraient nous empêcher d'y réaliser en secret les progrès les plus marqués.

De même, nous osons dire que, sous l'influence de l'éducation du petit et du grand séminaire, nous nous étions fait de la vie sacerdotale un idéal trop relevé, nous condamnant par là même, à notre insu, à n'en pouvoir pas soutenir longtemps la gageure. Les réalités de l'existence, jour après jour, sont venues nous forcer d'en rabattre. Ce que nous avions rêvé n'était qu'un rêve. Nos directeurs eussent été plus prudents et plus sages de ne pas exploiter notre jeune enthousiasme. Que sais-je encore? Vraiment, au temps de notre ferveur, nous nous trompions! Et c'est maintenant, avec nos habitudes de négligence sur tous points, avec le déclin manifeste de notre générosité, que nous jugeons et agissons bien! Illusion! illusion!... Ayons le courage de nous interroger loyalement, de scruter à fond notre conscience, et d'entendre son verdict impartial. Nous ne tarderons pas à nous désabuser.

O mon Dieu, d'ici à la fin de la retraite, donnez-moi donc l'intelligence pénétrante et décisive des situations telles qu'elles sont, de votre côté et du mien. Faites-moi saisir l'évidence de vos droits quand vous exigez que je devienne plus votre fils chaque jour, en union avec Jésus-Christ, l'évidence de mes torts quand je m'y refuse ou que je m'y attarde en d'injurieuses et périlleuses lenteurs. *Domine, illumina oculos*



*meos, ne unquam obdormiam in morte, nequando dicat inimicus : Prævalui adversus eum*<sup>1</sup>.

## III

Nous savons ce que signifie ce mot : « fils de Dieu. » Nous savons que pour le chrétien, « fils de Dieu » par le baptême; pour le prêtre, encore bien plus « fils de Dieu » par le sacrement de l'Ordre, c'est une loi, c'est un devoir de cultiver cette filiation glorieuse à laquelle rien ne leur donnait le droit de prétendre.

De quel moyen autorisé et véridique pourront-ils se servir? Le même texte évangélique dont nous venons de tirer les deux premiers points de notre méditation nous le dit avec précision : *Quotquot autem receperunt eum dedit eis potestatem filios Dei fieri*. Les Juifs, infatués de leur dignité de peuple choisi, s'arrogeant de par leur naissance charnelle et leur descendance des patriarches et des prophètes le titre d'enfants de Dieu, bénéficiant d'une condition avantageuse toute faite, sans rien entendre aux exigences de la vraie religion, les Juifs n'ont pas voulu recevoir le Messie. *In propria venit, et sui eum non receperunt*. Le fait constaté dans

<sup>1</sup> Psalm. xii, 4, 5.

cette sobre mais catégorique déclaration, saint Jean ajoute : *Quotquot autem receperunt eum*, et le reste.

Ceux-là donc obtiennent le pouvoir de devenir « des fils de Dieu », qui reçoivent le Christ. C'est le Christ lui-même qui le leur communique.

Recevoir le Christ par le baptême, ... nous l'avons fait. Recevoir le Christ par le sacrement de l'Ordre, ... nous l'avons fait. Est-ce tout? Non. Nous devons recevoir le Christ autant de fois qu'il se présente, en dehors des circonstances solennelles et officielles qui constituent les sacrements. « Le Christ vient toujours, » dit Thomassin : *Christus venit semper*. Comme il y a une perpétuité de l'Incarnation au sein de l'humanité en général, par l'Eucharistie, il y a une perpétuité de l'action de Jésus-Christ sur chaque âme en particulier, afin de l'exciter à grandir et à réaliser sa pleine stature de vie surnaturelle et de sainteté. Ce que le soleil est aux plantes, Jésus-Christ l'est aux âmes. Nulle part on ne voit la plante se dérober aux chaudes sollicitations du soleil, et c'est pourquoi des automnes chargés de fruits succèdent à des printemps en fleurs. Les âmes semblent trouver gênantes les assiduités pressantes du Christ, et la sainteté végète sur la terre. Au moins les âmes sacerdotales devraient-elles faire exception. Il n'en est rien. Elles non plus ne savent pas fleurir et mûrir.

*Quotquot receperunt eum*. J'ai traduit jusque-là *receperunt* par ceux qui le reçoivent. Ne vau-

drait-il pas mieux dire *ceux qui l'accueillent*? C'est une nuance qu'il est légitime de marquer. *Accueillir* ajoute quelque chose d'empresé et de cordial à l'idée toute seule, au fait pur et simple indiqués par le mot *recevoir*. Et ce quelque chose, assurément, est dans le sens du contexte évangélique.

Notre intelligence d'abord, messieurs et vénérés confrères, accueillera Jésus-Christ, le Maître par excellence qui ne demande qu'à l'éclairer toujours plus. Sur toutes les hautes vérités de la Révélation, sur tous les mystères de la Foi, quand nous aurons entendu les maîtres les plus vantés et qui méritent le plus notre admiration et notre respect, il nous restera d'entendre Jésus-Christ nous parler « sans bruit de paroles », ainsi que s'exprime l'auteur de *l'Imitation*, au plus intime de notre esprit et de nos pensées. Certes, la théologie est une belle chose et absolument nécessaire pour fixer la doctrine dans sa précision. Mais, cela fait, comment douter qu'il y ait une très grande part à réserver aux illuminations du Maître intérieur qui est près de nous, qui est en nous? D'où vient, dans l'histoire de l'Église, que nous voyons fréquemment des merveilles de pénétration des choses de Dieu chez de très humbles créatures forcément inappliquées et inhabiles aux spéculations des théologiens? Avec le *Credo* et le catéchisme pour règles de leur croyance, elles se sont élevées à des hauteurs qui nous surprennent. A quelle

école se sont-elles donc rendues? De quel maître ont-elles donc écouté les enseignements? Dans l'exercice de notre ministère, n'avons-nous pas rencontré nous-mêmes de ces âmes simples, favorisées ainsi de lumières exceptionnelles? Qui les instruisait à leur tour? Je veux bien que ce soient là des grâces de choix auxquelles rien ne donne absolument le droit de prétendre. N'est-il pas à croire cependant que, si nous nous étudions à nous en rendre dignes, nous surtout prêtres, dans une mesure ou dans l'autre, elles ne nous seraient point refusées? Jésus-Christ a dit à ses apôtres : *Quæcumque audivi a Patre meo, nota feci vobis*<sup>1</sup>. Elle est pour nous cette parole touchante, derrière laquelle il est permis de deviner, à côté des révélations extérieures et pour ainsi dire officielles, une suite de communications plus intimes. A nous aussi, Jésus accueilli, Jésus écouté, apprendra sur son Père qui est notre Père, sur l'essence de sa vie au sein de la Trinité mystérieuse, sur la Création, sur l'Incarnation, sur la Rédemption, ce qui peut nous élever toujours plus haut vers la vérité. Puis, et cela nous nous en rendons mieux compte, Jésus nous parlera de lui. *Simon, habeo aliquid tibi dicere*<sup>2</sup>. Il nous initiera graduellement aux secrets de sa religion cachée, aux secrets de son adoration ininterrompue, celle des pensées et celle des dispositions per-

<sup>1</sup> Joan. xv, 15. — <sup>2</sup> Luc. vii, 40.

manentes; aux secrets de sa haine contre le péché et de ses miséricordes pour le pécheur; aux secrets de sa générosité dans l'accomplissement de sa mission rédemptrice; aux secrets presque infinis de ses états intérieurs pendant sa douloureuse Passion. Ne sentez-vous pas, messieurs, que le champ de cette série d'enseignements s'ouvre sans limites? Votre propre expérience ne vous l'a-t-elle pas souvent appris?

Notre volonté ensuite accueillera Jésus-Christ. Chacune des initiations plus lumineuses du Maître intime comporte des conséquences pratiques et immédiates dans notre vie. Sur chacun des points où Jésus nous aura révélé ce qu'il a été, ce qu'il a fait, la conclusion s'imposera de ce que nous devons être et de ce que nous devons faire. *Exemplum dedi vobis ut quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis*<sup>1</sup>. Oh! l'application de cette exigence mille fois légitime, non seulement à quelques circonstances plus rares, mais aux moindres détails de l'existence, qui la comprendra, qui l'acceptera, qui l'honorera, qui l'aimera? Si depuis notre première communion, messieurs et vénérés confrères, au moins depuis notre première messe, nous nous étions docilement et généreusement prêtés aux instances de celui qui nous pressait de le suivre, *sequere me*; si jamais nous n'avions opposé de résistance à la lumière entrevue, à l'appel entendu,

<sup>1</sup> Joan. xiii, 15.

qu'il fût question d'un acte ou d'un autre de vertu évangélique à produire, n'est-il pas certain qu'à cette heure nous serions plus saints que nous ne le sommes, plus prêtres, plus *filis de Dieu*? C'est presque le contraire qu'il nous faut constater. *Quoties volui, et nolui!* Connaissez-vous, messieurs, un mot qui peigne plus au vif dans sa concision redoutable les situations réciproques entre Jésus-Christ et nous? Pour mon compte, il m'éblouit comme une évidence; il m'effraie comme une accusation, à laquelle je ne vois aucun moyen d'échapper. Oui, ô divin ouvrier de ma sanctification sacerdotale, vous avez sans cesse voulu me prendre au point où j'étais de développement surnaturel, pour me pousser et me porter plus avant, et je n'ai pas voulu! C'est à Jérusalem que le Christ, à travers son émotion et ses larmes, adresse le sévère reproche que je viens de citer: *flevit super civitatem*. Jérusalem symbolise les âmes, et, entre toutes, les âmes des prêtres. Les résistances accumulées de la ville coupable ont abouti à sa ruine. *Circumdabunt te inimici tui vallo, et coangustabunt te undique, et non relinquent in te lapidem super lapidem, eo quod non cognoveris tempus visitationis tuæ*<sup>1</sup>. Un certain nombre de prêtres, dans la sainte Église, en sont là. Leur vocation et leur vie sont en ruine, ou sur le point d'y tomber. J'aime à croire qu'il ne s'en

<sup>1</sup> Luc. xix, 40, 41.

rencontre pas ici. Mais une si extrême catastrophe est-elle donc le seul malheur que nous devons craindre? C'est un malheur aussi, messieurs, que de rester indéfiniment médiocres, faute d'accueillir celui qui nous invite à monter, à grandir, à donner toute notre mesure. Or nous l'avons dit, ayons le courage de le redire : nous nous mourons de médiocrité.

Notre cœur enfin accueillera Jésus-Christ. De lui à nous, — ses déclarations réitérées en font foi, — les relations normales doivent dépasser même la docilité empressée de l'intelligence et de la volonté. Il ne faut pas que nous subissions ses avances à la façon d'une nécessité qui s'impose; il faut que le cœur en nous, c'est-à-dire le meilleur de nous-mêmes, par un mouvement spontané, par une adhésion prompte, facile, aimante, donne le branle décisif à toutes nos puissances. Ce n'est point en autoritaire jaloux et dur que Jésus-Christ se présente à nous, c'est comme un ami désireux de nous gagner par ses avances affectueuses; et c'est en amis que nous devons l'entendre et lui répondre. Tant que nous ne prendrons point envers lui cette attitude qu'il nous demande, nous trouverons pénibles et inacceptables ses exigences saintes. Dès que nous nous y serons, au contraire, rangés loyalement, tout se transformera et sera aisé. Le mot de saint Augustin, devenu presque banal à force d'être répété, reste absolument vrai : *Ubi amatur non laboratur, aut si*

*laboratur, labor amatur.* Il ne s'agit pas d'un attachement sensible et accompagné de douceurs. Cela ne dépend pas de nous et n'est, en outre, pas nécessaire. Il s'agit de créer dans nos vies des habitudes de générosité pratique, dont la conscience d'être aimés du Christ et le désir et le besoin de lui rendre ce qu'il nous donne soient le principe solide et la virile inspiration.

*Quotquot receperunt eum, dedit eis potestatem filios Dei fieri.*

Répétons en finissant, messieurs et vénérés confrères, cette parole profonde que nous récitons chaque matin avant de descendre de l'autel, et sur laquelle nous venons de réfléchir ensemble. Et pour tout bouquet spirituel, laissez-moi vous supplier d'y joindre celles-ci : *Quoties volui, et noluisti!... Quid est quod debui ultra facere?*

INSTRUCTION DE 10 HEURES

JÉSUS-CHRIST ADVERSAIRE DU PÉCHÉ

ALERE FLAMMAM  
MEMORIS  
(SEGREGATUS A PECCATORIBUS)



*Talis enim decebat ut nobis esset  
Pontifex, sanctus, innocens, impol-  
lutus, segregatus a peccatoribus.*

(Hebr. vii, 26.)

MESSIEURS ET VÉNÉRÉS CONFRÈRES,

De la notion générale du sacerdoce de Jésus-Christ qui a fait l'objet de notre premier entretien ; de la communication de ce sacerdoce même au prêtre que vous êtes et que je suis, par le sacrement de l'Ordre dont nous avons parlé hier soir, il nous faut passer aujourd'hui et les jours qui vont suivre à l'étude plus détaillée des qualités, dispositions et vertus de notre Maître et Modèle adoré. Quand nous aurons cherché à comprendre, quand nous aurons compris, de l'idéale beauté que nous aurons entrevue nous rabaisserons sur nous-mêmes nos regards, et par

un facile rapprochement, ou plutôt, hélas ! par un contraste douloureux, nous mesurerons la distance où nous sommes du but glorieux proposé à nos désirs et à nos efforts.

Ce qui tout d'abord en Jésus-Christ homme, en Jésus-Christ prêtre, s'impose à notre attention et à notre admiration, c'est qu'il a été l'antithèse vivante du péché. *Sanctus, innocens, impollutus, segregatus a peccatoribus*. L'Apôtre accumule à dessein les expressions les plus significatives. On dirait qu'il redoute de ne pouvoir rendre sur ce point toute sa pensée. Pour nous mieux pénétrer et convaincre de cette première supériorité du Christ, essayons de nous rappeler ensemble : 1° ce qu'il a été par nature relativement au péché ; 2° ce qu'il a constamment, sous toutes formes et à tout propos, dit du péché.

I

En dernière analyse, messieurs et vénérés confrères, qu'est-ce que le péché ? Qu'est-ce que le péché en soi ? Léger ou grave, mortel ou véniel, le péché est de la part de la créature, dans le conflit qui s'élève entre elle et Dieu au sujet du devoir, une opposition à Dieu, un mouvement irrégulier et faux de sa volonté libre, qui la fait s'éloigner de Dieu au lieu de se rapprocher de

Lui et de s'unir à Lui. De là cette définition bien connue et parfaitement exacte dans sa concision, qu'en donne la théologie : *aversio a Deo, conversio ad creaturas*. Le mouvement normal de l'âme humaine, ce qui constitue pour elle l'ordre, la règle, la loi, c'est qu'elle s'oriente à Dieu, la Vérité souveraine, le souverain Bien. *Adhærere Deo bonum est*<sup>1</sup>. Le mouvement faux et répréhensible, c'est qu'elle incline au rebours des droits de Dieu, à commencer par soi-même, vers le créé de tout degré et de tout nom, et qu'elle lui donne la préférence.

L'inclination vers le créé, *conversio ad creaturas*, n'est pas mauvaise de sa nature. Le mal commence, le péché apparaît, lorsque l'inclination se produit et persiste au détriment de la loi et des droits de Dieu, et comporte une révolte : *aversio a Deo*.

Ce détournement d'une volonté responsable et libre, de lui-même et de lui seul, déjà si coupable, se complique d'une aggravation facile à saisir. Dans l'opposition que le pécheur fait à Dieu, c'est de ressources et de facultés tenues de Dieu qu'il se sert. Qu'avez-vous, dit saint Paul, que vous ne l'ayez reçu? Tout en nous, en chacun de nous, raison, imagination, sensibilité, volitions, affections, organes physiques, âme et corps, tout vient de Dieu. Par la création, sans nulle coopération de notre part, nous

<sup>1</sup> Psalm. LXXII, 28.

avons été mis en possession de tous ces trésors : *Dominus fecit nos, non ipsi nos*<sup>1</sup>. Et si notre vie intellectuelle aussi bien que matérielle se soutient, c'est que Dieu incessamment nous est présent et prolonge sa création par son action constante : *In ipso vivimus, movemur et sumus*<sup>2</sup>. Dieu est à la racine de notre être, non point que notre être et le sien soient identiques, ce qui impliquerait le panthéisme, mais en ce sens que notre être a pour support son intervention ininterrompue et l'exercice intime de sa puissance. En sorte que dans l'attitude fâcheuse que nous prenons contre lui en péchant, outre que nous avons le tort immense de prendre cette attitude, nous employons ses propres dons à l'outrager. N'ayant rien en nous qui soit de nous et à nous, c'est avec ses libéralités initiales et continuées *in actu*, que nous l'offensons. Nous ressemblons à un fils dénaturé qui se servirait des richesses obtenues de son père, pour le combattre et lui nuire. Opposition à Dieu et conditions particulières de cette opposition, telle est la malice intrinsèque du péché.

Cette malice métaphysique et théologique du péché passe-t-elle toujours tout entière dans la malice du pécheur? Non. Ignorance, inadvertance, entraînements où la liberté perd de ses droits, regrets mêlés à la perpétration même du mal, le pécheur peut souvent se réclamer de

<sup>1</sup> Psalm. xxix, 3. — <sup>2</sup> Act. Apost. xvii, 28.

circonstances atténuantes, dont le Père, qui voit dans le secret, a seul la clef. Il n'en demeure pas moins que le péché reste ce qu'il est objectivement : une révolte doublée d'ingratitude.

Or en Jésus, jamais une opposition à Dieu, si imperceptible qu'on le suppose, ne s'est produite et n'a pu se produire. Dans le voisinage immédiat du Verbe, sous la compénétration et l'hégémonie du Verbe, la volonté humaine de Jésus n'a été ni pu être une seule fois, un seul instant, distraite d'une fidélité absolue. *Tentatum per omnia pro similitudine, absque peccato*<sup>1</sup>.

*Utrum in Christo fuerit peccatum?*<sup>2</sup> se demande saint Thomas. Il répond que si le Christ s'est assujéti à toutes nos infirmités, selon le mot de saint Paul, il n'a pas pu s'assujétir au péché. Nos infirmités, il s'en est revêtu volontiers et comme à profusion, d'abord pour satisfaire à la justice divine en notre faveur, ensuite afin de prouver la réalité de sa nature humaine, enfin pour nous donner l'exemple de toutes les vertus. Mais de subir le péché n'aurait en rien contribué à procurer l'un ou l'autre de ces résultats, et c'est pourquoi il a complètement échappé et dû échapper au péché, *absque peccato*<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Hebr. iv, 15.

<sup>2</sup> *Utrum in Christo fuerit peccatum?... Conclusio* : Cum Christus defectus nostros suscepit ut pro nobis satisfaceret, ut veritatem humanæ naturæ comprobaret, et virtutis exemplum nobis fieret, nullo modo defectum peccati nec originalis nec actualis assumpsit.

*Christus suscepit defectus nostros ut pro nobis satisfaceret,*

Il y a quelque chose de plus probant et de plus décisif que n'importe quelle argumentation des théologiens, ce théologien fût-il saint Thomas, c'est la déclaration pure et simple de Jésus-Christ aux Pharisiens : *Quis ex vobis arguet me de peccato*<sup>1</sup>? Parole de fierté et de vérité, jetée négligemment en apparence au cours d'une de ces invectives ardentes que provoquait l'attitude hostile et déloyale de l'entourage, adressée en réalité à l'humanité tout entière, jusqu'au plus lointain avenir. « Qui d'entre vous pourra m'accuser de péché? » dit Jésus à ses détracteurs quels qu'ils soient, présents et futurs. Le défi n'a pas été relevé par les Juifs de la première heure, ni depuis; il ne le sera jamais.

Je me trompe, je m'aperçois que je me trompe. Sous nos yeux aujourd'hui, des écrivains, des poètes, des artistes, — je m'abstiendrai de les

*ut veritatem humanæ naturæ comprobaret, et ut nobis fieret exemplum virtutis; secundum quæ tria manifestum est quod defectum peccati assumere non debuit. Primo quidem, quia peccatum nihil operatur ad satisfactionem, quinimo virtutem satisfactionis impedit, ut dicitur Eccles. xxxiv : Dona iniquorum non probat Altissimus. Similiter etiam ex peccato non demonstratur veritas humanæ naturæ, quia peccatum non pertinet ad naturam humanam cujus Deus est causa, sed magis est contra naturam, per seminationem diaboli introductam, sicut Damascenus dicit. Tertio, quia peccando exemplum virtutis præbere non potuit, cum peccatum contrarietur virtuti. Et ideo Christus nullo modo assumpsit defectum peccati, secundum illud quod dicitur : Qui peccatum non fecit, nec inventus est dolus in ore ejus. I Petr. u. (Summa theol., pars tertia, quæst. XV, artic. 1.)*

<sup>1</sup> Joan. viii, 46.

nommer et de citer leurs œuvres, — semblent se concerter pour abaisser aux conditions communes la supériorité du Christ et amasser des ombres sur sa radieuse sainteté. Ils lui prêtent d'étranges sentiments et un étrange langage. Des pages les plus merveilleuses de l'Évangile, ils osent faire une sorte de roman. Le Christ et la Samaritaine, le Christ et Madeleine sous leur plume, à travers leurs strophes ou leurs mélodies, deviennent suspects. Ce qui est idéalement pur dans le récit sacré, leurs inventions déclamées ou chantées l'altèrent. Suivant le mot piquant et trop exact d'un des maîtres de la critique contemporaine les plus appréciés, ils nous donnent un Messie « à base de péché<sup>1</sup> ». Le Jésus qu'ils produisent, dans ses poses théâtrales, sent l'aiguillon des faiblesses humaines. Ces auteurs veulent-ils par là ébranler la foi dans les âmes? On peut le croire et le craindre. N'ont-ils d'autre but que d'exploiter, au profit de leur notoriété et de leur vanité, un thème nouveau, original, plus apte que d'autres à stimuler la sensibilité et l'imagination du public? La chose n'est point impossible. Quoi qu'il en soit de leurs intentions, la tendance est détestable, elle est criminelle. Elle est sacrilège. Il la faut hardiment et hautement condamner.

*Sanctus, innocens, impollutus, segregatus à peccatoribus.* Il n'y a pas d'autre Christ véridique que celui-là. *Tentatum per omnia pro similitu-*

<sup>1</sup> Jules Lemaitre.

*dine, absque peccato*, semblable à nous de tous points, hormis le péché et ce qui serait le prélude et l'approche du péché.

Je me garderai d'insister davantage. En définitive, messieurs et vénérés confrères, ce ne sont pas les élucubrations fantaisistes ou hostiles de quelques hommes du jour et d'un jour, qui déposeront notre Maître adoré du séculaire respect des esprits et des cœurs. *Le quis ex vobis arguet me de peccato* demeure intangible et invincible. Oui, de droit et de fait, ô Christ, vous êtes exempt de l'ombre la plus légère, de l'apparence la plus insaisissable du péché. Tout en vous est innocence, sainteté, beauté, splendeur éblouissante du bien. Et vous seul, au sein de la famille humaine, réalisez de plein droit cet idéal de parfaite justice. *Tu solus altissimus, Jesu Christe.* L'Église, en mettant sur nos lèvres ce cri d'admiration et de louange, ne fait que rendre hommage à la vérité. Seul, vous occupez les glorieux sommets, les cimes immaculées de la pureté absolue. Vision séduisante entre toutes, qui nous donnera d'attacher sur vous nos regards pour vous contempler et vous bénir!

Le Père des cieux s'est amoureuxment complu dans le spectacle que lui offrait Jésus homme. Représentons-nous, messieurs, essayons de nous représenter ce que dut être pour Dieu cette existence de Jésus ici-bas, trente-trois années durant, de la crèche à la croix, à ne tenir compte que de son entière sainteté. Enfin! enfin! parmi les



égarements, les abaissements, les perversités, les ignominies de la race humaine, surgissait l'être sans souillures, la créature non seulement revêtue de l'innocence primitive, mais resplendissante de toutes les vertus opposées à toutes les usurpations du mal. *Factus est primus homo de terra, terrenus; secundus homo de caelo, caelestis*<sup>1</sup>. Rien, au dehors, ne distinguait Jésus de ses semblables. Il subissait les exigences et les infirmités de leur nature : la fatigue, la faim, la soif, le sommeil. Il travaillait de ses mains à une tâche vulgaire. Il allait et venait sous la livrée des petits et des pauvres, n'éveillant l'attention de personne. Mais il était la sainteté vivante, où venaient se heurter et se briser, comme une mer démontée au pied d'un granit sans tache, les fanges humaines, les paganismes privés et publics, les prévarications accumulées de la terre, le péché du monde, dans sa plus vaste acception, *peccatum mundi*. A lui tout seul, Jésus donnait à Dieu une compensation glorieuse, un plein dédommagement des iniquités de la race d'Adam, passées, présentes et futures. Et Dieu laissait, en de mystérieuses rencontres, comprendre quelque chose de ses hautes et sublimes satisfactions. *Filius meus dilectus, in quo mihi complacui*<sup>2</sup>, ainsi que nous le disions ce matin ; son fils comme Verbe, avant tout, au-dessus de tout, son fils aussi comme homme, réhabilitant l'humanité et

<sup>1</sup> Corinth. xv, 45, 47. — <sup>2</sup> Matth. iii, 17; Marc. i, 11; Luc. iii, 22.

inaugurant la lignée nouvelle des saints : *primogenitus in fratribus*<sup>1</sup>.

La lignée nouvelle des saints !... Messieurs et chers confrères, ne devancez-vous pas ma parole ? Ne sentez-vous pas au plus intime de votre âme, ne voyez-vous pas jusqu'à l'évidence, qu'étant prêtres, dans l'œuvre de votre ressemblance avec Jésus-Christ qui est le dernier mot de notre vocation et de notre destinée, nous devons commencer par tenir le péché à distance ? *Segregatus a peccatoribus*. Il faut que ce soit là aussi notre devise. Prêtre et pécheur sont deux termes qui se repoussent.

Je vous entends. Vous m'arrêtez court ; vous me dites : La chose est impossible. Cette prétention téméraire ne se soutient pas. Vous me citez l'Écriture : *Si dixerimus quoniam peccatum non habemus, ipsi nos seducimus, et veritas in nobis non est... Si dixerimus quoniam non peccavimus, mendacem facimus (Jesum), et verbum ejus non est in nobis*<sup>2</sup>. Après saint Jean, saint Paul : *Non quod volo bonum, hoc ago, sed quod odi malum, illud facio;... habitat in me peccatum... Velle adjacet mihi, perficere autem bonum, non invent. Condelector legi Dei secundum interiorem hominem; video autem aliam legem in membris meis, repugnantem legi mentis mee et captivantem me in lege peccati... Infelix ego homo, quis me liberabit de corpore mortis hujus*<sup>3</sup> ?

<sup>1</sup> Rom. viii, 29. — <sup>2</sup> I Joan. i, 8, 10. — <sup>3</sup> Rom. vii, 15, 24.

*Habitat in me peccatum.* De ces longs et touchants aveux, de ces doléances émouvantes de l'Apôtre, voilà bien le mot qu'il faut surtout retenir. Le péché réside en moi. Le péché n'est pas autour de moi comme une armée assiégeante autour d'une citadelle bien armée et qui résiste; comme une contagion morbide répandue dans l'atmosphère et dont les tempéraments vigoureux, les organismes sains se préservent, le péché est en moi. Il a pénétré au centre de mon être. Il y est fixé et à demeure.

Et c'est en de telles conditions qu'il est question d'être saint! Tâche désespérante! Malheureux homme que je suis!... *Infelix ego homo!*

Saint Paul, parlant et gémissant pour lui, parle et gémit pour nous tous, messieurs, je vous l'accorde. J'en suis le premier persuadé. De mot à mot, nous pouvons et nous devons nous approprier le langage de l'auteur inspiré de l'Épître aux Romains.

Mais sous prétexte de faiblesse et de fragilité innée et indéracinable, n'allons pas nous leurrer nous-mêmes et prétendre que nous sommes incapables de rien faire.

Nous ne réaliserons jamais l'absolue préservation du mal. Dans notre tentative de ressembler à Jésus-Christ notre divin modèle, nous demeurerons tristement loin du but; cela par avance est démontré et certain. Malgré quoi, notre devoir le plus élémentaire, le plus impératif, est d'y tendre de toute l'énergie et de toute la loyauté de notre âme.

Voulez-vous, messieurs et vénérés confrères, que nous convenions ensemble, sur ce point, de l'opportunité et de la nécessité des quelques propositions suivantes?

Un prêtre soucieux de répondre à sa vocation, d'honorer en lui le don de Dieu, se convaincra chaque jour davantage que le point de départ de son sacerdoce pratique est de se tenir le plus possible éloigné du péché. *Declinet a malo et faciat bonum*<sup>1</sup>. *Sacerdotes tui induantur iustitiam*<sup>2</sup>. Ce qui était impérieusement demandé aux prêtres de l'ancienne Loi ne saurait l'être moins des prêtres de l'Évangile. Ceci est élémentaire et s'impose. C'est une pitoyable erreur de croire que l'état religieux seul exige une plus grande immunité du mal. L'ordre sacerdotal, le premier qui ait existé, et que le Christ a fondé lui-même, réclame de ceux qui y sont engagés un degré supérieur de vertu, dont l'éloignement du péché est le principe. Bérulle, saint Vincent de Paul, M. Ollier, reviennent incessamment sur cette doctrine. Vous êtes prêtres; que vous faut-il de plus pour vous tenir habituellement et généreusement à distance des fautes où les autres hommes se laissent entraîner?

Un prêtre vraiment prêtre, par une conséquence logique de cette disposition fondamentale, veillera à se mettre consciencieusement en garde contre les occasions de pécher. Fuir les occa-

<sup>1</sup> Isaï. 1, 16. — <sup>2</sup> Psalm. cxxx, 1.

sions! Nous prodiguons ce conseil, nous intimons cet ordre aux simples fidèles, et nous avons bien sujet de le faire. Ce qui vaut pour eux, vaut encore plus pour nous. Les occasions! Nous les connaissons surabondamment, chacun à notre place dans la vie et pour notre compte. Si je pouvais vous interroger l'un après l'autre, messieurs, et si vous aviez la sincérité de me répondre, en quelques minutes nous aurions dressé l'inventaire des précautions personnelles spéciales que vous avez à prendre. Pas de faux-fuyant avec le devoir; pas d'échappatoire ni de ruse avec la conscience. *Quando poterit obliquitas meae tuae rectitudini adæquari?* disait saint Augustin. L'obliquité de notre volonté, la rectitude de la volonté de Dieu..., ces deux mots font image.

Un prêtre, dans toute l'acception de ce titre glorieux, se méfiera souverainement de l'altération et de l'oblitération de ses jugements sur le péché. Arrière les casuistiques intéressées et de fantaisie! Elles sont si fréquentes. Ce qui pour nous était le mal au début de notre carrière sacerdotale, n'a pas cessé de l'être aujourd'hui. Ni l'ambition dont nous avions horreur, ni la violation du respect auquel nos supérieurs ont droit et que nous estimions nécessaire, ni la méconnaissance de la charité et de la bonté envers nos confrères, ni l'oubli des réserves et des vigilances qui abritent la vertu au milieu des rencontres que notre ministère comporte, ne sont devenus légitimes avec le temps. Pas d'illusions!

Rien ne change dans la loi morale au gré de nos désirs. Le mot de l'Évangile reste effrayant: *Vide ergo ne quod in te lumen est, tenebræ sint*<sup>1</sup>.

Un prêtre, tel que Jésus-Christ et les âmes le demandent, se gardera d'introduire dans sa vie je ne sais quelle sélection bizarre ayant pour résultat aperçu ou non, avoué ou non, de le rassurer sur certaines défaillances pourvu qu'il pratique certaines vertus. Que cela se voit donc souvent! Puisque je suis à l'aise ici, je parlerai sans détour.

Assurément c'est chose avantageuse et du plus haut prix pour un prêtre de ne pas pécher contre la foi, par exemple, ou contre les mœurs. Mais si, à force de concentrer son attention et ses efforts sur ces deux points, il en vient à tenir tout le reste de ses obligations pour une sorte de quantité négligeable, que penser de sa vertu sacerdotale ainsi mutilée et réduite? Que penser surtout de l'estime de soi-même où visiblement il se complait? Je les ai plus d'une fois rencontrés, ces excellents confrères, retranchés dans la fermeté invulnérable de leur croyance ou dans la solidité à toute épreuve de leur conduite. A la façon du Pharisien, ils semblaient dire: Seigneur, je vous rends grâce de n'être point comme celui-ci, qui ressent à croire des difficultés et des hésitations, ou comme celui-là, pour qui la créature est une tentation délicate. Moi, je n'ai jamais

<sup>1</sup> Luc. XI, 35.

eu un seul instant de malaise et d'inquiétude en face du dogme catholique. Moi, je passe indemne au milieu des fausses séductions du monde, quelles qu'elles puissent être. Si l'on regarde de près, on s'aperçoit aisément qu'ils n'ont pas grand mérite à n'être troublés ni dans leur esprit ni dans leur cœur. Leur esprit une fois pour toutes enfermé dans l'orthodoxie, il ne s'est jamais ouvert aux bruits du dehors, ni prêté à l'étude des objections qui retentissent de toute part, ni incliné vers des âmes en détresse pour comprendre leurs tourments et essayer de les soulager. Leur cœur... Eh! mon Dieu, personne n'a songé à leur en disputer la sérénité facile. Personne ne s'est porté vers eux sous l'impulsion d'un attrait ressenti et ne leur a fait la moindre avance.

Et tandis que, ainsi satisfaits de ce qu'ils sont au point de vue de la fermeté de leur foi et de la décence de leur vie, ils se félicitent, ils n'ont aucun scrupule de dénigrer journellement leur évêque et leurs supérieurs hiérarchiques, ni de médire de leur prochain, à commencer par leurs confrères, ni d'être ridiculement vains de leurs succès s'ils en obtiennent, ni d'être honteusement jaloux s'ils n'en ont pas, ni de se laisser envahir par le goût du lucre. Que sais-je? C'est une pitié en somme que l'ensemble de leurs tendances et la médiocrité de leurs sentiments. Mais ils sont d'une croyance et d'une correction morale exemplaire! A leurs yeux, cela suffit.

Eh bien, non! cela ne suffit pas. L'Évangile se prononce catégoriquement. *Hæc oportuit facere, et illa non omittere*<sup>1</sup>.

Passons. Le péché grave, quelle que soit sa provenance et sa nature, une fois réprimé dans ses habitudes, une fois évincé de sa vie, — ce qui est, Dieu merci, le cas le plus accoutumé, — le prêtre devra, les yeux fixés sur la sainteté du Christ, s'efforcer généreusement à lutter contre les fautes légères, contre les péchés véniels. De l'aveu de tous les maîtres de la vie spirituelle, la délicatesse de conscience nous est demandée, messieurs et vénérés confrères, nous est commandée. Un parti pris de négligence, une incurie systématique sur ceux de nos devoirs dont la transgression ne nous expose pas au malheur du péché mortel, seraient on ne peut plus répréhensibles. Outre que nous courrions le danger, à nous faire cette casuistique commode, d'être entraînés vers le mal caractérisé et grossier, la seule théorie du « moins possible » acceptée, consentie, tenue pour sage, suffirait à nous rendre réellement coupables. Chaque infraction prise en détail est un désordre minime, soit; mais l'état d'âme que le relâchement organisé et voulu suppose, est mauvais. Non, il n'est pas admissible que, dans la poursuite courageuse du bien où nous nous sommes engagés, nous rabattions tantôt sur un point, tantôt sur l'autre, de notre

<sup>1</sup> Matth. xxiii, 23.

bonne volonté et de notre générosité première. Notre Maître adoré, notre grand modèle ne cesse pas de nous dire : *Sequere me*. Nous cessons, nous, de l'entendre, de le comprendre, de le suivre. Que de milliers de résistances accumulées sur notre route nous empêchent d'être à lui, l'empêchent d'être à nous, entravent cette désirable et sainte union qu'il a daigné nous offrir : *Vos in me, et ego in vobis*<sup>1</sup>.

Avant que la retraite ne s'achève, ayons le courage, messieurs, de scruter à fond notre situation intime. Faisons justice des paresse, des tiédeurs, des médisances, des familiarités, des sybaritismes, des rancunes, des convoitises, des vanités, de toutes les habitudes répréhensibles que nous appelons fautes légères et qui se sont introduites un peu partout dans notre vie accoutumée. Qu'il soit bien entendu que nous ne nous en accommodons pas, que nous en souffrons au contraire, que nous en gémissons, que très sincèrement par respect pour notre vocation, par attachement pour Jésus-Christ, nous voulons lutter contre leur envahissement fatal. Nous n'y réussissons pas pleinement, cela est certain. Mais au moins nous ferons preuve de bon vouloir, et le Père des cieux, témoin de nos efforts, dira de nous à notre tour : Ce prêtre m'est cher, je mets en lui mes complaisances, je l'appelle mon fils bien-aimé parce qu'il s'es-

<sup>1</sup> Joan. XIV, 20.

saye à devenir un autre Christ : *Hic est filius meus dilectus, in quo mihi complacui*.

Récitons ensemble, messieurs, laissez-moi réciter pour vous, la prière que l'Église met chaque jour sur nos lèvres à l'office de Prime, et qui résume à merveille les pensées et les dispositions que je vous suggère. Qu'il s'agisse de la fuite des fautes graves ou des fautes légères, elle est d'une opportunité parfaite, et puissions-nous prendre l'habitude de ne point la chuchoter machinalement, mais de lui donner toujours toute sa valeur :

*Domine Deus omnipotens, qui ad principium hujus diei nos pervenire fecisti, tua nos hodie salva virtute; ut, in hac die, ad nullum declinemus peccatum, sed semper ad tuam justitiam faciendam nostra procedant eloquia, dirigantur cogitationes et opera. Per Dominum nostrum Jesum Christum.*

Adversaire et antithèse vivante du péché par nature, comme la lumière l'est de l'ombre, la beauté de la laideur, l'être du non-être, Jésus-Christ n'a pas cessé, dans son enseignement privé et public, de le dénoncer et de le stigmatiser avec la plus significative énergie. D'une miséricorde

sans nom envers le pécheur, il se montrait d'une rigueur inflexible contre le péché. Les scènes évangéliques de la Samaritaine, de la femme adultère, de Madeleine, de l'enfant prodigue, de Zachée, nous donnent la mesure de sa compassion attendrie pour la faiblesse humaine. Le langage ardent qu'il tient toutes les fois qu'il parle du péché, et qu'il cherche à mettre les âmes en garde contre le péché, nous révèle l'horreur qu'il en éprouve et l'effroi que la sanction dont il est menacé lui inspire. Ayant des droits imprescriptibles de Dieu sur la créature une idée exacte et adéquate, il savait dans le vrai quel désordre engendre l'opposition d'une volonté humaine à la volonté divine. Le *non serviam* délibéré et voulu de l'homme en face de Dieu, c'est un tel renversement des situations et des rôles, que l'esprit s'y perd et en demeure consterné. C'était pour Jésus le premier motif de haïr le péché, que les droits de son Père, méconnus et violés. Il le haïssait, en outre, répétons-le, à cause de ses conséquences fatales pour le pécheur. Il disait :

*Quod si oculus tuus dexter scandalizat te, erue eum, et projice abs te; expedit enim tibi ut percat unum membrorum tuorum quam totum corpus tuum mittatur in gehennam... Et si dextra manus tua scandalizat te, abscide eam et projice abs te..., et si pes tuus te scandalizat, amputa eum; bonum est tibi claudum intrare in vitam æternam, quam duos pedes habentem mitti in ge-*

*hennam ignis inextinguibilis*<sup>1</sup>. Il disait encore : *Qui scandalizaverit unum de pusillis istis qui in me credunt, expedit ei ut suspendatur mola asinaria in collo ejus, et demergatur in profundum maris*<sup>2</sup>. Plutôt que de commettre le péché, exercer contre soi-même les plus durs sévices; plutôt que de le faire commettre, disparaître! Sous cette mise en scène des mutilations physiques et des submersions violentes se cache toute la pensée et toute la doctrine du Christ. Le péché pour lui, c'est le mal suprême. A vrai dire, c'est le seul qu'il faille redouter.

Eh bien! messieurs et vénérés confrères, nous aussi nous parlerons du péché avec vigueur et rigueur. *Væ mihi si non evangelizavero*<sup>3</sup>! Nous en relèverons à temps et à contre-temps, *opportune et importune*, l'idée méconnue, la notion théologique et évangélique désapprise. Le Père Faber se plaint de « l'inintelligence contemporaine du péché ». Il a mille fois raison. Ce qu'il y a de plus lamentable aujourd'hui, ce n'est pas qu'on soit pécheur, on l'a toujours été, on le sera toujours, mais qu'on ignore en quoi consiste la malice propre du péché et comment il comporte les plus redoutables conséquences, et combien il est nécessaire d'en rechercher et d'en obtenir le pardon.

Au XVII<sup>e</sup> siècle, pour prendre un exemple qui ne soit pas trop éloigné de nous, il s'en fallait

<sup>1</sup> Matth. v, 29, 30; Marc. ix, 44. — <sup>2</sup> Matth. xviii, 6. —

<sup>3</sup> I Corinth. ix, 16.

qu'on eût en France des mœurs exemplaires. Le scandale s'étalait en haut lieu et favorisait un peu partout, en leur servant de prétexte, les transgressions du devoir. Quand les favorites du roi très chrétien se succédaient à la cour, les courtisans ne se gênaient guère pour en prendre à l'aise avec la morale et les saintes obligations du foyer. Admiré et regretté qui voudra cet âge d'or : je me permets, pour ma part, de le juger sévèrement. Mais encore est-il que ces gens-là, du monarque aux sujets, pécheurs avérés, pécheurs publics, savaient ce que c'est que le péché, « le mal de Dieu et le mal de l'homme, » comme le leur expliquait Bourdaloue. Ils le savaient et entendaient bien ne pas mourir dans l'impénitence. De nos jours, ce qui est en péril, c'est la notion même du désordre que le péché comporte. On ne croit plus au péché. On vit dans la méconnaissance de la nature intime du péché. Toute sorte d'influences, j'allais dire de conspirations, se sont accumulées pour mener l'assaut contre la foi au péché.

Les doctrines matérialistes, et leur diffusion jusqu'aux plus humbles rangs de la société, exercent les premiers ravages. Si la liberté humaine n'est qu'un mot vide de sens, si n'importe laquelle de nos actions est fatalement déterminée en nous par une poussée et une pression de causes internes ou externes, antécédentes ou concomitantes, dont le secret nous échappe ; si la décision pratique que nous prenons en un sens ou

en l'autre, au moment même où nous la prenons, est la résultante nécessaire de ces causes mystérieuses ; si notre volonté ressemble au plateau d'une balance, toujours forcé de pencher du côté où le poids l'incline, il est clair que la question du péché ne se pose même pas. L'irresponsabilité supprime la culpabilité. Les partisans du matérialisme se félicitent de cette conséquence. Plus de mal moral, déclarent-ils, au sein de l'humanité, puisqu'il n'y a pas de choix délibéré des actes, mais une pure prédominance des causes enchevêtrées et confuses. Cela est bientôt dit, et la satisfaction qu'on éprouve à le dire reste un peu simpliste. Plus de mal moral, soit ; mais alors, au nom du même principe, plus de vertus, plus de dévouements méritoires et dignes de notre admiration. Illusion et chimère, nos enthousiasmes pour l'accomplissement du devoir quel qu'il soit, et pour ce qui dépasse le devoir, l'héroïsme. Aucun des êtres qui se donne et s'immole à une grande idée, ni la mère penchée sur des berceaux, ni la fille de saint Vincent de Paul ou la petite Sœur des pauvres, ni l'apôtre aux extrémités du monde, ni le savant à la poursuite des découvertes dont bénéficiera la société, ni le soldat sur les champs de bataille, n'ont droit à nos louanges. Ce qu'ils sont et ce qu'ils font, ils ne peuvent pas ne pas l'être et ne pas le faire. Le jeu caché des forces qui s'agitent en eux les domine et ne leur laisse rien d'autre que la passivité. Jamais la conscience humaine ne se ré-

soudra à ce sophisme, le sens intime et le bon sens protestent. Mais en attendant les revanches certaines, il serait puéril de nier qu'à cette heure le matérialisme avec ses conséquences soit très audacieux et fasse d'innombrables victimes.

A son action néfaste il faut joindre l'influence grandissante du roman naturaliste. Depuis George Sand jusqu'aux néo-païens du jour, a-t-on assez préconisé, et dans quels termes, avec quelle grâce et quelle poésie du bien dire! les exigences impérieuses, les droits sacrés, les droits antérieurs et supérieurs de la nature! Ces mal-fauteurs de plume, — et je songe malgré moi au triste vieillard qui, presque au bord de la tombe, a écrit l'*Abbesse de Jouarre*, — ne nient plus la liberté humaine; mais ils affirment qu'elle est sagement inspirée quand elle s'exerce au profit de la passion, à l'encontre des revendications du devoir; plus de devoir, là où la passion se lève et commande. Le droit, la vérité, la beauté, c'est la passion dominatrice et obéie. Oh! que de boue sous les fleurs du langage, et, parmi les âmes, que de ruines!

Ajoutons enfin que même les tentatives récentes essayées avec les meilleures intentions, et non certes sans profit, en vue de combattre le mal, le vice, les entraînements de la passion, rien qu'au nom de leurs conséquences funestes, ont pu contribuer, contribuent encore à altérer la notion vraie du péché. Après contrôle et enquêtes véridiques, la plus grande somme de prospérité

pour les individus, les familles, les peuples, se rencontre où fleurit le respect du Décalogue. Au contraire, la violation des lois révélées entraîne avec elle toute sorte de maux privés et publics. On s'est habitué à se faire de la pratique ou de l'infraction du devoir une théorie utilitaire. Ce jeune homme titré et riche, frère de l'enfant prodigue, qui se consume dans le libertinage, *devoravit substantiam suam cum meretricibus*<sup>1</sup>, compromet sa fortune, sa santé, sa dignité, l'honneur de sa famille, les espérances de son avenir. Cet ouvrier de la ville ou des champs, devenu l'esclave de la boisson, dévore sur le salaire de ses journées l'humble budget indispensable à sa femme et à ses enfants, le vêtement et le pain qu'ils attendent. Les populations au sein desquelles de misérables calculs d'intérêt entravent la nativité normale s'amointrissent et dépérissent. Et ainsi de tout le reste. Ce qu'on met en relief, ce qu'on signale de préférence dans la croisade organisée contre les habitudes vicieuses de tous degrés et de tous noms, ce sont les avantages d'ordre matériel, d'ordre humain, qui ne manqueraient pas d'en résulter.

Cette façon d'accréditer et de susciter la résistance au mal a sa valeur. Elle intéressera, elle persuadera beaucoup d'esprits fermés à des considérations plus hautes. Mais il faut bien reconnaître qu'à ce compte, la notion exacte du pé-

<sup>1</sup> Luc. xv, 30.



ché n'est pas même indiquée. N'eût-il pas, humainement parlant, de suites fâcheuses, le péché, rébellion de la créature contre Dieu, est le plus grave désordre, et ce n'est pas dans le temps que ses conséquences sont le plus à craindre, mais dans l'éternité.

Au sujet de cette inintelligence contemporaine du péché, pour répéter le mot du Père Faber, je me suis quelquefois représenté de quelle façon un de nos modernes, s'il avait à le faire, parlerait du pécheur insigne que nous connaissons tous, l'auteur inspiré des Psaumes, David.

Ce serait à peu près ainsi : David, subjugué par une de ces crises de passion où l'équilibre des forces se brise, oublie son rang et sa dignité, forfait à l'honneur de sa situation, humilie et rabaisse le prestige de son autorité. Il trouble le bonheur d'autrui. Pour assouvir son désir égoïste, il sépare cruellement deux êtres qui s'aiment. Il lui faut du sang et des larmes ; il ne recule ni devant les désolations qu'il inflige, ni devant le meurtre dont il a besoin. Il s'expose à compromettre par un tel scandale la paix et la sécurité de ses États, la fortune de sa dynastie. Toutes ces choses seraient dites en très beau style. L'auteur, en cinq ou six pages, ferait un tableau animé, coloré, vivant, où la poésie du langage s'allierait à l'éloquence des protestations et au charme pénétrant de la sensibilité, et rien de plus.

J'ouvre la Bible : *Miserere mei, Deus, secundum*

*magnam misericordiam tuam, et secundum multitudinem miserationum tuarum, dele iniquitatem meam*<sup>1</sup>. David, le vrai David, s'abîme devant Dieu, dans le sentiment de sa misère, dans l'unique souci d'obtenir la pitié et le pardon que son état réclame. Et quel est, à ses yeux, son tort suprême ? S'inquiète-t-il de son péché, au nom de sa dignité d'homme, méconnue et violée, au nom de ses intérêts de souverain compromis?... au nom même de la douce félicité du prochain qu'il a abominablement flétrie?... Non, il n'a pas le loisir de s'occuper de ces conséquences secondaires et utilitaires. Il est tout entier dominé par la conscience du désordre fondamental où il s'est jeté. *Tibi soli peccavi, et malum coram te feci* : Dieu, la loi de Dieu, les droits de Dieu, la majesté de Dieu, voilà où se portent d'instinct son attention et ses regrets. Il a bien osé, lui, homme, poussière et cendre vêtue de pourpre, ver de terre couronné, s'insurger contre le devoir, expression de la volonté du Très-Haut, c'est là de quoi il s'humilie et se repent. Le reste, il y songera plus tard. Mais, avant tout, il commence par ce qui mérite en effet ses premières sollicitudes et ses premiers remords.

Dix ou douze siècles avant l'Évangile, avant la théologie sur le péché, ce pécheur prend l'attitude qu'il faut prendre, tient le langage qu'il faut tenir. *Tibi soli peccavi..., malum coram te feci.*

<sup>1</sup> Psalm. 1.

Qu'en pensez-vous, messieurs et vénérés confrères? J'ai tort de me permettre cette question, je sais bien que vous gémissiez autant que moi de l'insuffisance notoire des appréciations aujourd'hui courantes sur le péché, et que vous auriez à cœur de relever les vigoureux enseignements de Jésus-Christ, presque à toutes les pages de l'Évangile, et les enseignements, préludes des siens, du précurseur dès sa première entrée en scène sur les bords du Jourdain.

Le moyen, direz-vous, de corriger les erreurs et les ignorances de l'opinion, de lutter contre les influences de tout genre qui la faussent, de faire réapparaître et accepter l'austère vérité de la foi?

Il n'en est pas d'empirique à mon sens, ni dont il faille attendre une prompte et pleine efficacité. En face de l'imminence constatée du péril, c'est une croisade d'ensemble que nous devons entreprendre, utilisant, pour la bien conduire, toutes les occasions qui se présentent. Du haut de la chaire, au milieu des petits enfants du catéchisme, parmi les jeunes gens des patronages, les jeunes filles des congrégations, au tribunal de la pénitence, dans les visites aux malades, même dans nos rencontres familières avec les gens du monde, quand la conversation s'y prêtera, et au besoin nous l'amènerons à s'y prêter toujours, partout, nous combattons le bon combat.

Décidés loyalement pour notre compte à tenir

le plus possible le péché à distance de nos vies afin de ressembler à Jésus-Christ, *segregatus a peccatoribus*, nous mettrons aussi au rang de nos plus strictes obligations de prêtres et de prêcheurs de ce temps la dénonciation privée et publique, intime et officielle, du péché tel qu'il est en soi, conformément à la doctrine révélée. *Væ mihi si non evangelizavero!*

## INSTRUCTION DU SOIR

### JÉSUS-CHRIST RÉPARATEUR DU PÉCHÉ

(AGNUS DEI, QUI TOLLIT PECCATUM MUNDI)

*Allera die vidit Joannes Jesum venientem ad se et ait : Ecce agnus Dei, ecce qui tollit peccatum mundi.*

(Joan. 1, 29.)

MESSIEURS ET VÉNÉRÉS CONFRÈRES,

Notre-Seigneur Jésus-Christ, nous avons fait de cette vérité le sujet de notre entretien de ce matin, est l'adversaire né du péché. Il l'est par nature. A cause de l'union hypostatique, l'homme, en lui, tout pénétré de Dieu, échappe au péché, pleinement, radicalement et de droit. Il l'est dans ses enseignements les plus authentiques. A chaque occasion nouvelle il dénonce le péché, il le stigmatise et le poursuit soit au nom de sa malice propre, soit au nom de ses funestes et redoutables conséquences.

Voilà, sans plus insister, qui demeure acquis.

Nous nous souviendrons des conclusions que nous avons tirées pour nous, prêtres, des applications que nous nous sommes faites de ce point de doctrine absolument théologique et sûre.

Jésus-Christ adversaire du péché en est aussi le réparateur; et c'est là ce dont nous avons à parler ce soir.

Oui, réparateur, et de deux façons : en ce sens d'abord qu'il a, par son immolation de la crèche à la croix, offert à la justice divine une compensation non seulement suffisante, mais surabondante, mais débordante; en ce sens ensuite qu'il a créé, pour perpétuer et répandre les fruits de cette compensation auguste, un sacrement spécial où, jusqu'à la fin du monde, les pécheurs de tous les pays et de tous les temps pourraient avec le pardon retrouver la paix. Il expie par sa pénitence propre; il a institué, pour appliquer le bienfait de son expiation, le sacrement de pénitence.

Le texte que je viens de citer donne la plus haute idée de la première de ces deux réparations, celle qui sert de base et de point d'appui à la seconde, qui en est la condition *sine qua non*. Ce n'est pas au hasard que le Précurseur, au milieu de la foule empressée à le suivre et à l'entendre sur les bords du Jourdain, désigne le Messie de cette façon touchante : *Agnus Dei, qui tollit peccatum mundi*. Il marque ainsi d'un mot la caractéristique de sa destinée et de sa mission. L'allusion aux réparations du passé est

transparente, et la supériorité de la réparation nouvelle sur les anciennes se révèle immédiatement. *Peccatum mundi*, le péché dans sa notion la plus étendue, la plus compréhensive et la plus universelle, par opposition aux fautes disciplinaires dont les Juifs, rangés sous la loi mosaïque, pouvaient se rendre coupables. *Agnus Dei*, la victime, vraiment victime, intelligente, aimante, libre, sainte, pleinement agréable à Dieu, par opposition aux victimes vulgaires choisies parmi les troupeaux des champs, pour les sacrifices préfiguratifs du Temple.

Les textes sur lesquels est fondée la théorie et la pratique du sacrement de pénitence sont connus. Nous les retrouverons tout à l'heure, quand nous aurons commencé par nous rappeler ensemble la doctrine de la réparation fondamentale et que nous étudierons ses applications.

## I

Jésus-Christ réparateur du péché, par son immolation spontanée du premier au dernier instant de sa vie... Cette immolation, il la faut regarder de près; il la faut analyser, si l'expression n'est point trop profane, pour la mieux comprendre. Elle se prête en effet à une analyse, à un dédoublement. Elle a un dedans et

un dehors. Et là, comme toujours, comme partout, ce qui paraît présuppose ce qui se cache; ce qui demeure discrètement voilé compte plus que ce qui tombe sous les sens.

Étant donné la réalité du péché au sein de la famille humaine, étant donné « le péché du monde », par où, logiquement, la réparation devait-elle commencer de se produire de la part de celui qui en assumait la grande et sainte tâche? Par le regret, par la tristesse, par la douleur, par la contrition, par les protestations intimes de la conscience et de l'âme. Il est clair qu'une immolation purement extérieure et physique, non accompagnée, non précédée d'un sentiment interne de repentir, fût demeurée quelque chose d'empirique et de banal, sans réelle valeur. *Sacrificium Deo, spiritus contribulatus*, avait dit le Psalmiste, qui, lors même que l'Esprit-Saint ne l'eût point inspiré, devait savoir à quoi s'en tenir sur les conditions d'une réparation équitable du péché : ce que Dieu exige avant tout du pécheur, c'est qu'il s'afflige sincèrement de ses fautes, *spiritus contribulatus*. Le reste suivra, mais c'est là le point de départ nécessaire. Encore une fois, en bonne logique, les choses doivent se passer ainsi.

Eh bien! cette convenance et cette loi, Jésus, réparateur du péché du monde, s'y est soumis. Lui, qui n'était pas pécheur, lui qui, en conséquence, n'avait pour son propre compte aucune espèce de contrition à ressentir, s'est tout

d'abord empli et saturé l'âme d'une inénarrable douleur en face des prévarications humaines. Au cours de toute sa vie, dans ses rapports intimes avec son Père, dans sa belle religion voilée et silencieuse, ce qu'il y avait de plus central et de plus ininterrompu, c'était sous l'évidence angoissante pour lui de la sainteté outragée de Dieu, des droits de Dieu méconnus, la détestation du mal, l'horreur du mal : *spiritus contribulatus*. Chacune des privations et des austérités de sa dure existence, chacun des sacrifices journaliers de sa condition, se rattachait à cette disposition secrète, comme la conséquence se rattache au principe, comme la tige et la fleur se soudent aux racines, comme la flamme visible jaillit du foyer.

Pour nous rendre cette vérité plus sensible, choisissons, si vous le voulez, messieurs, un moment de l'histoire de notre Maître adoré, où elle se présente plus aisément à nos observations et se révèle davantage.

C'est à Gethsémani. Gethsémani, dans le récit de la Passion, vient avant le Calvaire. Ce n'est point là chose fortuite et de pure chronologie. C'est une dernière application, la plus émouvante, la plus auguste, j'allais dire la plus tragique du *sacrificium Deo spiritus contribulatus*. Demain l'immolation sanglante; ce soir, le brisement de l'âme, la tristesse et la contrition jusqu'à l'agonie.

*Tristis est anima mea usque ad mortem*<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Matth. xxvi, 38.

Quelle parole! quelle confiance! Lui, Jésus; lui, le lion de Juda; lui, dans toute la merveilleuse énergie de sa jeunesse de trente-trois ans; lui, dans la plénitude de ses forces, il déclare qu'il est triste, triste, triste à en mourir. Et de quoi triste jusqu'au bouleversement même physique de son être? Vous n'ignorez pas l'explication très élevée et très vraisemblable que donnent un bon nombre d'interprètes et de commentateurs de l'Évangile. Pour ma part, je l'ai toujours acceptée de préférence. Ils disent que ce supplice et ce martyre intime du Christ, au jardin des Olives, avait pour cause, d'un côté la vision soudainement déchaînée et accumulée du péché du monde, vision dont son âme toute sainte se trouvait en quelque sorte submergée, de l'autre l'affreuse constatation que, malgré le prix auquel il achetait la gloire de son Père et le salut des hommes, le mal continuerait de régner sur la terre, Dieu continuerait d'être outragé, les hommes continueraient de se perdre. Ils disent que cette supplication touchante : *Transfer calicem istum*, visait la persistance entrevue du péché au milieu des fils d'Adam jusqu'à la dernière heure de leur passage ici-bas. De quelque côté que le pauvre patient tournât ses regards, dans le passé, dans le présent, vers l'avenir, le péché, la survivance du péché, l'amoncellement du péché, l'écrasaient. Il en avait tout à la fois la douleur et l'épouvante. Et bien que la valeur supérieure de son œuvre ne fût point dérobée à ses yeux,

puisqu'en principe, grâce à son immolation, le péché était vaincu, la justice de Dieu satisfaite, son honneur vengé, de se heurter de toute part à la non réalisation concrète et parfaite de sa grande ambition de Sauveur, le jetait en d'inexprimables tourments : *sacrificium Deo, spiritus contribulatus*.

Or ce n'est là qu'une partie de l'histoire évangélique. Jésus avait amené avec lui ses apôtres, ceux-là mêmes qu'à la dernière cène quelques instants auparavant il venait d'honorer de la communion eucharistique et d'investir du pouvoir de créer l'Eucharistie, les élevant, de ce chef, au sommet du sacerdoce. Parmi les douze il avait choisi, pour qu'ils se tinssent plus près de lui en cette crise suprême, les trois préférés : Pierre, Jacques et Jean, les témoins assidus de sa vie publique, les familiers du Thabor : *assumpto Petro et duobus filiis Zebedæi*<sup>1</sup>. A cet instant solennel il les voulait associer au prélude secret de la réparation du péché, à la première et nécessaire phase de la Passion rédemptrice. Il leur avait dit, en leur marquant leur place et en s'éloignant de la distance d'un jet de pierre : *Sustinete hic, et vigilate mecum*<sup>2</sup>. Il leur offrait par là d'entrer de plain-pied dans l'exercice de leur vocation sacerdotale. Vous savez le reste, messieurs et chers confrères : *invenit eos dormientes*<sup>3</sup>. A trois reprises différentes, il les

<sup>1</sup> Matth. xxvi, 37. — <sup>2</sup> Matth. xxvi, 38. — <sup>3</sup> Matth. xxvi, 40.

trouve grossièrement assoupis. Tandis que leur Maître, qui agonise de douleur sous la sombre avalanche du péché du monde, les appelle et les attend pour partager son martyre, eux, insouciantes, indéliçats et ingrats, se sont arrangés pour dormir. Ils dorment.

Arrêtons-nous à ce détail du récit sacré. Messieurs, n'est-ce pas là trop souvent notre propre histoire? Nous sommes prêtres nous aussi, comme Pierre et les deux fils de Zébédée, pour nous unir d'esprit et de cœur à la sainte tristesse du Christ en face du péché du monde, *hoc enim sentite in vobis quod et in Christo Jesu*<sup>2</sup>; à nous aussi, à travers la distance séculaire qui nous sépare de la cène de Gethsémani, le Christ dit : *Sustinete, et vigilate mecum*; et la plupart du temps, au lieu de répondre à cette invitation touchante où s'exercerait le meilleur de notre sacerdoce, nous nous dérobons, nous dormons.

De la tristesse, nous en avons habituellement l'âme pleine jusqu'au bord; nous ne manquons pas de le dire et redire à qui veut nous entendre. Mille causes, dans le nombre desquelles il en entre souvent de puérides et d'indignes de nous, l'alimentent. Mais la désolation à l'occasion du péché du monde, la contrition pour le péché du monde, en union avec Jésus-Christ, avouez-le, nous ne la connaissons et ne la pratiquons guère.

<sup>1</sup> Philip. ii, 5.

*Tristis est anima mea usque ad mortem.* Nous devrions être tristes, messieurs, d'abord de notre propre péché. *Peccatum meum contra me est semper*, disait David pécheur et repentant. Nous devrions commencer par là. Quoi! nos vies à tous sont marquées de telles et telles défaillances lamentables, de telles et telles fautes graves d'un genre ou d'un autre que le public ignore, mais dont nous savons, nous, le secret; nos vies sont chargées çà et là de péchés dont la révélation, si elle éclatait soudain, nous couvrirait de confusion; Jésus-Christ par avance les a vus, il en a souffert; une part de la tristesse auguste a été provoquée par l'intuition qu'il en avait, quand il était couché sous les vieux arbres de l'enclos du Pressoir... Et nous trouvons le moyen, nous, de n'y plus penser et de n'en plus souffrir! Nous nous sommes confessés, nous avons reçu l'absolution; nous estimons que cela suffit. Comme si la plus élémentaire justice, même après le pardon sacramentel obtenu, ne nous commandait pas d'entretenir en nous le regret intelligent et consciencieux du passé!

*Tristis est anima mea usque ad mortem.* Nous devrions en union avec le pénitent sublime, le divin contrit, être tristes du péché de nos frères les prêtres. Entre eux tous et nous, il existe une parenté et une solidarité indéniables. Si nous bénéficions de ce qu'ils ont et font de bien, c'est le moins que nous gémissions de ce qu'ils ont

et font de mal. Comment douter qu'une des plus amères souffrances du Christ à Gethsémani, sous l'accablante vision du péché du monde, lui soit venue de la vision spéciale du péché des prêtres? Ah! messieurs, messieurs, nous parlons ici entre nous, en toute liberté... Laissez-moi donc vous ouvrir toute mon âme. Nous nous plaignons souvent de l'hostilité déchaînée contre nous, de la perfidie avec laquelle, pour nous disqualifier devant l'opinion et discréditer du même coup l'idée et la cause sainte que nous représentons, on exploite les misères qui peuvent se produire dans nos rangs. Nous sommes en droit de nous plaindre de cette attitude et de ces procédés, à cause de la haine systématique contre la religion qu'ils supposent. Mais, messieurs, si tout d'un coup, d'un bout à l'autre de la catholicité, le voile se déchirait qui recouvre et cache, à l'état d'exception, je le veux bien, mais enfin trop réelles, les infirmités de la famille sacerdotale; si chacune de nos consciences de prêtres dans le monde entier était impitoyablement mise à nu!... Vous représentez-vous le prétexte qu'on en tirerait de pousser une clameur d'accusation mille fois plus retentissante encore? Il est vrai que si le mal était ainsi rendu public, il faudrait que le bien le fût aussi, et que des merveilles de vertu silencieuse et de mérites cachés brillant soudain d'un rare éclat, non seulement rétabliraient l'équilibre, mais le feraient pencher au profit du respect et de l'admiration des

foules. Il n'en demeure pas moins que le péché sacerdotal existe, que Jésus-Christ en a souffert et que nous en devons souffrir.

*Tristis est anima mea usque ad mortem.* Poursuivons l'énumération commencée. Élargissons-en l'idée et le cadre... Après notre propre péché et le péché de nos frères les prêtres, le péché des âmes qui nous sont confiées dans l'exercice de notre ministère pastoral, le péché de nos paroissiens. Nous vivons au milieu d'un groupe déterminé d'êtres de conditions et de situations diverses, mais tous appelés par Dieu au bienfait supérieur du christianisme et de la foi. Les uns trahissent ouvertement et bruyamment le dessein providentiel. De parti pris et de notoriété publique, ils sont des adversaires de la religion. D'autres, le plus grand nombre peut-être, sont indifférents. D'autres sont classés parmi les croyants et les pratiquants, mais presque toute leur vie est en contradiction avec leurs principes. D'autres enfin composent la partie choisie du bercail; ce sont, au sens vrai du mot, les fidèles; mais, chez ceux-là mêmes, que d'insuffisances regrettables de dispositions et de conduite! En somme, dans la paroisse, à des degrés divers, le péché règne; il y a des pécheurs. Ce devrait être là le souci le plus accentué de M. le curé, sa préoccupation dominante, sa grande et constante tristesse. Je crains qu'il ne prenne le change et ne s'abuse. J'entends bien qu'il se plaint fréquemment de ses ouailles.

Ses récriminations, en toute occurrence, sont accentuées et acerbes. Je me demande si c'est un sentiment surnaturel qui les lui inspire. Il me semble qu'il entre trop d'aigreur dans sa tristesse, pour qu'elle soit ce qu'il faudrait qu'elle fût, vraiment sacerdotale et sainte. Je crains qu'il n'intervertisse l'ordre et la valeur des motifs de ses doléances journalières. Ce qui lui est plus sensible peut-être que la constatation du « péché paroissial », ce sont les froissements, les déceptions, les malaises, les difficultés, les lassitudes auxquels il se voit condamné. N'aurais-je pas devant moi, non point un prêtre que le péché afflige, mais un homme mécontent de sa situation et qui se dédommage, comme il peut, à le laisser entendre?

*Tristis est anima mea usque ad mortem.* Le péché de la paroisse, puis le péché du pays tout entier, le péché de la France! Ce n'est point au hasard, messieurs et vénérés confrères, que nous sommes des prêtres de notre siècle et de notre patrie. Notre place eût pu être marquée par le Maître infailible des destinées sur un autre point de l'espace, à un autre moment des temps. *Elegi vos, posui vos.* La place qui nous est providentiellement assignée, étant ce qu'elle est, nous n'avons point à la discuter, mais à nous efforcer de remplir les devoirs qui s'y rencontrent. Or, puisque tout à cette heure, dans les tendances, dans les mœurs, dans la littérature et la presse, dans les discours privés et



officiels, dans l'audace des mesures prises et de celles qu'on veut prendre, revêt un caractère antireligieux, puisqu'il y a un péché national chez le vieux peuple baptisé à Reims autrefois, n'est-il pas évident que nous, prêtres français, nous en devons profondément souffrir? Nous en souffrons, je le sais. Nous n'échangeons pas entre nous une conversation de quelques instants sans que la question ne soit portée sur ce terrain. Mais là encore, — et ce sont des observations souvent répétées qui m'autorisent à tenir ce langage, — nous nous montrons plus préoccupés des épreuves et des intérêts secondaires que du péché. Nous nous inquiétons de la tournure que prendront les choses pour nous, clergé, si elles durent et si elles s'aggravent. Nous nous faisons le tableau assombri de notre situation, quand une catastrophe ou l'autre aura brisé l'union plus apparente que réelle de l'Église et de l'État. Nous nous voyons réduits à des conditions aléatoires d'existence, condamnés à la gêne, à la pauvreté, à la vie de missionnaires errants, à la privation de toute sécurité, à l'absence de tout prestige. En attendant, nous nous sentons humiliés de ne plus tenir comme dans le passé le haut du pavé, de ne plus exercer au nom de notre ministère ecclésiastique d'influence et d'autorité civile. D'être dépossédés de certains privilèges et de certains avantages nous paraît insupportable. Le vrai et évangélique souci du péché, qui promène et entasse autour de nous ses

ravages, ne vient qu'au second rang, peut-être au troisième. Nous en pleurons moins la réalité que les conséquences fâcheuses pour nous.

Eh! messieurs et chers confrères, qu'est-ce que ce renversement des motifs de nos sollicitudes et de nos plaintes? En vérité, il s'agit bien de nous, de notre tranquillité, de notre vanité, de notre situation d'aujourd'hui et de celle de demain! C'est de Dieu et de son Christ méconnus, c'est de la violation du devoir, c'est du dépérissement des croyances et des habitudes chrétiennes, c'est de la renaissance, sous nos yeux, d'un paganisme des idées et des actes qu'il doit être uniquement question. Arrière nos tristesses intéressées et vulgaires! Place à la tristesse sainte que le progrès de l'erreur et du mal impose! Nous serons demain ce que permettra la Providence, encore plus honnis, plus dédaignés, plus persécutés, plus pauvres qu'aujourd'hui. Le réveil de la foi dans les âmes viendra peut-être de ce surcroît d'épreuves. Oh! si c'était là le dessein de Dieu! Mais de grâce, pour le moment, ne substituons pas aux nobles désolations, aux larmes sacrées, le souci de bas étage de notre condition menacée. Nous ne sommes pas des fonctionnaires en quête d'avancement. Nous sommes des prêtres qui aspirent à se façonner toujours plus sur les sentiments de Jésus-Christ!

*Tristis est anima mea usque ad mortem.* Enfin, pour aller jusqu'au bout de l'application de cette

parole de Jésus, pour ajouter un trait de plus à la ressemblance avec lui que nous ambitionnons de réaliser, la tristesse ressentie en face du péché universel, *peccatum mundi*. Messieurs, lorsque vous déroulez sous vos yeux des cartes de géographie, ou mieux, lorsque vous regardez de près une sphère terrestre, ne sentez-vous pas quelque chose de poignant à vous représenter que de toutes parts, sur ces cinq continents jetés comme des îlots à travers les mers immenses, la race humaine fait monter chaque jour vers le Père des cieux le bruit de ses blasphèmes, la fumée de ses luxures, l'ombre épaisse de ses attachements aux biens périssables, la honte, pour tout dire, du péché sans repos ni trêve? Vous ne pouvez rien, prétendez-vous, contre ce spectacle accablant du péché mondial. Vous vous retranchez derrière votre impuissance à le combattre. Vous vous trompez. Il vous reste la ressource incalculable de vous affliger et de souffrir en union avec Jésus-Christ. Qui mesurera jamais le prix d'une larme de prêtre, le prix d'un soupir, le prix d'un désir mêlés aux saintes douleurs du Crucifié, pour la réparation présente et future du péché collectif de la terre? Ce n'est pas de rien attendre de l'efficacité de cette sorte d'apostolat qui vous arrête, messieurs et chers confrères; c'est de ne point même penser à le remplir. Et cela, redisons-le, parce que vous avez trop de soucis inférieurs reployés sur vos intérêts personnels et sur vous seuls.

*Sacrificium Deo spiritus contribulatus*. Par les explications où nous venons d'entrer, tout insuffisantes qu'elles soient, vous vous serez persuadés à nouveau, messieurs, de la priorité logique de la tristesse en face du péché, sur l'expiation matérielle. L'élément antérieur et supérieur de la réparation du mal, c'est d'en éprouver une douleur sincère. La réparation commence par là nécessairement. Jésus-Christ s'est conformé à cette nécessité et à cette loi. Nous devons l'imiter. Nous tremperons tout d'abord nos lèvres sacerdotales à ce calice. *Calicem potestis bibere?*

Parallèlement à la contrition intime du péché, Jésus-Christ a épuisé la longue série des souffrances extérieures qui se déroule de Bethléhem au Calvaire. Gethsémani, à quelques heures de distance de la Passion, est le point culminant, le moment plus saisissable de ce dualisme de son expiation totale. Nous comprendrions moins le prétoire, les avanies et les brutalités de la soldatesque jusqu'au matin, la flagellation et les chairs déchirées volant en lambeaux, la couronne d'épines enfoncée à coups de bâton, les hideux crachats au visage, Pilate et ses lamentables tergiversations, Hérode et son mépris de libertin grossier, le manteau de pourpre, le sceptre de roseau, l'injurieuse préférence donnée à Barabbas, les vociférations de la foule, l'itinéraire sanglant de Jérusalem au Golgotha, la crucifixion martyrisante, l'agonie, la mort; nous comprendrions moins tout ce luxe de douleurs sans nom,

si nous n'avions préalablement entendu la pauvre victime révéler son secret de désolation souveraine en face de la sombre vision du péché du monde : *Tristis est anima mea*. Ceci, en lui et pour lui, était la conséquence de cela. Il ne souffrait à ce degré, il ne mourait de cette façon, que pour qu'il y eût proportion entre la première et la plus essentielle expiation du dedans et l'expiation matérielle du dehors.

Et voilà pour nous, prêtres, la leçon fondamentale, le grand exemple. Quand nous aurons commencé par nous habituer l'âme à la détestation du mal, à la contrition du « péché du monde » et de notre propre péché, nous accepterons toutes nos peines, quelles qu'elles soient, comme l'achèvement de notre vocation de réparateurs et de pénitents unis au Christ. Nous les accepterons sans compter, sans distinguer, sans marquer de limites, sans opposer de préférences de notre choix, sans nous dire prêts à supporter les unes pourvu que les autres nous soient épargnées. *Calicem quem dedit mihi Pater, non bibam illum?*

Jésus a pris des mains de son Père le calice tel qu'il était. Nous ferons comme lui. Nous nous efforcerons de faire comme lui. De la plus légère contrariété à la souffrance la plus dure, nous nous persuaderons que c'est le calice présenté par le Père. Tout, absolument tout, rentrera dans ce mot et dans cette formule, et nous nous y soumettrons. Nous reviendrons sur ces pensées et cette doctrine à l'une des méditations du matin.

Pour le moment, messieurs et vénérés confrères, je vous demande instamment de croire que les dispositions que je vous suggère n'ont rien d'excessif, qu'elles ne comportent pas une sorte de prétention téméraire et déplacée à une perfection trop haute, qu'elles sont un des éléments principaux de notre sacerdoce et s'imposent à nous tous comme une obligation professionnelle. Ayons du zèle pour la prédication, pour les œuvres, pour la restauration de nos églises, pour la décence du culte, pour les petits enfants du catéchisme, pour les malades, rien de mieux ; mais avant tout, si nous voulons ressembler à Jésus-Christ, soyons des réparateurs du péché, soyons des pénitents. Que notre pénitence, comme celle du Sauveur, s'exerce à la fois aux profondeurs de notre âme saintement triste, et dans la généreuse acceptation des épreuves de tous degrés et de tous noms de nos vies. Notre plus réelle prêtrise est à ce prix. *Agnus Dei, qui tollit peccatum mundi.*

## II

En abordant cette seconde partie de notre entretien, j'ai conscience, messieurs, de ne pouvoir pas la traiter convenablement. Il y faudrait consacrer non point seulement les quelques minutes qui nous restent, mais le temps entier d'un

discours. De discours, ... vous avez dû vous apercevoir qu'avec vous je n'en fais pas et ne prétends pas en faire. Je vous sou mets, sur un point de doctrine, des pensées, des réflexions, des sentiments, à l'unique fin de provoquer votre attention personnelle et de vous inviter à retrouver en vous-mêmes, par une excitation de circonstance, ce que vous savez et ce que vous goûtez aussi bien et mieux que moi. Je me demande en outre, si de rattacher dans une même instruction le sacrement de pénitence au dogme de la Rédemption ne vous paraîtra pas être une sorte de confusion regrettable. Il m'a semblé que ces deux idées : Jésus-Christ réparateur du péché par l'expiation qu'il en offre à son Père comme victime, et par la rémission qu'il en offre aux hommes en instituant un sacrement où les fruits de cette expiation s'appliquent, se pouvaient rapprocher l'une de l'autre, se pouvaient unir. Vous avez tout à fait le droit de ne pas être de mon avis, mais je vous demande de n'en pas moins continuer à m'entendre avec cette chère bienveillance qui m'est un si précieux encouragement.

Ce n'est pas au milieu de vous, messieurs et vénérés confrères, qu'il peut être opportun, encore moins nécessaire, de produire les textes évangéliques à l'aide desquels on prouve soit l'usage que Jésus-Christ a fait personnellement de son droit et de son pouvoir divin de remettre les péchés, soit la délégation par lui octroyée aux

apôtres et aux prêtres, successeurs des apôtres, de les remettre après lui en son nom. Ces textes et les conséquences mille fois légitimes qu'on en tire vous sont connus. Je me propose d'appeler votre attention sur d'autres points.

Sur celui-ci d'abord. La foi au sacrement de pénitence subit autour de nous sa part, sa grande part, du discrédit dont souffre l'ensemble du dogme chrétien. Nous devons essayer de le relever. Nous ne persuaderons pas les incrédules de profession qui ne seront point là du reste pour nous entendre. Nous rendrons du moins aux croyants le service de les mettre en garde contre les attaques des adversaires et de leur suggérer de solides réponses. Ne craignons pas de présenter fréquemment aux fidèles un enseignement qu'ils finissent par s'assimiler, et dont ils puissent se servir à l'occasion pour tenir en respect ceux qui les voudraient intimider.

Parmi les objections soulevées surtout contre la mise en pratique du sacrement de la rémission des péchés, c'est-à-dire contre la confession, il en est d'anciennes qui ont été souvent réfutées; nous les réfuterons encore. Il en est aussi de modernes, disséminées dans les journaux, les revues, les livres, les romans du jour : par exemple, la violation de la dignité humaine, la méconnaissance du respect auquel la personne humaine a droit, par l'humiliation de l'aveu; le relaxisme introduit dans les mœurs par la facilité toujours prête du pardon; l'ingérence du

prêtre dans les secrets les plus intimes du foyer domestique ; l'autorité abusive qu'il peut prendre et qu'il prend sur la direction des choses de famille, etc. Nous ne craignons pas d'aborder de front ces accusations. Nous nous appliquerons même de préférence à les aborder, à les étudier, à les serrer de près, à les réduire à leur juste valeur. Nous montrerons que nous sommes parfaitement informés de tout ce qui se dit et s'écrit, et que, malgré cela, nous ne nous sentons ni gênés ni inquiets, et n'abritons pas derrière les timidités d'une ignorance voulue une sécurité d'emprunt.

Pour votre propre compte, messieurs, vous que les objections d'un genre ou d'un autre ne troublent pas, je vous demande de vous efforcer à toujours mieux comprendre, pour les apprécier et admirer davantage, les beautés de votre foi.

Ainsi voudrais-je que du fond de notre cœur, tous, nous rendissions habituellement grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ de ce qu'il a pour jamais institué dans le monde, par un sacrement spécial, un moyen simple et populaire d'assurer le pécheur de la certitude de son pardon. Si le Christ eût été seul à pouvoir donner cette assurance précieuse, si le *remittuntur peccata tua... vade in pace* ne fût tombé que sur les quelques âmes en détresse dont l'Évangile nous a gardé le souvenir, que serait devenue l'immense foule des consciences chargées de fautes à travers les siècles ? Croire à la rémission des péchés et au

recouvrement de l'amitié de Dieu par l'unique foi aux mérites de la Rédemption, comme l'ont enseigné les chefs de la Réforme, sans doute, c'est déjà quelque chose d'appréciable et de bienfaisant. Mais qui ne voit que cette confiance, pour salutaire qu'elle puisse être, ne dépasse cependant jamais, ne peut jamais dépasser les limites d'une probabilité confuse ? Où se trouve, parmi les luthériens, les calvinistes, les anglicans, la garantie officielle de l'application *hic et nunc* des mérites rédempteurs ? Quelle douloureuse place laissée à l'incertitude, et par là même aux plus délicates souffrances !

Non, Luther ; non, Calvin ; non, Mélancton ; non, Théodore de Bèze n'ont point rendu service à l'humanité, comme ils ont osé le prétendre, lorsque, prétextant le souci de sa dignité, ils l'ont dépossédée de la sécurité de la restauration morale par le ministère du prêtre héritier des droits et des pouvoirs du Christ ! Non, cette espérance toute subjective de la rémission directe du péché n'est point pour les consciences l'équivalent d'une attestation et d'une affirmation venues du dehors, écho accrédité de la parole même du Sauveur ! Non, ce n'est point là ce que Jésus a voulu : favoriser un groupe d'êtres de son entourage de l'inénarrable bonheur du pardon constaté, de la paix reconquise, et déshériter de cet avantage sans nom les pécheurs repentants de l'avenir !

Cet hommage plus habituellement rendu aux suprêmes convenances de l'institution du sacre-

ment de pénitence, nous nous habituerons aussi, messieurs et chers confrères, à contempler en nous, — le mot n'a rien d'excessif, — l'honneur qui nous est fait d'en être les ministres. Contradiction humiliante ! Nous tirons sans cesse vanité, à la façon des gens du monde, de certaines qualités, de certains avantages de vingtième ordre; nous n'avons pas le saint orgueil de nos droits et de notre puissance de prêtres. Réfléchissez-y, messieurs. Tous ici, vous pouvez remettre les péchés..., non pas déclarer au pénitent qu'à votre avis la miséricorde de Dieu lui est acquise; que les mérites du Sauveur lui sont appliqués; non pas ajouter aux espérances et aux probabilités qu'il concevrait pour son propre compte l'appoint de votre manière de voir personnelle; mais, à la rigueur des termes, lui octroyer le pardon. Vous dites : *Dominus noster Jesus Christus te absolvat, et ego, auctoritate ipsius, te absolvo ab omni vinculo excommunicationis et interdicti...* Vous insistez : *Deinde ego te absolvo a peccatis tuis.* Ce langage inouï, vous avez conscience qu'il n'est en rien usurpé ni téméraire. Vous vous prenez au sérieux quand vous le tenez. Vous seriez gravement coupables de ne le faire pas. Votre sacerdoce et le pouvoir d'ordre qui vous ont transmis, comme aux premiers apôtres, la délégation de l'autorité même du Christ, vous défendent d'hésiter.

« Je t'absous de tes péchés. » Oui, certes, langage inouï ! Si un homme m'offense, cherche à

me nuire et me nuit, et si je suis généreux, je puis bien lui promettre que je lui pardonne l'injure qu'il m'a faite, les torts qu'il m'a causés; mais de réparer la faute qu'il a commise contre le devoir et contre Dieu en agissant mal envers moi, je n'y saurais prétendre. Humainement parlant, je n'ai pas qualité pour intervenir entre sa conscience et Dieu. Si quelqu'un de mes amis vient me faire la confidence de telles ou telles défaillances qu'il déplore, je puis bien essayer de le rassurer à l'aide d'une casuistique sensée et concluante, et surtout au nom des bonnes dispositions qui l'animent; mais de lui affirmer que son péché lui est remis, et que c'est moi qui le lui remets, je n'y songe même pas. Si je suis au sommet du pouvoir, si je dispose du droit de grâce, je puis bien dire à un pauvre condamné : Je t'exempte de la peine attachée à ta condamnation, ou je la commue. Mais fussé-je le plus grand des souverains, le premier des potentats, président de république, empereur ou roi, jamais il ne me viendra à l'esprit de délivrer une conscience criminelle de son crime et de ses remords. Encore une fois, c'est affaire entre le coupable et Dieu seul que la rémission réelle et effective du péché. « Qui donc peut remettre les péchés, si ce n'est Dieu? » et si ce n'est Jésus-Christ parce qu'il est Dieu, et si ce n'est le prêtre officiellement investi de l'autorité et des droits mêmes de Jésus-Christ?

Messieurs, est-ce trop exiger de nous que de

réclamer l'estime grandissante, l'admiration cultivée, la reconnaissance affectueuse, pour l'honneur qui nous est fait en remettant les péchés, de participer à l'œuvre capitale du Rédempteur aimé, du divin Sauveur?

Resterait maintenant à parler du zèle que vous devez mettre à vous acquitter de votre glorieux devoir de confesseurs. A ce seul mot, j'entends un bon nombre d'entre vous se récuser et me dire : Le moyen d'avoir du zèle ! Nos populations incroyantes, indifférentes ou hostiles, nous échappent. Personne d'habitude, presque personne autour de notre confessionnal, même au temps des Pâques. Les malades ? Nous ne savons comment les aborder. Si nous nous présentons, nous nous heurtons à des ajournements systématiques, quand ce ne sont pas des oppositions formelles. Si nous ne nous présentons pas, on ne nous avertit que lorsqu'il est trop tard. Les enfants ? Sitôt après la première communion, ils désapprennent le chemin de l'église. Leurs familles se faisant les complices de cette désertion du devoir chrétien, nous ne pouvons plus les retenir.

Pauvres chers confrères, qui vivez dans ces conditions douloureuses, je vous plains de tout mon cœur.

Mais, de grâce, ne méconnaissez pas pour cela le don de Dieu qui est en vous, *gratiam que est in te*, la puissance où vous êtes établis par votre ordination de faire en face du péché œuvre

de Christ, et qui vous élève, fût-elle inappliquée, au-dessus de toutes les dignités humaines !

Et puis n'abdiquez pas. Multipliez vos efforts, vos démarches, vos avances, vos industries, pour vous ménager un moment de rencontre décisive avec ce vieillard, avec cet infirme, avec cet oublieux, avec cet adversaire, dût le moment espéré ne pas venir. Entourez, dès le bas âge, l'enfant de vos soins les plus assidus. Que de l'entendre en confession les années qui précèdent la première communion vous soit cher. C'est l'esprit de l'Église, ce sont les recommandations des statuts synodaux qui le veulent. Ce sera plus encore votre désir personnel de former ces jeunes consciences à la crainte intelligente et à la fuite du péché. Vous vous persuaderez que de ces premières intimités au saint tribunal il leur restera pour la vie entière quelque chose de bon, une empreinte ineffaçable, un germe toujours prêt à reflourir.

A ceux qui parmi vous sont mieux partagés, je n'ai point à adresser d'exhortations ni d'encouragements. L'audition des confessions entre dans leurs habitudes. Ils y sont fidèles. Ce que je me permets de solliciter d'eux, c'est qu'ils cherchent toujours davantage à s'inspirer de l'unique esprit de foi. Hélas ! hélas ! Que de mesquines et de puériles vanités cache trop souvent un confessionnal bien achalandé !

Il faut finir. Messieurs et vénérés et chers con-

frères, à l'exemple de Jésus-Christ et dans l'efficacité de notre vocation de prêtres, soyons des réparateurs du péché.

Nourrissons au saint des saints de notre âme la vraie tristesse du *peccatum mundi*, à commencer par notre péché propre, passé, présent et futur.

Luttons contre le péché de toutes nos forces, en exerçant le pouvoir de le remettre dans le sacrement de Pénitence, au nom de Jésus-Christ.

Qu'il nous soit doux de penser, quand viendra notre heure de mourir, que nous avons consciencieusement rempli ce grand ministère, auprès duquel pâlisent l'autorité et la puissance morale de tous les hommes ensemble, et que le groupe des âmes aidées, sauvées par nous, s'appête, au delà du temps et de la tombe, à nous accueillir.

Amen.

## QUATRIÈME JOUR

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



frères, à l'exemple de Jésus-Christ et dans l'efficacité de notre vocation de prêtres, soyons des réparateurs du péché.

Nourrissons au saint des saints de notre âme la vraie tristesse du *peccatum mundi*, à commencer par notre péché propre, passé, présent et futur.

Luttons contre le péché de toutes nos forces, en exerçant le pouvoir de le remettre dans le sacrement de Pénitence, au nom de Jésus-Christ.

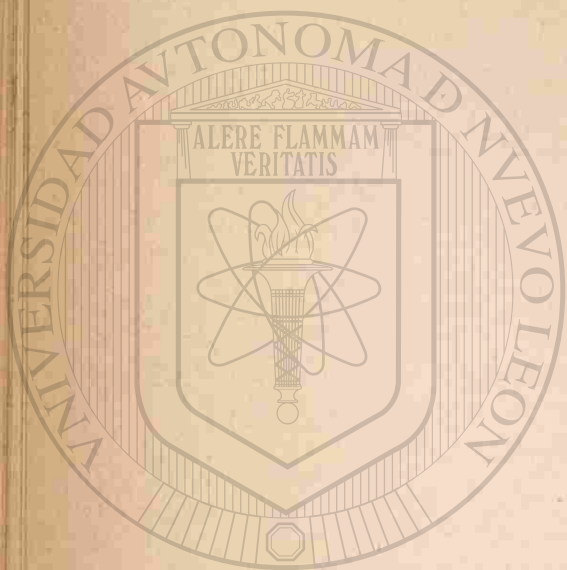
Qu'il nous soit doux de penser, quand viendra notre heure de mourir, que nous avons consciencieusement rempli ce grand ministère, auprès duquel pâlissent l'autorité et la puissance morale de tous les hommes ensemble, et que le groupe des âmes aidées, sauvées par nous, s'appête, au delà du temps et de la tombe, à nous accueillir.

Amen.

## QUATRIÈME JOUR

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN  
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

## MÉDITATION DU MATIN

### SOUS LE SEUL REGARD DE DIEU

(PATER, QUI VIDET IN ABSCONDITO)

*Pater tuus, qui videt in abscondito,  
reddet tibi.*

(Matth. vi, 4.)

MESSIEURS ET VÉNÉRÉS CONFRÈRES,

C'est au centre de l'âme, dans le silence sacré de ses activités intimes, que la religion se produit et s'épanouit de préférence; ses manifestations extérieures, pour légitimes et nécessaires qu'elles soient, supposent cette origine sainte, comme l'accident visible suppose la substance qui se dérobe. Les habitudes du dehors les plus louables serviraient de peu, si elles ne se rattachaient pas incessamment aux dispositions du dedans et n'y puisaient pas leur vie et leur fécondité.

La parole de l'Évangile que nous entreprenons de méditer ce matin est, sur ce point capital,

formelle, lumineuse et décisive. Jésus nous enseigne que dans l'accomplissement de nos principaux devoirs, — il en signale trois : la prière, la charité, la pénitence, — ce dont nous devons nous préoccuper davantage, c'est de plaire à notre Père des cieux, au plus secret retranchement de nos relations avec lui. N'allons pas croire que l'insistance de son langage lui soit uniquement et exclusivement dictée par l'irritation, par le dégoût que lui inspirait l'ostentation des Pharisiens. Sans doute, il saisit une fois de plus l'occasion de dénoncer et de flageller leur misérable théorie de la mise en scène, sous prétexte de piété, qui déshonore la religion. Mais derrière la dure leçon qu'il adresse à ces représentants prétendus de la perfection il donne à tous ses disciples, il nous donne à nous, ses prêtres, un précieux enseignement. Il pose un principe qui vaut pour tous, même pour les meilleurs, et dont il est urgent que nous comprenions le sens et la portée éminemment pratiques.

Nous reviendrons tout à l'heure au détail de chacune des trois recommandations rappelées par saint Matthieu avec une abondance intentionnelle. Auparavant demandons-nous ce que signifie cette expression touchante : *Pater, qui videt in abscondito*.

## I

O mon Dieu ! le point de départ de ma foi en vous, c'est que vous êtes la cause, le principe, la source de tout ce qui existe : *Credo in unum Deum, Patrem omnipotentem, factorem cæli et terræ*. Les doctrines, soi-disant plus satisfaisantes pour la raison, de la matière éternelle peuplant l'univers de ses merveilles par des évolutions aveugles, déconcertent ma raison et la froissent. Mystère pour mystère, j'estime mille fois plus acceptable l'idée d'un Être absolu qui préexiste à la multitude des êtres nés de sa puissance et les régit par un ensemble de lois intelligentes et sûres. Et si vous êtes la cause transcendante de tout, ô Dieu créateur, je comprends que vous pénétriez tout jusqu'aux profondeurs voilées à mon faible regard, jusqu'aux arcanes inaccessibles à mon entendement. Je m'explique que vous voyiez dans le secret, *in abscondito*.

Nous ne saisissons, nous créatures, nous hommes, que les dehors des choses, que les phénomènes tangibles. La chose en soi nous échappe. De l'astre à l'atome, nous disons : matière, substance, nature... Mais qu'est-ce que la matière ? qu'est-ce que la substance ? Nous l'ignorons. Nous disons à partir du règne organique : vie végétale, vie animale... Mais qu'est-ce que la

vie? Nous l'ignorons. Nous disons : lois chimiques, lois physiques, lois physiologiques; nous sommes fiers, à juste titre, de les découvrir... Mais qu'est-ce que la loi? Pourquoi est-elle ce qu'elle est? Nous l'ignorons. Vous, ô Créateur, vous savez l'énigme et la raison d'être de tout, parce que tout vient de vous, de votre pensée souveraine et de votre souverain pouvoir. Et c'est une joie filiale pour moi, non point un malaise certes ni l'occasion d'une révolte, que l'écrasante supériorité de votre science sur mon ignorance, de votre vision plénière et facile sur mes laborieux tâtonnements. Un jour, quand je serai retourné vers vous, rentré en vous, vous m'initierez à la pénétration suprême de votre Création.

D'une autre façon encore qui me touche de plus près, qui m'émeut, qui me trouble, mon Dieu, mon Créateur, mon Père, « vous voyez dans le secret. »

Ma conscience, où sous ma responsabilité ma liberté s'exerce, ma conscience est un monde. Nul autour de moi n'en a la clef et ne l'explore. Les hommes me font tantôt meilleur que je ne suis, tantôt pire. Moi-même, je ne viens pas à bout de démêler à travers la complexité de ma vie morale, ni le mal, ni le bien, ni dans le présent, ni à plus forte raison dans le passé jusqu'au premier éveil si lointain déjà de mon intelligence et de ma volonté.

Ce que je sais pertinemment, c'est que tout

le long de mon existence jusqu'à ce jour, votre infailible regard a discerné en moi, et discerne de même à cette heure, dans la confusion compliquée de mes pensées, de mes désirs, de mes actions, ma situation exacte. Vous avez tout vu, vous voyez tout de ma vie intime, *in abscondito*. Ma première impression, devant la certitude de cette science que vous avez de moi, est une impression de malaise et de terreur. Que de milliers de choses fâcheuses en arrière, que de choses regrettables et humiliantes encore aujourd'hui vous sont présentes! Si, tout d'un coup, le voile se déchirait qui cache au public mes misères, mes orgueils, mes paresse, mes duplicités, mes rancunes, mes sensualités, mes tiédeurs, j'en rougirais de honte. Pour vous, ô Dieu, rien en moi de dérobé ni d'ignoré. Je m'effraye; je cherche d'instinct à me cacher, comme le premier chef de la famille humaine. D'entrevoir seulement l'entassement de défaillances de tous noms et de tous degrés dont je me sens coupable, m'est un supplice. Lequel d'entre nous, messieurs et vénérés confrères, ne s'intimiderait pas à la pensée d'être *hic et nunc* connu de cette assistance entière avec la même inexorable netteté qu'il est connu de Dieu?

Il ne faut cependant rien exagérer ni tout mettre au pire. S'il est positivement redoutable d'avoir affaire à la clairvoyance infinie de Celui qui pénètre notre conscience de part en part, ne pouvons-nous pas aussi nous en féliciter souvent

et nous en réjouir? Nos fautes cachées sont nombreuses, rien de plus certain; mais nos bonnes actions, ignorées de la foule, le sont de même. Que de générosités, que de dévouements, que de sages conseils, que de sincères regrets, que de nobles désirs, que de réels efforts en faveur du bien et de la vertu, dont personne ne se doute autour de nous, et que le Père des cieux contemple! Comme il est bienfaisant de savoir que, depuis que nous vivons de la vie de conscience, pas un des mouvements louables de notre volonté n'a échappé à son regard! Nous en avons perdu la mémoire: il s'en souvient. Alors même que ces mouvements, entravés par notre faiblesse native, interrompus par les contradictions humiliantes et les revirements subits dont nous sommes tous passibles, ne se seraient pas soutenus jusqu'à la fin et n'auraient pas produit tous leurs résultats, ce qu'ils ont eu de bon a été vu, a été apprécié, compte et demeure. Quoi de plus? Même dans nos heures d'abdication, le mal n'a peut-être pas été sans quelque mélange de bien. Nous nous sommes laissé prendre à l'espoir chimérique, je le veux, répréhensible, j'en conviens, de tel ou tel avantage pour les autres ou pour nous-mêmes. C'est quelque chose à notre actif, si le mot n'est pas trop vulgaire, que cette intention en soi, et Dieu a su démêler l'or de l'alliage.

Que si décidément tout reste à notre charge, s'il n'y a même pas de circonstances atténuantes.

nous nous sommes peut-être reproché notre entraînement coupable dans le moment où nous le subissons. On dit que le péché est une insurrection contre Dieu, que le pécheur ne vise à rien moins qu'à nier Dieu, qu'à détrôner Dieu... En principe, cela peut être vrai; en fait, les choses ne se passent pas toujours avec cette précision et cette rigueur de mauvais vouloir. Un pauvre être succombe aux tentations qui l'obsèdent, et tout en succombant, s'accuse, regrette, gémit, pleure. Nulle perspicacité humaine ne viendrait à bout d'analyser une situation aussi embrouillée et touffue, ni de dresser le compte exact des éléments contradictoires dont elle se compose. Le Père, « qui voit dans le secret, » ne se trompe pas. Il sait dans quelles proportions le mal et le correctif du mal se rencontrent, jusqu'où doit aller sa justice, où peut commencer sa miséricorde.

Serait-ce du relaxisme que de tenir ce langage, et d'ouvrir, même dans les occurrences les plus graves, cette porte à la confiance pour les malheureux pécheurs? Je ne le pense pas. Je retirerais, je démentirais sans hésiter, ce que je viens de dire, si la moindre atteinte au respect de la sainteté de Dieu s'y cachait. Mais comment nier que le péché ne soit quelquefois, même souvent, même le plus souvent, un enchevêtrement de mouvements et de volontés contradictoires, au lieu d'être une malice transparente et simple? Et dès lors, pourquoi ne pas admettre le béné-

fice de la pénétration absolument sûre d'elle-même de Celui qui sonde les reins et les cœurs ?

La casuistique a sa raison d'être. Elle pose des principes. Mais de l'application de ces principes, mais de l'échelle graduée des responsabilités, mais de l'infinie diversité des circonstances atténuantes, Dieu seul est juge. *Pater, qui videt in abscondito.*

Chère, mille fois chère consolation ! Mon Père des cieux, je n'ai point la témérité de vouloir me disculper, ni de me faire moins coupable, moins pécheur que je ne suis ; seulement c'est, dans ma misère dont je souffre, toute une félicité de pouvoir penser que vous, infailible Voyant de ma situation telle qu'elle est, vous découvrez des motifs ignorés des hommes, ignorés de moi-même, de tempérer à mon égard la rigueur de votre justice. Il me serait si doux de croire que je vous ai moins offensé !

## II

Ne nous attardons pas davantage à ces préliminaires de notre méditation. Venons au détail des recommandations de Notre-Seigneur, mentionnées trois fois de suite, dans le sixième chapitre de l'évangile de saint Matthieu.

*Cum oratis, non eritis sicut hypocritæ, qui amant in synagogis et in angulis platearum stan-*

*tes orare, ut videantur ab hominibus. Amen, dico vobis, receperunt mercedem suam... Tu autem, cum oraveris, intra in cubiculum tuum, et, clauso ostio, ora Patrem in abscondito, et Pater tuus, qui videt in abscondito, reddet tibi<sup>1</sup>.*

Dégageons de ce langage du Christ la part de sévérité et de quasi indignation qui vise l'insupportable manie d'étalage propre aux Pharisiens. Disons une fois de plus qu'elle ne s'adresse pas à nous. Nous ne faisons point montre, Dieu merci, de notre prière et de notre piété devant les foules ; nous n'avons pas même la tentation de le faire. Répétons aussi que les invectives de Jésus ne vont pas à discréditer la légitimité du culte extérieur. Il serait inutile avec vous, messieurs et vénérés confrères, même déplacé d'insister sur ce point. Ne prenons que ce qui nous regarde et nous peut être utile, savoir : la nécessité d'introduire dans nos vies l'estime, le goût et la pratique de la prière intime et secrète.

Oui, Dieu, qui nous est présent toujours et partout ; Dieu, qui informe notre âme comme notre âme informe notre corps, pour parler le langage de l'école ; Dieu, en qui nous vivons, nous nous mouvons et nous sommes : *In ipso vivimus, movemur et sumus*<sup>2</sup> ; Dieu attend de nous que nous nous entretenions avec lui le plus souvent possible, presque incessamment, dans une sorte d'épanchement familial. Personne ne

<sup>1</sup> Matth. vi, 5, 6. — <sup>2</sup> Act. Apost. xvii, 28.

saura que nous nous acquittons du premier de nos devoirs religieux. Nous n'attirerons en ces moments de choix l'attention de personne; nous n'édifierons aucun de ceux qui nous entourent. Tout se passera entre le Père et nous. Il nous saura gré de notre empressement à le chercher. Il nous sera doux de reprendre notre colloque avec lui.

*Clauso ostio.* Notre âme, habituellement ouverte et dispersée, se recueillera. Nous ne formulerons pas beaucoup de mots : *nolite multum loqui*<sup>1</sup>; nous ne pécherons par aucun excès de verbiage *in multiloquio*<sup>2</sup>; nous n'en aurons pas le loisir. Notre prière, écho du meilleur de notre foi, se résumera en quelques accents simples et émus, *clamor meus ad te veniat*<sup>3</sup>, nous dirons :

Mon Dieu ! je crois que vous êtes. Je jouis de penser que vous êtes. Je proteste contre tous les athéismes de tous noms et de tous degrés, passés, présents et futurs.

Mon Dieu ! j'affirme que vous avez pour moi, votre créature, les inclinations bénies d'un père et que vous m'autorisez à me dire votre enfant : *Videte qualem caritatem dedit nobis Pater, ut filii Dei nominemur et simus*<sup>4</sup>. Je professe que vous veillez sur ma vie; que, dans les événements qui la remplissent, vous disposez tout pour votre gloire et mon bien; que dès lors m'abandonner

<sup>1</sup> Matth. vi, 7. — <sup>2</sup> Matth. vi, 7. — <sup>3</sup> Psalm. cx, 2. —

<sup>4</sup> I Joan. iii, 1.

sans réserve à votre Providence, est mon plus élémentaire devoir.

Mon Dieu ! je déclare que je n'ai rien que je me sois donné et qui m'appartienne en propre, que je tiens de vous chacune de mes facultés et de mes puissances, que ce serait de ma part un non-sens et une félonie de me faire, moi, pur néant, le terme de mon activité.

Mon Dieu ! je confesse que je suis un pécheur, que j'ai eu des milliers de fois l'audace d'opposer ma volonté mauvaise à votre volonté sainte, et que j'ai un immense besoin de votre pardon.

Mon Dieu ! ce pardon nécessaire, j'ose le réclamer, j'ose l'attendre, parce que Jésus votre Fils bien-aimé, Jésus, mon doux et généreux frère, l'a mérité pour moi au prix de son immolation rédemptrice.

Mon Dieu ! j'ai faim et soif de l'avènement de votre règne au milieu des hommes, et de me représenter que vous m'avez éternellement choisi pour l'honneur d'y concourir par mon sacerdoce m'est une dignité et une félicité sans nom.

Mon Dieu ! je vous aime. D'incessantes contradictions entre mes sentiments et mes actes devraient m'interdire cette effusion attendrie. Mais vous, qui voyez dans le secret, vous m'êtes témoin que je ne mens pas.

Mon Dieu ! il me tarde de vous connaître, de vous voir, de vous posséder. Vous pressentir à travers le voile de votre création; vous entendre à travers votre Révélation; vous sentir près de

moi, dans ma consciencé, ne me suffit pas. J'aspire à m'unir à vous. Et puisqu'il faut mourir pour réaliser cette union, ineffable terme de ma destinée, raison d'être de mon existence, je souris par avance à la mort.

Oh! les belles et fécondes communications de Dieu à nous, de nous à Dieu, dans ces moments privilégiés qu'il ne tient qu'à nous de multiplier de plus en plus, même au milieu des occupations les plus absorbantes, jusqu'à leur imprimer une sorte de continuité morale. Oh! la simple sûre et noble religion, semblable, — moins la perfection, cela va de soi, — à la religion de Jésus.

Jésus homme, du premier au dernier souffle de sa vie, quelles que fussent pour lui les conditions extérieures du moment, à Nazareth, quand il peinait comme un manouvrier sur une tâche vulgaire; pendant son ministère public, quand il enseignait les foules, guérissait les malades, remettait les péchés: Jésus n'a pas un instant cessé d'être ainsi en relations intimes avec son Père. Son activité ne s'exerçait jamais aux dépens de son recueillement. Il menait de front la communion au Père et le don de soi aux exigences de ses fonctions. Pour retrouver le Père, il n'avait pas besoin de se ressaisir. Il lui demeurait constamment et nécessairement attaché, comme le rayon de lumière, bien qu'il s'épanouisse au dehors, demeure fixé et inhérent au foyer. C'est là ce qu'il appelait, dans son entre-

tien avec la Samaritaine, « adorer en esprit et en vérité. » Et c'est l'idéal religieux par excellence. Nous ne saurions prétendre à le réaliser pleinement pour notre compte, messieurs et vénérés confrères; mais qui ne voit et ne sent qu'il faut du moins chercher à nous en rapprocher toujours plus, par un intelligent et persévérant effort? *Ora Patrem in abscondito; Pater tuus, qui videt in abscondito, reddet tibi.*

## III

Ce qui, dans l'évangile de saint Matthieu, précède les recommandations de Jésus-Christ sur la prière au sens que nous venons de dire, *clauso ostio*, ce sont les recommandations sur le précepte de la charité et sur l'aumône.

*Cum ergo facis eleemosynam, noli tuba canere ante te, sicut hypocritæ faciunt in synagógis et in vicis, ut honorificentur ab hominibus. Amen, dico vobis, receperunt mercedem suam... Te autem faciente eleemosynam, nesciat sinistra tua quid faciat dextera tua, ut sit eleemosyna tua in abscondito, et Pater tuus, qui videt in abscondito, reddet tibi<sup>1</sup>.*

Même remarque que tout à l'heure, messieurs

<sup>1</sup> Matth. vi, 2, 3, 4.



et vénérés confrères ; tout ne s'applique pas à nous dans ce texte. Les parades de générosité ne sont pas notre fait. Nous devons tirer du langage de Notre-Seigneur beaucoup plus un enseignement éloigné que littéral.

« Faire l'aumône dans le secret. » L'aumône est mal vue de nos jours. On en signale volontiers les inconvénients. On la dénonce comme un abus. On démontre qu'elle humilie et froisse la dignité du malheureux, qu'elle l'habitue à la paresse, qu'elle le pousse à la duplicité, que sais-je encore ? On parle bruyamment de la supprimer et de lui substituer de plus nobles moyens de venir en aide au prochain, le droit au travail, par exemple. Comme si tous les malheureux étaient capables de travailler, comme si les neuf dixièmes d'entre eux ne manquaient pas du nécessaire, précisément parce que les infirmités, les maladies, l'âge, leur rendent impossible une tâche soutenue et rémunératrice. Si l'aumône était chose mauvaise et regrettable en soi, l'Évangile ne l'aurait pas élevée à la hauteur d'un devoir. Le célèbre chapitre xxv de saint Matthieu n'existerait pas. En attendant l'âge d'or des réformes humanitaires, nous continuerons de croire à la légitimité de l'aumône, et, tout en l'exerçant avec les contrôles et les précautions désirables, nous continuerons de la pratiquer.

Un prêtre, quel qu'il soit, à plus forte raison un prêtre engagé dans le ministère paroissial,

doit se faire de l'aumône une obligation impérieuse. On demande pourquoi, au chapitre de l'évangile de saint Matthieu que je viens de rappeler, Jésus-Christ, parlant des sévérités du jugement, insiste à dire qu'elles se produiront sur le précepte observé ou négligé de l'aumône. C'est parce que dans l'accomplissement du grand devoir de la charité, l'aumône représentant le minimum de ce qu'il faut faire, si ce minimum n'a pas été rempli, on est décidément coupable. Le véritable amour du prochain consiste à se donner soi-même pour lui, *nos debemus pro fratribus animas ponere*<sup>1</sup>, ou à donner quelque chose de soi, quelque chose de sa vie. Tous ne sont pas appelés à cette perfection désirable. Au moins devons-nous consciencieusement nous acquitter de cette part de détachement au profit de nos frères, que l'aumône représente. Gardons-nous, messieurs, de nous dérober à des exigences aussi motivées ; gardons-nous de les prêcher aux fidèles et de ne pas nous en faire pour nous-mêmes une loi sérieuse et respectée.

Dans la mesure de nos ressources, nous pratiquerons donc l'aumône. A vrai dire, nous la pratiquons. J'aime à croire que nous n'hésitons pas à suivre les inspirations d'une générosité réellement sacerdotale, c'est-à-dire à nous imposer, pour assister autrui, des retranchements

<sup>1</sup> I Joan. III, 16.

de bien-être sous une forme ou sous l'autre et de coûteuses privations.

Là n'est pas en ce moment la question. Ce que je me permets de vous suggérer, messieurs et vénérés confrères, au nom de la parole évangélique, *in abscondito*, dont nous voulons nous approprier le sens, c'est de vous réserver, parmi les aumônes extérieures et publiques qui sont dans vos habitudes, des aumônes bien cachées, bien secrètes, inaperçues de tous, et dont vous n'avez à attendre devant les hommes aucun renom avantageux et flatteur. Certes, vous le savez comme moi et mieux que moi, vous surtout, prêtres des paroisses, les occasions ne manquent pas. Que de misères dissimulées et touchantes, tantôt prolongées, tantôt de circonstance, auxquelles un secours officiel répugnerait, et qui attendent le don de la main droite que la main gauche ignore! Entrez dans la demeure; passez en faisant le bien; relevez ces pauvres courages abattus et près de fléchir. Doublez pour ces infortunés le prix de votre assistance par la discrétion et la délicatesse de vos procédés. « Le Père, qui voit dans le secret, » vous bénira.

Et si, de vous-mêmes, vous ne pouvez pas subvenir aux nécessités de ce genre, ce qui doit arriver souvent, étant donné la modicité de votre budget de curé ou de vicaire, consentez à vous faire quêteurs auprès de ceux qui sont plus favorisés que vous des biens de ce monde. Il vous coûtera de tenter cette démarche, d'écrire

cette lettre, de réitérer cette requête. Vous souffrirez d'avoir à essayer un refus. Ne vous lassez pas; on a besoin de vous, on compte sur vous. Multipliez sans bruit vos instances et vos industries saintes, pour mener à bien votre rôle de représentant anonyme de la Providence.

L'aumône proprement dite, l'aumône pécuniaire, n'est pas la seule que vous puissiez et deviez exercer ainsi. Peut-être trouverez-vous que j'interprète trop librement le conseil du divin Maître. Il me semble que sa recommandation vaut non seulement pour les assistances matérielles, mais pour votre ministère en toute occurrence. Je crois que dans la pratique de votre charité à l'égard du prochain, vous avez mille et mille occasions de joindre au dévouement visible le dévouement caché, et qu'il vous faut aimer de le faire.

L'aumône de votre foi, messieurs! Vous donnez habituellement, du haut de la chaire, le trésor de vos croyances. Qu'il y ait des jours et des heures où vous chercherez à conquérir telle ou telle âme par une forme ou l'autre d'un zèle intelligent que nul ne connaîtra. Une visite, une conversation, l'expression émue d'un désir dont la sincérité ira au cœur, la pitié pour une souffrance plus amère, des félicitations pour une joie de famille, autant de moyens de rappeler à cet égaré, à cet oublieux, à cet indifférent riche ou pauvre, les pensées religieuses, de lui en inspirer l'estime et de l'y ramener.

L'aumône de vos prières! Vous priez publiquement à l'église, au moins chaque dimanche, devant l'assemblée des fidèles, pour les besoins temporels et spirituels de tous vos paroissiens. Vous le faites chaque jour à la messe, moins officiellement et déjà en secret. Ayez, en des moments de piété très intimes à l'autel ou pendant votre action de grâces ou à votre visite du saint Sacrement, une prière plus pressante pour ce vieillard qui tarde de se convertir, pour ce père et cette mère de famille que le découragement menace au milieu des difficultés de leur laborieuse tâche, pour ce jeune homme qui se perd, pour cette jeune fille que les fascinations du monde ébranlent et détachent de sa première ferveur, pour cet enfant qui va quitter le village et courir les dangers de la vie libre à travers les plus funestes influences.

L'aumône de vos conseils, de vos conseils, non plus adressés à tous indistinctement au saint lieu, mais proposés et comme murmurés doucement et à voix basse, à la maison. Vous choisirez votre moment. Vous parlerez moins sur le ton de l'autorité qu'avec l'accent d'une bonté paternelle. Ce que vous direz ira droit au but, précisément parce que vous le direz à bon escient et dans tout le minutieux détail qu'exigeront les circonstances. Vous ne risquerez pas de froisser, parce que tout restera intime. On vous saura gré et de l'intérêt que vous témoignerez et de la réserve dont vous ferez preuve.

L'aumône de votre influence pour rétablir ou maintenir la paix au foyer domestique ou parmi vos frères du sacerdoce! *Beati pacifici*: d'après le texte grec plus expressif, heureux ceux qui s'emploient à faire régner autour d'eux la paix, εἰρηνοποιοί. Des recommandations générales sur l'union et la concorde, c'est bien quelque chose; mais qu'un appel privé, délicatement ménagé, venant à propos, enveloppé de bienveillance, vaut donc mieux encore! Dans le seul à seul, vous serez plus à l'aise. Vous écouterez les griefs dont ces époux, ces parents, ce curé, ce vicaire, croient avoir le droit de se prévaloir. Vous y répondrez. Votre impartialité s'imposera. La bonne inspiration d'amitié qui vous pousse touchera. On se rendra à vos représentations intimes, alors qu'on fût demeuré indéfiniment rebelle ou indifférent à vos observations publiques.

Voilà quelques exemples, messieurs et vénérés confrères. S'il le fallait, j'en produirais beaucoup d'autres. Ceux-là suffisent. Vous aurez parfaitement saisi ce que je veux dire, savoir, que très souvent, presque incessamment, votre ministère de charité morale, tout aussi bien que l'exercice de votre charité matérielle et pécuniaire, peut se produire en secret, *in abscondito*. L'œuvre extérieure a pour complément l'œuvre cachée. L'Évangile permet de croire que c'est la seconde, à tout prendre, que Dieu regarde et bénit de préférence. *Pater tuus, qui videt in abscondito, reddet tibi.*

## IV

La pénitence enfin, comme la prière et la charité, devra s'entourer de silence et de discrétion :

*Cum jejunatis, nolite fieri sicut hypocritæ, tristes: exterminant enim faciem suam, ut appareant hominibus jejunantes...; tu autem, cum jejunas, unge caput tuum, et faciem tuam lava. Ne videaris hominibus jejunans, sed Patri tuo, qui est in abscondito: et Pater, tuus qui videt in abscondito, reddet tibi<sup>1</sup>.*

Pour la troisième fois, constatons que la teneur littérale de la sévère admonestation de Jésus ne nous regarde pas. Essayons de discerner l'esprit et de retenir ce qui nous convient.

Le jeûne, l'abstinence, les mortifications disciplinaires de l'Église..., que d'objections soulevées contre l'idée et le fait, contre la théorie et la pratique! En quoi le retranchement de telle quantité ou de telle qualité de nourriture peut-il honorer Dieu? Qu'est-ce qu'une souffrance corporelle, chose physique, a de commun avec la réparation du péché, chose morale? Il y a une explication bien simple, mille fois produite,

<sup>1</sup> Matth. vi, 16, 17, 18.

dont on ne daigne pas tenir compte et qu'il faut sans cesse répéter. Sans doute la première réparation du péché, c'est le repentir : *sacrificium Deo spiritus contribulatus*, comme nous le rappelions hier. Mais le péché, le plus souvent, tout issu qu'il soit en principe de l'âme et de la volonté, ayant le corps pour instrument et pour complice, il est rationnel que ce dernier concoure à la réparation de même qu'il a concouru à la faute. L'homme, quand il pèche, ne scinde pas en deux sa nature. C'est avec son être tout entier qu'il transgresse la loi; c'est avec son être tout entier qu'il doit subir les conséquences de cette transgression.

Jésus-Christ a donné l'exemple. Lui, qui n'était pas pécheur, mais qui expiait pour le péché du monde, a poussé jusqu'à l'agonie, au jardin des Olives, l'intensité de sa contrition en même temps qu'il a livré à la flagellation du prétoire et à la crucifixion du Calvaire son corps virginal.

Dès les origines chrétiennes, les vaillants, les généreux, le regard fixé sur le divin modèle, se sont épris de la mortification jusqu'à en faire la règle accoutumée de leur vie. Aujourd'hui encore, d'innombrables communautés religieuses d'hommes et de femmes perpétuent ces traditions, se vouent librement par esprit de pénitence, pour l'expiation du péché du monde, à la continuité des austérités les plus rigoureuses.

Nous autres, simples fidèles, prêtres séculiers, nous nous en tirons à moins de frais.

La discipline de l'Église, si extraordinairement adoucie, ne garde pour ainsi dire plus que les vestiges des institutions primitives. Le dogme reste immuable, la discipline varie. Les applications populaires en ont été modifiées; elles le seront peut-être encore. Aujourd'hui, ce qui reste de nos jeûnes et de nos abstinences aurait stupéfait des chrétiens des premiers siècles. Raison de plus pour que nous nous montrions scrupuleusement fidèles à les observer. Inutile d'ajouter que nous ne prendrons pas des airs abattus et languissants, *exterminant facies suas*. Vraiment il n'y a pas de quoi.

Cela dit, ne pensez-vous pas, messieurs et vénérés confrères, que la privation d'aliments de telle ou telle nature, la privation même de tout aliment à certains jours, n'est point le seul jeûne ni la seule abstinence que nous puissions observer? Un prêtre, dans son presbytère, donne à ceux qui l'entourent l'édification d'une observation scrupuleuse des lois de l'Église. Sa santé, qui est excellente, lui permet de jeûner exactement pendant le carême, aux vigiles, aux quatre-temps. Les paroissiens connaissent ses habitudes et l'estiment pour sa ponctualité à s'y tenir. Sera-ce tout? Ne pourra-t-il pas introduire régulièrement dans sa vie, à l'insu du public, à l'insu même de sa servante, certaines privations qu'il variera, s'il le faut, pour dérouter encore mieux l'attention et la curiosité? La sobriété ordinaire, que la simple dignité humaine

lui commande, ne pourra-t-elle pas se doser pour lui d'un peu de mortification journalière? Lui suffira-t-il de se conduire à la façon d'un laïque bien élevé et qui se respecte? N'éprouvera-t-il pas le besoin, lui prêtre, de dépasser cette mesure et de faire quelque chose de plus? Que d'occasions silencieuses, que de faciles moyens de plaire à Celui qui voit dans le secret! *Pater tuus, qui videt in abscondito.*

Et puis aux mortifications matérielles il joindra une foule de mortifications plus insaisissables encore de l'esprit, de l'amour-propre, du cœur. Il y a des empressements de lecture, des agréments de relations, des revanches de discussion, des vanités de langage, des satisfactions de sensibilité dont il saura et voudra toujours plus se départir. Et cela toujours pour que Dieu, seul témoin de ses actes, soit satisfait.

Ces industries pieuses, un bon nombre de prêtres les connaissent et les pratiquent, sans nulle étroitesse d'esprit, sans fausse estime d'eux-mêmes non plus. Ils obéissent simplement et humblement à un attrait qu'ils ressentent, et dont la grâce leur est méritée par leurs généreuses dispositions.

Autre chose, et c'est par où je termine. En dehors des mortifications proprement dites auxquelles je viens de faire allusion, n'existe-t-il pas, pour chacun de nous, un moyen fréquent, constant, de nous renoncer nous-mêmes, une privation de tous les jours et de toutes les

heures très secrète, très ignorée des hommes, et que le Père des cieux voit avec complaisance?

Quand nous souffrons d'une peine ou d'une autre, physique ou morale, naturelle ou surnaturelle, nous pouvons nous conduire de deux façons très diverses : ou bien nous plaindre bruyamment et chercher à nous faire plaindre, mendiant en quelque sorte l'attention de l'entourage, laquelle nous soulage moins qu'elle ne nous flatte; ou bien, nous tenir sous le seul regard de Dieu, n'attendant que de lui notre consolation. N'est-il pas manifeste que l'une des deux attitudes est incomparablement meilleure que l'autre, celle-ci que celle-là, et qu'elle rentre en plein dans le sens du conseil évangélique? Oui, le chrétien, oui, le prêtre qui s'habitue à se priver volontairement de la compassion humaine, — sans l'éloigner ni l'éconduire de parti pris, certes, — mais parce qu'il préfère garder, pour le Père des cieux tout seul, l'austère parfum de sa douleur, incontestablement est dans la voie des progrès spirituels et de la sainteté. C'est une mortification de choix, que ce courage modeste et soutenu. *Ne videaris hominibus jejunans, sed Patri tuo, qui est in abscondito : et Pater tuus, qui videt in abscondito, reddet tibi. Amen.*

## INSTRUCTION DE 40 HEURES

### JÉSUS-CHRIST ADORATEUR EN ESPRIT ET EN VÉRITÉ

(VERI ADORATORES ADORABUNT IN SPIRITU ET VERITATE)

*Venit hora, et nunc est, quando veri adoratores adorabunt Patrem in spiritu et veritate. Nam et Pater tales querit qui adorent eum.*

(Joan. iv, 23.)

MESSIEURS ET VÉNÉRÉS CONFRÈRES,

Hier nous avons étudié, en Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'adversaire du péché et le réparateur du péché. Quelles conséquences découlaient pour nous de chacune de ces deux méditations, j'espère que vous vous en serez aisément rendu compte. Aujourd'hui, je viens proposer à votre plus religieuse attention un autre aspect du sacerdoce du Christ, une autre de ses fonctions de prêtre. J'entreprends de vous parler de Jésus adorateur. Nous consacrerons à ce grand sujet l'entretien de ce matin et l'entretien de ce soir.

heures très secrète, très ignorée des hommes, et que le Père des cieux voit avec complaisance?

Quand nous souffrons d'une peine ou d'une autre, physique ou morale, naturelle ou surnaturelle, nous pouvons nous conduire de deux façons très diverses : ou bien nous plaindre bruyamment et chercher à nous faire plaindre, mendiant en quelque sorte l'attention de l'entourage, laquelle nous soulage moins qu'elle ne nous flatte; ou bien, nous tenir sous le seul regard de Dieu, n'attendant que de lui notre consolation. N'est-il pas manifeste que l'une des deux attitudes est incomparablement meilleure que l'autre, celle-ci que celle-là, et qu'elle rentre en plein dans le sens du conseil évangélique? Oui, le chrétien, oui, le prêtre qui s'habitue à se priver volontairement de la compassion humaine, — sans l'éloigner ni l'éconduire de parti pris, certes, — mais parce qu'il préfère garder, pour le Père des cieux tout seul, l'austère parfum de sa douleur, incontestablement est dans la voie des progrès spirituels et de la sainteté. C'est une mortification de choix, que ce courage modeste et soutenu. *Ne videaris hominibus jejunans, sed Patri tuo, qui est in abscondito : et Pater tuus, qui videt in abscondito, reddet tibi. Amen.*

## INSTRUCTION DE 40 HEURES

### JÉSUS-CHRIST ADORATEUR EN ESPRIT ET EN VÉRITÉ

(VERI ADORATORES ADORABUNT IN SPIRITU ET VERITATE)

*Venit hora, et nunc est, quando veri adoratores adorabunt Patrem in spiritu et veritate. Nam et Pater tales querit qui adorent eum.*

(Joan. iv, 23.)

MESSIEURS ET VÉNÉRÉS CONFRÈRES,

Hier nous avons étudié, en Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'adversaire du péché et le réparateur du péché. Quelles conséquences découlaient pour nous de chacune de ces deux méditations, j'espère que vous vous en serez aisément rendu compte. Aujourd'hui, je viens proposer à votre plus religieuse attention un autre aspect du sacerdoce du Christ, une autre de ses fonctions de prêtre. J'entreprends de vous parler de Jésus adorateur. Nous consacrerons à ce grand sujet l'entretien de ce matin et l'entretien de ce soir.

## I

J'ai dit, messieurs: Jésus adorateur, pour circonscrire en des limites précises ce que j'ai l'intention de vous rappeler, savoir: l'hommage supérieur, l'hommage intelligent, plénier, parfait et définitif, que Jésus-homme n'a pas cessé de rendre à Dieu et qui fut, avec l'expiation du péché, le centre et l'âme de toute sa religion.

Accordons-nous d'abord la satisfaction pieuse de relire ensemble le passage entier du quatrième chapitre de saint Jean, d'où j'ai détaché le texte cité tout à l'heure, afin de mieux saisir la haute portée du langage tenu par Notre-Seigneur à la Samaritaine.

Est-ce pour échapper à une confusion pénible, née soudainement en elle de la clairvoyance et des révélations de son interlocuteur sur son inconduite, que la pauvre femme se met à parler du culte de Garizim ou de Jérusalem? Quelques exégètes contemporains n'ont pas craint de le supposer. Rien n'est moins vraisemblable. La plupart des interprètes des saints évangiles pensent autrement. Non, lorsqu'elle interroge comme elle le fait l'étranger qu'elle a devant elle, la Samaritaine n'essaye pas de se dérober par une diversion habile. « Comprenant que Jésus est un pro-

phète, elle utilise sa présence pour acquérir une connaissance certaine sur un point capital, très discuté entre les Juifs et les Samaritains. Tout porte à croire en outre qu'elle se proposait un but pratique, celui d'honorer Dieu à l'endroit voulu par Dieu, afin de mieux obtenir ainsi le pardon de ses fautes<sup>1</sup>. »

Quoi qu'il en soit, Jésus la suit sur le terrain où elle se place et en prend occasion de faire une de ces déclarations solennelles qui dépassent de beaucoup la circonstance où elles se produisent et ne vont à rien moins qu'à redresser pour toujours l'idée religieuse faussée et compromise.

« Femme, croyez-moi, l'heure vient où vous n'adorerez le Père ni sur cette montagne (que vous me montrez du geste, là, près de nous) ni à Jérusalem. » Le vrai culte désormais ne se rencontrera ni dans le judaïsme schismatique de Samarie, ni dans le judaïsme orthodoxe de Jérusalem. Ces limites étroites vont tomber.

« Vous, vous adorez ce que vous ne connaissez pas. » Vous n'acceptez point d'autres livres sacrés que le Pentateuque. Vous négligez les révélations ultérieures qui vous donneraient le

<sup>1</sup> *Évangile selon S. Jean, introduction critique et commentaires*, par M. Fillion, prêtre de Saint-Sulpice. Nous nous sommes très souvent et très utilement servi dans toutes nos prédications des travaux de M. Fillion sur les évangiles; nous nous faisons un devoir de remercier ici le savant commentateur, que tant de liens rattachent au diocèse d'Autun, des services qu'il nous a rendus.



surcroît de la connaissance divine des choses. « Nous, nous adorons ce que nous connaissons. » Nous possédons, à travers les âges et dans tous les écrits inspirés, la Révélation intégrale. Nous savons que c'est du milieu de nous que surgira le Sauveur.

Et c'est alors que Jésus ajoute : « L'heure vient, elle est déjà venue, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité. Le Père cherche ceux qui l'adorent ainsi. Dieu est esprit et vérité ; il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité. »

C'est comme s'il eût dit : Quelle que soit la supériorité du culte judaïque sur le culte samaritain, il devra disparaître aussi bien que lui, pour faire place à une religion nouvelle et meilleure, à une plus parfaite adoration. Il faudra désormais adorer « en esprit ». Jusque-là on s'est contenté d'immolations matérielles et sanglantes ; on s'est renfermé dans un lieu plutôt que dans un autre. Cela ne saurait suffire. C'est l'âme, c'est la conscience, c'est « l'esprit », qui sont le vrai sanctuaire des relations de l'homme avec Dieu. Il faudra désormais adorer « en vérité ». Jusque-là les offrandes, les libations, les holocaustes, ont été la préfiguration et l'ébauche du grand sacrifice que Dieu réclame. Les figures et les ombres vont faire place à la réalité sublime. A la nature toute spirituelle de Dieu doivent correspondre les hommages moins élémentaires et moins matériels que ceux du passé.

« L'heure vient, elle est déjà venue où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité... » Messieurs et vénérés confrères, — je vous le demande instamment, et ce n'est point là, de ma part, un procédé oratoire, — essayons de nous recueillir, d'entrer en une sainte admiration, une admiration intelligente et émue, au souvenir du lieu, du jour et de l'heure où Jésus laissa tomber de ses lèvres ces quelques paroles immenses dans leur brièveté ; cherchons à nous représenter avec quelle gravité, quelle dignité, quelle vénération et aussi quelle joie profonde, il dut les adresser à la plus humble des créatures, une ménagère qui puisait de l'eau pour les besoins de sa maison, mais, dans le vrai, à l'humanité tout entière jusqu'à la consommation des temps.

Enfin ! des jours meilleurs se lèvent. Enfin ! Dieu sera connu et adoré comme il le désire.

Le Christ, dans son entretien avec la Samaritaine, ne fait allusion qu'aux insuffisances religieuses locales. Comment douter que sa pensée ne se porte vers toutes les lamentables ignorances de Dieu qui déshonorent la conscience humaine ? Vous savez l'histoire, messieurs ; souvenez-vous de l'état des croyances du genre humain à l'époque où vécut Jésus-Christ. Sur un point du globe, une poignée de Sémites qui ont gardé la notion du Dieu unique, personnel et vivant, mais qui de plus en plus embarrassent et étouffent leur religion dans un formalisme étroit ; partout ailleurs, dans le reste de la famille humaine, la

nuit, l'erreur, la parodie humiliante de Dieu et de l'adoration due à Dieu. Tandis que l'Orient s'abîme dans un panthéisme qui pousse ses adeptes à l'extinction systématique et raffinée non seulement de la vie physique, mais de la vie intellectuelle et morale, mais de toute vie, s'il était possible, au profit du retour à l'impersonnalité et au néant, l'Occident prostitue ses hommages aux innombrables fantômes d'un polythéisme qu'il s'est amusé à inventer, moitié en divinisant les forces de la nature, moitié en élevant aux honneurs de l'apothéose les héros fameux, leur célébrité ne vint-elle que de leurs vices. Ça et là, quelques éclairs qui sillonnent cette nuit noire. Trois ou quatre grands génies qui se plaignent, qui s'élancent d'instinct vers la notion de l'unique Dieu vivant, mais sans parvenir à l'atteindre ni à l'êtreindre.

Ce que nous pouvons connaître de l'état intellectuel et religieux du monde au temps de Jésus, Jésus le connaissait. Et combien mieux que nous, incomparablement mieux que nous ! La hardiesse de quelques-uns des critiques du jour n'a pas reculé devant l'hypothèse de voyages accomplis par le Christ un peu de tous côtés, pour s'initier aux doctrines régnantes. Ceci est de la haute fantaisie. A partir du retour de l'Égypte, Jésus n'a pas quitté Nazareth ni interrompu son obscur métier de charpentier-forgeron. L'Évangile en fait foi. La tradition l'enseigne. Pour posséder à fond la science des croyances, des idées, des

mœurs intellectuelles et religieuses de l'humanité, Jésus n'avait nul besoin d'étudier dans le passé les annales des peuples, ni dans le présent de visiter le monde asiatique ou hellénique. L'âme tout entière de la race d'Adam lui était connue. Sa science innée pénétrait l'histoire.

Et c'est précisément du milieu de la constatation douloureuse de l'immense et universel oubli de Dieu qu'il disait : « L'heure vient, elle est déjà venue, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité. »

Le premier des vrais adorateurs, le plus grand, le plus parfait, le seul absolument parfait, c'était Lui.

Jésus adorateur ! Autant que notre faible perception de si sublimes choses nous le permettra, cherchons à comprendre, messieurs et vénérés confrères.

Tout ce qu'une intelligence créée peut avoir de plus achevé se trouvait en Jésus au service des exigences et des droits de la religion. *Immola Deo sacrificium laudis, et redde Altissimo vota tua*<sup>1</sup>. Son âme n'était qu'un cantique, qu'un hymne, qu'une extase. Il célébrait, — avec quelle intensité d'hommages ! — l'Être de Dieu, son existence méconnue, son essence ignorée, sa réalité telle qu'elle est, *sicuti est*. Il célébrait les attributs de Dieu : son aséité glorieuse, le premier de ses titres : *Ego sum qui sum*<sup>2</sup> ; sa nature

<sup>1</sup> Psalm. XLIX, 14. — <sup>2</sup> Exod. III, 2.

propre et incommunicable de cause spontanée qui ne relève d'aucune cause; sa puissance et sa fécondité, sources de la vie universelle; sa majestueuse éternité, d'où il domine le temps et la succession de tout ce qui naît et de tout ce qui meurt dans le temps; sa providence paternelle, penchée sur la création entière depuis l'atome jusqu'aux soleils, penchée de préférence sur l'homme et l'ange, rois de la création; son amour de l'homme déchu, qui le portait à le relever de sa déchéance au prix de l'Incarnation et de la Rédemption: *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret*<sup>1</sup>; sa sainteté innombrable, type de toutes les lois de la conscience, sur la terre et dans le ciel; sa science absolue, qui embrasse le vaste mystère des choses et les secrets de l'âme libre, plus impénétrable encore que le cosmos. Rien n'échappait de ces magnificences à la pensée et au regard de Jésus, et le culte qu'il leur rendait jaillissait des profondeurs de son être.

Quelle intensité d'adoration, et quelle continuité!

Depuis le premier éveil de sa vie humaine, sur la paille de la crèche, même avant que de naître, dans le sein de Marie, jusqu'à la dernière pulsation de son cœur sur la croix, Jésus n'a pas un seul moment cessé d'adorer le Père en esprit et en vérité. Il y avait des heures et des

<sup>1</sup> Joan. III, 16.

circonstances déterminées, où il paraissait s'acquiescer de ce devoir à la façon de l'entourage fidèle, quand il allait de Nazareth à Jérusalem pour la Pâque, pendant ses années de vie obscure; quand, au cours de son ministère public, il se retirait sur la montagne pour prier ou se rendait au Temple. Mais ces dehors officiels n'étaient rien comparés à l'exercice de ses adorations privées et cachées, lesquelles, répétons-le, ne s'interrompaient jamais. Non, rien jamais ne nuisait à son recueillement, ni de fuir en Égypte, ni de façonner de ses mains dans l'atelier de Joseph le fer ou le bois, ni de parcourir la Galilée et la Judée en prêchant et en guérissant les malades, ni d'avoir affaire à ses disciples, peu intelligents et peu généreux, ou aux Pharisiens jaloux, rien ne le détournait de sa belle religion intime. Sans aucune distraction, sans nulle humiliante intermittence, sans qu'il eût besoin de se ressaisir au saint des saints de son âme, il demeurait occupé des droits de son Père, toujours, partout, et ne cessait pas de les honorer par l'assiduité de ses hommages.

Et quelle piété encore! Je veux dire que le culte et les adorations de Jésus ne procédaient pas seulement de ses puissances intellectuelles, mais aussi de ses puissances effectives. C'était bien chez lui que la science « se tournait à aimer ». Les hautes lumières de son esprit échauffaient et embrasaient son cœur. De toute la plénitude de son être humain, il se portait vers Dieu, réali-

sant la perfection même du premier et du plus grand commandement : *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo et ex tota anima tua, et ex tota fortitudine tua*<sup>1</sup>.

La plénitude de son être humain, ... ce n'est pas assez dire. N'oublions pas, messieurs et vénérés confrères, qu'en Jésus l'activité humaine quelle qu'elle fût, les opérations humaines les plus diverses, se « terminaient » à la personne même du Verbe, étaient informées par le Moi divin tout seul, et recevaient de là une valeur infinie. Il n'en allait pas autrement de l'adoration du Christ que de ses autres œuvres. Produite par une puissance humaine, ayant pour théâtre et pour instrument une nature humaine, elle s'épanouissait en excellence divine et dépassait inexprimablement, de ce chef, les adorations les plus parfaites, passées, présentes et futures, de toutes les créatures ensemble, anges et hommes, y compris Marie, le chef-d'œuvre de la création.

Écoutez comme s'exprime à ce sujet le Père François Bourgoing, de l'Oratoire, un des émules, en dévotion envers Notre-Seigneur, de Bérulle et de Condren.

« Avant l'Incarnation il y avait un Dieu adorable, mais il n'y avait point un Dieu adorant. Dieu était infiniment adorable, mais il n'était point infiniment adoré. Or cette adoration, digne de Dieu, a commencé dès le premier moment de

<sup>1</sup> Deuter. vi, 5.

l'Incarnation, car alors il y a eu un vrai Dieu adorant; son adoration était infinie en prix et en dignité; de même aussi il a été très dignement aimé et divinement servi par Jésus-Christ notre Sauveur. O premier et principal effet de l'Incarnation, auquel tous les autres ont leur rapport! O première gloire très digne et infinie qui a été rendue au Père éternel par l'âme de Jésus! O amour, ô reconnaissance, ô service qui répond à la grandeur de Dieu!<sup>1</sup> »

Ce rôle d'adorateur parfait, qu'il a ainsi rempli pendant trente-trois années, à un moment de la durée des siècles et sur un point géographique

<sup>1</sup> *Les vérités et excellences de Notre-Seigneur Jésus-Christ en son Incarnation*, par le P. F. Bourgoing, XXIV<sup>e</sup> Méditation.

Ce que Thomassin enseigne en se mettant à un autre point de vue, en parlant de la prière impétoire de Jésus et non de sa prière d'adoration proprement dite, peut trouver ici sa place et confirme la belle et sûre théologie de la pénétration par le Verbe de tous les actes et de tous les états de l'humanité du Christ :

*Itaque orabat ut homo, sed orabat etiam Deus; hoc est, orabat ut homo suæ sibi conscius divinitatis. Orabat ut servus, sed memor ingenitæ sibi dominationis. Orabat ut minor, sed paternæ non nescius æqualitatis. Orabat ut exinanitus, sed qui erumpentes ingenitæ et unigenitæ majestatis radios premere et continere non posset usquequaque, quin aliquoties exilirent et scintillarent. Non ergo oratio, obscurando Verbo, in creaturæ sortem suffragatur, sed sublimando homini in Deitatis apicem; non in humilitate orationis aucupanda sunt argumenta quibus Deitas Verbi infirmetur, sed in orationem istiusmodi splendore et gloria, corporatæ divinitatis amplitudo suspicienda est. (Thomassin, de Verbi Dei Incarnatione, liber IX, cap. iv, num. 3.)*

de l'espace, Jésus-Christ, se survivant dans l'Eucharistie, continue de le remplir et le remplira sous cette forme nouvelle jusqu'à la fin des temps. L'Eucharistie a pour première raison d'être la prolongation et l'extension du sacrifice rédempteur au sein de la famille humaine; elle a pour résultat concomitant d'être aussi la perpétuité de l'adoration et de la religion de Jésus homme envers Dieu. Quand bien même, de la première à la dernière, toutes les créatures sur le globe viendraient à désertier la foi au Père des cieux et le devoir d'adoration qui en découle, ne restât-il qu'une hostie consacrée sur terre, la seule fidélité de l'Hôte saint du tabernacle compenserait l'oubli universel. Ce serait assurément le pire des désordres que cette désertion en masse, et que les responsabilités encourues par chacun de ceux qui s'y abandonneraient; mais, à tout prendre, rien d'essentiel ne manquerait à la gloire extérieure de Dieu, le Christ, son Christ, son bien-aimé Fils, lui rendant le silencieux et très réel hommage qu'il n'a cessé de lui rendre depuis l'Incarnation.

C'est fini! par Jésus l'adoration en esprit et en vérité existe dans le monde aussi réellement que l'immolation rédemptrice. Ai-je besoin de l'ajouter? Ce que Dieu désire et attend, ce qu'il ne peut pas ne pas vouloir, c'est que sous l'hégémonie du parfait adorateur, Jésus, le nombre des âmes capables de comprendre la véritable adoration et de la pratiquer grandisse de jour

en jour au sein de la race humaine. *Pater tales quærit qui adorent eum.*

Et c'est là, messieurs et vénérés confrères, que nous arrivons à ce qu'il faut dire de nous.

## II

*Pater tales quærit qui adorent eum.* Aujourd'hui, comme il y a vingt siècles, quand le Christ s'entretenait avec la Samaritaine près du puits de Jacob, le Père des cieux cherche de vrais adorateurs. Et ceux qu'il doit tout d'abord rencontrer à côté du premier adorateur toujours vivant, unis à lui, guidés par lui, c'est nous, prêtres. Une part de notre sacerdoce nous a été conférée pour que nous fussions d'autres Christ dans l'exercice de cette fonction, comme nous le sommes en tout ce qui touche à l'immolation mystique de l'autel ou bien à la rémission des péchés. Les simples fidèles sont assurément tenus à remplir le devoir de l'adoration en esprit et en vérité, unis eux aussi à Jésus-Christ; mais ils ne sont pas constitués par une efficacité de grâce spéciale, par un sacrement, dans la même qualité ni au même degré d'union que nous; ils ne sont pas non plus engagés par la même impérieuse obligation.

Avouez, messieurs, que le temps où nous

sommes a de quoi nous faire réfléchir sur l'opportunité pressante de l'accomplissement professionnel de notre devoir d'adorateurs.

Je ne dis rien des contrées du globe où la bonne nouvelle de l'Évangile ne s'est point encore fait entendre, rien du monde musulman, rien du monde bouddhiste, rien du monde fétichiste. Je parle de notre Occident, de notre Europe, et pour nous attacher à ce qui nous regarde plus immédiatement, de notre France. Quel bruit invraisemblable de blasphèmes de tous noms ! Les uns, par un dogmatisme à rebours importé d'Allemagne ou d'Angleterre, ou tout simplement hérité de l'*Encyclopédie* du dernier siècle, professent l'éternité de la matière et de ses lois immanentes, nient non seulement la réalité, mais la nécessité du Créateur ; les autres, sous prétexte que la notion des causes échappe forcément à notre compétence, enseignent que le meilleur parti à prendre est de n'en rien dire. Athées systématiques ou agnostiques, c'est tout un. C'est le refus plus brutal ou plus courtois de rendre à Dieu, source vivante des êtres, le premier et élémentaire hommage auquel il a droit. Et tandis qu'on pense ainsi entre gens haut placés, hommes d'étude et de savoir, écrivains et publicistes d'académies, le peuple, la foule des travailleurs obscurs et des prolétaires, jugeant à force de l'entendre répéter qu'il est de sa dignité de ne plus croire, s'émancipe ouvertement de la vieille foi des ancêtres. Pratiquement, à cette heure, aux champs et à

l'usine, on est matérialiste, on tend à le devenir en masse. Ce qui se cache sous la désertion populaire des habitudes religieuses, ce n'est pas un spiritualisme plus ou moins défini, dernier reste d'une foi chrétienne en ruines, c'est le matérialisme pur et simple. Le grand malheur et la grande douleur du temps présent sont là. Nous en souffrons tous, et nous n'en saurions trop souffrir. Quant aux croyants, à ceux qui gardent officiellement ce titre et entendent le garder, n'est-il pas avéré que la part qu'ils font dans leur vie à une religion sérieuse, à une vraie adoration, est habituellement si minime, qu'elle ne compte presque pas ? Sont-ils fort nombreux les fidèles qui, malgré le nom qu'ils portent et qu'ils revendiquent de porter, soient réellement fidèles à offrir chaque jour à Dieu un culte sincère ? Quelques accoutumances conservées du jeune âge et de la première éducation, l'assistance à une messe basse le dimanche, la communion pascale, un peu de prière écourtée le matin et le soir... ; mais d'une préoccupation intelligente de rendre assidûment à Dieu, en union avec Jésus-Christ, les hommages qui lui sont dus, il n'en est pas question.

Eh bien ! nous sommes prêtres tout exprès pour réagir contre ces dénégations ou ces insuffisances du devoir de l'adoration autour de nous. En attendant mieux, et jusqu'à ce que notre zèle et nos efforts, que rien ne saurait abattre, aient amélioré la situation, du sein de ce vaste et lamen-

table oublié, il faut que nous élevions vers Dieu, associée à celle de Jésus, la voix de nos protestations sacerdotales.

Ce n'est point là pour nous, messieurs et vénérés confrères, une convenance de position, c'est une exigence caractérisée et un devoir d'état. Encore une fois, le sacrement de l'Ordre nous a investis de la dignité officielle d'adorateurs, d'adorateurs de profession. Le prêtre, voué par des engagements spéciaux au devoir de la prière dans la vie religieuse, à la Grande-Chartreuse, à la Trappe, chez les Cisterciens, chez les Prémontrés, chez les Bénédictins, surajoute quelque chose de fort appréciable aux exigences propres de sa prêtrise; il s'assujettit par un libre choix et par un vœu à une réglementation austère du jour et de la nuit. Le meilleur de son temps et de ses forces s'épuise en ce *laus perennis*, qu'il a choisi pour son partage. Mais ce n'est là qu'une question de mise en œuvre, de discipline plus parfaite, au profit d'une résolution plus généreuse. Dans le monde où il demeure, où sa place est providentiellement marquée, et combien nécessaire! le plus humble des prêtres séculiers, le plus modeste desservant de paroisse rurale, est lui aussi, de par son ordination et le sacrement qu'il y a reçu, un adorateur de profession et de vocation.

*Oportet sacerdotem orare*, a dit le Pontife consécrateur en lui imposant les mains.

C'est de cela même, messieurs et vénérés con-

frères, de cette impérieuse et glorieuse obligation d'adorer comme Jésus-Christ, en union avec Jésus-Christ, obligation inhérente à notre sacerdoce, qu'il faut, au cours de la retraite, nous bien persuader à nouveau et à fond. Je crains que nos convictions sur ce point fondamental ne subissent, au train accoutumé des choses quotidiennes, mille altérations fâcheuses. Je me demande où sont parmi nous ceux qui se font théoriquement une grande idée du devoir de l'adoration. Vous entendez : théoriquement, par où je veux dire que je redoute non seulement une insuffisance des habitudes extérieures, mais un déclin et une dépression de la foi. Commençons par porter le remède où serait surtout le mal, par corriger et redresser en nous, si elle existe, au degré où elle existe, cette diminution de notre croyance à l'une des principales fonctions de notre saint état.

Cela fait, cette intelligence et cette estime de notre titre d'adorateurs en esprit et en vérité, réveillées puissamment en nous par réflexion, nous serons plus à l'aise pour réformer dans le détail de nos pratiques quotidiennes ce qui mériterait d'être réformé.

Vous devinez bien, messieurs, que j'en veux surtout venir à ce qui regarde la récitation du bréviaire. Le bréviaire est la mise en œuvre officielle et comme le manuel de notre devoir de l'adoration. Le jour de notre sous-diaconat, nous nous sommes engagés, avec quelle spontanéité

de générosité et de joie! à le dire tous les jours de notre vie *digne, attente ac devote*. De sentir que nous comptons désormais, de plein droit, parmi les représentants attitrés du devoir religieux par excellence, que nous ne faisons qu'un avec tous les clercs de l'Église universelle, qu'un avec Jésus-Christ lui-même pour offrir à Dieu notre hommage consacré, en réparation de l'indifférence ou des blasphèmes des hommes, nous était une fête. Le cher volume, reçu de quelqu'un de nos parents ou de nos amis, nous le baisions dans un sentiment de respect et de fierté visibles. Quelque chose de nouveau, de grand, de doux, de bienfaisant, entrait dans notre vie. Nous sortions du rang de simples chrétiens, pour nous élever à la dignité d'élus du sanctuaire. Combien de temps ont duré ces belles et bonnes dispositions? C'est à chacun de nous de répondre. Où en sommes-nous, à cette heure, du premier élan, de la première allégresse de notre foi théorique et pratique? La main sur la conscience, ayons la loyauté et le courage de le dire chacun pour notre compte. Très probablement, chez le plus grand nombre, il y a eu déclin, et c'est le déclin qui persiste et prévaut aujourd'hui.

Et cependant rien n'est changé dans la réalité des choses. Ce qu'elles étaient il y a dix, vingt, trente ans, elles le sont présentement, elles le seront toujours. Le bréviaire à la main, tout le long de notre existence, nous devons nous acquitter de la même noble obligation qu'au début.

Songez donc, messieurs, que nous ne faisons rien de moins, aujourd'hui comme hier, quand nous récitons notre office, que protester devant le Père des cieux contre l'ignorance, l'oubli, l'impiété, le blasphème, l'ingratitude de la grande majorité des créatures, à commencer par celles qui composent notre paroisse, que nous connaissons par leur nom, que nous rencontrons chaque jour, et de l'hostilité ou de la négligence desquelles nous nous désolons à bon droit. Songez donc que nous ne formulons pas une fois la doxologie : *Gloria Patri, et Filio, et Spiritui sancto*, sans relever le défi de tous les athéismes, puisque par ces trois mots révélés nous affirmons non seulement l'existence de Dieu, mais la vérité authentique, encore bien que voilée d'ombres à nos yeux mortels, de son essence. Et dans l'infinie variété de textes inspirés, choisis par l'Église à travers la Bible, les évangiles, les Actes des apôtres, les épîtres du grand saint Paul, pour que nous les répitions incessamment en son nom, quelle richesse d'hommages rendus aux attributs de Dieu, aux rapports qu'il a daigné établir entre lui et nous, entre nous et lui, et qui sont le fond même de la religion! Autant le monde oublie, autant nous nous souvenons. Nous adorons autant qu'il se tait ou qu'il blasphème. Nous aussi, prêtres séculiers, d'une extrémité du globe à l'autre, de l'aube, des jours à leur déclin, sous le soleil de chaque hémisphère, nous chantons le *laus perennis* dont



il semblerait que le cloître seul ait le privilège. Comme il n'y a pas d'heure où le sacrifice eucharistique ne soit célébré sur quelque autel aux quatre points cardinaux, il n'en est pas non plus où la récitation du saint office fasse silence et interrompe la majesté de l'adoration sacerdotale unie à l'adoration du Christ, au milieu de l'immense foule humaine distraite, indifférente ou impie.

Voilà, si je ne me trompe, qui est de nature à réveiller et rehausser en nous l'estime de nos obligations si volontiers acceptées autrefois, peut-être si négligemment remplies à cette heure.

Et c'est pourquoi, de toute nécessité pendant la retraite, il faut que, sous l'inspiration rajeunie de notre foi, nous nous ressaisissions à tout notre devoir. Voulez-vous, messieurs et chers confrères, sans entrer dans un détail trop minutieux des choses, que nous prenions et arrêtions fermement ensemble les deux résolutions suivantes?

La première sera de ne jamais omettre de réciter notre bréviaire aux moments marqués par l'Eglise, et, sauf impossibilité insurmontable comme il peut de loin en loin s'en produire, de ne jamais attendre la fin du jour. Ce n'est au fond qu'une habitude à prendre. Avec un peu d'énergie, de volonté et de persévérance, on la prend. Puisque nous devons bon gré mal gré nous acquitter de nos obligations dans les vingt-quatre heures, il ne nous coûtera pas plus de

pratiquer l'exactitude demandée, même moins, beaucoup moins. Un trop grand nombre de prêtres, j'entends de bons prêtres, en arrivent à d'in vraisemblables délais. Au lieu d'appropriier aux diverses fractions de la journée, comme c'est la règle, les diverses parties de leur office pour marquer ainsi leur désir d'adorer souvent et pour remplir avec moins de fatigue leur cher devoir, ils réservent et accumulent l'office entier pour les derniers instants d'une veille lassante.

Permettez-moi, messieurs, une légère mise en scène de ce que vous avez vu sans doute plus d'une fois. Même au sortir des considérations élevées qui ont fait l'objet de notre entretien, ce ne sera manquer à aucune gravité que d'esquisser, entre vingt autres, un coin de tableau de mœurs ecclésiastiques. Au contraire, en saisissant les choses sur le vif, nous marquerons mieux le contraste de ce qui est trop souvent avec ce qui devrait être. On n'instruit pas moins, à faire toucher du doigt l'opposition du réel à l'idéal, qu'à établir et développer des principes abstraits.

Donc, nous sommes à la ville. Sous prétexte que les exigences du service paroissial ne lui laissent aucun répit, monsieur le curé n'ouvre guère son bréviaire que fort avant dans la soirée. C'est d'ordinaire entre neuf heures et demie et dix heures qu'il commence gravement le *Jam lucis orto sidere* de Prime. Aujourd'hui, par surcroît, ce cher confrère s'est rendu à une invita-

tion à dîner. Le voilà rentré plus tard que de coutume dans sa chambre. Sur son bureau il trouve le journal, une revue, un livre nouveau, une brochure, son courrier. D'instinct il emploie à ouvrir le journal, le livre ou la brochure, à dépouiller le courrier, quelques moments. Il y passe toujours plus de temps qu'il n'aurait cru : un grand quart d'heure, une demi-heure s'écoulent. Le bréviaire est là, à sa portée, qui attend son tour. Quand il se met en devoir de le prendre, il est décidément bien las. Le sommeil le gagne. Il se tient à genoux pour le combattre. L'intention est excellente, le résultat médiocre. Même dans cette posture, la tête retombe, les yeux se ferment, de longs bâillements se mêlent aux paroles saintes. Humilié de cette lutte contre la fatigue, il se relève. D'une main tenant le livre, de l'autre le bougeoir, il marche dans son appartement et prolonge ce bizarre tour de force, pour ne pas céder au sommeil, au moins jusqu'à la fin des Complies. Encore une fois, si ce n'était là qu'une très rare exception amenée par l'imprévu, il n'y aurait rien à dire; mais l'exception tend à se répéter; elle tourne à l'habitude. Il est impossible, à ce compte, que la récitation de l'office transformé en corvée pénible ait sa valeur. *Pater tales querit qui adorent eum*, ce ne sont pas des adorateurs somnolents, aux prises avec le besoin brutal du repos et du lit, que le Père des cieux cherche et attend. Rabattez de ce tableau, messieurs, ce qu'il vous plaira.

Ne gardez que le dessin général et le trait d'ensemble, savoir l'inévitable danger de prier mal en priant trop tard; c'est là tout ce que j'ai voulu dire. Et cela même est grave, très grave. Car je ne vois pas comment un prêtre soucieux de son devoir pourrait parvenir à se former et à se rassurer la conscience. Il y a lieu d'aviser.

Une seconde résolution plus généralement, j'allais dire universellement opportune, sera de mettre toujours un intervalle de recueillement entre l'occupation à laquelle nous étions appliqués et que nous laissons et le devoir sacré de l'adoration qui commence. Ce que je faisais était important; ce que je vais faire, l'est plus encore. Je vais prier! comme le Christ et en union avec lui, je vais rendre à Dieu l'hommage qu'il daigne attendre de moi. Je ne saurais sans inconvenance me présenter avant de m'y être préparé au moins quelques instants. Entre l'emploi de mes facultés aux choses humaines et leur emploi à cette chose divine, il faut une intermitte qui leur permette de se reprendre et de s'adapter en quelque sorte à l'usage supérieur où elles vont s'exercer. Saint Ephrem use, pour exprimer cette idée, d'une comparaison ingénieuse et poétique. De même, dit-il, que l'artiste accorde son instrument avant de s'en servir, sa lyre ou sa harpe, pour qu'elles aient bien toute leur sonorité, de même celui qui prie doit préalablement accorder les puissances de son âme. Or, messieurs et vénérés confrères, lequel d'entre

nous n'a pas des reproches à s'adresser sur sa façon accoutumée de commencer à réciter l'office?

Nous sommes à la campagne. C'est un jour de printemps ou d'été; monsieur le curé, revenu de l'église, après avoir déjeuné, se rend au jardin pour dire le bréviaire. Tout en faisant le signe de la croix, il cueille une fleur, il en respire le parfum; il pince quelques pousses de ses poiriers en fuseaux ou en bordure; son petit chien trotte autour de lui, il le caresse; il tire sa tabatière et prend une prise; il essuie ses lunettes et les ajuste... Et c'est au milieu de tout ce détail de choses qu'il a répété machinalement, presque sans s'en apercevoir, les augustes paroles de la préparation liturgique, qu'il a bien osé dire en s'adressant à Jésus-Christ : *Domine, in unione illius divinæ intentionis qua ipse in terris laudes Deo persolvisti, has tibi horas persolvo.*

Messieurs, là encore corrigez ce que vous voudrez de ma peinture, dont je vous vois une fois de plus sourire; mais, je vous en conjure, pour la part d'exactitude et de vérité prise sur le fait qu'elle pourrait offrir, consentez à reconnaître que de telles façons d'agir, de tels sans-gêne, pour ne rien dire de plus sévère, sont des inconvenances caractérisées. Et c'est de quoi, dans la mesure variée de nos torts, nous devons ressentir un sincère regret, de quoi nous devons loyalement essayer de nous corriger. Il le faut. *Pater tales quærit qui adorent eum.* N'oublions pas,

de parti pris, ce qu'il y a de majesté dans ce simple mot de l'Évangile.

Je ne vous ai entretenus, messieurs et chers confrères, au sujet de notre devoir d'adoration en esprit et en vérité, que de l'adoration officielle par la récitation quotidienne du bréviaire. Vous comprenez qu'il resterait à parler de toutes les autres formes d'adoration, facultatives, libres, spontanées, à l'aide desquelles, dans la pauvre mesure de nos forces, nous imitons l'incessante adoration de Jésus, à l'aide desquelles aussi nous obéissons à sa recommandation pressante, *oportet semper orare et non deficere*<sup>1</sup> : l'oraison, la visite au saint Sacrement, la prière mentale, tout ce qui ouvre notre âme vers Dieu, comme l'œil s'ouvre à la clarté. Ceci nous mènerait trop loin. Et, du reste, les principes que nous avons rappelés sont les mêmes. Il est aisé d'en tirer les applications.

Je me contente, pour résumer notre méditation, de vous répéter la grande parole de Jésus : *Venit hora, et nunc est, quando veri adoratores adorabunt Patrem in spiritu et veritate.* Messieurs, de grâce, ayons à cœur d'être de ceux-là. Il le faut. *Oportet sacerdotem orare.*

<sup>1</sup> Luc. XVIII, 1.

## INSTRUCTION DU SOIR

### JÉSUS-CHRIST ADORATEUR EN ESPRIT ET EN VÉRITÉ

(SUITE)

(VERI ADORATORES ADORABUNT IN SPIRITU ET VERITATE)

*Venit hora, et nunc est, quando  
veri adoratores adorabunt Patrem  
in spiritu et veritate. Nam et Pater  
tales querit qui adorent eum.*

(Joan. iv, 23.)

MESSIEURS ET VÉNÉRÉS CONFRÈRES,

Je cite intentionnellement le même texte que ce matin. Je vous l'ai annoncé, notre entretien de ce soir sera la continuation de celui de dix heures. Nous avons essayé de nous rappeler et de comprendre ce qu'il fallait savoir de Jésus-Christ adorateur, modèle de tout disciple de l'Évangile désireux de bien remplir le plus élémentaire de ses devoirs religieux, modèle surtout du prêtre adorateur lui aussi, *ex professo*, de par

sa vocation et sa consécration sacerdotale. Nous avons dit en quoi consistait pour Jésus l'adoration *stricto sensu*, comment elle était l'hommage suréminent et incessant de ses puissances intellectuelles devant la majesté du Père des cieux.

Or il y a une autre forme de l'adoration que celle-là, l'adoration *lato sensu*, non plus seulement l'hommage de la pensée et de l'intelligence éblouies de l'excellence de Dieu et de ses attributs, mais l'hommage des dispositions intérieures de tout l'être.

Pour ne pas rester dans l'indéterminé et le vague, précisons les choses : Jésus-Christ homme a été parfaitement humble, *humilis sum corde*<sup>1</sup>. Il rendait par là hommage aux souveraines perfections de Dieu. Jésus-Christ homme a perpétuellement vécu dans le plus entier détachement de lui-même, la plus aimante sujétion à son Père, *vivo propter Patrem*<sup>2</sup>. Par là il rendait hommage aux droits absolus de Dieu, à sa pleine et inaliénable souveraineté. Jésus-Christ homme, de toute l'énergie de son âme, a désiré l'avènement du règne de son Père dans le monde, *adveniat regnum tuum*<sup>3</sup>. Par là il rendait hommage à la nécessité suprême que Dieu soit connu, béni, aimé de ses créatures, ce qui est sa gloire et ce qui est leur bien.

Acceptez-vous, messieurs, cette théorie un peu inaccoutumée peut-être, mais très solide, de l'adoration en esprit et en vérité, l'hommage

<sup>1</sup> Matth. xi, 29. — <sup>2</sup> Joan. vi, 58. — <sup>3</sup> Luc. xi, 2.

rendu par l'ensemble des dispositions les plus intimes, la religion décidément ramenée et fixée au centre de l'être, comme le veut l'Évangile : *Regnum Dei intra vos est*<sup>1</sup>. Je la trouve, pour ma part, très belle, très large, très instructive surtout et très pratique.

Thomassin, qui s'y rattache et qui l'expose en maint endroit de son traité sur l'Incarnation, fait remarquer avec beaucoup de justesse l'étroite relation, la connexité profonde qui existe entre la vérité du dogme mieux comprise, mieux goûtée, et l'amélioration de la vie : *Id quia splendoris præ se fert plurimum, alendæ pietati opportunissimum est*. Il a raison. Prenons pour exemple les trois vertus que nous entreprenons d'étudier ce soir : l'humilité, le détachement, le zèle. On nous dit : Un bon prêtre doit être humble, doit se renoncer constamment, doit ardemment se préoccuper des intérêts de Dieu et des âmes. Voilà qui est bien. Nul prêtre ne se refusera, même avant démonstration péremptoire, à reconnaître la légitimité de ces exigences de sa vocation. Si on ajoute que ces vertus, Jésus-Christ les a éminemment pratiquées le premier, le prêtre sera d'autant plus touché et convaincu. Et si, poussant plus avant l'étude et la recherche de la vérité, on lui rappelle que ces dispositions, ces états d'âme de Jésus se rattachaient à son sacerdoce ; qu'elles ne se tenaient pas isolément

<sup>1</sup> Luc. xvii, 21.

et dans le vide, mais s'appuyaient à un point central, mais dérivait d'une cause majeure et dominante, mais composaient une part de son adoration, ne se sentira-t-il pas plus touché encore et plus convaincu, et n'éprouvera-t-il pas plus vivement, pour son propre compte, le désir et le besoin, puisqu'il y va de sa vocation de prêtre, de devenir plus humble, plus détaché, plus zélé ?

Sous le bénéfice de ces quelques observations préliminaires, et sans insister davantage, abordons notre triple méditation, qu'il nous faudra nécessairement limiter et condenser. *Summa sequar fastigia rerum.*

## I

*Humilis sum corde...* Dieu ! l'Être absolu, l'Être de qui l'essence consiste à n'avoir jamais passé de la possibilité d'exister à l'existence, mais à être de soi et par soi la vie nécessaire ; *Ego sum qui sum*<sup>1</sup> ; puis, la créature de qui l'essence, au rebours, est de ne posséder l'être que d'emprunt : *Ipse fecit nos, et non ipsi nos*<sup>2</sup>. Dieu et la créature en présence ! Raisonnablement parlant, que peut faire la créature, sinon s'évanouir en quelque sorte dans la constatation de son néant ? *Sub-*

<sup>1</sup> Exod. iii, 14. — <sup>2</sup> Psalm. xxix, 3.

*stantia mea tanquam nihilum ante te*<sup>1</sup>. « O Dieu! s'écriait sainte Catherine de Sienne, vous vous êtes défini : Je suis Celui qui suis. Moi je me définis : celle qui n'est pas. » Quelle philosophie, messieurs, chez cette humble femme du peuple, de vingt-huit ans! Et si à ce fond d'indigence native vient s'ajouter pour la créature le non-être accumulé de ses péchés, ne devra-t-elle pas toucher du doigt encore plus la distance incommensurable qui la sépare des absolues perfections de Dieu? *Comprehenderunt me iniquitates meæ, et non potui ut viderem... Multiplicatæ super capillos capitis mei*<sup>2</sup>, *iniquitates meæ supergressæ sunt caput meum, et sicut onus grave, gravatæ sunt super me*<sup>3</sup>.

Voilà l'humilité étudiée à ses origines, prise à sa source : le sentiment profond du non-être primitif de toute créature et ses innombrables défaillances et difformités morales, surajoutées par sa faute à ce non-être ; l'hommage rendu dans un rapprochement, ou plutôt un contraste, et quel contraste! de cette situation telle qu'elle est avec la vie nécessaire de Dieu, avec les souveraines perfections de Dieu.

Jésus homme a été humble, humble à fond, non pas du bout des lèvres et sous l'inspiration d'une sorte de convenance de commande, *humilis corde*, humble au plus intime de son être, dans la plus véridique énergie et plénitude du

<sup>1</sup> Psalm. xxxviii, 6. — <sup>2</sup> Psalm. xxxix, 13, 14. — <sup>3</sup> Psalm. xxxvii, 5.

mot. Et cela se conçoit. Pour peu qu'on essaye de se représenter ce qu'a dû être en Jésus-Christ la première rencontre de la nature humaine avec la nature et la personne divine, au sein du mystère de l'Incarnation et de la vie théandrique, on demeure ébloui. Le Fils de Marie, homme comme nous, soudain en présence du Verbe, soudain envahi et pénétré par le Verbe, à la façon d'un cristal qu'embraserait de part en part toute la lumière et toute la chaleur du soleil, le Fils de Marie ayant pleine conscience de cette sublimité des choses, ne peut pas ne pas s'effondrer d'humilité et s'anéantir. Jamais créature ne vit et ne verra à ce point l'immensité de distance qui la sépare de Dieu. Immensité de distance,.... ce n'est pas assez dire. Car enfin de Jésus homme au Verbe, et par le Verbe à la Trinité, il n'y avait point seulement une différence de degré d'être, mais une différence d'essence, l'abîme du créé à l'incrédé, le contraste de l'ascétisme éternelle et de la vie communiquée et reçue dans le temps. Il faut se taire. L'esprit se trouble à concevoir, les lèvres se fatiguent à bégayer ces merveilles qui furent pourtant la très authentique réalité de l'état propre de l'Homme-Dieu.

A ce premier et fondamental élément d'humilité pour Jésus, s'ajoutait le second. Jésus n'était point pécheur, certes, et ne pouvait point l'être. *Peccatum non fecit*<sup>1</sup>. *Non noverat peccatum*<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> I Petr. ii, 22. — <sup>2</sup> II Corinth. v, 21.

*Sanctus, innocens, impollutus, segregatus a peccatoribus*<sup>1</sup>. En droit et en fait, l'union hypostatique refoulait nécessairement la plus légère atteinte du mal. Mais pour remplir sa mission de rédempteur Jésus s'était revêtu, comme enveloppé et saturé du péché du monde. *Eum qui non noverat peccatum, pro nobis peccatum fecit (Deus), ut nos efficeremur justitia Dei in ipso*<sup>2</sup>. C'est dans cette posture de pécheur public, c'est dans ce sentiment savouré de l'ignominie du péché universel, sous ce vêtement de boue ramassée sur tous les chemins de l'humanité, que Jésus homme se tenait devant Dieu. L'humilité, loi de toute créature, se doublait pour Lui de l'humiliation, loi des créatures déchues. Accumulons les images et les mots, nous ne viendrons pas à bout de nous faire une idée exacte de la qualité et du degré de confusion où Jésus, « l'Agneau chargé du péché mondial, » n'a cessé de s'établir depuis les premières palpitations de sa vie mortelle dans le sein de Marie, jusqu'au dernier souffle sur la croix.

Or, par son humilité de créature plus que toute autre consciente de sa condition et de sa contingence de créature, il rendait constamment hommage à l'Être nécessaire de Dieu. De même, il rendait hommage aux perfections et à la sainteté de Dieu par l'humiliation inexprimablement sentie que lui imposait le péché de tous accumulé

<sup>1</sup> Hebr. vii, 26. — <sup>2</sup> II Corinth, v, 21.

sur lui seul. *Pater tales quærit qui adorent eum.*

Et nous, messieurs et vénérés confrères, et nous? A la lumière de ces enseignements, si insuffisants qu'ils puissent être, ayons le courage de nous examiner, cherchons à nous connaître sincèrement, poussons aux dernières limites la virilité et la loyauté de nos investigations. Sommes-nous humbles, vraiment humbles, humbles de cœur, *humiles corde*, comme le Christ? Non, non, non!... Pour vous et pour moi, sans crainte de me tromper, je réponds: Non!

En principe nous savons, nous convenons que nous tenons tout de Dieu notre Créateur et Père, que nous ne nous sommes donné de nous-mêmes ni un atome de notre organisme physique, ni une faculté quelconque de notre nature intelligente et aimante. Nous déclarons que saint Paul est parfaitement fondé à dire: *Quid habes quod non accepisti? Si autem accepisti, quid gloriaris quasi non acceperis*<sup>1</sup>? Nous admettons que c'est là le langage du bon sens et de la plus élémentaire équité, avant même d'être le langage de la Révélation et de la foi. Mais en fait? mais dans notre conduite pratique et nos habitudes, comment agissons-nous? Mesurons-nous, essayons-nous de mesurer la distance qui nous sépare de Dieu? Nous sentons-nous habituellement dominés par la colossale disproportion de Dieu à nous? Ai-

<sup>1</sup> I Corinth. iv, 7.

mons-nous à constater, jusqu'à l'évidence, que rien qui fût de nous n'a préexisté à notre vie, rien, rien; que tout nous a été donné, que nous avons tout reçu? Cette constatation faite, quand nous la faisons, nous plaît-il de composer de chacune de nos qualités physiques ou intellectuelles, et de toutes ensemble, une secrète action de grâces au Créateur? *Pater tales quærit qui adorent eum.* D'ordinaire, nous ne répondons aux gratuites avances dont nous avons été comblés que par l'insouciance, l'indifférence et l'oubli; exagérant jusqu'à en être ridicules nos avantages quels qu'ils soient, nous nous repaissons sottement de l'attention qu'ils provoquent autour de nous, de l'estime et de l'admiration qu'ils nous valent.

De même, en principe, nous ne nions point que nous soyons pécheurs. Nous récitons autant qu'on veut le *miserere mei, Deus*. Mais de chercher à ressentir l'humiliation profonde qui devrait naître en nous de nos péchés, mais de dire et redire sincèrement: *Iniquitatem meam ego cognosco, et peccatum meum contra me est semper*, nous n'en avons guère souci. Nous pratiquons cette sélection artificielle et vaine entre telle et telle catégorie de fautes dont nous avons eu déjà l'occasion de parler. Pourvu que nous nous sentions à peu près en règle avec la correction de vie au point de vue des mœurs, nous estimons volontiers que tout le reste compte peu: révoltes contre nos supérieurs, ambitions de tous degrés

et intrigues pour les satisfaire, cupidités de bas étage, habitudes de mollesse et de paresse, jalousies à l'égard de nos frères, procédés inavouables pour leur nuire, ... que sais-je? Comme si la perfection ou simplement l'honnêteté sacerdotale n'exigeait d'attention et d'efforts que sur un point unique.

Oh! les singulières, j'allais dire les naïves méprises d'un trop grand nombre de prêtres en fait d'humilité! Ils se croient humbles. Ils se laissent dire qu'ils le sont. Ils posent pour l'être. Ils ont sans cesse aux lèvres des clichés tout faits de modestie banale. Pour rappeler une fois de plus un des souvenirs évangéliques les plus suggestifs, ils ne sont pas loin de tenir tout haut ce langage, et peut-être bien le tiennent-ils tout bas: « Seigneur, je vous rends grâces de ne point ressembler à ce confrère ou à cet autre qui sont des orgueilleux. » Et pendant ce temps, ni ils ne cultivent en eux l'idée et le sentiment de leur non-être primitif comparé à l'Être nécessaire de Dieu, ni ils ne souffrent de la multitude de leurs fautes et de leurs torts comparés à la sainteté de Dieu, ces deux dispositions fondamentales qui sont le point d'appui de toute vraie humilité. ®

Vous, humble, mon cher collègue! Vous qui pour quelques succès de palmarès jadis obtenus dans vos premières études, pour une situation où vous vous montrez tout juste suffisant, pour une vertu que tout vous rend facile, marchez dans la vie satisfait de vous-même; vous qui ne savez



ou ne voulez jamais rien reconnaître chez autrui qui mérite l'éloge; vous qui souffrez du succès de vos confrères et vous consommez d'envie lorsqu'on parle d'eux sur le ton de l'admiration; vous qui ne tolérez pas qu'ils aient à côté de vous, même loin de vous, une supériorité dont le prestige vous froisse; vous qui ne vous refusez pas la revanche commode de les accuser de vanité à tout propos et hors de propos, laissez-moi donc vous le dire une bonne fois : Non ! vous n'êtes pas humble. De tous les orgueils le pire est celui qui s'ignore, le pire, le plus insupportable et le plus sot. Et manifestement, c'est le vôtre. *Quid vides festucam in oculo fratris tui, trabem autem quæ in oculo tuo est, non consideras*<sup>1</sup>?

## II

*Misit me vivens Pater, et ego vivo propter Patrem.* Le Père, qui de sa nature et par essence est vivant, océan de l'être d'où tout dérive, m'a envoyé, c'est-à-dire m'a fait vivre pour que je remplisse une mission. Et laquelle ? Il n'y en a qu'une possible, métaphysiquement et logiquement possible : pour que tout en moi se retour-

<sup>1</sup> Luc. vi, 41.

nant vers lui, dans un culte ininterrompu, fût un hymne à sa sagesse, à son autorité, à sa bonté.

Dieu créateur, auguste et souverain Maître des existences contingentes quelles qu'elles soient, n'a pas *envoyé*, au sens propre du mot, les créatures d'ordre inférieur qui peuplent l'espace et les mondes. Ni les nébuleuses qui seront des soleils, ni les soleils qui vont s'éteindre, ni les forêts, ni les fleurs, ni les eaux, ni les myriades de vies animales échelonnées de l'insecte aux ailes d'or jusqu'à l'aigle des hautes cimes, jusqu'au fauve des déserts, ne sont susceptibles d'être investis d'une mission et de la remplir. Ils rendent gloire à l'auteur suprême des choses, mais à leur insu, sans avoir conscience de ce qu'ils sont et de ce qu'ils font. Cette conscience glorieuse commence à la créature intelligente, à l'ange dans les cieux, à l'homme sur la terre. L'ange et l'homme sont *envoyés*. Ils comprennent que leur raison d'être, leur fin, leur destinée, c'est de n'exister que pour rendre hommage à Celui de qui ils ont tout reçu, par qui et pour qui ils existent, et de résumer dans cet hommage même les louanges muettes de l'univers. *Misit me vivens Pater, et ego vivo propter Patrem*<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> La traduction de ces mots : *Vivo propter Patrem*, par : « Je vis pour le Père, » est moins littérale, nous ne l'ignorons pas, que celle-ci : « Je vis par le Père. » Le grec, en effet, porte : *διὰ τὸν πατέρα*. Et saint Cyrille, qui commente ce passage de l'Évangile, dit : *Τοῦτ' ἔστι, τὴν τοῦ τεκόντος εὐφύαν ἐν ἑαυτῷ*

Je vis par le Père et pour le Père... Toute la religion en principe tient dans cette courte formule, et donc l'adoration, puisqu'être religieux et adorer ne font qu'un. Insistons un peu. Cherchons, par une analyse poussée plus avant, à nous mieux rendre compte de cette doctrine riche de considérations et d'applications pratiques.

Je remarque d'abord qu'être envoyé « par le Père et vivre pour le Père » indique expressément ce qui est l'élément premier de la religion, — comme le signifie l'étymologie même du mot, — une relation.

Une relation n'est point un simple rapport de voisinage, de juxtaposition et de contact. Je m'adresse à n'importe lequel de mes semblables, je lui parle de ses relations. J'éveille immédiatement en lui l'idée de ses proches, de ses amis, de ceux dont la vie, par un commerce assidu ou par une rencontre fortuite, est mêlée à sa vie. Il ne lui viendrait pas un instant à l'esprit que je veuille le faire ressouvenir de sa maison, de son champ, de ses meubles, de ses fleurs, de ses animaux domestiques; bref, d'aucune des réalités secondaires au sein desquelles son existence est placée et s'écoule. C'est donc que de noto-

διασώζων. (Évangile selon saint Jean, vi, 58; commentaires par M. l'abbé Fillion.) Nous n'hésitons cependant pas à traduire : « Je vis pour le Père, » soit parce que des interprètes autorisés le font, soit parce que vivre par le Père a pour conséquence rigoureuse de vivre aussi pour le Père. Les deux idées se répondent; elles se tiennent et s'enchaînent.

riété commune, de par le bon sens tout seul, une relation suppose la mise en présence de deux personnes, et de l'une à l'autre l'échange d'une réciprocité intelligente. La religion, qui est la relation par excellence, ne saurait échapper à cette exigence impérieuse de sa propre définition.

Or les théories du jour semblent n'avoir aucun souci de cette exigence élémentaire et nécessaire. Que voyons-nous? qu'entendons-nous? Des effusions de lyrisme de la part de gens qui font profession de croire que Dieu n'existe pas; qu'à tout le moins, s'il existe, il est impossible de le connaître. Philosophes ou poètes, ils ont des pages superbes, des vers amples et sonores, pour traduire les dispositions soi-disant religieuses de leur âme. Celui-ci me parle de « l'axiome éternel qui se déroule au sommet du lumineux éther <sup>1</sup> »; celui-là me prêche « le culte désintéressé et pur de l'idéal <sup>2</sup> ».

Qu'est-ce que l'axiome éternel, sinon vraisemblablement une loi abstraite, une formule spéculative sans consistance propre et sans vie, *quelque chose et non quelqu'un*? Je ne vois pas où appuyer sur ce néant l'apparence même d'une relation.

Qu'est-ce que l'idéal, sinon une abstraction froide et morte, puisque ceux qui le préconisent sont les adversaires de l'idée de Dieu personnel et vivant; sinon le produit des généralisations

<sup>1</sup> Taine. — <sup>2</sup> Renan.

de ma pensée, sinon l'idée même que je me fais des choses? et de nouveau me voilà en face d'un pur néant qui ne se prête à aucune possibilité de relation véritable.

Le langage de Jésus n'a rien de commun avec cette logomachie et cette espèce de gageure de contradictions.

Jésus dit : « Le Père qui est vivant m'a envoyé. Par un retour nécessaire, par une loi de réciprocité impérieuse, je vis pour le Père. » A la bonne heure; voilà qui s'explique. Les termes employés se conviennent mutuellement. Au-dessus des phénomènes et des lois de la nature, il y a un Créateur, un Père, un Être qui est vie propre et immanente, qui est plénitude de vie, de qui toute vie découle, de qui je suis sorti moi-même. Il y a Lui, il y a moi. Dès lors la possibilité, disons la nécessité d'une relation de l'un à l'autre existe. Je me sens en possession de l'élément initial de la religion. *Pater tales quærit qui adorent eum*. Ce que Dieu cherche dans la multitude des créatures irrationnelles, ignorantes des liens qui le rattachent à Lui, ce sont des êtres intelligents qui se sachent en relation avec Lui, et se glorifient de le savoir.

Une relation, puis une dépendance. Ce rapport indéniable, que la parole de Jésus comporte, implique une sujétion de l'un des deux termes vivants, mis ainsi en présence, à l'égard de l'autre, puisque d'un côté c'est le Créateur, de l'autre la créature; d'un côté Celui qui est de soi et par

soi, de l'autre celui qui n'a l'existence que d'emprunt; d'un côté le Père, de l'autre l'enfant. Manifestement il y a une supériorité et une infériorité qui se font face; donc il est nécessaire qu'il y ait une dépendance.

Ma condition d'homme, mon essence, ma loi, ce par quoi je suis homme comme Dieu est Dieu, créature comme il est Créateur, c'est de n'avoir tiré de moi-même et de mon propre fond rien de ce que j'ai. D'une extrémité de mon être à l'autre, je vis de la puissance et de la munificence d'autrui; donc je suis et ne puis pas ne pas être dépendant. La conclusion s'impose. Et cette dépendance doit se traduire par la respectueuse acceptation de la volonté sur tous points de Celui qui est au-dessus de moi, qui me domine de sa prééminence prodigieuse et attend ma soumission.

D'une extrémité de mon être à l'autre,.... oui, sans nulle exagération, cela est.

Mon être, pour le prendre par ce qu'il a de plus visible, de plus tangible, c'est mon corps. Mon corps est fait de milliers et de milliards de molécules incessamment empruntées à la nature au sein de laquelle je suis plongé. Pas une de ces molécules dont je sois l'auteur. Ah! si je pouvais créer un atome, un seul atome! Mais non, l'idée ne m'en vient même pas, tant la démonstration est faite par avance. Sels, gaz, vapeurs, électricité, magnétisme, je m'approprie incessamment ces trésors. J'en compose ma vie

à chaque souffle, comme je les épuise à chaque effort. De laquelle de ces richesses puis-je, un seul instant, m'attribuer le domaine? D'aucune incontestablement, ni dans l'ensemble ni dans le détail. Avant d'entrer dans le courant mystérieux de mon organisme, tout cela flottait, brillait, brûlait à travers l'espace. Tout cela, affecté un peu de temps à mon usage, retourne à son lieu d'origine, à son point de départ. J'en perds la trace, j'en ignore à jamais l'emploi.

Mon être, c'est mon âme, intelligence, imagination, mémoire, sensibilité, volonté, liberté, amour. Ici encore ne m'est-il pas irrésistiblement démontré que rien ne vient de moi, que rien n'est de moi? Est-ce par mon industrie que je me suis rendu capable de percevoir les idées générales? Est-ce un fait de mon labeur que le goût et le courage du sacrifice pour ce que j'aime? Quand ma conscience de sa voix inexorable me crie : Ceci est le bien, ceci est le mal, vais-je penser que j'ai ainsi façonné ma conscience à mon gré, et que j'aurais pu la façonner autrement?

Encore une fois, je suis dépendant, totalement dépendant. Je vis par le Père, pour le Père : Père, que votre volonté soit faite ! Votre volonté, cause suprême de tout ce qui existe, c'est la règle, c'est la loi. L'univers matériel dépourvu de conscience s'y soumet dans une obéissance passive. Je dois m'y conformer à mon tour, m'y conformer pleinement, par un acte libre que sa liberté même ennoblit.

Le stoïcien disait : « O nature, je veux ce que tu veux ! » Je n'entends pas, je ne m'explique pas. La nature...? Mais puisque par hypothèse elle est aveugle, puisque tout en elle est fatal, elle ne veut rien, elle ne peut rien vouloir. Pourquoi, au rebours des conséquences du système, prêter à la nature une volonté que rien ne suppose, et dans quel faux élan de religion professer envers elle une soumission que rien ne réclame?

L'Évangile dit : « Père, ô vous de qui je tiens l'être, ô vous pour qui je vis, que votre volonté soit faite ! » Tout immédiatement devient raisonnable, sensé, logique, clair. Dieu vivant, Dieu créateur et souverain Maître a ses vouloirs supérieurs. L'homme, créature dépendante, l'homme fils soumis, les accepte. *Pater tales quærit qui adorent eum*. Ce que le Père des cieux cherche et attend parmi l'universelle passivité des choses et des êtres inconscients, c'est la sujétion intelligente de l'homme, librement acceptée, librement pratiquée, et dont l'homme en la pratiquant comprenne qu'elle est pour lui un incomparable honneur.

Une relation, une dépendance... Est-ce tout? Non certes. *Le vivo propter Patrem*, s'il se bornait là, manquerait de ce qui lui est le plus nécessaire, de ce qui lui donne son excellence supérieure, sa fécondité et sa beauté. Il s'y ajoute donc l'amour. Jésus, contemplateur de l'étroite union qui l'attache à son Père; Jésus, partisan déclaré de la dépendance où cette union l'établit.

vis-à-vis de son Père, aime les conditions qui lui sont faites, parce qu'il aime ardemment Celui par qui et pour qui elles existent. Et c'est surtout en écoutant battre son cœur qu'il peut dire et qu'il dit : « Je vis pour le Père. » Sa belle religion intérieure aboutit à aimer et s'y épanouit.

Vivre pour quelqu'un !... Je bannis de la pensée que j'évoque ce qui serait propre à l'amoindrir ou la ternir ; je ne garde que ce qui l'honore. Vivre pour quelqu'un, nous savons tous ce que c'est. Quand de nobles relations se sont pleinement développées, quand elles ont atteint leurs vraies proportions, quand elles se sont élevées jusqu'à une amitié dominante, elles produisent cette merveille que chacun de ceux qui s'aiment vit pour l'autre. En ce bienheureux état il se produit, au fond le plus intime de la nature humaine, d'admirables transformations. L'orgueil est vaincu ; nous ne souffrons pas de la supériorité de l'être que nous aimons. L'égoïsme est vaincu ; nous n'avons plus souci de nous, mais de lui. La mollesse est vaincue ; nous n'hésitons pas à nous imposer les pires fatigues pour répondre à ses désirs et servir ses intérêts. L'inconstance est vaincue, cette misère avec laquelle il nous faut le plus compter ; il nous semble que nous n'aurons pas assez de notre vie entière et de tous les instants de notre vie pour les lui consacrer.

Il y a des amis qui vivent ainsi pour leur ami,

des frères pour leur frère, des fils pour leur père. Ne dites pas que ce sont là de très rares exceptions. Il suffit que la chose existe et que le spectacle nous en soit offert, pour que nous puissions nous faire quelque idée des dispositions de Jésus. Jésus homme vivait pour Dieu, ne vivait que pour Dieu. Son intelligence, sa volonté, son cœur, toutes ses puissances harmonieusement fondues concouraient à l'établir dans une plénitude d'union, de dépendance et d'attachement que nous ne pénétrons jamais exactement ici-bas, mais dont nous comprenons qu'elle était la plénitude aussi de la religion et une forme incomparable de l'adoration en esprit et en vérité.

Messieurs et vénérés confrères, peut-être trouverez-vous que je viens de me livrer plus que de raison à une sorte de digression philosophique, à l'occasion de cette parole évangélique *vivo propter Patrem*. Veuillez réfléchir. Ne vous semble-t-il pas qu'elle a de quoi inspirer la conduite pratique de tout chrétien, particulièrement de tout prêtre, au milieu des ignorances ou des blasphèmes, des indifférences ou des hostilités du jour ? Vous me pardonnerez du moins au nom de mes intentions. Je vous affirme que je n'ai rien voulu d'autre, sinon vous amener à conclure que vivre pour le Père est tout ce qu'il y a au monde de plus religieux et de plus sacerdotal. Oh ! la disposition par excellence, éminemment sanctifiante et féconde ! Oh ! la vertu

fondamentale et centrale que de s'oublier soi, de ne pas vivre pour soi, de ne vouloir décidément de la vie que pour l'employer toujours et partout jusqu'au dernier souffle à servir les droits incontestables et incontestés de Dieu! Quelle religion! Quelle adoration! *Pater tales quærit qui adorent eum.*

ALERE FLAMMAM  
VERITATIS

### III

Abrégeons ce qui nous reste à dire de ces attitudes intérieures prises et gardées par Jésus homme devant son Père. Jésus était humble en face de Dieu. Jésus vivait pour Dieu. Enfin, Jésus se consumait du désir que le règne de Dieu s'établît et se répandît dans le monde. *Pater, adveniat regnum tuum.* Il est bien évident que s'il a mis sur nos lèvres l'expression de cette préoccupation supérieure, s'il en a fait la première et la plus pressante de nos prières, c'est que, pour son compte, il en portait au fond du cœur l'idée incessante et comme le tourment.

Puisque l'Évangile nous parle constamment du Père, il nous autorise et même nous engage à chercher dans ce que nous voyons autour de nous dans nos familles une notion approximative de ce qui doit exister de nous à Dieu. Un fils bien né, non plus à l'âge charmant de l'en-

fance ou de l'adolescence, mais parvenu à l'âge d'homme, qui aime tendrement son père, qui vit pour son père, s'éprend pour les intérêts de son père d'une sorte de culte et de généreuse passion. Il est obsédé du désir de le voir connu et apprécié comme il le mérite. Il est jaloux de sa notoriété, de sa célébrité, lorsque de puissantes facultés, un rare talent, une science exceptionnelle, des découvertes ou des œuvres de génie, un courage illustre sur les champs de bataille, le mettent hors pair parmi ses contemporains. Il souhaite ardemment le succès de ses entreprises et leur prête tout le concours dont il est capable. Il le venge par son attachement et son dévouement de la malveillance des uns, de l'indifférence des autres, des dénis de justice et d'admiration quelque part qu'ils se produisent et quelle qu'en soit la cause. Tout ce qu'il a et tout ce qu'il est, il le consacre, par une habitude prise et qui ne fait que grandir, au triomphe moral et matériel de celui dont la renommée et l'honneur sont devenus l'âme de son âme, la vie de sa vie.

Faible et insignifiante comparaison. Ce que Jésus a ressenti, non pas une fois ou l'autre, en des moments de choix, mais sans repos ni trêve, pour l'avènement du règne de son Père, dépasse infiniment cette mesure offerte à nos observations communes. *Zelo zelatus sum.* De toutes les énergies de son être, il n'a pas cessé un instant d'ambitionner que l'excellence suréminente de son

Père fût connue de la pauvre humanité égarée, sous ses yeux, en mille ignorances, mille blasphèmes, mille erreurs. Ce que devait être pour lui l'universelle prostitution de l'âme humaine de son temps aux folies du paganisme, ce que devait être la vision anticipée des athéismes et des agnosticisimes de l'avenir, nous ne parviendrons jamais à nous en faire une juste idée. De même, il n'a pas cessé d'ambitionner que l'œuvre de son Père, la rénovation du monde par la révélation évangélique et la rédemption, cette œuvre dont il était, lui, l'ouvrier magnanime, portât ses fruits. Mieux que saint Paul, il savait que Dieu veut le salut de toute créature : *qui omnes homines vult salvos fieri et ad agnitionem veritatis venire*<sup>1</sup>. De même encore n'a-t-il pas cessé de se tenir tout entier, sans aucune réserve sur aucun point, à la disposition des desseins de son Père, qu'il lui fallut naître sur la paille d'une crèche, travailler à la sueur de son front dans un pauvre atelier, exercer un apostolat public de trois années, finalement mourir sur la croix ! Rien ni dans sa mission, ni dans les conditions austères de sa mission, ne lui paraissait trop dur, pourvu qu'à ce prix le but suprême fût atteint. *Adveniat regnum tuum.*

En d'autres termes, l'existence intégrale du Christ s'est épuisée sous des formes et des phases successives à servir les intérêts de Dieu, le

<sup>1</sup> Timoth. II, 4.

feu intérieur du zèle, qu'on le pût constater ou non, le consumant jusqu'au dernier atome, comme le feu de l'autel consumait dans le Temple les victimes des sacrifices du matin et du soir.

Voilà certes une disposition qui a sa beauté et sa valeur à son tour. Voilà un hommage rendu au droit de Dieu d'être connu et compris des hommes. Voilà, pour tout dire, un genre d'adoration digne de provoquer notre plus intelligente attention et les plus généreux élans de nos cœurs.

Nous sommes prêtres, messieurs et vénérés confrères, pour pénétrer, pour saturer nous aussi notre vie de l'habitude du zèle. Ce doit être, comme pour le Christ, notre état accoutumé et normal de ne vouloir exister qu'afin de concourir à l'avènement du règne de Dieu dans le monde. Nous y concourrons par les industries de notre activité extérieure, sans nous lasser de recommencer notre tâche quand elle sera peu consolante et lourde, — et au temps où nous vivons, ce sera ainsi le plus souvent, — sans nous complaire en nos efforts, quand ils seront couronnés de succès. Nous y concourrons surtout par l'intensité soutenue, de jour en jour plus fidèle, de nos désirs cachés. Nous n'oublierons jamais que le zèle de Jésus n'était ni moins ardent ni moins fécond dans le silence prolongé de Nazareth que durant les années de labeur apostolique. Nous chercherons et nous trouverons, dans cette persuasion mille fois autorisée,

de quoi rabattre tantôt nos tentations de vanité, tantôt nos tentations de découragement. *Adveniat regnum tuum.* O Père des cieux, faites par votre grâce que dans nos vies de prêtres, nos vies d'autres Christ, tout rende le son et l'écho de ce désir, de ce besoin, de cette passion de Jésus !

Vous aurez saisi, messieurs, j'aime à le croire, le sens et l'importance de cette méditation. Vous aurez compris que, pour spéculative qu'elle puisse paraître de prime abord, elle aboutit directement, logiquement, aux conséquences les plus pratiques. De l'aveu de tous, l'humilité, le don absolu de soi et le parfait détachement, le zèle, sont de très hautes vertus sacerdotales. Ce sont ces vertus premières et nécessaires dont j'ai essayé de réveiller en vous l'estime, l'admiration et le culte, en vous montrant, d'après une théologie élevée et sûre, comment elles se fondent et se soudent ensemble, comment elles constituent en Jésus et doivent constituer chez nous une forme éminente du grand devoir de l'adoration en esprit et en vérité. *Pater tales querit qui adorent eum.*  
*Amen.*

CINQUIÈME JOUR

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

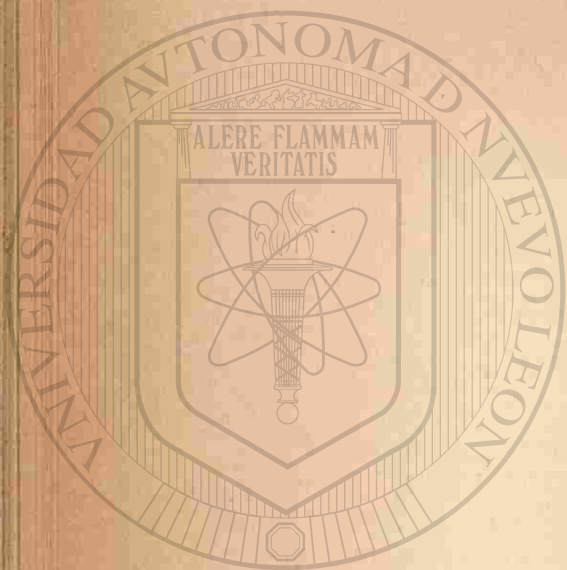


de quoi rabattre tantôt nos tentations de vanité, tantôt nos tentations de découragement. *Adveniat regnum tuum.* O Père des cieux, faites par votre grâce que dans nos vies de prêtres, nos vies d'autres Christ, tout rende le son et l'écho de ce désir, de ce besoin, de cette passion de Jésus !

Vous aurez saisi, messieurs, j'aime à le croire, le sens et l'importance de cette méditation. Vous aurez compris que, pour spéculative qu'elle puisse paraître de prime abord, elle aboutit directement, logiquement, aux conséquences les plus pratiques. De l'aveu de tous, l'humilité, le don absolu de soi et le parfait détachement, le zèle, sont de très hautes vertus sacerdotales. Ce sont ces vertus premières et nécessaires dont j'ai essayé de réveiller en vous l'estime, l'admiration et le culte, en vous montrant, d'après une théologie élevée et sûre, comment elles se fondent et se soudent ensemble, comment elles constituent en Jésus et doivent constituer chez nous une forme éminente du grand devoir de l'adoration en esprit et en vérité. *Pater tales querit qui adorent eum.*  
*Amen.*

CINQUIÈME JOUR

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



MÉDITATION DU MATIN

LE CALICE QU'IL FAUT BOIRE

CALICEM QUEM DEDIT MIHI PATER)

*Dixit Jesus Petro: ... Calicem quem  
dedit mihi Pater, non bibam illum?*

(Joan. xviii, 11.)

MESSIEURS ET VÉNÉRÉS CONFRÈRES,

C'est un réel avantage, si je ne me trompe, au cours d'une retraite, dans la série des méditations qui se succèdent, d'insister sur une idée principale, de faire de cette idée étudiée à fond, prise et reprise sous tous ses aspects, le point d'appui et le point de repère soit de l'enseignement donné par le prédicateur, soit de l'attention que ses auditeurs lui prêtent.

Vous avez pu vous en apercevoir, messieurs, j'use avec vous de ce procédé. Persuadé que les vies sacerdotales, — en ce temps surtout où l'activité extérieure qui s'impose, les sollicite et les entraîne à se répandre beaucoup au dehors, —

ont grand besoin de se recueillir, de se ressaisir, de se pénétrer de la beauté et de la valeur des dispositions du dedans, je vous parle de préférence du *regnum Dei intra vos est*, de la religion cachée, de la prêtrise intime, telle que Notre-Seigneur, maître et modèle, Jésus-Christ, l'a comprise lui-même et pratiquée le premier.

*Fratres sancti, considerate Apostolum et Pontificem confessionis nostræ Jesum.* Je ne cesse pas de vous dire : Regardez aux attitudes intérieures de Jésus homme devant son Père; cherchez à en faire l'inspiration et le type des vôtres propres. Votre sacerdoce extérieur et visible ne peut décidément être fécond que s'il s'appuie à ces fondements nécessaires.

Notre méditation de ce matin sera la continuation de l'instruction d'hier soir. En essayant d'aller au fond des choses, nous nous sommes appliqués à comprendre l'humilité, le détachement, le zèle du Christ et les hautes leçons qui découlaient pour nous de son exemple. Étudions en ce moment son incomparable esprit de résignation et de soumission dans la souffrance. *Calicem quem dedit mihi Pater, non bibam illum?* Ce ne sont que quelques mots adressés à Pierre, au moment où celui-ci, dans un faux élan de courage qui tombera vite, devant la cohorte des malfaiteurs guidés par Judas à Gethsémani, tire le glaive, frappe Malchus et le blesse; quelques mots, qui semblent viser seulement l'incident qui les provoque, mais cachent en réa-

lité la portée et l'ampleur d'un principe général et fournissent à jamais la plus noble, la plus sage, la plus bienfaisante théorie de la soumission de l'homme sous l'étreinte de la douleur; quelques mots dont chaque chrétien, plus encore chaque prêtre, doit avoir à cœur de pénétrer le sens, afin d'être toujours prêt à en déduire les applications pratiques.

Je voudrais, sous forme de digression préliminaire, faire une déclaration dont j'ai déjà touché quelque chose ailleurs, et que je crois souverainement véridique et très opportune, savoir, que de souffrir ne présuppose pas nécessairement qu'on ait été coupable ni qu'on subisse un châtiment. Sans doute, c'est par le péché, c'est à cause du péché que la souffrance est entrée dans la race humaine, qu'elle s'y est installée et rendue inexpugnable; mais si du fait général qui sert à tout expliquer on veut descendre aux cas particuliers, l'explication cesse d'être toujours exacte.

Jésus, rapporte l'Évangile, rencontre sur son chemin un aveugle de naissance<sup>1</sup>. Ses disciples, croyant faire preuve de perspicacité, se référant à l'interprétation qui se donne habituellement des maux en ce monde, lui disent : « Qui donc est coupable, de ses parents ou de lui, pour qu'il soit affligé d'une si pénible infirmité? » Et Jésus répond : « Ni cet homme, ni ses parents ne sont

<sup>1</sup> Joan. ix, 2.

pêcheurs. Cette infirmité a sa raison d'être dans la manifestation de l'œuvre de Dieu. *Neque hic peccavit, neque parentes ejus, sed ut manifestentur opera Dei in illo.* » En d'autres termes, « Dieu a permis ce mal apparent pour qu'il en naisse un plus grand bien. Je vais guérir sous vos yeux, devant la foule, ce pauvre malheureux. Sa guérison lui vaudra à lui le bonheur de croire, en même temps qu'elle établira l'authenticité de ma mission et contribuera à la gloire de mon Père. »

Voilà qui est formel. La souffrance n'a pas pour explication unique, ni peut-être même prépondérante, les fautes, les péchés de celui qui souffre. Doctrine cruelle, propre à désespérer les meilleurs, que la doctrine du châtement toujours et partout. Est-ce que l'enfant au berceau, qui s'éteint sous les baisers de sa mère, au milieu de crises et de convulsions atroces, expie au sens ordinaire du mot? Non, il acquiert par son précocité martyre, par une ressemblance qu'il ignore avec le Crucifié, des droits à une gloire plus haute dans le ciel et l'éternité près de s'ouvrir. Est-ce que ces vies pures et saintes que nous couvoyons à travers la mêlée humaine, et que les pires douleurs, les privations les plus dures écrasent sans repos ni trêve, subissent les rigueurs d'un châtement mérité? Non; elles s'élèvent à une plus parfaite similitude du Maître couronné d'épines, et se préparent, comme lui, l'accès des récompenses sans fin. *Nonne oportuit Christum pati,*

*et ita intrare in gloriam suam*<sup>1</sup>? C'est donc que la souffrance peut être, c'est donc qu'elle est plus souvent qu'on ne pense, le moyen austère, au fond miséricordieux et sage, que le Père des cieux emploie pour faire triompher en même temps l'avantage éternel de la créature et sa gloire propre : *ut manifestentur opera Dei.*

N'insistons pas. Cela dit, et sans nulle contradiction avec ce que nous avons établi dans notre instruction sur Jésus-Christ réparateur du péché, de l'expiation par la douleur, reconnaissons trois façons habituelles que la souffrance a de se produire.

Tantôt elle nous atteint directement, à l'improviste, toute seule, comme un malfaiteur embusqué sur notre route. Tantôt elle vient à nous à l'aide et par l'entremise de notre prochain. Tantôt enfin, c'est nous, nous-mêmes qui lui avons servi d'instrument; c'est nous qui sommes les artisans de nos peines. Eh bien! en chacune de ces occurrences diverses, nous pouvons et nous devons tout ramener à la parole du Christ qui porte en soi la solution suprême : *Calicem quem dedit mihi Pater, non bibam illum?*

<sup>1</sup> Luc. xxiv, 26.

## I

La multiplicité est presque infinie des souffrances inattendues, soudaines, dans lesquelles n'entre comme facteur aucune malveillance d'autrui, que nous n'avons en rien provoquées pour notre part. Elles sont de tous les jours. Elles éclatent partout. Elles font aveuglement, ce semble, des victimes de tout âge et de toutes conditions. Voilà, par exemple, une de ces catastrophes dont le bruit suscite la stupéfaction publique : une île et sa population s'engloutissent dans la mer ; un lac intérieur brise ses murailles de glace, se déchaîne des hautes cimes, emporte dans sa course furieuse des centaines de maisons qui s'écroulent sur leurs hôtes ; les fleuves paisibles, gonflés par les pluies et les neiges, deviennent tout d'un coup des torrents et ravagent tout sur d'immenses espaces ; la foudre incendie une ferme, un hameau, un village ; le grison éclate au fond des galeries de houille ; un vaisseau sombre en plein océan avec les passagers et l'équipage ; une rencontre de trains sur les voies ferrées jonche le sol de blessés et de morts... que sais-je ? Vous n'attendez pas de moi que je pousse plus loin une énumération qu'il vous est loisible de faire à l'aide de vos propres souve-

nirs. Les fléaux et les accidents, dont nous pouvons tous être passibles, rentrent dans la catégorie des maux spontanés, ceux dont la responsabilité n'est imputable ni aux autres ni à vous.

A un degré moins retentissant et moins tragique, dans l'intimité de nos vies et de nos demeures, que de souffrances ont ce même caractère de spontanéité irréductible ! La mort, ou subite ou causée par de longues maladies dont il n'a pas été possible d'enrayer le cours, fait son œuvre horrible sous nos yeux. Elle passe, elle emporte les êtres qui nous sont le plus chers, le père, la mère, les frères, les sœurs, les amis. C'est tout un effondrement de notre bonheur que ces vides affreux creusés au foyer domestique du jour au lendemain. Que pouvions-nous pour nous défendre contre la mort et ses ravages ? Rien, rien, rien. Il a fallu nous laisser arracher la moitié de nous-mêmes par l'implacable adversaire plus fort que nous.

Ou bien, s'il ne s'agit que de nous personnellement, voilà tout d'un coup la maladie qui, en pleine activité, en plein labeur béni de Dieu, ce semble, nous condamne au repos forcé, à l'humiliante et navrante inaction. Être prêtre, avoir trente ou quarante ans, se sentir en mesure de faire le bien par le zèle au milieu d'une paroisse ou l'apostolat des missions lointaines, par l'enseignement dans une maison d'éducation chrétienne, par des travaux apologétiques qui vengeraient la vérité, n'ambitionner rien d'autre que

l'honneur de servir la cause sacrée de l'Évangile, et voir en quelques jours, peut-être pour toujours, le beau rêve inexorablement brisé et évanoui !

En chacune de ces circonstances et vingt autres du même genre, que dire ? que faire ? quelle attitude prendre et garder ?

Tout bien pesé, il n'y a que deux attitudes possibles, suivant la théorie qu'on adopte, l'explication qu'on se donne de cette première sorte de maux. Car, de prétendre se dérober par l'insouciance et une sorte de désintéressement absolu n'est qu'un mot.

Si le monde est vide, si derrière le voile de la nature il n'y a personne à qui je puisse demander compte de ce qui arrive, si la nature n'est que le vaste ensemble des forces éternelles et aveugles qui, sans savoir d'où elles viennent et où elles tendent, produisent l'infinie variété des phénomènes ; si je ne suis moi-même qu'un de ces phénomènes, passager, fugitif, perdu dans la masse colossale de tous les autres, insignifiant à force d'y tenir peu de place et d'y être comme englouti, le problème se simplifie étonnamment. Je n'ai qu'à subir ma douleur en silence : le grain de sable érasé et broyé sous la roue du char ne se plaint pas. Le fléau qui me ruine, la maladie qui m'abat, la mort qui frappe autour de moi et me désole, étant irresponsables, comment et à qui me plaindrais-je ? Le stoïcisme a raison. Épicète et Marc-Aurèle pensent à ravir. Il n'y a pas

d'autre attitude à prendre, d'autre sagesse à pratiquer que la fierté hautaine. Il faut tenir pour logique, pour concluant et bienfaisant, ce langage d'un poète contemporain :

Faites, faites de moi tout ce que bon vous semble,  
Ouvriers inconnus de l'infini malheur...

.....  
Dans l'éternel retour des fins aux origines,  
Je m'abandonne en proie aux lois de l'univers<sup>1</sup>.

S'abandonner sans protestation ni interrogation quelconque aux lois de l'univers, oui, voilà bien le dernier mot théorique et pratique d'une philosophie sans Dieu. Et si l'on veut, à tout prix, jeter sur le désespoir de ce fatalisme brutal quelque apparence de beauté, on aura la ressource, — quelle ressource ! — de penser qu'en somme la nature triomphe au sein du temps et de l'espace, que cela seul importe, que les milliards de victimes employées à produire l'harmonie totale, que la victime que je suis moi-même, doivent accepter de plein gré leurs immolations, puisque de ces immolations partielles naît et s'épanouit la magnificence sereine du grand Tout.

Mais si la doctrine d'une cause transcendante du monde est vraie, s'il y a un créateur de la nature, de ses forces et de ses lois, essentiellement distinct d'elle, qui, après l'avoir fait éclore

<sup>1</sup> Sully-Prudhomme, *les Vaines tendresses, la Mort*.

d'un acte de sa puissance, la dirige et la domine, *Deum factorem cæli et terræ*; si je puis et je dois croire que cet Être mystérieux, auteur, Seigneur et maître de toutes choses, est mon Père, qu'il m'autorise à lui donner ce nom, qu'il l'attend, qu'il l'exige, qu'il m'aime, qu'il veille incessamment sur moi, qu'il m'enveloppe de sa sagesse et de sa tendresse plus que l'air et la lumière où je suis tout entier plongé, le problème se complique peut-être, et toutefois, en dépit de cette complication même, il devient plus acceptable et plus clair.

Le problème se complique... Voici pourquoi. Avec la notion d'un Dieu créateur et père, nous voyons bien que la douleur, au lieu de jaillir de la fatalité des lois de la nature, peut et doit être attribuée à une cause intelligente, qui se sert pour nous atteindre de cette nature même et de ses lois. Mais alors surgit l'objection instinctive : Comment un être que je proclame bon, que je nomme « mon Père », peut-il consentir à ce que je souffre ? non seulement y consentir, mais se faire l'auteur et l'agent de ma souffrance ? Entre ces deux qualificatifs « bon » et « cause volontaire » de mes maux, n'existe-t-il pas une opposition flagrante, une irréductible contradiction ?

C'est là que la foi intervient. Je ne m'explique pas aisément les choses. Je ne résous pas la difficulté comme par enchantement. Je sais que l'opposition et la contradiction se concilient. Je le sais, je le crois, je dois le croire.

Le père le plus tendre peut imposer momentanément à son enfant des traitements austères dont l'enfant, — faute de perspicacité, — sera tenté de dire qu'ils sont immérités et durs. Ce sera là, de sa part, une impression et un langage qu'il ne réussira point à maîtriser tout d'abord. Mais si vraiment il a confiance en son père, la première surprise, la première émotion une fois tombées, il ne tardera pas à se ressaisir et à s'abandonner sans murmure.

La foi me demande d'en agir ainsi avec Dieu. Sous le coup de l'une ou de l'autre des souffrances qui surgissent à l'improviste dans ma vie et la brisent, je me persuade que tout est intentionnel et intelligent en ce qui m'arrive, au lieu d'être inconscient et aveugle. Je me persuade qu'une puissance supérieure, maîtresse des forces de la nature, a permis que j'en fusse atteint, moi plutôt que d'autres. Je me persuade que cette puissance dominatrice, malgré les apparences contraires, est sage, bonne, aimante, paternelle; que je dois lui faire crédit des motifs, pour le moment insaisissables, de ses conduites à mon égard. J'ouvre l'Évangile; je baise avec respect la parole de Jésus, je me l'approprie : « Le calice que le Père m'a donné, est-ce que je ne le boirais pas ? »

Je ne sais quoi de très intime me donne à comprendre qu'en définitive cette solution m'honore. Mystère pour mystère, il est plus digne de moi que j'aie affaire à un être vivant dont

l'intervention dans ma vie reste ici-bas voilée et impénétrable, que d'avoir affaire, sans appel, à l'obscurité de la matière toute seule et à la fatalité de ses lois.

II

Une seconde catégorie de souffrances se compose de toutes les peines extérieures ou cachées, visibles ou secrètes, dont le prochain, notre prochain, est pour nous la cause. C'est à chaque instant dans la vie, que nous avons à nous plaindre de ceux qui nous entourent. Quelquefois, souvent même, nos griefs et nos doléances, éveillé par des bagatelles, témoignent plus d'une susceptibilité maladive de notre part, que de la réalité des torts d'autrui. Mais en combien de circonstances n'avons-nous pas le droit d'élever, contre les procédés dont on use à notre égard, de très légitimes réclamations?

Par exemple, je suis de façon ou d'autre lésé dans mes intérêts. A la tête d'une paroisse, en face d'œuvres de tout genre qui s'imposent, je me vois contrecarré par l'hostilité, la rancune ou la jalousie de ceux dont la vie est mêlée à ma vie. Une générosité m'était promise par une des familles riches du pays, j'y comptais pour une entreprise motivée et pressante, tout me permet-

tait d'y compter. Au dernier moment elle m'est refusée. Que s'est-il passé? Tantôt je le sais, tantôt je le devine, tantôt je l'ignore. La méchanceté s'est jetée au travers de mes desseins et de mes espérances. Me voilà réduit à ajourner pour longtemps, peut-être pour toujours, mes chers projets. Dans le même ordre de choses, j'avais obtenu l'assurance d'un concours de l'administration civile ou du gouvernement. Ce concours m'est retiré et m'échappe. Le député sectaire, le conseiller de préfecture, le maire de la commune ou l'adjoint, sont intervenus et m'ont fait éconduire. D'autres fois, dans ma famille, on me frustrera de l'intégrité de mes biens patrimoniaux et de mon héritage. D'autres fois ce seront mes propres confrères, responsables ou non de leur imprudence, qui m'auront poussé à des spéculations aventureuses dont, au lieu de bénéfices, je ne retirerai que des pertes sensibles et peut-être la ruine.

Par exemple, on m'attaque dans ma réputation, dans mon honneur, ces trésors de choix auxquels, à juste titre, je tiens plus qu'à l'existence. J'ai porté jusque-là un nom sans tache, tout d'un coup je me sens enveloppé de suspicions blessantes; j'apprends qu'il circule à mon sujet, même en haut lieu, même parmi mes supérieurs, des sévérités d'opinion que rien ne faisait prévoir, que rien n'explique. La bienveillance dont j'étais jusqu'à ce jour l'objet se refroidit, mes meilleurs amis se retirent. Que s'est-il



passé? Je finis par découvrir que c'est la calomnie, quelquefois partie d'où je devais moins l'attendre, qui a fait son chemin. J'ai beau protester: elle est plus forte que mes protestations. Peut-être, après un temps de lutttes douloureuses, viendrai-je à bout de produire la lumière aux yeux de tous et de reconquérir mes avantages odieusement menacés; peut-être aussi ne réussirai-je pas, et me faudra-t-il subir toute ma vie le triomphe des méchancetés déchaînées contre moi.

Par exemple encore, on attente à mon bonheur, à mes affections de famille, à mes relations cordiales avec tels et tels de mes paroissiens, à l'amitié si précieuse de mes confrères. J'avais là, parmi ces chères et douces bienveillances, un refuge toujours prêt contre les inévitables épreuves de la vie. Après Dieu et ma conscience elles étaient ma joie, ma sécurité, mon repos, ma paix. On ne m'accueille plus aujourd'hui. On me tient à distance, on m'éconduit. C'est comme si Béthanie, la demeure aimée, se fût, du jour au lendemain, refroidie ou fermée pour le divin visiteur de Lazare, Marthe et Marie. Que s'est-il passé derechef? *Inimicus homo hoc fecit*. Quelqu'un a méchamment ou sottement trouvé que ma part de satisfactions était excessive et s'est employé à me nuire. Ce quelqu'un, un peu plus tôt, un peu plus tard, j'arrive à le connaître, je le connais. Quand on voudra, je le nommerai par son nom.

Autant d'occasions diverses où la souffrance m'atteint par les agissements de la créature, et, à cause de cela même, devient plus intolérable.

Lorsque j'étais en face de Dieu directement, aux prises avec des maux qui me venaient de lui sans détour, je pouvais bien, d'instinct, m'étonner et me plaindre, mais après un peu de temps d'impatience ou de murmure, sous les représentations de ma raison, sous les inspirations de ma foi, je finissais par me soumettre. Je comprenais que de moi, créature infime, à lui, créateur et maître, la lutte était inégale; je trouvais même une certaine dignité à incliner ma faiblesse devant sa force, l'insuffisance et l'étroitesse de mes vues devant la sagesse incontestée de ses desseins.

Ici, les situations ne sont plus les mêmes, les rôles changent. Je n'ai plus affaire à un plus grand que moi, à un meilleur que moi, mais à un être de ma race et de mon rang, à un égal. Cet adversaire de chair et d'os qui me nuit, encore une fois, je finis par le connaître. Mon premier mouvement est d'entrer en lutte ouverte et à outrance avec lui, et de lui faire expier l'insolence de sa conduite. Ne me parlez pas de me résigner, de me soumettre: j'éprouve le besoin de me venger. Il y va de ma dignité, c'est mon droit, c'est mon devoir.

O mon frère, qui dans ce genre de peine tiendriez ce langage, écoutez:

Ni Dieu, ni les hommes, à coup sûr, ne vous dissuadent de vous montrer soucieux de vos intérêts, de votre honneur, de votre bonheur. S'il existe pour vous un moyen légitime de prévenir le mal qu'on veut vous faire ou de réparer le mal qu'on vous fait, il va de soi que vous pouvez, que vous devez en user. Aucune sagesse, aucune perfection n'exige de vous l'abdication molle et paresseuse. Mais, à supposer, — et malheureusement la supposition n'a rien de chimérique, — que vos efforts les mieux conduits n'aboutissent pas, à supposer qu'il faille continuer de souffrir, qu'allez-vous dire ? qu'allez-vous faire ?

Voulez-vous donc vous enfermer dans l'irritation et l'amertume obstinées d'une douleur sans compensation ? Plutôt que de chercher une explication pacifiante de votre épreuve, voulez-vous retourner indéfiniment le fer dans la blessure, quitte à vous meurtrir et à vous consumer toujours davantage ?

L'explication, la voici : Dieu ne veut pas le mal, Dieu n'est pas le complice des malfaiteurs. Mais Dieu, qui respecte la liberté de ses créatures, peut permettre, pour vous atteindre à l'endroit sensible, que les créatures usent mal de leur liberté à votre égard. Elles sont coupables par là, très coupables, — nul n'en saurait douter, — à leurs risques et périls toutefois, sous leur responsabilité, dont l'impartiale justice leur demandera compte, elles ne font qu'user de leur libre arbitre et de leur indépendance. Dieu se

sert d'elles telles qu'elles sont, pour arriver jusqu'à vous. Tout à l'heure il se servait des éléments aveugles, des forces inconscientes de la nature ; il emploie maintenant des causes intelligentes et libres, qui pervertissent l'usage normal de leur intelligence et de leur liberté. En fin de compte, c'est toujours en face de Dieu que vous vous trouvez.

Réfléchissez un peu, mon frère blessé et peut-être exaspéré par le prochain. Recueillez-vous, il ne vous sera pas difficile de comprendre. Vous écarterez d'une main ferme et sûre le premier plan des choses qui vous offusque. Derrière cet homme, derrière cet adversaire, visible et tangible, derrière ce confrère qui cherche à vous nuire et vous nuit, vous entreverrez Dieu toujours sage et bon. Vous ne vous arrêterez pas à lutter contre la créature, vous ne lui laisserez plus l'honneur d'être capable, à elle toute seule, de vous faire souffrir, vous la déposséderez de cette puissance apparente et d'emprunt, vous la tiendrez pour ce qu'elle est, pour un simple instrument des volontés divines ; vous irez au delà de ses prises sur vous, vous traverserez l'obstacle, vous vous avancerez jusqu'à Dieu. Une fois de plus, dans la paix d'une soumission nouvelle, plus haute, plus méritoire et plus sainte, vous direz : « Le calice que le Père m'a donné, est-ce que je ne le boirais pas ? »

## III

Poursuivons cette recherche et cette analyse très propre, si je ne me trompe, à nous instruire et à nous encourager.

Il est une autre série de souffrances et de maux que, tout bien examiné, nous ne pouvons attribuer qu'à nous.

Faute d'attention et de précautions, je suis victime d'un accident matériel, qu'il m'eût été on ne peut plus facile d'éviter. Je fais une chute en route, dans mon presbytère, dans mon église; je me blesse grièvement, je me brise un membre. C'était si simple de ne courir aucun danger, puisqu'en réalité il n'y en avait nulle part. Mon imprévoyance, ma précipitation ont causé tout le mal. Et maintenant que le mal existe, il me faudra le subir; me voilà pour plusieurs semaines ou plusieurs mois condamné à garder le lit ou la chambre. Mes fonctions accoutumées vont être suspendues, mon ministère s'interrompra, mes œuvres languiront. Une minute d'inadvertance a suffi pour provoquer ce désastre, ou du moins ce désarroi. Je m'accuse publiquement, je ne me pardonne pas de m'être moi-même, et par ma faute, condamné à cette épreuve.

Au lieu d'un accident matériel, que des soins,

du temps et de la patience finiront probablement par réparer, supposons quelque mésaventure morale dont les conséquences vont peser sur ma vie entière... Une maladresse de procédés ou de langage, qui, la susceptibilité aidant, m'aliénera cette personne, cette famille, ce groupe de paroissiens; dans un moment d'impatience et d'oubli, une attitude irrespectueuse, une parole trop vive, qui auront froissé mes supérieurs et resteront contre moi une charge dont on se souviendra toujours; une imprudence regrettable, dont la malveillance se sera emparée en l'exagérant, et qui fera planer sur mon caractère et mes tendances des suspicions inguérissables; une entreprise en faveur de mes œuvres, mal engagée et mal conduite, qui, ayant échoué au lieu de réussir, laissera de moi l'idée et l'impression d'un esprit aventureux sur lequel on ne saurait compter. Que sais-je!

Avec les meilleures intentions du monde, pour rendre service à telle ou telle personne de ma connaissance, je me suis chargé de faire valoir son petit patrimoine ou ses économies. Que de prêtres s'érigent imprudemment en banquiers de leurs proches, de leurs amis, de leurs pénitents, surtout de leurs pénitentes! Des placements que je croyais sûrs, auxquels je me faisais pour mon propre compte, tout d'un coup se sont trouvés mauvais et ruineux. Mes ressources personnelles s'effondrent, et, ce qui est pire mille fois, d'autres avec moi et à cause de moi, victimes de mon

malencontreux empressement à les obliger, se voient désormais condamnés à la gêne, peut-être à la misère, peut-être au désespoir.

Des pères et des mères de famille nous consultent dans la question toujours si délicate de l'établissement de leurs enfants. Quelquefois même, sans qu'on nous demande notre entremise ou nos références, nous nous ingérons, croyant bien faire, à des initiatives spontanées. Le mariage se conclut, tout semble être au mieux d'abord. Puis des révélations surviennent, d'ordre pécuniaire, d'ordre sanitaire, d'ordre moral, qui déroutent nos prévisions et amassent sur nous les plus pénibles responsabilités.

Choisissez, messieurs et vénérés confrères, telle ou telle souffrance de ce genre que vous voudrez, j'entends de ces souffrances dont nous avons été nous-mêmes l'occasion et qui restent à notre charge, soit que nous en subissions seuls les conséquences, soit que nous entraîinions avec nous ceux à qui nous portons intérêt, je reviens à la question posée tout à l'heure : Qu'allez-vous dire ? Qu'allez-vous faire ?

Vous repentez de votre imprudence, de votre précipitation, de votre insuffisance regrettable de sagesse et de jugement ?... Oui, certes, il le faut, c'est votre devoir.

Vous désoler de ce que d'autres, à cause de vous, sont plongés dans la tristesse et peut-être assaillis de tentations de découragement ?... Oui, encore, c'est votre devoir une fois de plus.

Et cependant, si vous savez comprendre l'Évangile, si vous croyez au Père qui est aux cieus, sans la permission duquel un cheveu ne tombe pas de votre tête, le mal est-il donc fatalement sans atténuation et sans remède ?

L'explication donnée plus haut ne perd rien ici de sa valeur. C'est le même principe, et c'est, dans l'application du même principe, le même raisonnement.

Dieu ne voulait pas que vous fussiez imprudents, légers, téméraires, irrespectueux, puisque cela comporte une faute, un péché ; mais à supposer que vous avez librement voulu l'être, il vous a laissés maîtres de vos déterminations, se réservant d'y rattacher des conséquences en apparence fâcheuses, et dont il vous sera cependant loisible de profiter. En d'autres termes, de même qu'il a pu se servir, comme nous le disions précédemment, du mauvais usage de la liberté du prochain pour produire un genre d'épreuve qui vous fût utile, il peut se servir du mauvais usage de votre liberté personnelle pour atteindre encore la même fin.

Et de même que nous arrivions, il n'y a qu'un instant, à cette conclusion : passer au travers des créatures et de leurs torts, sous le voile de leurs agissements répréhensibles, découvrir la sagesse et la bonté du Père, s'y avancer, s'y réfugier, s'y établir dans une soumission filiale, nous arrivons à conclure ici que, pour nous-mêmes, en face de la situation qui vous est faite

par votre faute, il faut essayer de vous réduire, à votre tour, au rôle d'instrument et de cause seconde, essayer de voir en dernier ressort, derrière les erreurs et les entraînements que vous regrettez, l'opération providentielle toujours puissante à tirer le bien du mal.

Plus tard, les plus mystérieuses choses de la vie présente, au grand jour de l'éternité et dans la plénitude de la destinée véritable, s'éclairciront. Plus tard vous comprendrez comment les souffrances accidentelles, celles-là mêmes que vous auriez pu vous épargner et épargner à d'autres, se rattachaient à un plan d'ensemble et concouraient à produire « l'unique nécessaire » du résultat final.

En attendant, ayez le courage de faire vous aussi, en ce qui vous touche, crédit à Dieu de la lenteur de ses révélations suprêmes; abandonnez-vous, puisque aussi bien c'est la seule ressource qui vous reste; dites du fond du cœur, de toutes les peines qui, en un sens, viennent de vous et en réalité remontent jusqu'à Dieu : « Le calice que le Père m'a donné, est-ce que je ne le boirais pas ? »

Telle est, messieurs et vénérés confrères, sauf l'insuffisance des développements où nous sommes entrés, l'explication que des croyants à l'Évangile, des disciples du Christ, des prêtres en première ligne, doivent se donner du redoutable problème de la douleur. L'esprit humain, le cœur humain, se sont usés à en chercher d'autres.

Je défie quelque penseur que ce soit, de l'antiquité ou de nos jours, d'en produire une qui soit plus acceptable. Sans doute, tout n'y est pas clarté pure. Sans doute, elle présuppose la foi à un Dieu vivant, plus intimement mêlé à la trame de nos vies que ne le sont la chaleur et l'air au jeu régulier de notre organisme physique; mais, exigences pour exigences de la raison, ombres pour ombres, la solution chrétienne de la douleur est encore la plus digne et la plus bienfaisante des solutions.

*Calicem quem dedit mihi Pater, non bibam illum?* Je veux une dernière fois répéter avec vous cette parole incomparable.

Ne remarquez-vous pas, messieurs, ce qu'elle a de tendre et presque caressant? Celui qui a permis la souffrance de tous degrés et de toute nature, qui l'a laissé s'amasser dans le calice, c'est un Père. Il ne nous impose pas brutalement le breuvage douloureux, il nous le présente, *calicem quem dedit*. On devine qu'il souffre le premier d'être obligé de nous faire souffrir. Il nous exhorte, il nous encourage, il se tient près de nous, il est de moitié avec nous.

J'ai été plus d'une fois témoin, dans les intimités de famille, d'une scène absolument délicieuse. Elle ne vous est point inconnue à vous non plus. Le petit enfant est malade; étendu sur sa couchette blanche, il se plaint, il murmure. La mère est là, debout, tout à côté de lui; à un moment donné, elle lui tend une coupe pleine

d'une liqueur répugnante qui doit le soulager. D'une main, — et avec quelle infinie délicatesse ! — elle soulève l'oreiller pour que la pauvre tête penchante soit affermie; de l'autre, au milieu des plus tendres invitations, elle présente le breuvage d'où la guérison peut sortir. L'enfant hésite, se fait prier, voudrait échapper à la nécessité qui s'impose. La mère insiste; l'enfant, parce qu'il sait bien que sa mère l'aime et n'ambitionne que son retour à la santé, finit par se rendre. Il dit à sa façon : « Le calice que ma mère m'a préparé et qu'elle m'offre, est-ce que je ne le boirais pas ? »

O Dieu ! vous êtes père, vous êtes mère, vous êtes la source de toutes les puissances d'aimer, vous nous aimez. Nous sommes vos enfants, et jusque sous nos cheveux blanchis, jusqu'au bord de nos tombes, vos petits enfants. Apprenez-nous à n'avoir devant vous, comme le Christ, que l'attitude filiale de la confiance et de l'abandon!

*Amen.*

## INSTRUCTION DE 10 HEURES

### JÉSUS-CHRIST MÉDIATEUR

(NEMO VENIT AD PATREM NISI PER ME)

*Ego sum via et veritas et vita; nemo venit ad Patrem nisi per me.*

(Joan. xiv, 6.)

MESSIEURS ET VÉNÉRÉS CONFRÈRES,

Jésus-Christ prêtre, le souverain prêtre que nous cherchons pendant notre retraite, à mieux comprendre, a été l'adversaire du péché, le réparateur du péché; il a été adorateur au sens accoutumé du mot, par la prière; il l'a été dans un sens particulier, mais non moins réel, par l'ensemble des dispositions intimes. Voici un titre de plus qui se présente à notre attention et à nos admirations, et qui comporte encore pour notre sacerdoce tout un monde d'enseignements pratiques : Jésus-Christ a été médiateur. *Unus Christus, unus est mediator Dei et hominum,*

d'une liqueur répugnante qui doit le soulager. D'une main, — et avec quelle infinie délicatesse ! — elle soulève l'oreiller pour que la pauvre tête penchante soit affermie; de l'autre, au milieu des plus tendres invitations, elle présente le breuvage d'où la guérison peut sortir. L'enfant hésite, se fait prier, voudrait échapper à la nécessité qui s'impose. La mère insiste; l'enfant, parce qu'il sait bien que sa mère l'aime et n'ambitionne que son retour à la santé, finit par se rendre. Il dit à sa façon : « Le calice que ma mère m'a préparé et qu'elle m'offre, est-ce que je ne le boirais pas ? »

O Dieu ! vous êtes père, vous êtes mère, vous êtes la source de toutes les puissances d'aimer, vous nous aimez. Nous sommes vos enfants, et jusque sous nos cheveux blanchis, jusqu'au bord de nos tombes, vos petits enfants. Apprenez-nous à n'avoir devant vous, comme le Christ, que l'attitude filiale de la confiance et de l'abandon!

*Amen.*

## INSTRUCTION DE 10 HEURES

### JÉSUS-CHRIST MÉDIATEUR

(NEMO VENIT AD PATREM NISI PER ME)

*Ego sum via et veritas et vita; nemo venit ad Patrem nisi per me.*

(Joan. xiv, 6.)

MESSIEURS ET VÉNÉRÉS CONFRÈRES,

Jésus-Christ prêtre, le souverain prêtre que nous cherchons pendant notre retraite, à mieux comprendre, a été l'adversaire du péché, le réparateur du péché; il a été adorateur au sens accoutumé du mot, par la prière; il l'a été dans un sens particulier, mais non moins réel, par l'ensemble des dispositions intimes. Voici un titre de plus qui se présente à notre attention et à nos admirations, et qui comporte encore pour notre sacerdoce tout un monde d'enseignements pratiques : Jésus-Christ a été médiateur. *Unus Christus, unus est mediator Dei et hominum,*

*homo Christus Jesus*<sup>1</sup>. Entre Dieu et les hommes il y a un Médiateur; il n'y en a qu'un : c'est Jésus-Christ homme.

Si les limites d'un seul discours sont habituellement insuffisantes pour l'exposé des grandes doctrines à la méditation respectueuse et affective desquelles je vous convie, elles le sont plus que de coutume ce matin. Je ne m'attarderai donc à aucun préambule. Je voudrais vous rappeler ce qu'il faut entendre par la médiation du Christ; comment opérant d'abord la Rédemption, ce qui est le point de départ de tout, elle dépasse cette efficacité en quelque sorte négative et s'épanouit en une multitude de conséquences et d'applications positives du plus haut prix.

I

Un enfant du catéchisme sait que Jésus a été Sauveur, le nom même de Jésus signifiant, d'après la révélation de l'Ange à Marie, qu'il est venu en ce monde pour racheter les hommes et expier leur péché. Il sait donc que Jésus a été médiateur, c'est-à-dire qu'il s'est interposé entre la divine justice et l'humanité coupable, pour rétablir les relations d'amitié douloureusement inter-

<sup>1</sup> I Timoth. II, 5.

rompues et brisées. L'idée de médiation lui est souvent suggérée au sein même de la famille par l'expérience du rôle qu'y remplit sa mère en sa faveur. Quand il a mérité les sévérités du père, la mère intervient et lui rend le service de ménager et de hâter le rapprochement qu'il désire. Rien de plus populaire que la notion de la médiation rédemptrice du Christ, même chez les plus petits et les plus humbles : notion sans doute approximative et imparfaite, mais qui pourtant suffit à expliquer l'essentiel du mystère chrétien.

Oui, Jésus-Christ a été Médiateur, d'abord parce qu'il a eu pour mission authentique d'être Rédempteur. *Adoramus te, Christe, et benedicimus tibi, quia per sanctam crucem tuam redemisti mundum.*

Saint Paul, dans deux passages fameux de ses Épîtres, donne à l'enseignement de cette doctrine quelque chose de tragique. Elle prend, sous sa plume, un relief saisissant. Voici la mise en scène des débuts de la mission du Sauveur.

*Impossibile est sanguine taurorum et hireorum auferri peccata. Ideo ingrediens in mundum dicit: Hostiam et oblationem noluisti, corpus autem aptasti mihi. Holocaustomata pro peccato non tibi placuerunt. Tunc dixi: Ecce venio; in capite libri scriptum est de me, ut facerem, Deus, voluntatem tuam*<sup>1</sup>.

*Ecce venio.* Le Verbe éternel, le Fils unique

<sup>1</sup> Hebr. x, 4, 5, 6, 7.



du Père est venu ; c'est-à-dire, en élevant jusqu'à lui la nature humaine, en se l'associant par l'union hypostatique de l'Incarnation, il s'est rendu capable, Victime enfin agréable et agréée, de porter le péché du monde, capable de souffrir et de mourir pour l'expier.

Et quand l'œuvre sublime est achevée, quand le Golgotha, à trente-trois ans de distance, a consommé ce que la crèche de Bethléem avait inauguré, écoutez comment s'exprime saint Paul :

*Cum mortui essetis in delictis et præputio carnis vestræ, convivificavit vos (Deus) cum illo, donans vobis omnia delicta. Delens quod adversus nos erat chirographum decreti, quod erat contrarium nobis, et ipsum tulit de medio, affigens illud cruci, et exspolians principatus et potestates, traduxit eum confidenter, palam triumphans illos in semetipso<sup>1</sup>.*

Quel tableau ! Quel hymne de triomphe ! En face de l'expiation surabondante de Jésus, Dieu désarme, Dieu déchire la cédule de la condamnation première, cette condamnation à laquelle rien de terrestre ne pouvait nous dérober. Il l'attache à la croix victorieuse. Il en fait le témoignage visible de la ruine des puissances adverses à jamais.

Anthropomorphisme puéril ! diront les uns parmi les incroyants. Ne voyez-vous pas que vous déshonorez Dieu, que vous le rabaissez à votre

<sup>1</sup> Coloss. II, 13, 14, 15.

taille, en lui prêtant des sentiments tout humains, des façons de parler et d'agir théâtrales et tout humaines?... Doctrine barbare et révoltante, diront les autres, — et ceux-là en de très beaux vers<sup>1</sup>, — que la doctrine d'un Dieu qui accepte le sacrifice de l'innocent pour la rançon du criminel!... Non, rien n'est puéril, rien n'est barbare dans le dogme béni de la Rédemption par la croix du Sauveur. C'est une conviction enracinée au plus profond de la conscience humaine, toujours et partout acceptée, que l'innocent a de quoi réparer les torts du coupable. Ce que la conscience universelle admet ne saurait être monstrueux ni faux. Quant au langage sonore et comme belliqueux de saint Paul, qu'on le prenne donc pour ce qu'il est, un moyen de traduire et de rendre sensible par des mots et des images une vérité sublime, plutôt que l'expression didactique de cette vérité même.

Passons. L'immolation rédemptrice du Christ, en d'autres termes sa médiation, a satisfait la justice divine pleinement, surabondamment, de telle sorte que nous sommes en droit, si par ailleurs nos dispositions personnelles sont ce qu'elles doivent être, d'attendre et d'exiger notre pardon. *Satisfecit Christus Patri cumulatissime et ad omnes justitiæ districtissimæ numeros.* Cette thèse de Thomassin n'est que l'écho de l'enseignement de toute la théologie, quand elle déclare que nous

<sup>1</sup> Ackerman.

pouvons solliciter notre rentrée en grâces avec Dieu non seulement *de congruo*, mais *de condigno*; l'écho de la déclaration formelle de saint Jean : *Si quis peccaverit, advocatum habemus apud Patrem, Jesum Christum justum. Et ipse est propitiatio pro peccatis nostris, non pro nostris tantum, sed etiam pro totius mundi*<sup>1</sup>.

Si nos dispositions personnelles sont ce qu'elles doivent être, ai-je pris la précaution de dire, pour sauvegarder l'exactitude de la doctrine catholique, pour qu'il soit entendu, à l'encontre des enseignements de la Réforme, que l'application des mérites du Christ et des fruits de sa Rédemption ne se fait pas indistinctement et comme d'une manière empirique, sous l'unique condition d'avoir la foi. Il faut la foi au Sauveur; il faut aussi les œuvres, c'est-à-dire le regret sincère du péché, le sincère désir de se prémunir contre les retours possibles du mal, l'effort loyal dans le sens de la fuite du mal et de la pratique du bien. Croire à la valeur suréminente des mérites du Christ et s'en autoriser pour se rassurer à tout prix, comme si nécessairement, en toute hypothèse, l'efficacité de leur application était certaine, n'est qu'une illusion pure. Pour l'honneur de notre conscience, les choses vont autrement. Celui-là seul peut espérer puiser dans l'infinie abondance de l'expiation de Jésus, qui se rend digne de son auguste et trois fois sainte médiation.

<sup>1</sup> I Joan. II, 1, 2.

Tout cela, messieurs et vénérés confrères, vous est connu, vous est familier. Ce qui va suivre et à quoi j'ai hâte d'arriver l'est peut-être moins, parce que votre attention ne s'y porte et ne s'y arrête pas aussi souvent qu'au reste de la doctrine et de votre foi.

La Rédemption, qui est une forme déterminée de médiation rendue nécessaire par la chute de nos premiers parents et l'état de péché du genre humain, n'épuise pas toute l'idée de la médiation. La médiation en soi, de sa nature, par la diversité et l'étendue de ses applications dans nos rapports avec Dieu, est plus ample et plus compréhensive que la Rédemption. Celle-ci, en quelque sorte négative, supprime l'obstacle qui nous séparait de Dieu, opère la restauration par laquelle il fallait bien commencer; celle-là, l'ordre nécessaire une fois rétabli, les communications malheureusement interrompues une fois renouées, se prête à tout le reste de notre vie religieuse et, par une intervention positive, la porte à son plus haut point de perfection.

Il faut insister, je le sens. La belle théologie de l'Incarnation nous aidera à comprendre. Jésus est très certainement Dieu et très certainement homme. En Jésus, Dieu ne cesse pas d'être Dieu pour devenir homme, ce qui est l'erreur de tous les panthéismes; l'homme ne cesse pas d'être homme pour devenir Dieu, ce qui est l'erreur des apothéoses insensées de tous les paganismes; Dieu reste Dieu, l'homme reste homme; mais de l'un

à l'autre, grâce à l'union hypostatique, un mode nouveau de relations commence, qui surélève la nature humaine bien au-dessus de sa condition et de ses exigences natives, l'investit d'une dignité, d'une puissance, d'une sainteté, d'une pénétration du divin, d'une coexistence avec la nature et la personne divine dont rien ne pouvait lui donner le droit, pas même l'idée. En Jésus Dieu-Homme, l'infini et le fini, l'incréé et le créé se rencontrent, et, sans se confondre, se touchent. Les distances, en apparence infranchissables, sont franchies. L'abîme, que rien ne semblait devoir ni pouvoir remplir, est comblé. Tous les autres rapprochements eussent laissé subsister une séparation forcée et fatale. Ce rapprochement opère l'union vivante, à jamais.

*Nisi substantive coalesceret et concreseret Deus cum homine, dissidii et secessionis metus semper imminabat*, dit très justement Thomassin. La soudure des deux extrêmes ne pouvait se faire qu'à ce prix.

Eh bien! cet ordre de choses, qui est l'ordre surnaturel proprement dit; cette surélévation de la nature humaine, jusqu'à la nature et à la personne divine, par l'union hypostatique, c'est l'idéemère et fondamentale de la médiation. Jésus Dieu-Homme, de par la dualité de ses natures dans l'unité de sa personne, n'est pas seulement un médiateur qui s'acquitte de sa mission sublime de racheter le monde : il est la médiation en soi, la médiation substantielle, la médiation totale

et éternelle. *Non perfunctorius per operationem solam, sed substantivus mediator Christus est, Deum et hominem in se copulans naturali et hypostatico nexu*, dit encore Thomassin.

Ce qu'il faut ajouter, c'est que la dignité suréminente, l'incomparable honneur dont la nature humaine jouit en Jésus, Jésus a voulu que, toutes proportions gardées, quiconque croirait en Lui et vivrait de sa grâce en jouit à son tour, *primogenitus in fratribus*. En sa qualité d'homme, Jésus est de notre race, de notre sang. Les conditions qui lui ont été faites à Lui, il entend qu'elles nous soient faites à nous. Ses déclarations, dans les Évangiles, sont formelles. *Ego in eis et tu in me, ut sint consummati in unum*<sup>1</sup>, ineffables paroles que Thomassin, pour le citer encore une fois, commente ainsi : *Ego in eis, per incarnationem; Tu in me per consubstantialitatem, ut sint consummati et perfecti in unum, nempe in unum concreti mecum, et per me tecum, qui unitas antiquissima et ipsa unitate antiquior simpliciorque es.*

Voilà, si je ne me trompe, messieurs et vénérés confrères, qui se réfère directement au texte que j'ai choisi pour sujet de notre entretien : *Nemo venit ad Patrem nisi per me.*

Pour rentrer en grâces avec le Père, semble dire Jésus, *surgam et ibo ad Patrem*, l'homme a préalablement besoin de ma Rédemption, qui déblaie la route des obstacles dont elle est encom-

<sup>1</sup> Joan. xvii, 23.

brée, qui rejette bien loin les misérables entraves du péché. Ceci, c'est la forme accidentelle de mon rôle de médiateur. Puis, pour aller au Père, pour rendre au Père tous ses devoirs, pour entrer avec le Père dans la plénitude des relations dont la religion se compose, l'homme, en outre, a besoin de s'élever au-dessus de ses puissances et de ses facultés natives, d'adhérer à ma nature humaine, que l'union hypostatique transfigure, et par moi, avec moi, en moi, de porter à la perfection l'indigence irréductible de ses propres efforts. Ceci, c'est la forme supérieure et essentielle de la médiation, applicable toujours, partout, dans le temps et dans l'éternité.

Ce que nous allons ajouter, les conséquences pratiques que nous allons tirer de cette doctrine, en préciseront, je l'espère, le sens et la portée.

## II

*Per Dominum nostram Jesum Christum.* Cette conclusion de toutes les prières liturgiques, que nous répétons chaque jour, qui ne cesse pas, pour ainsi dire, de monter de notre cœur et de tomber de nos lèvres, qu'est-ce autre chose, sinon l'attestation qu'entend faire l'Église de la vérité de la parole de Jésus : *Nemo venit ad Patrem nisi per me* ? Entre le Père et nous, il est l'inter-

médiaire nécessaire et officiel. Pour aller au Père, pour arriver jusqu'au Père, nous avons impérieusement besoin de son entremise. Qu'il s'agisse d'obtenir le pardon de nos péchés ou de produire un acte quelconque de notre vie religieuse, il faut que le Christ médiateur nous prête son concours et nous serve d'introducteur.

Remarquons, en passant, la distance qui, de ce seul chef, sépare la religion dite naturelle et le christianisme. Assurément la religion naturelle occupe, sur l'échelle ascendante des croyances, une place honorable. Tenir pour certain, à l'encontre des athées et des agnostiques, que Dieu existe, qu'il est Créateur, Providence et Père ; qu'il entend la voix de nos repentirs silencieux, qu'il nous assiste de ses lumières, qu'il nous réserve, au sortir de notre vie terrestre, des félicités où nos facultés agrandies sans mesure pourront s'épanouir, c'est déjà un degré de vérité acceptable, et dont il ne faut pas médire. Mais, dans le système, Jésus-Christ n'est plus qu'une quantité négligeable. User du Christ et de sa médiation pour n'importe laquelle de nos relations avec Dieu, regarder cette médiation même comme indispensable, il n'en est pas question. Le *nemo venit ad Patrem nisi per me* ne compte pas. ®

Nous sommes en droit de dire aux partisans de la religion naturelle, à M. Jules Simon, par exemple, qui en a été l'apôtre, — puisqu'il est mort, je peux le nommer, — ce n'est pas de croire ce que vous croyez qui est répréhensible,

c'est de vous refuser systématiquement à croire davantage, sous prétexte que votre foi, telle qu'elle est, peut suffire. Eh non ! Si l'Évangile a raison, si les déclarations de Jésus doivent être entendues et acceptées ; si, de toute nécessité, au nom de ces déclarations, nous avons besoin de lui pour nous présenter à Dieu, pour traiter avec Dieu de nos intérêts les plus intimes, comme le pardon de nos péchés, pour rendre à Dieu notre culte d'adoration et d'amour, votre foi, telle qu'elle est, ne peut suffire. Ce n'est pas à vous de régler les conditions des relations entre Dieu et vous. Ce que Dieu a voulu, vous devez le vouloir. A moins de démontrer que le christianisme est faux, vous ne pouvez pas, raisonnablement parlant, vous retrancher dans l'inadvertance systématique du Christ, refuser le concours incessant qu'il vous offre pour l'accomplissement de vos obligations religieuses. *Nemo venit ad Patrem nisi per me*. Le ciel et la terre passeront, ses paroles ne passeront pas.

Revenons à nous, messieurs et chers confrères, ne me tenez pas rigueur des digressions que me suggèrent à chaque instant les erreurs du jour.

Donc, nous faisons profession de croire, étant chrétiens, étant prêtres, que de nous à Dieu, la médiation du Christ sur tous points, en toute occurrence, nous est absolument indispensable et que rien ne peut y suppléer.

D'abord et avant tout, redisons-le, nous en

userons dans le drame secret de notre rentrée en grâces avec Dieu. Le pauvre prodigue de l'Évangile, une fois son dessein bien arrêté de retourner vers son père, ne savait pas quel accueil lui serait réservé. Il y avait même pour lui des probabilités douloureuses de froideur, de sévérité, de malédiction inexorable. Nous, plus heureux que lui, nous savons par avance que le Père des cieux, à cause de Jésus notre rançon et notre avocat, Jésus sauveur, Jésus médiateur, ne nous repoussera pas. *Nunc autem in Christo Jesu vos qui aliquando eratis longe, facti estis prope in sanguine Christi*<sup>1</sup>. C'est l'enseignement le plus fréquemment accentué de saint Paul, que cette nécessité, pour l'homme pécheur et qui sollicite son pardon, de recourir devant Dieu à l'intervention du Rédempteur, et que cette efficacité aussi de son entremise pour la remise des péchés. Il faudrait ici, messieurs et vénérés confrères, redire le chapitre ix et le chapitre x de l'Épître aux Hébreux. Ma mémoire me trahirait sans doute, je me contente de vous renvoyer aux sources<sup>2</sup>. Le sens de la doctrine

Eph. ii, 13.

<sup>2</sup> *Christus assistens pontifex futurorum bonorum, per amplius et perfectius tabernaculum non manufactum, id est, non hujus creationis; neque per sanguinem hircorum aut vitulorum, sed per proprium sanguinem, introiit semel in sancta, æterna redemptione inventa. Si enim sanguis hircorum et taurorum et cinis vitule aspersus inquinatos sanctificat ad emundationem carnis, quanto magis sanguis Christi, qui per Spiritum sanctum semel ipsum obtulit immaculatum Deo,*

paulinienne, devenue la doctrine de l'Église infallible, est précis. Non seulement nous pouvons, mais nous devons croire qu'en nous appropriant les mérites infinis du Christ, nous sommes en droit d'obtenir de Dieu le pardon de nos fautes, quelles qu'elles soient, la valeur de ces mérites l'emportant, sans comparaison possible, sur nos torts les plus regrettables. O mon Père des cieux, je veux aller à vous; je veux retrouver le regard et le sourire de votre bonté que j'ai perdus; j'aspire à ce qu'il soit dit de moi: *Beati quorum remissæ sunt iniquitates et tecta sunt peccata!* Me sentir éloigné de vous à cette heure et menacé de l'être à jamais me pèse comme un cauchemar affreux. Si j'étais seul, je n'oserais pas me présenter. Mais je ne suis pas seul; votre bien-aimé Fils Jésus, mon frère et mon ami, est là qui se tient entre vous et moi, entre votre justice et ma misère. J'use de lui, je m'avance vers vous en m'appuyant à lui qui me soutient et me rassure; je me sais et je me sens par avance accueilli.

Ce premier office rendu par le Christ Sauveur

*emundabit conscientiam nostram ab operibus mortuis, ad serviendum Deo viventi!* (Hebr. ix, 11, 14.)

*Habentes itaque, fratres, fiduciam in introitu sanctorum, in sanguine Christi, quam iniciavit nobis viam novam et viventem per velamen, id est, carnem suam et sacerdotem magnum super domum Dei: accedamus cum vero corde in plenitudine fidei, aspersi corda a conscientia mala, et abluti corpus aqua munda, teneamus spei nostræ confessionem indeclinabilem; fidelis enim est qui repromisit.* (Hebr. x, 19-23.)

n'est pas le seul qu'il me rende. Par l'application efficace de ses mérites et de sa rédemption, me voilà en paix avec Dieu, en état de grâce, comme parle le catéchisme, c'est-à-dire dans la condition voulue pour que, mes fautes étant pardonnées, je sois agréable à Dieu. J'entreprends de m'acquitter de chacun de mes devoirs religieux. Là encore, au lieu d'en être réduit à mes efforts personnels, qui n'iraient pas loin, je puis et je dois recourir à l'entremise du Médiateur. « Personne ne vient au Père que par moi. » Le principe est le même et s'applique de la même façon.

Ainsi, je veux adorer Dieu. Ma raison et ma foi me disent que c'est là pour toute créature intelligente une impérieuse obligation; je me recueille. Hélas! que je suis donc vite à bout de mes pauvres ressources! Ce que je sais de Dieu, malgré la Révélation à laquelle j'adhère de tout cœur, est si peu de chose! J'ai bien conscience de posséder la vérité totale sur Dieu, sur son existence, sur son essence, sur ses attributs, sur sa vie auguste dans la Trinité; mais de me rendre compte de ce que je sais, je n'y puis prétendre. Je tiens sous mes yeux ravis et dans mes mains respectueuses la formule du mystère; mais cette formule, ni je ne la déroule, ni je ne me l'explique. Et alors, faute de lumière, mon adoration reste douloureusement chétive... O Jésus! de qui l'intelligence et les puissances humaines, illuminées de la vision

directe, se sont élevées au plus haut sommet de l'adoration; ô Jésus, adorateur en esprit et en vérité, l'adorateur que le Père attendait, je couvrirai mon indigence de votre richesse. Comme le petit enfant, obligé de s'adresser à quelque grand personnage, et embarrassé de le faire parce qu'il ne comprend pas et s'exprime mal, laisse parler un autre que lui, je vous laisserai parler, vous; j'irai au Père avec vous. Vous lui chanterez votre hymne saint, et ma faible voix se perdra dans la majesté de la vôtre. Ma petite note tremblante aura pour appoint la beauté et la plénitude de vos propres hommages. Vous et moi, vous en moi, nous ne ferons qu'un. *Nemo venit ad Patrem nisi per me..., per Dominum nostrum Jesum Christum.*

Ainsi, je veux aimer Dieu. Même humiliante pénurie; mon esprit est borné, mon cœur ne l'est pas moins. Encore si, tel qu'il est, il s'employait tout entier à s'attacher au Bien souverain, à l'absolue Beauté; mais c'est le contraire qui se produit sans cesse. Le moindre attrait des créatures, leurs moindres avances, captivent mon attention et font se retourner vers la terre la pauvre capacité d'amour que je possède. Je dis: « Mon Dieu, je vous aime! » Et, dans le moment même où je le dis, peut-être quelque humaine tendresse, parce qu'elle est plus près de moi et plus à ma portée, parce qu'elle se révèle à moi avec des charmes plus sensibles, détourne-t-elle à son profit le meilleur de mes puissances affectives. J'ai con-

science de ne pouvoir pas aimer Dieu, faute de le connaître et de le comprendre; j'ai la honte par surcroît de constater que je lui dérobe souvent ce que je pourrais lui offrir d'attachement fidèle, à cause des fascinations exercées sur moi par la créature. O Jésus, de qui aimer votre Père a été la vie, de qui le cœur, embrasé par la contemplation intime de Dieu, n'a pas un instant cessé de battre pour Dieu, même au milieu de vos affections terrestres les plus douces, celle que vous inspirait Marie votre sainte Mère, celle que vous portiez à Marthe et Marie et à Lazare, ô Jésus, venez-moi en aide, soyez-moi secourable! Prêtez-moi quelque parcelle, quelque étincelle de l'immensité de votre amour, ou plutôt faites-moi place au foyer même de votre amour. Avec vous, en vous, par vous, je me dédommagerai de n'être qu'impuissance et froideur. « Mon Dieu, je vous aime! » Ces mots sur mes lèvres signifieront que j'ai le sincère désir d'aimer Dieu, puisque c'est la loi de mon être, et que je vous emprunte tout ce qui me manque. *Per Dominum nostrum Jesum Christum.*

Je veux aimer mes frères, ce qui est, je le sais pertinemment, le second commandement égal au premier. Le plus souvent, dérision lamentable que mon amour du prochain et que mon zèle! D'abord, quelque idée élevée que je cherche à m'en faire, je ne sais pas au vrai ce que sont les âmes, ce qu'elles sont pour Dieu, ni à quel degré il les aime, ni combien il me

demande et me commande de les aimer. Mes préférences naturelles et instinctives vont à celles qui me plaisent par une certaine conformité de tendances entre elles et moi. Les autres, je les tiens à distance, ou, si je m'en occupe, c'est pour l'acquit de ma conscience et sous l'aiguillon du devoir impérieux. Il en est que décidément je délaisse, sous prétexte que l'hostilité notoire de leurs sentiments, leur irréligion affichée, m'imposent cette réserve et cette abstention. Et puis mon zèle, quand j'en écoute vraiment les inspirations, est peu sûr de lui-même. Il se lasse vite ; les difficultés l'attristent, l'insuccès le décourage. S'il se soutient avec une certaine persévérance, que d'ombres fâcheuses le déparent ! La satisfaction vaniteuse de réussir, la notoriété qui se fait autour de ma personne et de mes œuvres, le bon renom que je m'acquièrs, font tache sur la pureté de mes intentions, tendent à devenir le mobile prépondérant de mes pensées et de mes actes. O Jésus, vous qui avez aimé les hommes parce que vous compreniez à fond ce qu'est pour les hommes leur dignité de fils du Père des cieux, vous qui jamais n'avez connu ces distinctions lamentables entre les unes et les autres des âmes rencontrées sur votre route, vous de qui le zèle limpide comme les eaux à leur source ne s'est jamais mélangé d'aucune préoccupation étroite et intéressée, encore une fois, soyez-moi secourable. Vos dispositions magnifiques, je me les

approprierais, je m'en revêtirai, je cacherais mes haillons de prêtre prétendu zélé sous la beauté pleine et attrayante de votre apostolat. Et ainsi, pour qu'il ne me dédaigne pas, pour qu'il ne me repousse pas, j'irai avec vous et par vous vers Dieu. *Per Dominum nostrum Jesum Christum.*

Je veux me repentir de mes péchés. Puisque je ne suis pas en mesure d'offrir à la justice divine une compensation adéquate de mes fautes, qui en mérite de soi et par soi le pardon, c'est bien le moins que j'en aie le regret sincère, intelligent et soutenu. Ce regret, je ne l'ai pas. Ce regret, j'en suis incapable. Ma contrition, qui n'est point éveillée et provoquée par une claire vue suffisante de ce que le péché est réellement, du genre et du degré de désordre qu'il implique, ma contrition ne jaillit pas des profondeurs de ma conscience. Et de plus, à peine formée dans mon âme sous une inspiration de foi, elle se dissipe, elle s'évapore pour faire place à la multitude des préoccupations et des regrets secondaires, tantôt futiles, tantôt coupables, qui peuplent ma vie. O Jésus pénitent, ô Jésus contrit, ô Jésus de Gethsémani, qui, dans l'horrible vision du péché du monde, avez sué le sang et souffert jusqu'à mourir ; ô vous, qui d'un regard pénétrant et sûr avez mesuré l'étendue vraie du péché, ce qu'il est pour Dieu, ce qu'il est pour l'homme, vous m'aidez à sortir des limites désolantes de ma



contrition et de la banalité de repentir où je me traîne. Je m'approcherai de vous sous les oliviers séculaires, je m'agenouillerai à côté de vous, je vous regarderai agoniser pour le salut du monde et pour mon propre salut. Une fois de plus, je vous emprunterai ce qui me manque; une fois de plus, pour aller au Père dans la seule attitude qui me convienne et dans les dispositions qu'il exige, je prendrai de votre abondance superbe et inépuisable. *Per Dominum nostrum Jesum Christum.*

Je veux me résigner à mes épreuves, souffrances physiques qui me brisent, souffrances morales qui me torturent. Je comprends qu'il est plus raisonnable, plus noble, plus bienfaisant, d'attribuer la douleur à la permission d'un maître de mes destinées dont le dessein m'échappe, mais dont la sagesse et la bonté sont pour moi certaines, qu'à la brutalité aveugle de la nature. Je m'efforce à me soumettre, mais que mon effort est donc promptement épuisé! Malgré moi, les protestations amères montent de mon cœur à mes lèvres; je me plains; je vais jusqu'au murmure accentué, jusqu'à l'irritation à peine déguisée. C'était ainsi hier; ce sera encore ainsi demain et toujours. O Jésus, qui, presque à la veille de votre Passion et de votre mort sur la croix, avez déclaré que vous vouliez « boire le calice préparé et présenté par le Père »; qui n'avez pas trouvé qu'il y eût une goutte d'amertume de trop; qui, au plus fort

de vos accablants, après un cri rapide de délivrance, vous êtes empressé d'ajouter : « Que votre volonté soit faite et non la mienne! » laissez-moi m'envelopper de votre magnanimité sublime. Mon horreur et ma lassitude de souffrir s'atténueront aux regards du Maître suprême, si je me présente revêtu de la beauté de votre héroïsme. Pour vous, en vous, avec vous, mon bien-aimé Martyr, je me sentirai moins indigne de paraître devant votre Père, qui est mon Père; votre Dieu, qui est mon Dieu. *Per Dominum nostrum Jesum Christum.*

A l'aide de ces développements, qui pourraient se prolonger davantage, mais qu'il faut restreindre, vous comprenez, messieurs et vénérés confrères, l'application élargie que je vous prêche du principe de la médiation; la médiation appliquée non plus à la seule rémission des péchés, mais à l'exercice de la religion tout entière, à toute la vie sacerdotale dans ses plus intimes et plus incessants rapports avec Dieu.

Nous donnons ce que nous pouvons, et, comme cela est peu, nous y ajoutons continuellement la valeur des dispositions et des actes de Jésus homme, notre frère et notre ami, ayant conscience de la nécessité de recourir à lui pour nous présenter au Père. Et ce que nous trouvons en lui quand nous recourons à lui, ce n'est pas simplement quelque chose de meilleur, qui corrige nos imperfections, un appoint de ressources qui enrichisse notre pauvreté; c'est

l'excellence même de sa condition d'Homme-Dieu, son humanité absolument parfaite à cause de sa compénétration par la divinité dans l'Incarnation et la vie théandrique. Il n'y a donc pas pour nous, dans ce recours à la médiation presque ininterrompue du Christ, seulement une différence de degré et de valeur de nos actes, il y a une différence de qualité et de nature. Nous nous rendons participants de toute la dignité transcendante des opérations humaines de Jésus, et c'est pour cela même que nous avons le droit d'aller au Père avec confiance. *Tu in me, et ego in eis. Nemo venit ad Patrem nisi per me.*

## III

Je n'ajouterai que quelques mots, messieurs et vénérés confrères, pour indiquer sommairement quelques conséquences de la doctrine que nous venons d'établir.

Il va de soi d'abord que c'est nous, prêtres, qui les premiers devons avoir à cœur de la comprendre, de l'apprécier, de l'admirer, de l'aimer et de nous en faire l'application. Cette médiation mille fois précieuse du Christ dans le cycle entier de nos relations avec Dieu, c'est à nous qu'elle est particulièrement proposée, notre vocation sacerdotale exigeant que nous fassions

dans nos vies à notre Maître adoré, à notre divin ami, la place la plus relevée et la plus vaste, de telle sorte qu'il y ait un envahissement progressif de lui, de sa lumière, de son influence, de son action en nous, jusqu'à produire la perfection de l'unité qu'il appelait de ses vœux quand il disait : *Ego in eis, ut sint consummati in unum*<sup>1</sup>. Est-il douteux qu'un prêtre qui, sous l'inspiration de sa croyance à la médiation universelle et constante de Jésus, y recourrait tous les jours, plusieurs fois chaque jour, pour s'acquitter de ses devoirs de religion, un prêtre qui éprouverait le besoin, en chacun de ses mouvements d'âme vers le Père des cieux, de redire au fond du cœur : *Per Dominum nostrum Jesum Christum*, finirait par ne plus pouvoir se passer de Jésus-Christ, et dès lors réaliserait un plus haut degré de prêtrise ? Le mot de saint Paul : *Vivo, jam non ego, vivit vero in me Christus*<sup>2</sup>, deviendrait, à la lettre, sa devise personnelle.

Dans ce commerce assidu avec Notre-Seigneur, la délicatesse de sa conscience s'affirmerait toujours plus. On demande ce que c'est que le péché. Je réponds : Le péché, c'est tout ce que nous ne pouvons pas oser faire en union avec Jésus-Christ, notre introducteur et notre médiateur auprès de Dieu. Pensées, paroles, désirs, actions, nous voyons bien vite s'il nous est possible ou non de nous les permettre de compte à

<sup>1</sup> Joan. xvii, 23. — <sup>2</sup> Galat. ii, 20.

de mi avec celui qui nous est plus présent aux intimités de l'âme, que l'air et la lumière ne le sont à notre corps. La règle est sûre, le critérium est infaillible.

Sa piété s'éclairerait, s'affermirait, se dilaterait, s'épanouirait en fécondité merveilleuse, dût cette fécondité échapper aux regards des hommes et n'avoir que Dieu pour témoin. Sa piété, et surtout, dans sa piété, le noble attachement qui en est la fleur. *Simon, amas me?* Comment hésiter à répondre : *Etiam, Domine, tu scis quia amo te*, quand des années et des années de sacerdoce que le temps emporte, donnent à ces relations avec le Christ le caractère d'une habitude prise de part et d'autre d'être décidément et inséparablement unis.

Lorsque nous serons bien pénétrés pour notre compte, soit par nos réflexions, soit par notre expérience, de l'excellence théorique et pratique de ce recours incessant au Médiateur, nous nous en ferons autour de nous, dans notre ministère privé et public, les apôtres convaincus. Au confessionnal, dans la direction des âmes que la grâce pousse à la vie intérieure, nous expliquerons le *per Dominum nostrum Jesum Christum*, comme nous venons d'essayer de le faire. Nous inspirerons l'attrait et le désir d'un christianisme où Jésus-Christ soit partout, où le chrétien use de lui et de son entremise sainte, jusque dans les moindres détails de l'exercice de la religion.

Ce n'est ni le lieu ni le moment d'exprimer

des inquiétudes sur le caractère et les tendances de la piété chez certains fidèles. Je m'en abstiendrai donc. Je dirai seulement que souvent je m'afflige, et que parfois j'ai peur, en voyant que la dévotion et les dévotions d'un grand nombre de catholiques s'allient avec l'ignorance ou tout au moins l'oubli de ce qui est l'élément premier, la moelle, la sève, de la vie chrétienne. La communion quotidienne, dit-on..., pousser à la communion quotidienne..., là est le remède à tous les maux. Eh ! certes, je ne méconnais pas les fruits et l'efficacité de la divine Eucharistie, mais à la condition cependant qu'on n'en fera pas une sorte de traitement empirique n'exigeant presque rien d'autre pour produire ses effets, que la bonne volonté de se rendre à l'église le matin et de s'agenouiller à la table sainte ; à la condition qu'en communiant sacramentellement au Christ, le plus fréquemment possible, on aura le souci de communier à lui moralement, c'est-à-dire de ne pas cesser d'user de lui, de sa société intime, de l'appoint et de l'appui qu'il nous offre pour suppléer à toutes nos insuffisances dans tous nos rapports avec Dieu. C'est par là qu'il faut commencer, ou, si l'on préfère, c'est là qu'il faut au plus tôt et le plus fermement possible aboutir.

Pourquoi, même devant des auditoires mélangés où se rencontreraient des indifférents, des incrédules, des adversaires, ne prêcherions-nous pas, du haut de la chaire, cette doctrine de la médiation universelle du Christ, étendue à l'acti-

tivité entière de la conscience religieuse? Nous ne réussirions sans doute pas à donner, comme par enchantement, la foi à ceux qui ne l'ont jamais eue, à la rendre à ceux qui l'ont perdue; mais ne serait-ce pas un très grand avantage que de rehausser à leurs yeux la vie chrétienne, trop souvent mal jugée parce qu'elle est mal connue, en montrant, avec la sûreté d'un enseignement théologique exact, en quoi vraiment elle consiste; comment, pour franchir sur tous les points l'infinie distance qui la sépare de Dieu, elle s'appuie sur le concours et le secours de Jésus, en qui coexistent Dieu et l'homme? Un christianisme d'une telle envergure théorique et d'une telle application pratique, les dédommagerait du spectacle peut-être familier des fausses sentimentalités, des habitudes routinières, des conceptions étroites substituées à la beauté de l'idée et à la virilité des sentiments. Leur curiosité et peut-être leur bienveillance s'éveilleraient en faveur d'un système religieux où tout se tient, se lie et s'harmonise, la hardiesse des plus hautes théories à l'admirable facilité des déductions pratiques et de leur mise en œuvre. Que de préjugés, que de résistances s'émueraient devant le fier exposé doctrinal de notre foi, où passerait un souffle d'émotion sincère!

Le christianisme a surtout contre lui, dans le monde, de n'être pas compris.

## INSTRUCTION DU SOIR

### JÉSUS-CHRIST ET L'ÉGLISE

(CHRISTUS DILEXIT ECCLESIAM)

*Christus dilexit Ecclesiam, et se-  
ipsum tradidit pro ea, ... ut exhiberet  
ipse sibi gloriosam Ecclesiam, non  
habentem maculam aut rugam, aut  
aliquid hujusmodi...*

(Eph. v, 25, 27.)

MESSIEURS ET VÉNÉRÉS CONFRÈRES,

Le Christ a aimé l'Église. Il l'aime aujourd'hui comme hier; il l'aimera demain comme aujourd'hui, nous devons l'aimer nous aussi. Fusions-nous de simples fidèles, ce serait là pour nous une obligation déjà motivée et impérieuse. Notre qualité et notre dignité de prêtres ajoutée à cette obligation quelque chose de plus strict, puisque nous tenons de notre sacerdoce l'honneur d'occuper dans l'Église, œuvre du Christ, un rang plus élevé et d'y exercer une mission plus féconde. *Hoc sentite in vobis quod et in*

tivité entière de la conscience religieuse? Nous ne réussirions sans doute pas à donner, comme par enchantement, la foi à ceux qui ne l'ont jamais eue, à la rendre à ceux qui l'ont perdue; mais ne serait-ce pas un très grand avantage que de rehausser à leurs yeux la vie chrétienne, trop souvent mal jugée parce qu'elle est mal connue, en montrant, avec la sûreté d'un enseignement théologique exact, en quoi vraiment elle consiste; comment, pour franchir sur tous les points l'infinie distance qui la sépare de Dieu, elle s'appuie sur le concours et le secours de Jésus, en qui coexistent Dieu et l'homme? Un christianisme d'une telle envergure théorique et d'une telle application pratique, les dédommagerait du spectacle peut-être familier des fausses sentimentalités, des habitudes routinières, des conceptions étroites substituées à la beauté de l'idée et à la virilité des sentiments. Leur curiosité et peut-être leur bienveillance s'éveilleraient en faveur d'un système religieux où tout se tient, se lie et s'harmonise, la hardiesse des plus hautes théories à l'admirable facilité des déductions pratiques et de leur mise en œuvre. Que de préjugés, que de résistances s'émueraient devant le fier exposé doctrinal de notre foi, où passerait un souffle d'émotion sincère!

Le christianisme a surtout contre lui, dans le monde, de n'être pas compris.

## INSTRUCTION DU SOIR

## JÉSUS-CHRIST ET L'ÉGLISE

(CHRISTUS DILEXIT ECCLESIAM)

*Christus dilexit Ecclesiam, et se-  
ipsum tradidit pro ea, ... ut exhiberet  
ipse sibi gloriosam Ecclesiam, non  
habentem maculam aut rugam, aut  
aliquid hujusmodi...*

(Eph. v, 25, 27.)

## MESSIEURS ET VÉNÉRÉS CONFRÈRES,

Le Christ a aimé l'Église. Il l'aime aujourd'hui comme hier; il l'aimera demain comme aujourd'hui, nous devons l'aimer nous aussi. Fusions-nous de simples fidèles, ce serait là pour nous une obligation déjà motivée et impérieuse. Notre qualité et notre dignité de prêtres ajoutée à cette obligation quelque chose de plus strict, puisque nous tenons de notre sacerdoce l'honneur d'occuper dans l'Église, œuvre du Christ, un rang plus élevé et d'y exercer une mission plus féconde. *Hoc sentite in vobis quod et in*

*Christo Jesu.* C'est le cas de nous appliquer, avec toute l'intelligence et tout le bon vouloir dont nous sommes capables, la recommandation de l'Apôtre; c'est le cas de nous approprier à fond les vues, les sentiments et les dispositions de notre maître et modèle adoré.

Il me tardait de traiter devant vous ce grand sujet, qui se relie étroitement à ceux que nous avons traités ces jours-ci. Nous nous sommes efforcés de mieux connaître et de mieux comprendre Jésus-Christ prêtre dans sa religion intime envers son Père; il nous faut, ce soir, nous rappeler ensemble ce qu'il a fait pour propager et perpétuer au dehors le bienfait de cette religion définitive, à l'aide d'une institution vivante et universelle, à travers le temps et l'espace, parmi les peuples quels qu'ils soient, sans distinction de races, sans limites ni frontières de territoires, d'une extrémité à l'autre de la terre, jusqu'à la fin des siècles que vivra l'humanité. Ce qu'il a fait, c'a été de créer la sainte Église catholique, dont nous sommes, vous et moi, deux fois les fils.

Pour réunir en un seul entretien le plus de considérations possible, disons, si vous le voulez, messieurs, que nous devons aimer dans l'Église d'abord l'idée que Jésus-Christ en a eue et suivant laquelle il l'a fondée, ensuite les péripéties de son histoire, enfin ceux de ses représentants qui lui ont prêté, le long des âges, un plus puissant concours.

## I

Dès qu'on veut se rendre compte des choses chrétiennes, c'est toujours au dogme initial de l'Incarnation qu'il en faut revenir.

Dans le mystère et le miracle de l'Incarnation, la seconde personne de la sainte Trinité, le Verbe fait chair, s'est uni la nature humaine, telle qu'elle est en chacun de nous, avec toutes ses aptitudes, mais aussi toutes ses indigences, toutes ses faiblesses, toutes ses infirmités... moins le péché. Ce n'a pas été seulement une union morale comme celle que les relations accoutumées comportent entre créatures, mais une union substantielle, à tel point supérieure et exceptionnelle, que la théologie, pour la désigner, a dû créer un mot nouveau : l'union hypostatique. Je n'ai point à insister avec vous sur des notions qui vous sont familières. Jésus-Christ était Dieu : *Vocabunt nomen ejus Emmanuel, nobiscum Deus*<sup>1</sup>. Quand il le jugeait opportun, il parlait, il agissait en Dieu; il enseignait au nom de sa propre et directe autorité, *sicut potestatem habens*<sup>2</sup>. Il commandait aux éléments, il guérissait les malades, il ressuscitait

<sup>1</sup> Matth. I, 23. — <sup>2</sup> Matth. VII, 29.

les morts. Jésus-Christ en même temps était homme. Il subissait les fatigues matérielles, la faim, la soif, le sommeil, la lassitude des marches prolongées et du travail, la tristesse, les larmes, l'angoisse de l'épouvante sous le coup de l'épreuve. Par une sorte de recherche et d'industrie visible, il semble qu'il ait voulu accumuler dans la rapidité de sa vie de trente-trois années une somme de souffrances du corps et de l'âme réparties d'habitude sur plusieurs vies. Redisons-le expressément : il a tout connu de nos misères et de nos douleurs, excepté le péché. *Tentatum per omnia pro similitudine, absque peccato*<sup>1</sup>. La nature humaine en Jésus, à cause de son contact immédiat avec le Verbe, à cause de la pénétration vivante du Verbe, n'a pas pu être soumise, même un seul instant, à l'humiliation du mal.

De même qu'il s'était uni la nature humaine, le Verbe fait chair, quand il a voulu se survivre dans le monde, s'est uni une société d'êtres humains non plus par le lien hypostatique, qui ne devait exister qu'une fois et restait incommunicable, mais par la plus étroite et la plus intime des alliances morales qu'on puisse imaginer. Cette société ainsi unie au Christ, le Christ ainsi uni à cette société, c'est l'Église. L'Église et Jésus-Christ ne font qu'un.

C'est pourquoi saint Paul ne se contente pas

<sup>1</sup> Hebr. iv, 15.

de comparer l'Église à un édifice dont Jésus est la pierre angulaire, enfouie aux profondeurs des fondations, et sur laquelle, de la base au faite, l'édifice repose<sup>1</sup>... Poussant plus loin la hardiesse de l'image et le réalisme du détail, il la compare à un organisme compliqué en même temps que bien agencé et robuste, dont Jésus est le principe vital, la tête et le cœur<sup>2</sup>.

La vie évangélique du Christ avait incessamment offert le spectacle du mélange de l'humain et du divin, du divin et de l'humain; sa survivance dans l'Église devait aussi l'offrir.

L'Église, depuis vingt siècles, est la continuation de l'histoire de Jésus-Christ. Le divin et l'humain s'y rencontrent, s'y révèlent, s'y confondent. Et cette fois, l'humain va jusqu'aux tristes limites de sa liberté : le mal. Sans qu'il en soit atteint ni qu'il puisse l'être, Jésus-Christ dans l'Église coudoie et subit le contact du péché dont les créatures ne sauraient s'affranchir. C'est là une complication des plus délicates, mais nécessaire.

Deux catégories d'esprits s'offusquent de cette nécessité en sens contraire, et en tirent prétexte de regrets inintelligents ou d'accusations imméritées.

Les uns, au nom de leur respect, de leur admiration, de leur amour pour l'Église, voudraient qu'elle ne fût que divine. Ils souffrent de la

<sup>1</sup> Eph. ii, 20, 21. — <sup>2</sup> Eph. iv, 15, 16.

voir engagée au cours de ses annales séculaires parmi les luttes, les travaux, les souffrances, surtout les défaillances communes aux autres institutions humaines. Sous l'inspiration de leur mélancolie et de leurs regrets, ils ne seraient pas loin d'accuser son divin Fondateur d'en avoir mal conçu le plan. Leur tristesse est touchante, mais témoigne de plus d'ingénuité d'âme que de virilité et d'étendue. Non, l'idéal d'une Église absolument parfaite ici-bas n'est pas le plus parfait.

Pourquoi d'abord ? Parce que cette préservation et cette immunité qu'on réclame supposeraient que l'Église est composée non plus d'une société d'hommes, mais d'une société d'anges. On n'y verrait plus des créatures passibles des conditions faites à l'humanité, mais soustraites par un privilège inouï à l'exercice et aux conséquences de la liberté, telle qu'elle existe chez les autres créatures de la famille humaine. Encore bien qu'il ne soit de l'essence de la liberté pour personne de commettre le mal, une impeccabilité avérée serait un phénomène si exceptionnel, qu'il faudrait l'attribuer à une intervention miraculeuse de Dieu, au rebours des lois qu'il lui a paru sage d'établir.

Pourquoi encore ? Parce que ce prodige d'un groupe d'êtres totalement inaccessibles à la fragilité commune, au milieu de l'entraînement des défaillances universelles, constituerait une preuve du christianisme tellement décisive, tellement

inéductable, que les plus hésitants et les plus rebelles seraient contraints d'en subir l'évidence. La foi, en quelque sorte imposée, cesserait d'être méritoire. Si le Christ, de son vivant, avait voulu dépouiller devant les foules son vêtement de faiblesse et d'infirmités matérielles, comme il le fit au Thabor devant ses disciples émerveillés, bon gré, mal gré, il eût bien fallu croire en lui. Pour obstinés qu'ils fussent dans leur résistance, les Pharisiens jaloux seraient avec Pierre, Jacques et Jean, tombés le front dans la poussière. Jésus n'a pas entendu le prendre ainsi avec les esprits et les cœurs. Il a donné de sa divinité d'assez éclatantes démonstrations pour qu'on pût et qu'on dût croire; il les a tempérées d'assez d'ombre pour que la foi restât une vertu. Il n'en sera pas autrement de son Église. L'Église, au sein de l'humanité, par sa doctrine, par ses œuvres, par la supériorité indéniable de ses principes, par l'admirable sainteté d'un très grand nombre de ses fils, par sa force de résistance à la conjuration des périls intérieurs et extérieurs amassés contre elle, fournit à qui veut l'observer de près, et dans la droiture d'une pleine impartialité, des motifs pressants de la tenir pour divine; mais, tout pressants qu'ils soient, ces motifs ne vont pas jusqu'à rendre la foi inévitable. La foi qui s'impose de toute pièce n'est plus la foi.

Voilà ce qu'il faut répondre aux partisans pieux, inintelligemment pieux, d'une Église sans



ombres et sans taches, qui cesserait de marcher sur la terre et d'appartenir à l'humanité.

Quant aux autres, à ceux qui osent prétendre que l'Église, parce qu'elle porte des traces et des blessures de fragilité, n'a rien de divin, ne se distingue en rien des institutions religieuses écloses ici ou là de la conscience des hommes à travers les temps, la réponse est plus facile encore. De l'humain, de l'humain, disent-ils. Certes, nous ne l'ignorons pas, nous qui posons en principe précisément qu'il est inévitable qu'il y en ait. S' imagine-t-on donc en vérité que nous n'avons lu, nous fidèles instruits, nous prêtres, que les pages d'or de l'histoire? Nous en avons tourné l'un après l'autre tous les feuillets. Nous savons tout. Si les adversaires veulent être sincères, s'ils consentent à puiser leurs informations aux sources sérieuses et non aux fantaisies de détracteurs intéressés et suspects, nous tomberons aisément d'accord sur la quotité du bien et du mal dans les fastes de l'Église depuis vingt siècles. Et cela fait, les choses ainsi mises au point et ramenées à leurs proportions véridiques, nous leur demanderons si, oui ou non, malgré tant d'obstacles accumulés contre elle tout le long de sa longue histoire, l'Église a conservé l'intégrité de ses enseignements, l'inflexibilité de son dogme et de sa morale, l'efficacité de ses sacrements, la structure simple et puissante de sa hiérarchie, la fécondité de ses œuvres, la multiplicité prodigieuse des dévoue-

ments prêts à se mettre à son service jusqu'à la mort, sans autre perspective que l'attrait et l'honneur de mieux appartenir à Jésus-Christ. Nous prendrons même l'offensive, car l'argument des adversaires se retourne contre eux. Plus ils montrent de l'humain dans l'Église, plus nous sommes en droit de conclure qu'il y a aussi du divin; sans quoi, depuis longtemps, elle aurait jonché de ses ruines la route où les institutions qui ne sont qu'humaines s'élèvent et meurent.

Du divin..., c'est là une façon de parler vague et insuffisante. Nous disons, dans l'assurance de notre foi, que c'est Dieu lui-même, Notre-Seigneur et Maître Jésus-Christ vraiment Dieu, qui, se perpétuant dans son Église, la soutient, la défend, l'anime de sa pensée et de sa vie, lui communique sa propre et invincible pérennité. *Lapide angulari Christo Jesu... Christus caput Ecclesie.*

Oui, messieurs et vénérés confrères, aimons l'Église de cette première manière, aimons l'idée que Jésus-Christ s'en est faite quand il l'a établie sur le type de son existence historique; sur le mélange intentionnel de la faiblesse apparente et de la force inaltérable; sur la fusion motivée de ce qui, venant des créatures, reste nécessairement humain, et de ce qui, venant de lui, donne l'impression et le gage de la divinité.

## II

Après l'idée, le fait. Aimer l'Église dans la suite de son évolution sur la scène du monde; l'aimer pour tout ce qu'elle a été et tout ce qu'elle a fait de grand; l'aimer de préférence, s'il est possible, aux heures difficiles qu'il lui a fallu traverser et qui ont mis en un plus saisissant relief cette coexistence, qui est sa loi, de l'humain et du divin au plus intime de sa vie.

Nous aimons notre pays. On nous blesserait au vif, on nous humilierait profondément si l'on osait prétendre devant nous que les vieilles annales de la France et son histoire quatorze fois séculaire nous laissent indifférents. Ce que fut notre patrie au milieu des peuples européens, nous tenons à le connaître : ses lointaines origines, sa lente et laborieuse formation, ses jours de gloire et de deuil, sa vaillance sur les champs de bataille, les dangers qu'elle a courus, parfois si menaçants qu'elle parut devoir y succomber, ses superbes réveils de vitalité et de puissance, la magnificence de son génie dans les lettres, les sciences et les arts, l'ascendant de son caractère sur les nations voisines, l'influence de son prosélytisme sur le monde entier... Oui, nous entretenons tous un culte d'admiration et

d'attachement pour cette grande famille, dont nous sommes les fils, dont nous portons le nom illustre, et qui sur le front du plus humble d'entre nous met un reflet d'honneur.

Ce sont des sentiments du même genre et plus accentués encore que nous devons ressentir pour l'Église, famille et patrie de nos âmes. Voilà deux mille ans qu'elle a commencé de remplir au sein de l'humanité ses hauts destins. Il doit nous être infiniment cher d'en connaître et d'en suivre le cours, d'en évoquer le souvenir. Est-il admissible qu'un prêtre intelligent n'ait pas de goût pour l'histoire ecclésiastique, qu'il se contente durant sa vie entière de quelques notions écourtées, impuissantes à créer en lui l'admiration, l'émotion et les généreux élans?

D'un mot rapide éveillons ensemble, si vous le voulez, messieurs, la mémoire des principaux épisodes du passé.

Dès les tout premiers débuts, au sortir du Cénacle, à Jérusalem, dans la personne de Pierre et de ceux que sa parole a convertis, la persécution. Bientôt la persécution à Rome; puis, avec des intermittences tantôt locales, tantôt générales, trois siècles durant, la persécution jusqu'aux extrémités de l'immense empire romain, en Italie, en Espagne, dans les Gaules, sur les rivages méditerranéens de l'Afrique, en Orient. Partout des amphithéâtres et des bûchers. Partout le sang, partout la mort. Les maîtres du monde s'applaudissent de leur œuvre d'extermi-

nation. Ils croient en avoir fini avec la superstition du Crucifié. Ils inscrivent triomphalement au faite d'une colonne : *Nomine christiano deleto*. Que fallait-il pour que l'Église, au berceau, fût étouffée, en effet, par ce déchaînement de violence et de force brutale? Au rebours des vraisemblances, ce qui succombe ce n'est pas le nom chrétien, c'est le paganisme. L'Église, hier presque anéantie sous Septime-Sévère, Marc-Aurèle, Dioclétien, héritiers des animosités sanglantes de Néron et de Tibère, finit par conquérir le droit de vivre ailleurs qu'aux catacombes, en plein jour, en plein soleil, acceptée, respectée, honorée sous Constantin. La touchante et fière devise de saint Paul, elle la peut revendiquer pour elle : *Quasi morientes, et ecce vivimus*<sup>1</sup>. Qui donc l'a ainsi préservée et sauvée? Le Christ qui l'aimait. Oh! de quel amour Jésus a dû envelopper son Église naissante, empourprée du sang des martyrs qu'il vivifiait de sa force, dont il emplissait l'âme et le regard et le sourire de sérénité victorieuse!... *Christus dilexit Ecclesiam*.

A l'ère des persécutions succède l'ère des grandes hérésies. La vérité du Verbe fait chair, du Dieu fait homme, écrite à chaque page des Évangiles, prêchée par les Apôtres, n'avait pas manqué de se heurter, dès les premiers jours, aux hésitations, aux négations de la pauvre raison humaine troublée et déconcertée. Les oppo-

<sup>1</sup> II Corinth. vi, 9.

sitions depuis longtemps amassées et accumulées presque en secret, un jour, éclatent publiquement sur les lèvres d'Arius, puis de Nestorius, puis d'Eutychès. Que fallait-il pour qu'au milieu des hardiesses radicales ou des subtilités raffinées des hérésiarques, l'idée de l'Incarnation et de la Rédemption fût à jamais altérée, et pour que, le dogme fondamental une fois méconnu, toute la croyance s'évanouît? Jésus est Dieu, Fils de Dieu consubstantiel au Père; il n'y a pas deux personnes en Jésus-Christ; les deux natures, dans l'unité de la personne du Verbe, sont nécessaires; ces quelques mots, ces traits de feu qui ont fixé le sens de la doctrine, nous nous représentons mal, à distance, ce qu'ils ont coûté à l'Église de sollicitudes, d'angoisses, de labeurs, de fermeté, d'intrépidité. Nous possédons le trésor maintenu intègre de la Révélation, sans nous ressouvenir assez des dangers qu'il a courus et sans assez bénir la vigilante gardienne qui nous l'a conservé. Vigilante gardienne... Oui, certes, l'Église le fut. Mais qui donc lui communiqua la grâce de l'être? Qui donc la défendit au plus fort de cet assaut menaçant de l'hérésie, contre toute défaillance et toute abdication? Qui donc, sinon le Christ qui lui était présent au milieu de ses luttes sans repos ni trêve, et l'assistait et l'aimait? *Christus dilexit Ecclesiam*.

Voici l'invasion des Barbares. De l'est et du nord de l'Europe, comme un fleuve qui a rompu

ses digues, comme une avalanche qui se précipite des hautes cimes, des clans, des hordes, des tribus à demi sauvages fondent sur l'Italie et les Gaules, sur ce qui était hier encore l'empire romain. Rien ne peut résister; rien ne résiste. Que va devenir, sous ce choc formidable, la jeune société chrétienne à peine remise de la double crise des persécutions et des hérésies? Ne sera-t-elle point forcément entraînée et submergée dans le désastre universel? A deux ou trois siècles de ce moment tragique, regardez : c'est la force morale qui a dompté la force brutale. Ce sont les Barbares qui se sont fait baptiser. L'Église, impuissante d'elle-même et d'elle seule à un tel labeur, humainement parlant au-dessous de cette tâche colossale, une fois de plus a été soutenue par le Christ qui l'aimait. Le Christ n'a pas permis qu'elle fût victime des agresseurs sous les coups desquels tout croulait; il a voulu qu'elle les pétrît de son esprit et de son souffle, et les transformât en ouvriers puissants de la civilisation. Le Christ, de son assistance immanente et invisible, l'a protégée; le Christ l'a sauvée. *Christus dilexit Ecclesiam.*

Au lendemain de ces divers périls nés du dehors, persécutions, hérésies, invasions, l'Église en va rencontrer et subir d'autres nés du dedans, pires peut-être que les premiers. Ses ennemis une fois vaincus, elle semblait devoir goûter la paix du triomphe; mais la paix lui devient funeste. Le bien-être lui tend des pièges impré-

vus. En de désolantes proportions elle s'y laisse prendre et entraîner. Le goût du lucre, la simonie, l'abaissement des mœurs, les défaillances privées et publiques de tous degrés et de tous noms lui font la guerre. Le sel de la terre s'affadit. Jusqu'au seuil du sanctuaire, jusque sur les marches de l'autel, les scandales se multiplient. Huitième, neuvième, dixième siècle.... l'histoire impartiale est obligée de jeter un voile sur cette triste époque. Que faudrait-il pour que le mal, s'étendant de proche en proche, poussant à bout ses ravages, compromette à jamais l'œuvre sacrée des premiers jours? Mais le Christ est là, qui aime et qui veille. Tout d'un coup il suscite de grandes âmes qui font revivre les plus admirables vertus évangéliques, le zèle, la charité, la pureté, le détachement, le dévouement : Pierre l'Ermite, au cœur et à la parole de feu; François d'Assise, Bernard, Dominique, Thomas d'Aquin, Grégoire VII, Louis IX, ces géants de la pensée et de l'action, ces semeurs de vérité et de sainteté à partir desquels des temps nouveaux se lèvent aussi pleins de promesses que les temps précédents en avaient été déshérités. Oui, le Christ aime l'Église d'un amour de compassion attendrie, en cette heure plus troublée de son pèlerinage terrestre. Lui qui durant sa vie mortelle aimait les malades, les infirmes, les mourants, les morts; lui qui devant le sépulcre de Lazare, amassant toutes ses divines énergies, criait : *Lazare, veni foras, relève ce*

qui allait tomber, ranime ce qui semblait devoir mourir. *Christus dilexit Ecclesiam.*

L'épreuve suit l'épreuve. D'où pourra-t-elle encore surgir? Voyez : deux papes, trois papes à la fois! c'est le schisme d'Occident. Jésus avait constitué son Église sur la loi de l'autorité d'un seul pasteur, Pierre et ses successeurs jusqu'à la fin des temps. Cette autorité unique, jusque-là admise et respectée, la voilà méconnue, ... méconnue non point en soi et en principe, mais en fait. La catholicité se divise. Chacun sait bien qu'il ne peut y avoir qu'un pontife suprême avéré, qu'un unique chef légitime; seulement on ignore où il se trouve. Cela dure plus d'une moitié de siècle. Que faudrait-il pour que, dans l'humiliation et la souffrance d'un tel état de choses, on cherchât à s'entendre, à accepter la division comme règle désormais plus sage et plus pratique? Pour le coup ce serait la ruine, la ruine fatale et irrémédiable. Mais non. La foi à l'unité nécessaire ne fléchit nulle part. Le moment vient où cette foi, invinciblement restée debout dans la conscience chrétienne, reprend tous ses droits et rétablit, par un accord solennel, l'unité matériellement voilée et compromise. Quelle crise, messieurs, que le schisme d'Occident! et jamais l'Église fut-elle menacée? Comment douter qu'elle a dû le salut au Christ qui l'aimait? C'est lui qui, en ce suprême péril, lui a tendu les deux mains comme à Pierre sur les vagues du lac de Génézareth. C'est lui qui

a maintenu intacte et intègre l'idée de l'unité du pontificat suprême. C'est lui qui a ramené la tranquillité après l'orage, un orage dont il est vraisemblable que jusqu'à la fin des siècles on ne verra plus le retour. *Christus dilexit Ecclesiam.*

Cette énumération des principaux épisodes de l'histoire de l'Église, quelque brève que j'essaye de la rendre, nous entraînerait trop loin si je me permettais de la poursuivre. Je ne la prolonge pas davantage. Et cependant comment passer entièrement sous silence les grandes épreuves dont aujourd'hui même nous ne voyons pas le terme! Celles dont nous venons de parler sont closes; celles auxquelles je fais allusion durent toujours.

Pourquoi dans la vie de l'Église, aimée du Christ, ces formidables ruptures, non d'un groupe d'âmes, mais de vastes nations, mais de peuples entiers? Pourquoi Mahomet, ravisseur de la foi, du fond de l'Arabie jusqu'aux extrémités de l'Afrique? Pourquoi Photius qui détache l'Orient, pourquoi Luther, Calvin, Henri VIII, qui séparent presque la moitié de l'Europe du vieux faisceau catholique? Le penseur s'afflige de l'immensité et de la persistance de ces maux. Sans doute il les explique par la liberté humaine, que Dieu respecte dans ses écarts publics comme dans ses écarts privés; sans doute il espère que le dernier mot n'est pas dit de ces catastrophes prolongées, mais qui,

dans l'histoire totale de l'Église, ne représenteront en fin de compte, même avec des siècles, qu'un court espace de temps; sans doute enfin il se persuade que sous le drapeau de ces désertions en masse la bonne foi rattache à l'âme de l'Église de prodigieuses multitudes d'âmes. Il n'en demeure pas moins que le problème est ardu et douloureux.

En dépit des difficultés et des ombres, nous tiendrons invinciblement à l'affirmation de saint Paul : *Christus dilexit Ecclesiam*. Cela est de croyance révélée; nous en avons en outre des preuves aussi nombreuses que décisives. Ce qui reste d'inexpliqué ne saurait prévaloir contre ce qui d'un côté est enseigné par l'esprit de Dieu, de l'autre est démontré par les faits.

N'insistons pas davantage. Vous aurez compris, messieurs, qu'il est de notre devoir élémentaire de nous efforcer de partager à l'aide de nos souvenirs, puisque nous n'avons pu le faire au moment même, chacun de ces grands mouvements de dilection et de dévouement de Jésus-Christ envers l'Église, notre devoir de revivre le passé en union avec Jésus, persuadés, et à juste titre, que nous lui serons en cela souverainement agréables. Il me semble qu'une part de notre piété envers Notre-Seigneur peut et doit consister dans cette intelligence cultivée, délicate et affective de ce qu'il a été et de ce qu'il a fait pour sa belle œuvre préférée. Je me persuade qu'il attend de nous que, par une pleine

adhésion de notre pensée et de notre cœur, nous honorions dans l'institution de l'Église ce qui fut le plus haut rêve de sa pensée et le meilleur objet des attachements de son cœur.

### III

La troisième façon d'aimer l'Église dont il me reste à vous parler, messieurs et chers confrères, vous paraîtra peut-être inaccoutumée, peut-être ingénieuse et d'une inspiration trop personnelle. Je ne disconviens pas que je la tire de mon propre sentiment et de mes dispositions privées. Avec vous je suis à l'aise. Je vous ouvre mon âme, mes habitudes d'âme, vous laissant juges de ce que vous pouvez prendre ou laisser de mes cordiales communications.

Les patries humaines gardent et cultivent le souvenir des grands serviteurs qui se sont dévoués à leur cause et les ont illustrées par la supériorité de leur talent, de leur vaillance ou de leur générosité. La France, par exemple, montre avec un légitime orgueil la lignée de ses héros, de ses savants, de ses orateurs, de ses poètes, de ses artistes, et c'est aimer la France que d'entretenir au meilleur de son âme la mémoire reconnaissante de ses fils les plus cé-

lèbres, qui ont contribué à lui assurer dans le monde et dans l'histoire son rang et son prestige sans égal.

L'Église, elle aussi, se souvient de ses serviteurs d'élite : ce sont les saints. Elle les élève sur ses autels, elle les propose à notre admiration ; elle désire que nous les aimions comme elle les aime, comme les a aimés et les aime Jésus-Christ.

Vous récitez quelquefois, messieurs, la litanie des saints, soit pour répondre aux exigences pieuses de la liturgie, soit pour satisfaire votre propre dévotion. Vous arrive-t-il de la réciter sous l'inspiration de l'idée et du sentiment que je vous signale ? Ces noms illustres, qui tombent de vos lèvres, ne sont-ils pour vous qu'une simple et intéressante nomenclature, ou bien vous représentez-vous que vous entrez en relation de gratitude et d'amitié avec ces aînés de la patrie spirituelle dont ils ont été et resteront à jamais les soldats, les défenseurs, les ouvriers, la gloire la plus pure, le plus magnifique ornement ? Car enfin tous ces disparus survivent. Le Christ a dit de ses élus : « Je veux que là où je suis, ils soient avec moi. » Si mystérieuse que soit l'existence d'outre-tombe, nous y croyons au nom de notre raison, surtout au nom de notre foi ; nous savons qu'elle se réalise d'abord par la société des âmes avec Jésus-Christ. Oui, tous ces disparus survivent. Ils nous entendent, ils nous accueillent, ils

répondent à nos avances autant de fois qu'à travers le mystère des séparations présentes, nous nous portons vers eux d'un mouvement de tendresse et d'attachement.

Il nous faut les aimer. Il faut leur dire que nous les aimons.

Au premier rang, voici Marie, mère du Christ, par conséquent l'incomparable ouvrière et Mère de l'Église, celle de qui la coopération au plan divin sur le monde a plus fait pour l'Église que le concours accumulé de tous les saints, la créature que Notre-Seigneur a le plus ineffablement aimée. A Marie, reine de l'Église, louange, honneur, amour.

Voici les douze Apôtres, les fondations vivantes de l'Église. Ils ont tous donné leur vie pour elle. Ils sont tous nommés par leur nom, tellement ils ont droit à notre reconnaissance. Nous les aimerons, ces vaillants de la première heure, ces fiers athlètes des origines, Pierre et Paul surtout, les deux magnanimes ancêtres de notre foi. Jésus les a aimés.

Voici les Martyrs ; quelques noms seulement, mais nous savons qu'ils sont légion. Ils ont témoigné de l'Évangile sous la dent des bêtes, sous le fer des bourreaux, sur le feu des bûchers, dans l'horreur infecte des cachots. Ils venaient des conditions obscures et des situations brillantes ; ils étaient riches ou pauvres ; leur foule se composait d'enfants, d'adolescents, de jeunes filles, de mères de famille, d'hommes mûrs, de vieillards ; la gerbe splendide des

immolés comptait des fleurs et des fruits. Nous aimerons les Martyrs. Jésus les a aimés.

Voici les Docteurs, voici les Pontifes et les Pasteurs des peuples, gardiens de la hiérarchie sainte, défenseurs de la Vérité révélée. De la parole et de la plume ils ont lutté contre l'erreur. Ils ont fait la lumière où les adversaires amassaient l'ombre. Ils ont laissé d'incomparables monuments de science et de génie. Une part du trésor que nous possédons, dont nous vivons, nous la leur devons. Nous aimerons les grands ouvriers de l'intégrité du dogme. Jésus les a aimés.

Voici les fondateurs d'Ordres religieux, les amants des conseils évangéliques; les affamés de pauvreté, de pénitence, de détachement; les dédaigneux de l'orgueil et de la volupté, les anges anticipés du ciel. Ils ont vaincu le monde, ce qu'il y a de mauvais dans le monde. Ils ont soulevé l'âme humaine au-dessus des sens. Nous les aimerons, les ascètes et les mortifiés. Jésus les a aimés.

Voici les Vierges : *Sancta et immaculata virginitas, quibus te laudibus efferam, nescio*; blanche phalange des immaculés parmi les fanges de la terre, lis éclos sur tous les chemins de dépravation et de luxure, fières revanches de tous les paganismes, fleurs de choix du Christianisme. Nous les aimerons, Jésus les a aimés, les a tant aimés, à commencer par Jean : *discipulus ille quem diligebat Jesus*<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Joan. XXI, 7.

La litanie des saints et tous les martyrologes ensemble, est-il besoin de le faire remarquer? ne nous donnent pas l'idée exacte de la multitude des serviteurs de l'Église : *Vidi turbam quam dinumerare nemo poterat*<sup>1</sup>. Derrière les privilégiés dont les noms glorieux survivent, se cache la masse profonde des obscurs et des inconnus, que Jésus connaît et que nous connaissons un jour. Il nous faut avoir beaucoup de dévotion pour cette foule anonyme dans les rangs de laquelle nous prendrons notre place plus tard; car il n'est pas vraisemblable, messieurs, que nous appartenions jamais à l'élite des saints canonisés. Tous ces petits, tous ces cachés, tous ces représentants sans éclat de l'Évangile, tous ces chrétiens fidèles, tous ces bons prêtres ensevelis dans l'ombre d'un ministère silencieux, c'est encore l'Église. Oserai-je dire qu'étant infiniment plus nombreux que les autres, ils sont en quelque sorte plus l'Église, comme les pierres des fondations et des murailles d'un édifice sont plus l'édifice que les hautes colonnes et les beaux portiques dont le regard est justement émerveillé? Jésus les a aimés et les aime, ces inaperçus du monde. Nous devons nous aussi les aimer.

Voyez, messieurs et vénérés confrères, quelle ampleur et quelle beauté notre amour de l'Église peut atteindre, si nous savons lui donner le

<sup>1</sup> Apocal. VII, 9.



sens intelligent qui lui convient et ses proportions véritables. Une idée, la plus sublime des idées, la coexistence du divin et de l'humain dans le monde. Un fait, le plus colossal des faits de l'histoire, l'évolution au milieu de mille obstacles d'une société orientée vers le ciel, sans nul dédain de la terre. Dans la mise en œuvre de ce fait, une famille de grandes âmes, les unes éblouissantes de gloire dès ici-bas, les autres dissimulées et perdues dans l'ombre momentanée du temps, mais à qui l'éternité réserve les revanches infinies. Et sur cette idée, sur ce fait, sur ces âmes, s'étend et plane la magnifique dilection du Christ, à laquelle notre propre dilection doit s'unir.

Qu'ajouterai-je encore, messieurs? D'un seul mot, le voici. Ce que nous venons de dire de l'Église du passé, vous le devinez sans peine, il faut le dire de l'Église du présent et de l'avenir.

Pour Jésus-Christ, contemporain de tous les âges, c'est toujours le présent. Aujourd'hui, comme hier, le Christ demeure vivant dans l'Église. C'est lui qui, mêlant à ses éléments humains l'inaltérable force de sa divinité, fait d'elle l'extension et la perpétuité de son Incarnation. C'est lui qui, parmi les attaques, les animosités, les menaces dont elle est l'objet sous nos yeux et qui parfois nous troublent, l'anime de vaillance et de persévérance, l'aide à poursuivre, en face des adversaires étonnés, sa

tâche sainte, car incontestablement elle la poursuit, et, si nous en avons le loisir, nous le constaterions bien vite ensemble. C'est lui qui suscite des serviteurs puissants, un Léon XIII, notre consolation et notre orgueil, des milliers de prêtres pieux, de missionnaires héroïques, de sœurs des malades et des pauvres mille fois prêtes à leur sacrifier leur vie, de chrétiens fidèles prêts aux générosités nouvelles, aux nouveaux dévouements que les circonstances commandent. Oh! qu'il nous la faut aimer l'Église du présent, dans l'imperturbable sécurité de notre foi, dans un redoublement de virile et fière affection!

Et ce sera demain comme aujourd'hui. L'Église de l'avenir... Qui soulèvera le voile qui cache ses destins? Qui sait, messieurs, si nous ne sommes point à la veille d'un grand siècle chrétien, si l'heure n'est pas proche de consolants retours des peuples au berceuil de Pierre? Qui sait si la Russie et l'Angleterre, avant cent ans, revenues à la foi des ancêtres, ne se joindront pas à la France, lassée des tentatives de laïcisation de son vieil esprit catholique, pour conquérir le monde ouvert de toutes parts, l'Afrique jusqu'à l'impénétrable, l'immense Asie jusqu'à la fermée? Qui sait?

« Levez les yeux, regardez les nations, les voiles qui blanchissent pour les moissons prochaines<sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> Joan. IV, 35.

Nous aimerons par avance, avec l'Église du présent et du passé, l'Église de l'avenir : *Christus dilexit Ecclesiam.*

Messieurs et chers confrères, ne m'accusez pas de m'abandonner à une sorte d'exaltation de circonstance. Ne dites pas que je vous prêche des choses plus spéculatives que pratiques.

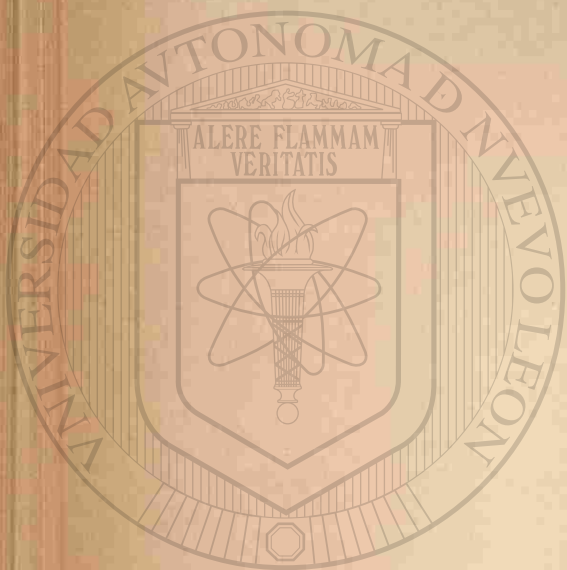
Je ne sais rien de plus pratique pour un prêtre que d'être soulevé au-dessus de l'insuffisance et de l'étroitesse trop habituelle de ses préoccupations privées, de monter vers les sommets des grandes pensées, des grands sentiments, des grandes amours.

Allons, messieurs, emplissons-nous l'âme, avant de nous quitter, d'admiration intelligente et de généreux attachement pour l'Église, œuvre du Christ; pour l'Église, sacrement du Christ dans le monde. Ayons la passion de l'Église! Il faut bien que notre vie soit dominée par quelque chose de noble et d'ardent et d'entraînant. Avec le souci méritoire de nos paroisses, entretenons en nous le culte de l'Église universelle.

Embrassons d'une puissante étreinte de dilection, comme le Christ, toute l'Église terrestre et militante qui fera place, ses destinées une fois consommées ici-bas, à l'Église triomphante et céleste : *gloriosam Ecclesiam non habentem maculam aut rugam aut aliquid hujusmodi*; l'Église où nous nous retrouverons tous, messieurs, oui, tous, je vous conjure de le désirer

pour moi aussi ardemment, aussi fraternellement que je le désire pour vous, dans le repos mérité, la paix conquise, la lumière pleine et indéfectible, l'éternelle et impérissable félicité.

*Amen.*



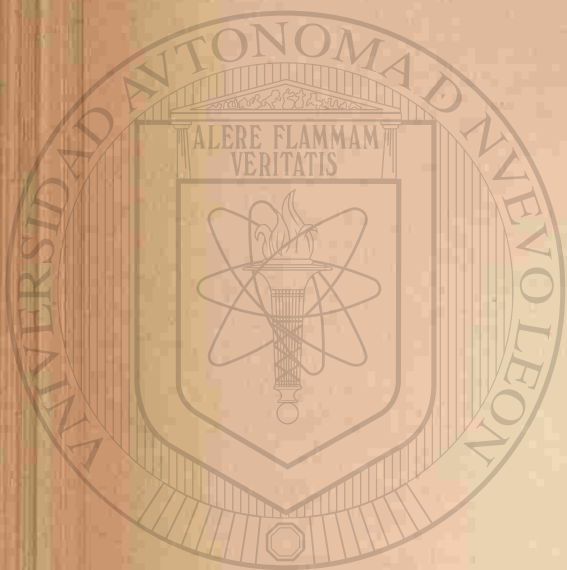
SIXIÈME JOUR

UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN



DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



MÉDITATION DU MATIN

---

LA SUPRÊME INVITATION DU CHRIST

(MANETE IN DILECTIONE MEA)

---

*Sicut dilexit me Pater, et ego dilexi  
vos. Manete in dilectione mea.*

(Joan. xv, 9.)

MESSIEURS ET VÉNÉRÉS CONFRÈRES,

Dans quelques instants vous allez commencer de clore votre retraite par la communion générale, en attendant de lui donner tout à l'heure, par la rénovation solennelle des promesses cléricales, son dernier couronnement. Il y a une communion morale avec Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est le fond même de la vie surnaturelle et qui ne doit jamais s'interrompre dans l'âme du chrétien et du prêtre : la communion née de la communauté des idées, des sentiments, telle qu'elle existe entre ceux qui se connaissent, s'apprécient et s'aiment. Les méditations successives de cette

semaine avaient pour but, et auront eu, je l'espère, pour résultat de provoquer en vous une intelligence plus ouverte, un attrait meilleur de cette loyale adhésion aux pensées, à la doctrine, aux exemples, à l'œuvre de notre Maître adoré. Vous vous êtes abstenus de la communion sacramentelle. Le moment est venu de la reprendre et de consacrer par l'acte supérieur de la foi chrétienne toutes les bonnes dispositions où vous avez cherché sincèrement à vous établir. Vous ne célébrerez pas encore la sainte messe. Vous ne monterez pas encore au saint autel, où d'habitude vous vous tenez debout. Vous vous y agenouillerez comme de simples fidèles; mais vous n'en communiez pas moins, pour cela, à tout l'être du Christ à travers son corps mystérieusement présent dans l'hostie, et vous attesterez surtout que c'est à son immolation de crucifié que vous entendez prendre part, votre sacerdoce ayant là son point d'attache et d'appui par excellence. *O sacrum convivium, in quo Christus sumitur, recolitur memoria Passionis ejus.* L'Eucharistie est la perpétuité vivante de la Passion du Christ. Le reste suit comme une conséquence: *Mens impletur gratia.* La source de la grâce, ce sont les divines blessures du Sauveur: c'est la croix. *Et futuræ gloriæ nobis pignus datur.* Les communions d'ici-bas, voilées d'ombre, sont le prélude authentique de la communion finale et définitive, à jamais rayonnante de lumière et de joie, quand la mort, à la façon du prêtre qui ouvre le taber-

naele, ouvrira pour chacun de nous le ciel et son éternité.

*Manete in dilectione mea...* Je n'ai point à vous rappeler, messieurs, que Notre-Seigneur Jésus-Christ a très expressément déclaré qu'il voulait être aimé. La délicieuse scène des bords du lac de Génésareth, le dialogue émouvant du prince des Apôtres avec son Maître, miraculeusement réapparu, entre les divers souvenirs évangéliques, vous sont familiers à tous. Je n'ai pas non plus à vous faire remarquer combien cette prétention de Jésus à régner sur les cœurs, puissamment, souverainement, de telle sorte qu'au besoin tout lui soit sacrifié, porte avec elle la preuve qu'elle n'est point d'un homme seulement homme. Rien de semblable ne s'est vu et ne se verra jamais dans l'histoire. L'audace même de l'ambition et de l'exigence témoigne des droits uniques de celui en qui elle se manifeste. Pour oser dire: « Vous m'aimez plus que le père et la mère, » ce qui signifie: Si jamais il y avait conflit entre les droits de ces êtres exceptionnellement chers et les miens, les miens étant antérieurs et supérieurs, c'est à moi que vous devrez donner la préférence; pour oser tenir ce langage il faut être Dieu. Nous laisserons ces considérations et d'autres semblables que le texte cité suggère. Nous nous attacherons à bien comprendre ce mot tout seul: *Manete in dilectione mea.* Fixez-vous dans votre attachement pour moi; établissez-vous-y en permanence; faites-en non pas une série intermit-

tente de dispositions favorables, mais un état, mais une habitude, où vous vous maintiendrez de plus en plus fidèlement. Voyons, essayons de voir ce qu'il y a de considérable en cette courte phrase.

Une créature, quelle qu'elle soit, assujettie et rivée aux conditions humaines, peut-elle avoir la témérité de dire à une autre créature: Établissez-vous à demeure dans mon amitié, composez-vous de mon amitié une sorte de refuge et d'abri sûr? Non. Sans hésiter, je réponds: Non. Et pourquoi? Par ce très simple motif, d'abord que nulle créature n'est complètement aimable et ne doit prétendre soutenir toujours, accroître toujours, le premier attrait qu'elle a fait naître. Pas n'est besoin d'une rare pénétration ni d'une psychologie profonde pour constater qu'un des éléments, un des facteurs les plus nécessaires de notre attachement, c'est l'admiration. Même sans nous en douter, nous éprouvons le besoin impérieux d'admirer l'être que nous aimons. Il faut que sa valeur nous impose, nous séduise et nous enchaîne. Qu'il s'agisse d'une valeur extérieure et physique, qu'il s'agisse d'une valeur intellectuelle et morale, celle-là infiniment supérieure à l'autre, la loi est la même. Nous voulons nous sentir en face

de qualités avérées à qui s'adresse notre hommage.

Or, souvent, très souvent, nous nous apercevons après coup que ces qualités entrevues, et sur la foi desquelles nous nous sommes généreusement engagés, sont loin d'être ce que nous avions supposé dans notre facile optimisme. Ou bien elles n'existent pas, se dérobent et s'effondrent quand nous entreprenons d'en jouir, ou bien elles se mélangent de lacunes, d'insuffisances et d'ombres dont nous ne nous serions jamais doutés et qui nous gâtent notre bonheur. Cette désillusion reste à notre charge. Si nous sommes réduits à la subir, c'est notre faute. Il ne fallait pas nous bercer du chimérique espoir de rencontrer chez autrui une perfection que nous ne possédons pas nous-mêmes et que nul ne possède ici-bas. Ce raisonnement de bon sens, qu'il eût été élémentairement sage de faire plus tôt, que nous faisons trop tard, ne nous soulage guère. Nous voilà condamnés à souffrir.

Qui de nous, messieurs et vénérés confrères, n'a plus d'une fois, dans sa vie, eu l'occasion d'expérimenter ces douloureux mécomptes? Où nous nous promettions de trouver une supériorité attrayante d'esprit et de savoir, nous ne rencontrons, tout compte fait, que des facultés moyennes et de faible envergure. Où nous étions presque assurés de ne voir que la droiture la plus intègre, le désintéressement le plus absolu, nous découvrons des préoccupations d'ambition cachée et de

misérables industries pour les faire aboutir. Où nous pensions jouir du spectacle d'une âme généreuse, noblement et largement ouverte aux grandes idées, à l'amour des grandes causes, à la sympathie pour les grandes souffrances, nous nous heurtons à d'étroites habitudes de souci personnel et d'égoïsme. Au lieu du besoin de rendre hommage à la supériorité des hommes et de leurs œuvres, l'amertume en face du succès d'autrui, la jalousie devant les prestiges naissants ou consommés. Au lieu de la délicatesse immaculée de la vertu, des tendances inquiétantes, des actes et des propos suspects. Au lieu de l'humilité vraie, celle qui se tait, se cache et s'ignore, la prétention affichée d'être humble, cette méprisable parodie de l'*humilis corde* de l'Évangile. Oui, du rêve caressé à la réalité, trop souvent, presque toujours, c'est une distance désolante.

Dans la surprise et la peine de notre déception, nous nous abandonnons à d'injustes sévérités. Nous nous plaignons tout haut. *Dixi in excessu meo : Omnis homo mendax*<sup>1</sup>. Eh non ! tout homme n'est point menteur, mais tout homme est nécessairement imparfait. Nous ne sommes pas victimes d'une fraude organisée pour nous tromper, mais de l'inévitable pénurie de beauté et de bien qui, même chez les meilleurs de ses représentants, caractérise la nature humaine. Cela, nous devons le savoir. Et de le savoir nous eût épargné les

<sup>1</sup> Psalm, cxv, 11.

désenchantements attristés qu'il nous faut aujourd'hui connaître.

Jésus-Christ, Lui, a pu dire : *Manete in dilectione mea*, parce qu'il savait que notre admiration pour Lui, élément de choix de notre attachement, ne serait jamais exposée à la moindre surprise ni à la plus légère déconvenue. *Quis ex vobis arguet me de peccato* ? Non seulement rien de coupable, rien de répréhensible en Lui, mais rien d'imparfait. Messieurs et vénérés confrères, au sortir des constatations de la misère humaine chez tous les hommes, quelle joie supérieure, quelle fête, quel repos, quelle revanche de rencontrer Jésus-Christ ! Être, avec Lui, certain par avance qu'on ne court aucun péril de désillusion quelconque ; que tout ce qu'il paraît être tout d'abord, il l'est en réalité ; que plus on le regardera de près, plus on l'étudiera pour ainsi dire, la loupe à la main, dans les évangiles, plus on se sentira émerveillé de la pleine beauté de son âme à travers son langage et ses actes ! Oui, une compensation, oui, une revanche, qui ont ce rare avantage de ne point se mélanger d'aigreur contre les créatures, causes ou occasions de nos déboires, qui nous rendent plutôt compatissants à leur égard, mais enfin qui, nous prenant au point où nous sommes de nos lassitudes multipliées, nous établissent et nous fixent dans l'ineffable paix d'une sécurité inutilement cherchée ailleurs.

Je ne pense pas qu'il y ait un vrai chrétien, un vrai prêtre arrivé au milieu de l'existence,

pour qui ce motif d'aimer Jésus-Christ, — ses droits de Dieu mis à part, — ne se surajoute puissamment à tous les autres, presque jusqu'à devenir le premier de tous, tant le bien-être ressenti porte avec soi de consolation et d'attraits.

Ainsi, pour en venir à quelques ressouvenirs et impressions cent fois goûtés dans nos lectures évangéliques, quand nous voyons Jésus rendre à son Père ses devoirs de religion et d'adoration pieuse, nous savons qu'il ne se mêle pas à sa piété un atome d'ostentation, qu'il ne pose jamais devant la foule, qu'il ne vise pas à provoquer l'attention publique, qu'il est tout entier aux exigences saintes de son culte en esprit et en vérité.

Quand il prêche, quand il soulève l'enthousiasme du peuple, jusqu'à faire dire : « Jamais homme n'a parlé comme Lui ; » quand il réduit au silence ses adversaires humiliés, « et personne ne pouvait lui répondre ; » quand il guérit les malades, quand il ressuscite Lazare, nous savons que son unique préoccupation, sa préoccupation exclusive et jalouse est d'honorer son Père. *Non quero gloriam meam.*

Quand il fulmine contre les Pharisiens sur le ton d'une sévérité et d'un courroux dont, à vingt siècles de distance, nous nous sentons émus, ces anathèmes fameux : *Vae vobis ! vae vobis !* nous savons qu'ils lui sont uniquement inspirés par le zèle le plus pur, par le besoin de préserver la véritable idée religieuse des altérations et des con-

tréfaçons qui la menacent, mais qu'il n'y entre aucune animosité personnelle, et que Lui, Jésus, ne bénéficie en rien d'un devoir à remplir pour satisfaire des rancunes privées et des griefs même légitimes. Quand il se montre bon et miséricordieux envers les pécheurs, quand il converse avec la Samaritaine, quand il accueille Madeleine, quand il relève la femme adultère, quand il entre dans la maison de Zachée, quand il s'assied à la table des publicains, nous savons que cette condescendance touchante ne cache, à aucun degré, aucune faiblesse qui trahirait une apparence de complicité du péché. Nous le savons à tel point, que d'hésiter même un instant, rapide comme l'éclair, nous ferait l'effet d'une impiété et d'un blasphème. Compatissant à l'égard des pécheurs, impitoyable contre le mal : tel il devait être, tel il est toujours.

Quand avec ses disciples il laisse percer une certaine impatience, un mécontentement et un malaise que n'explique que trop leur inintelligence de ses pensées, de ses désirs, de sa vocation de Messie, Sauveur et Rédempteur, nous savons qu'au fond il ne cesse pas de les aimer, qu'il est prêt non seulement à ne pas leur tenir rigueur de leurs insuffisances, mais à leur déclarer qu'il leur est attaché de cœur, parce qu'ils sont ses disciples, ses apôtres, ses prêtres : *Jam non dicam vos servos, vos autem dixi amicos*, et deux fois, à la façon d'une mère : *Filioli*.

Dans sa passion, à Gethsémani, sous les oli-



viers séculaires, quand il se plaint de l'intensité de souffrance qui l'écrase, quand il crie vers son Père, pour que le calice s'éloigne, même avant que de sa pauvre voix entrecoupée des suffocations de l'agonie il ait ajouté : « Cependant non, que votre volonté s'accomplisse et non la mienne! » nous savons que son âme, pleinement soumise, amoureusement soumise, n'élève aucune protestation ni aucun murmure. Les émotions de la nature humaine aux prises avec l'assaut des pires douleurs, il les ressent, il les savoure, il les épuise; mais de se dérober aux exigences de sa mission et de son œuvre, il en aurait horreur. *Factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis.*

J'évoque devant vous, messieurs et vénérés confrères, quelques souvenirs. Je mets en lumière, à l'aide de quelques exemples, cette vérité que Jésus-Christ, de si près qu'on le regarde et qu'on l'observe, au rebours du reste des hommes, n'est que perfection et que beauté, et que dès lors notre admiration n'a rien à craindre avec Lui, notre admiration et notre attachement, qui s'y appuie comme à son fondement humain le plus sûr.

O Jésus! demandez-moi donc ainsi qu'à Simon Pierre : *Amas me? Diligis me?* Je vous répondrai de toute mon âme : *Etiam, Domine, tu scis quia amo te.* Je vous aime, parce que seul vous êtes pleinement aimable, parce que rien en vous ne fait ombre ni tache sur la beauté entrevue, parce qu'il n'y a avec vous ni surprise à redouter, ni désenchantement.

Certes, je ne dédaigne pas, je serais ingrat et coupable de dédaigner les amitiés de mes semblables, sous prétexte qu'elles sont imparfaites de leur nature et m'exposent à souffrir; mais je déclare qu'ayant connu votre amitié, ô Christ, l'ayant comprise, l'ayant eue comme dédommagement intime de ce qui trahissait ailleurs mes espérances, je ne veux plus, je ne puis plus me passer d'en jouir et d'en vivre. *Manete in dilectione mea.*

## II

Une créature n'a pas le droit de dire à une autre créature : Établissez-vous dans mon amitié; pourquoi encore? Parce qu'elle se trouve dans l'impossibilité radicale de lui être toujours et partout secourable. Les ressources matérielles et morales du meilleur des amis à l'égard de son ami, quelque bonne volonté qu'il y mette, restent limitées.

Je puis bien me dessaisir, en faveur d'une infortune qui m'est chère, d'une partie de mes revenus, voire d'une partie de mon capital; mais s'il faut dépasser une certaine mesure, le souci légitime de ma propre situation ou des droits de ma famille me retient. Je sens que je ne dois pas, en conscience, pousser plus loin que je ne l'ai fait mes premières générosités.

Je puis bien entreprendre auprès de personnages influents des démarches pressantes, en vue de retenir sur la pente ruineuse où il glisse, de retirer de l'abîme où il est déjà tombé, celui que j'aime; mais il vient un moment où ces démarches mêmes, à force d'être répétées, demeurent sans effet, risquent de se retourner contre mes désirs, et je comprends que désormais le meilleur est de m'abstenir.

Je puis bien m'asseoir au chevet d'un malade, lui prodiguer mes soins, l'assister pendant les longues heures silencieuses de la nuit; mais, à moins de compromettre ma santé, dont j'ai besoin et qu'il est de mon devoir de soutenir, je me vois bientôt obligé de faire trêve à mon dévouement.

Des limites, de douloureuses limites de tous côtés dans le don de soi pécuniaire et matériel. Des limites aussi, faut-il le dire? même dans le don moral, dans la compassion intérieure et la pitié. Oui, comme tout ce qui est en nous et de nous, notre compassion s'use. Le spectacle prolongé d'une douleur physique, la continuité de confidences d'une souffrance de l'esprit ou du cœur, finit non point peut-être par nous laisser indifférents, mais par amoindrir singulièrement notre émotion et notre puissance de compatir. Le malheureux qui comptait sur nous, au moins pour cette assistance d'ordre plus élevé, s'en aperçoit. Quelque chose en nous fléchit et décline de ce qu'il était accoutumé d'obtenir. Nos visites ne

sont plus assidues; notre langage, nos regards, nos serremments de main, se refroidissent. Il devine, il voit jusqu'à l'évidence qu'une lassitude humiliante et menaçante tout ensemble commence de se produire. Sa peine en est accrue: car c'est souffrir deux fois que de sentir qu'on est à charge en souffrant.

Ajoutons à cette analyse de l'impuissance humaine, en face des appels de l'amitié, un dernier trait. L'expérience quotidienne prouve qu'il y a lieu de le marquer et d'en tenir compte. Je ne demande pas mieux, en temps ordinaire et dans la mesure de mes facultés, que de me montrer secourable envers l'ami qui, du milieu de sa détresse, se tourne vers moi. Mais si dans le moment où il réclame mon assistance, surtout mon assistance intime, ma pitié, mes encouragements, mes conseils, moi-même je suis aux prises avec quelque épreuve qui m'accable, comment m'y prendrai-je pour lui donner ce qu'il attend? Il pleure sur des deuils affligeants, je pleure moi-même sous les ravages de la mort dans ma maison. Il est inquiet de son avenir tout d'un coup menacé par telle ou telle catastrophe financière: je le suis, pour mon compte, et par des motifs semblables qu'il ignore. Il a des troubles de conscience, j'en suis obsédé. Il subit une crise poignante dans la sécurité jusque-là pleine et entière de ses croyances: je suis moi-même en butte à des tourments que rien ne faisait craindre et que je cache à tous les regards. Autant de

circonstances — et combien d'autres il serait facile d'énumérer! — où l'ami qui s'est promis de trouver en moi un refuge et un appui bien-faisant, se sent forcément éconduit et n'emporte, au lieu du soulagement attendu, qu'un surcroît de peine par un surcroît de déception.

Jésus-Christ a dit : *Venite ad me, omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos.* Venez tous, *omnes*; je vous réconforterai, *reficiam vos*, une des paroles les plus divinement audacieuses de l'Évangile, et dont la provenance, par là même, ne se discute pas.

Supposons, messieurs et vénérés confrères, qu'un chef d'État, le président de notre République, si vous voulez, un beau jour, dans un beau mouvement de générosité, s'avise de tenir ce langage. Supposons que, s'adressant aux Français malheureux, besogneux, infirmes de corps, affligés de peines morales, il leur dise : Venez tous à l'Élysée, *venite, omnes*, je vous accueilleraï, je vous écouterai, je m'initierai à vos misères, j'en allégerai pour vous le fardeau, *ego reficiam vos*. D'un bout à l'autre du pays on répondrait à une initiative et à un manifeste de ce genre par un sourire d'incrédulité à laquelle se mêlerait sans doute un peu d'irritation. L'énormité de la promesse passerait pour une forfanterie doublée d'ironie. On ne se gênerait pas, en fait de reconnaissance, pour parler de Charenton.

Voilà Jésus qui laisse tomber de ses lèvres

ces quatre ou cinq mots. Personne ne rit ni ne s'irrite autour de lui. On le croit, sur l'expérience faite de sa puissance égale à sa bonté. Et depuis deux mille ans qu'il a parlé, on ne rit pas davantage, on ne s'irrite pas davantage. Des milliers et des milliers d'êtres sont venus au mystérieux bienfaiteur, des milliers viennent encore et continueront de venir jusqu'à la fin des temps.

Est-ce donc que le Christ accorde toujours, ou même accorde fréquemment à qui se réfugie vers lui, le soulagement attendu et sollicité dans les conditions mêmes et sous la forme où il est sollicité et attendu? Est-ce donc qu'il continue, à travers le monde, de guérir les malades, de rendre l'ouïe aux sourds, la vue aux aveugles, l'usage de leurs membres aux paralytiques, et de ressusciter les morts? Ah! si de pareilles faveurs étaient obtenues, authentiquement obtenues; si quelque part sur la terre, au pied de quelque crucifix, au seuil de quelque tabernacle, de tels prodiges s'accomplissaient, de gré ou de force, l'humanité tout entière finirait par tomber à genoux et par croire. Et la foi ne doit pas revêtir ce caractère de contrainte et de nécessité. Le *reficiam vos* de l'Évangile, dans la succession des âges, vise incomparablement moins les bienfaits d'ordre matériel que les bienfaits d'ordre surnaturel et intime. Vous êtes accablés du poids de vos péchés, — ce qui est une douleur pire que toutes les autres; — venez, je

vous rendrai la paix en vous assurant le pardon. Vous souffrez d'une peine quelle qu'elle soit, morale ou physique; venez, sans la faire disparaître par une intervention miraculeuse, je vous donnerai l'énergie sainte et le courage de la supporter généreusement. Je ne réalise pas ma grande promesse en supprimant l'épreuve, mais en communiquant la lumière et les forces qui rendent capable de s'y soumettre sans lassitude et sans murmure.

Notre opinion de croyants, de chrétiens, de prêtres, est faite sur ce point. Nous savons à quoi nous en tenir sur le genre d'assistance que notre maître et notre ami nous propose. C'est surtout d'un réconfort moral qu'il a entendu parler et que, dans l'intimité de ses appels, il nous parle chaque jour.

Même ramenée à cette interprétation, quelle assurance, messieurs et vénérés confrères!

Être certains que le bon Samaritain du tabernacle est en mesure de verser toujours, toujours, sur nos blessures d'âme, l'huile et le vin qui guérissent!

Être certains que, quelle que soit la multitude de ceux qui recourent à lui, il sera toujours prêt à nous accueillir, nous, à nous entendre, nous, comme si nous étions seuls à réclamer son attention et sa bienfaisance bénie!

Être certains que nous ne courrons jamais le péril de nous présenter à lui dans un moment fâcheux et de l'importuner, qu'il nous attend

toujours, qu'il désire notre démarche, que notre lenteur à venir à lui l'attriste, qu'il a toute la pleine possession de lui, toute la dépendance d'esprit et de cœur voulue pour nous offrir le plus tendre accueil!

Être certains de ces choses absolument merveilleuses, au nom de notre foi évangélique, au nom de l'expérience que nous avons eu l'occasion de faire et de renouveler souvent! en être certains, messieurs, et ne les pas prendre à la lettre, ne pas les ériger en habitude soutenue de nos vies!... Comment appeler cette contradiction? Comment qualifier cette inintelligence et cette ingratitude? *Manete in dilectione mea.*

## III

Une créature ne peut pas dire à une autre créature: «Établissez-vous dans mon amitié;» pourquoi enfin?... Parce qu'elle n'est jamais assurée d'être fidèle.

Oh! la douloureuse multiplicité des dangers d'inconstance, que notre fidélité la plus sincère peut courir! Oh! l'incessante conspiration de tout ce qui est en nous et hors de nous, contre nos sentiments les meilleurs! Nos dispositions sont excellentes aujourd'hui, elles peuvent faire place à l'indifférence, à la froideur, à l'oubli demain.

Que faudra-t-il ?... L'interruption de nos rencontres et de nos relations accoutumées, une absence qui dure, une séparation qui se prolonge. Au premier temps de l'éloignement, il nous semblait que, loin d'y perdre, notre attachement stimulé et aiguë par la privation ne ferait que s'affermir. Il en va quelquefois de la sorte, mais que de fois il en va tout autrement ! La préoccupation des souffrances ou des intérêts de l'ami, n'étant plus provoquée et tenue en haleine par les confidences journalières, fléchit peu à peu. D'autres préoccupations immédiates et locales la remplacent. Nous recevons de temps à autre, même régulièrement, un courrier qui, pendant quelques instants, nous donne l'illusion des visites et des causeries du passé. Nous y répondons, nous nous empressons d'y répondre. Ce n'est plus la même chose. De part et d'autre, la correspondance ne tarde pas à se détendre. L'absent, qui le constate et qui se rend compte du déclin de nos sentiments à son égard, se tient pour averti et ne nous parle plus avec le même abandon, jusqu'à ce que vienne le silence.

Que faudra-t-il ? Une misérable question d'amour-propre, une discussion un peu vive devant un groupe de confrères, devant une galerie quelconque où nous n'aurons pas eu le beau rôle et d'où nous serons sortis humiliés. L'humiliation se double aisément d'amertume ; l'amertume même passagère est fatale aux choses du cœur... Une question d'intérêt plus misérable encore.

Dans les familles et entre amis, que de ravages désolants le lucre, sous tous ses aspects et tous ses noms, exerce chaque jour ! On croit d'abord n'échanger que les explications les plus légitimes. Aux explications mesurées et convenables succèdent les propos acerbes, les insinuations blessantes, les menaces inattendues. Des deux côtés l'attitude change et s'envenime. La rupture n'est pas loin, avant peu elle sera consommée.

Par ailleurs, surtout dans les temps troublés où nous sommes, les divergences d'opinions politiques, religieuses, sociales, même scientifiques, même littéraires... C'est à chaque instant que l'opposition des idées, des tendances et des goûts se révèle, que le conflit éclate. Fût-on lié par une vieille amitié, lorsque ces sortes d'escarmouches se répètent, il devient difficile de n'en pas subir l'influence fâcheuse. Les rencontres et les conversations dégénéralent presque toujours en pugilat de pensées et de paroles, on y prend moins d'attrait. On finit par tomber d'accord tacitement que, dans ces conditions, le meilleur est de rester chacun chez soi.

Que dire des circonstances, — et combien ne sont-elles pas fréquentes ? — où nous avons à nous plaindre de la part de nos amis, comme eux aussi ont à se plaindre de notre part, d'indélicatesses de procédés, de révélations indiscretes, de jalousies flagrantes, de reproches immérités, d'accusations soi-disant confidentielles

et qui ont fait leur chemin ou le feront! Tout autant d'occasions de récriminations tempérées une première fois, plus accentuées une seconde, dont le terme presque inévitable sera la froideur, et qui sait? peut-être bientôt l'antagonisme et l'hostilité.

Ce n'est pas tout. Souvent, très souvent, sans cause apparente, rien que par l'action lente et ininterrompue d'une lassitude mutuelle dont le fond est l'irréparable caducité des choses humaines, deux amitiés pourtant sincères deviennent lourdes l'une à l'autre, languissent et meurent. Qui de nous, messieurs et vénérés confrères, n'a fait l'expérience de ce que je dis là? Qui de nous ne tient en réserve dans sa vie, comme des tombes au champ du repos, des affections mortes et ensevelies dont il lui serait difficile de savoir pourquoi elles sont mortes, et pourquoi il a fallu les couvrir d'un linceul?

O Christ! je n'accuse pas, je ne murmure pas; mais du sein de toutes les insuffisances ou plutôt de toutes les impossibilités d'attachement fidèle que je constate parmi les créatures, je me tourne vers vous, qui êtes la fidélité même, noble, libérale, infatigable, obstinée, et, si j'osais m'exprimer ainsi, chevaleresque et invincible. Nulle infirmité de vous à nous, nulle lassitude du genre de celles qui altèrent les amitiés humaines, n'est à craindre. Vous vous tenez au-dessus de nos petites affligeantes. Rien ne peut vous éloigner de nous, sinon le péché. Quand

vous ne nous êtes plus présent au centre de l'âme, c'est que nous vous avons chassé nous-mêmes, c'est que nous vous avons contraint de sortir de l'asile où vous aimiez de faire votre demeure, et que, par notre faute, nous vous avons rendu inhabitable.

Avez-vous, pour cela, cessé d'être fidèle à votre attachement envers nous? Non, certes. *Longanimis et multum misericors*<sup>1</sup>. Vous vous êtes retiré de nous, pécheurs; il le fallait bien, puisque les premiers nous nous étions retirés de vous par notre péché. Mais vous êtes demeuré le plus près possible, au seuil de notre conscience et de notre être, guettant, pour ainsi dire, l'occasion favorable d'y rentrer, le moment où nous vous appellerions de nouveau, sous l'inspiration de votre grâce et dans la sincérité de notre repentir.

*Sto ad ostium et pulso*<sup>2</sup>. Cette gracieuse, cette touchante image, c'est à la lettre votre histoire, ô fidèle ami parmi les plus fidèles, ô le seul qui poussiez à ce point la fidélité! Vous ne vous éloignez, lorsqu'il le faut, qu'à regret, et sans nulle préoccupation de votre dignité méconnue et blessée, vous restez aux approches et aux écoutes, prêt à revenir sur un signe.

Si l'un de mes amis, quel qu'il soit, s'était conduit à mon égard comme je me suis trop souvent conduit envers vous; si, à la multitude

<sup>1</sup> Psalm. cii. — <sup>2</sup> Apocal. iii, 20.

presque infinie de ses manquements de détail, de ses négligences partielles, de ses indécidatesses plus ou moins accentuées de chaque jour, il avait joint la rébellion et la félonie jusqu'à la rupture, j'aurais cru de mon droit et de mon honneur d'en finir. Repoussé par lui, je l'aurais repoussé à mon tour. Vous, ô Christ, non; vous ne pouvez et ne voulez rien briser. Vous avez besoin d'attendre; vous attendez. *Sto ad ostium et pulso.*

Messieurs et vénérés confrères, tandis que je tiens ce langage et que l'émotion me gagne à le tenir, est-il parmi vous quelqu'un qui puisse et doive s'en faire aujourd'hui même, en cette fin de la retraite, une pleine application? Qu'il me permette de l'adjurer d'entendre l'appel de celui que je représente et au nom de qui je parle. *Hodie, si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra*<sup>1</sup>. Qu'il se rende à l'invitation de l'ami fidèle désireux de reprendre possession de sa vie. Vaincu par cette merveilleuse obstination d'attachement, qu'il lui soit fidèle lui aussi désormais, et à jamais!

Car enfin, et c'est par où je termine, il ne faudrait pas nous faire illusion, messieurs. Nous ne pouvons pas entreprendre de jouer, en quelque sorte, avec cette générosité magnifique de notre Maître et de notre ami divin. Nous le chassons de nos vies par le péché; il ne s'éloigne pas

<sup>1</sup> Psalm. xciv, 8.

outre mesure, il se tient prêt à revenir sur un appel de notre âme touchée et repentante. Cela est vrai. Cela est de nature à nous arracher des larmes de reconnaissance et d'amour. Mais ce qui n'est pas moins vrai, c'est qu'il a dit : *Quæretis me, et non invenietis*<sup>1</sup>. *Ego vado, et quæretis me, et in peccato vestro moriemini*<sup>2</sup>. Menace absolument terrible. Il peut donc se faire pour chacun de nous qu'un moment vienne où, après avoir multiplié ses avancées, prolongé sa patience et sa longanimité, Jésus-Christ se retire tout à fait. Accueillons et retenons de son langage tout ce qui peut nous inspirer la confiance; rien de mieux. Mais ne négligeons pas d'entendre et de comprendre ce qui peut aussi nous inspirer un salutaire effroi.

Il n'y a qu'une conclusion pratique, messieurs, vénérés et chers confrères. Au nom de toutes les considérations sur lesquelles nous venons de méditer, à la communion sacramentelle qui va suivre, établissons-nous, du plus intime de notre âme, et de notre volonté affermie ou reconquise, dans l'amitié de Notre-Seigneur : *Manete in dilectione mea*. C'est là le grand secret de bien vivre et de bien mourir.

*Amen.*

<sup>1</sup> Joan. vii, 34. — <sup>2</sup> Joan. viii, 21.

ALLOCUTION  
 POUR LA CLOTURE DE LA RETRAITE  
 ET LA RÉNOVATION DES PROMESSES CLÉRIQUES

LE PRÊTRE DE PAROISSE

(NON ROGO UT TOLLAS EOS DE MUNDO)

*Non rogo ut tollas eos de mundo,  
 sed ut serves eos a malo.*

(Joan. xvii, 13.)

MESSEURS ET VÉNÉRÉS CONFRÈRES,

Notre retraite touche à son terme. Vous avez commencé tout à l'heure de lui donner son couronnement intime, par la communion générale, si visiblement pieuse pour chacun de vous, si édifiante pour tous. Dans la rencontre sacramentelle avec Notre-Seigneur Jésus-Christ, dont vous étiez privés depuis quelques jours, vous avez achevé de renouveler vos dispositions généreuses et d'affermir vos plus sincères résolutions. Le Maître vous a dit : *Amas me?* Vous

avez répondu : *Etiam, Domine.* Tout l'Évangile, toute la foi et la piété chrétienne, tout le sacerdoce, tiennent pratiquement en ce court dialogue que les hommes n'entendent pas, mais auquel Dieu lui-même fait écho parmi les anges et les saints.

En ce moment, l'attestation de votre restauration spirituelle et de vos désirs de fidélité va revêtir un caractère extérieur. Sitôt après cette dernière instruction, qui lui servira de prélude, vous procéderez à la rénovation de vos promesses cléricales, deux à deux, à genoux devant votre Évêque, heureux et ému de vous accueillir et de vous bénir. Vous déclarerez hautement que vous vous trouvez bien au service du Christ et de son Église; que les peines quelles qu'elles soient et les épreuves de votre vie ne jettent point d'ombres, à vos yeux, sur la beauté de votre vocation; que si vous étiez encore à l'âge des premiers serments, il vous serait doux de les reprendre et d'y enchaîner votre cœur : *Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei... Funes ceciderunt mihi in præclaris*<sup>1</sup>.

Laissez-moi causer une fois de plus avec vous, chers messieurs, comme un ami, comme un frère, et tirer du texte de saint Jean, par lequel j'ai ouvert notre entretien, quelques considérations appropriées à votre qualité de prêtres de paroisses, — car vous l'êtes tous ici ou presque tous,

<sup>1</sup> Psalm. xlii, 5, 6.



— et quelques brèves mais pressantes recommandations.

## I

D'où vient que dans les évangiles, cette expression : *le monde*, a presque toujours sur les lèvres de Notre-Seigneur un sens fâcheux? Habituellement, quand il parle du monde, Jésus le fait sur le ton du malaise empreint de sévérité. Et quand il veut résumer d'un mot sa mission qui s'achève, il dit : J'ai vaincu le monde. Le monde, en soi, est-il donc mauvais, fatalement mauvais? Qu'est-ce que le monde? C'est la famille, le groupe aimable et doux du père, de la mère, des enfants, l'unité primordiale de la société tout entière. C'est le village ou la cité, agglomération des familles sur un même point du territoire, au pied des mêmes collines, au bord des mêmes eaux, avec des souvenirs et des traditions le plus souvent modestes, quelquefois illustres. C'est la patrie, fusion des cités, des villages, des familles, dans une enceinte de frontières naturelles, que font les chaînes de montagnes, les fleuves ou les mers; la patrie, la communauté de race et de langage, d'intérêts, de vie nationale mêlée de gloire et de revers, le lointain patrimoine du passé, les perspectives et les espoirs de l'avenir. C'est enfin, par-dessus

les frontières et les patries, la grande et collective humanité.

Certes, rien de tout cela qui vient de Dieu, qui est providentiel, n'est mauvais; ni ces hiérarchies superposées des créatures humaines depuis le foyer domestique jusqu'à la famille universelle, ni les relations sociales et internationales, ni les sciences, ni les lettres, ni les arts, ni l'amélioration matérielle de la vie par les conquêtes plus merveilleuses chaque jour sur les secrets de la nature, ni l'ensemble des progrès intellectuels ou des découvertes utilitaires qui s'appelle la civilisation.

Seulement il arrive que, dans le monde ainsi compris et défini, la connaissance de Dieu se perd, les droits de Dieu sont méconnus, les rapports nécessaires de l'homme avec Dieu sont oubliés. Des principes faux sur le vrai but de l'existence circulent; des dépravations de doctrine et de conduite, des erreurs et des vices sont en honneur, qui compromettent l'éternelle destinée des âmes, fin suprême de la création. Ah! si l'humanité, tout en s'appliquant à embellir son pèlerinage terrestre, ce qui est son droit, conservait la saine notion des desseins sur elle du Père des cieux et s'y conformait loyalement, ce qui est son devoir, le Christ ne tiendrait pas le langage sévère et menaçant qu'il nous a accoutumés d'entendre. Il ne fait pas de parti pris la guerre au monde, mais à ce qui dans le monde mérite d'être réprouvé, combattu

et vaincu. Aucune méprise sur ce point n'est possible, et les détracteurs de l'Évangile ne l'ignorent pas.

« Je ne vous demande pas de les retirer du milieu du monde. » La chose va de soi. Le Christ, après avoir ouvert la lutte sainte, désire que ses apôtres, ses disciples, ses amis, tous ceux qui croient en lui, poursuivent son œuvre, pensent, parlent, agissent au milieu du monde pour le transfigurer, comme il a pensé, parlé et agi. « Vous serez mes témoins dans Jérusalem, dans la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre. » Plus il y aura de chrétiens décidés dans le monde, exerçant chacun à sa place et pour son compte sa part d'influence, plus le monde, sans rien perdre des fruits légitimes de son activité naturelle, sera moralement et religieusement transformé. Et c'est là le but idéal qu'il s'agit d'atteindre.

Cette interprétation générale de notre texte, messieurs et vénérés confrères, je me permets de l'appliquer d'une façon particulière aux prêtres, aux représentants attitrés et officiels dans le monde des idées et de l'action de Jésus-Christ, et plus particulièrement encore aux prêtres de paroisses.

Les vocations contemplatives ont leur raison d'être. Heureux les privilégiés de qui c'est la mission dans le monde oublieux, léger, indifférent, blasphémateur, de protester par une adoration de Dieu presque ininterrompue, la nuit

et le jour! Ce *laus perennis* de la prière, loin des bruits de la foule, dans le silence des forêts antiques, près des rivages paisibles que les flots caressent, leur donnent par anticipation quelque chose de la dignité des anges, ces adorateurs du ciel.

Les vocations religieuses actives et militantes de tout nom, de toute règle, de tout labeur, ont leur raison d'être. On s'explique que des prêtres redoutant l'isolement de la vie privée, afin d'assurer à leurs bons désirs une facilité et une sécurité de plus par des vœux plus parfaits, par la sauvegarde d'une discipline commune et l'entraînement de l'exemple entre frères, se rangent sous la bannière de l'une ou de l'autre des grandes institutions approuvées par l'Église. Ils sont dans le monde. Ils y exercent leur ministère. Ils se portent avec un zèle sincère et désintéressé partout où leur concours peut être utile. Du moins, c'est là ce qu'ils doivent être et ce qu'ils doivent faire.

Les vocations à l'étude, à la science, à l'enseignement, ont leur raison d'être, et combien plus aujourd'hui que jamais! On s'explique que des prêtres, effrayés des audaces de la négation contemporaine, des ravages multipliés que font parmi les âmes les attaques dirigées contre Dieu, contre Jésus-Christ, contre l'Église, au nom de la philosophie, des sciences exactes, de l'exégèse, de la critique historique, brûlent de relever le défi, et pour se porter les défenseurs de

l'arche sainte, consacrent leur vie à s'instruire et à instruire.

Il n'en demeure pas moins que les vocations des prêtres de paroisses, la supériorité des vœux religieux mise à part, sont encore celles qui semblent être le mieux appropriées à la préoccupation dominante de Jésus-Christ de transformer le monde grâce à une multiplicité et une continuité d'influences locales s'exerçant sur tous les membres de la société, embrassant toutes les formes de ministère et d'apostolat, pour satisfaire à tous les besoins. Je ne dis point cela, messieurs, par adulation ni pour quêter votre bienveillance, ce qui serait indigne de vous et de moi, mais parce que je le pense très sincèrement et que je tiens pour certain qu'il est tout à fait légitime de le penser.

Un prêtre est envoyé par son Évêque au sein d'une population de quelques centaines ou de quelques milliers d'âmes. Je ne parle pas de ceux qui dans nos grandes villes, à Paris par exemple, ont affaire à des populations dont le chiffre exorbitant excède la portée de leur influence possible. Je suppose un curé, un desservant, dans les conditions accoutumées. Ce prêtre, ainsi désigné à ce poste par l'autorité ecclésiastique qui pour lui représente l'autorité même de Jésus-Christ, y vient, s'y établit, y passe dix, vingt, trente années de sa vie, quelquefois sa vie entière.

Après un temps d'installation plus ou moins

prolongé, il est entré en relations avec chacune des familles de sa paroisse. Qu'on l'ait accueilli avec empressement et bonne grâce ou qu'on lui ait montré quelque froideur, il connaît la situation des uns et des autres, leurs habitudes religieuses ou irréligieuses, leurs difficultés, leurs épreuves, leurs espérances, leurs joies. Il est en position de montrer qu'il s'intéresse à ce qui les touche. S'inspirant des convenances dont son jugement et son tact lui dictent la mesure, soit qu'il fasse lui-même des avances, soit qu'il attende qu'elles lui soient faites, il devient de notoriété publique l'ami de tous, même l'ami des adversaires de parti pris, s'il s'en rencontre. Plus il vivra au milieu de ses paroissiens, plus il s'identifiera à leur vie. A elle toute seule, cette permanence de rapports quotidiens où il mettra une bonté soutenue, une patience infatigable et surtout une vigilante impartialité, asseoira son influence et son crédit.

Ce courant de respect et de sympathie ne saurait lui suffire. Il n'est point prêtre, il n'est point curé seulement pour prodiguer une bienveillance tout humaine et exercer une sorte de ministère de philanthropie touchante à la façon d'un pasteur protestant. Il sait qu'il a charge d'âmes. Sa mission ne lui permet pas de se borner au dehors et comme à la surface de l'apostolat. L'autorité morale que ses bons procédés lui acquièrent n'est pour lui que le moyen de faire accepter son autorité religieuse. Chacune

des exigences de ses fonctions curiales le trouve prêt et empressé : soin des petits enfants; catéchismes et confessions préparatoires à la première communion, deux années, trois années à l'avance; pieuses industries après la première communion, pour attirer à l'église et retenir dans la pratique des devoirs chrétiens les adolescents et les jeunes filles : congrégations, patronages, cercles d'ouvriers; prédications régulières le dimanche aux fidèles, prédications suivies, méthodiques et instructives et non point seulement données sous forme d'avis et improvisées; redoublement de zèle à certains moments de l'année, au temps des Pâques, pour les Quarante-Heures, pour une fête d'adoration réparatrice, pour une fête patronale; appel fait en ces occasions plus solennelles au concours de missionnaires ou de confrères du voisinage; visites assidues des infirmes, des malades, des vieillards; visites des indigents, sollicitations en leur faveur de la générosité discrète, bien comprise et bien pratiquée, des riches... C'est tout un programme de dépense incessante de soi dont il ne se lasse pas, et dont l'action soutenue finit par produire des fruits.

M. le curé pratique envers ses paroissiens *l'impendam et superimpendar* de saint Paul. Il ajoute à cette mise en œuvre ininterrompue du zèle, la puissance de la prière, sa ressource suprême. Chaque matin à la messe, chaque soir à la visite du saint Sacrement, il prie pour ceux

à qui il a été envoyé; il prie avec la connaissance exacte qu'il a des besoins de chacun; il prie pour tous sans exception, à commencer par ceux qui le tiennent le plus à distance et font profession d'impiété ouverte ou d'indifférence obstinée. Il y ajoute encore la puissance de l'exemple. On le sait et on le sent pénétré pour son propre compte de tout ce qu'il enseigne. On le voit recueilli à l'église, pieux à l'autel, manifestement épris de la foi à l'Eucharistie. On connaît l'austérité relative de ses habitudes au presbytère et l'irréprochable dignité de sa vie. On parle avec éloge de son esprit de désintéressement, de l'usage qu'il fait de ses modestes ressources au profit des malheureux. On loue la modération de ses propos même à l'égard de ceux qui le prennent avec lui sur le ton de l'opposition et de l'hostilité. Bref, on le tient pour un prêtre excellent dont l'amitié, les conseils, la doctrine, le dévouement, l'exemple, ne laissent rien à désirer.

*Non rogo ut tollas eos de mundo.* Devant ce détail des choses où je viens de me permettre d'entrer, devant ce tableau de ce que vous pouvez être, par votre influence ininterrompue d'homme et d'apôtre, ne trouvez-vous pas, messieurs et chers confrères, que la parole et la prière de Jésus-Christ se comprennent jusqu'à l'évidence? Plus il y aura au sein des populations, mêlés ainsi à leur vie de tous les jours et de toutes les heures, de vrais représentants

de l'Évangile, plus se propagera et s'affermira le triomphe désiré du Christ sur le monde, au sens dont nous parlions en commençant.

C'est vous, messieurs les curés des trente-six mille communes de France, qui pouvez le plus pour le maintien et le développement de la foi dans notre pays : vous, ouvriers souvent obscurs, mais qui êtes le nombre ; mais ouvriers qui, fixés à demeure, vous acquittez de tous les ministères, visitez la chaumière et la mansarde, l'usine et le salon, bénissez toutes les joies, partagez toutes les douleurs ; mais ouvriers qui, prenant l'enfant au berceau, l'accompagnez le long de sa vie, à travers les bons et les mauvais jours, jusqu'à la tombe, et sur sa tombe encore vous agenouillez pour prier. En vérité, vous êtes le sel de la terre. C'est de vous que Jésus-Christ et l'Église ont le plus besoin. Je le dirai comme je le pense : La France ecclésiastique, c'est vous ! Et je ne sache pas qu'il y ait rien de plus sacerdotal, de plus apostolique, que votre vocation bien comprise et fidèlement remplie.

Un scrupule ici m'arrête. N'est-ce point un rêve que cette peinture de la paroisse et du rôle bienfaisant du curé au milieu de ses paroissiens ? Plus d'un parmi vous certainement me fait cette objection : Il y a loin, me dites-vous, des choses engageantes et consolantes que vous énoncez à la réalité. On voit bien que vous n'avez été curé ni dans les quartiers excentriques et pauvres des villes, ni dans l'isolement de la

campagne. Apprenez donc que, dans l'Est de la France surtout et certaines régions du Centre, le prêtre chargé d'une paroisse, le plus souvent minuscule, n'est rien et ne peut rien être de ce que vous semblez croire. Sa bonne volonté et ses efforts se heurtent, s'usent, se brisent à un parti pris d'indifférence sans remède. Le prêtre, pour les populations, n'est qu'un fonctionnaire salarié. Le service religieux dont il s'acquitte n'est qu'une profession comme une autre, moindre que toute autre, puisqu'elle manque d'utilité. C'est à un tel point, qu'on se demande si la dénonciation du Concordat, quelque redoutable qu'elle puisse être à bien des égards, ne comporterait pas en définitive plus d'avantages que d'inconvénients.

Non, messieurs, je n'ignore rien. La semaine dernière précisément, soulevant devant vos confrères ce problème du Concordat maintenu ou dénoncé, je déclarais que si quelque poussée violente des événements ou la décision du chef suprême de l'Église venaient à en briser les liens, nous ne devrions ni nous effrayer, ni gémir. Les paroisses, dans les conjonctures nouvelles, pour un très grand nombre du moins, n'auraient plus un prêtre à leur tête et seraient privées de la régularité du service divin et de l'administration des sacrements. Voici peut-être ce qui se passerait, — ai-je besoin de le dire, messieurs ? je vous livre incidemment, au courant de notre causerie, mes vues personnelles, mes

pressentiments privés, sans y insister, sans prétendre surtout en faire l'unique solution possible : — le cas échéant, la Providence inspirerait à qui de droit les voies à suivre. Un ancien, un aîné parmi les curés d'un canton, grouperait autour de lui quelques-uns de ses confrères. La petite communauté, pauvrement logée, vivrait pauvrement. Ses membres, arrachés à leur solitude douloureuse et à l'humiliation de l'indifférence des populations, vengés du reproche de n'être prêtres que pour se créer une existence rentée et facile, se répandraient à travers la contrée comme des missionnaires d'un autre âge.

Il n'y aurait pas de messes ni de prédications partout chaque dimanche, ces messes auxquelles personne n'assiste, ces prédications que personne n'entend. Mais quand les ouvriers évangéliques paraîtraient, quand ils convoqueraient les foules, ainsi que la chose s'est vue en Suisse récemment, dans les fermes, dans les granges, la nouveauté de ce prosélytisme aurait peut-être des chances de frapper les esprits et les cœurs. Il faudrait bien se rendre à l'évidence que ces apôtres servent une foi, une idée, et ne cultivent point un intérêt. Si pendant quelques années, dix ans, vingt ans, d'une extrémité de la France à l'autre, ce spectacle était donné aux populations, malgré la suspension de toute régularité officielle dans les rapports du prêtre avec elles, la religion, sur les ruines des préjugés enfin

démodés et vaincus, se reprendrait peut-être à reflourir. Le nombre des paroisses organisées diminuerait; on compterait peut-être plus de chrétiens.

Messieurs, ni vous ni moi n'avons le secret de l'avenir. Ce que je sais bien, c'est que dans l'hypothèse où ces éventualités prendraient corps, les ouvriers désignés par avance et de préférence à ce ministère d'évangélisation, comme dans les pays de missions, c'est vous; vous, les proscrits des paroisses, qui vous connaissiez, qui vous aimeriez, qui, sous le coup de la même épreuve, vous donneriez la main pour en mieux porter les rigueurs et prendre, en des conditions nouvelles, votre revanche des dévouements que les conditions anciennes auraient trahis : *Non rogo ut tollas eos de mundo*. Votre présence serait plus que jamais nécessaire.

Ce que je sais surtout, chers confrères, c'est que de telles conjectures d'avenir ne sont que des conjectures. Pour le moment, et suivant toute vraisemblance, longtemps encore vous restez et vous resterez ce que vous êtes, des prêtres attachés par les pouvoirs ecclésiastique et civil à une paroisse. Ce soir vous serez rentrés chacun chez vous, et demain vous reprendrez votre ministère accoutumé. Il y a donc moins lieu de vous préparer à des bouleversements possibles qu'aux exigences présentes et permanentes du *statu quo*. Il ne faudrait pas vous leurrer vous-mêmes, et, sous prétexte d'être

prêts à des tâches exceptionnelles, désertent le labeur et le devoir tels que Dieu vous les présente, continue de vous les présenter aujourd'hui.

Et c'est par où j'arrive aux recommandations que la seconde partie de notre texte suggère : *Sed ut servet eos a malo.*

Vous voilà donc, demain, réinstallés au milieu de votre peuple. M'appropriant le langage de Jésus-Christ, je dis pour vous, pour chacun de vous, messieurs et vénérés confrères : « Mon Dieu ! préservez-les du mal. »

Je ne fais point allusion par là aux extrémités de l'inconduite qui dégénèrent en scandale, et dont les conséquences au sein d'une population sont quelquefois irrémédiables. Je suppose, j'aime à supposer, et c'est mon devoir de supposer, que pas un de vous n'aura jamais le malheur de tomber si bas et de mériter la terrible parole de l'Évangile : *Vestimentis ovium, lupi rapaces*<sup>1</sup>, et cette autre : *Vae homini illi per quem scandalum venit*<sup>2</sup>. Le mal existe à de moindres degrés pour le prêtre et ne mérite

<sup>1</sup> Matth. VII, 15. — <sup>2</sup> Matth. XVIII, 7.

pas moins de tenir en haleine son attention et ses efforts.

Le mal auquel je songe, messieurs, et contre lequel je désire et demande ardemment que Dieu vous prémunisse, c'est d'abord la diminution de votre foi au sacerdoce en général, et de votre foi à la forme et aux conditions de votre vie sacerdotale en particulier.

Que vous cessiez de croire à la valeur intrinsèque de la prêtrise, à la dignité suréminente de cette destinée entre toutes les destinées humaines, à ce qu'il y a d'incomparable pour une créature d'être associée aux puissances mêmes du Christ dans la diffusion de la vérité et de la grâce : j'espère que vous n'en viendrez jamais là. Le cas cependant n'est point tout à fait chimérique. On voit des prêtres qui, sans l'avouer et tout en gardant une certaine tenue extérieure, nourrissent sur la vocation ecclésiastique des inquiétudes, des doutes et des souffrances, qu'ils eussent au début regardées comme impossibles. Il est monté, il s'est accumulé des ombres sur la limpidité et la sécurité de leur foi. Ils n'osent pas se ressouvenir de l'appel qu'ils ont entendu au jeune âge, ni des engagements qu'ils ont pris pour y répondre. Ils auraient peur d'aboutir à je ne sais quel mécompte et à quel retournement de leurs dispositions premières. Le mot de Jésus : *Elegi vos*, a perdu pour eux sa signification sublime, et cet autre : *Sequere me*, n'a plus le même attrait. Oh ! qu'un tel état d'âme

est affligeant, et qu'il s'y cache donc de douloureux périls! *Ut serves eos a malo.*

Où le mal risque d'être plus fréquent et le péril plus immédiat, c'est lorsque, sans méconnaître la valeur en soi de votre vocation, sous l'impression de votre situation telle qu'elle est et de vos peines de chaque jour, vous vous prétez, vous vous abandonnez à la persuasion que votre vie de prêtre est en quelque sorte manquée.

Cette paroisse assignée à l'exercice de votre zèle, et que votre zèle ne réussit pas à transformer; cette population, sur laquelle vous ne venez pas à bout d'acquérir une influence décisive, finissent, si vous n'y prenez garde, par vous peser. Il vous semble que vous soyez condamnés sans appel à vous consumer dans une impuissance à la fois douloureuse et humiliante. Le dirai-je? une certaine tournure de l'opinion publique autour de vous, un jugement tout fait des gens du monde, hélas! et parfois des catholiques, et parfois de vos frères du sacerdoce eux-mêmes, contribue et conspire à vous rendre plus dure cette mésestime de votre position. Un curé de faubourg! un petit curé de village! de quel air et de quel ton quasi dédaigneux il faut trop souvent voir et entendre tenir ce propos! Grand Dieu! qu'est-ce que cet injurieux oubli des plus élémentaires, des plus impérieuses convenances? Comme s'il y avait deux façons d'être prêtre, deux qualités de sacerdoce, deux nuances de

vocation, l'une pour la ville, l'autre pour les champs, l'une pour les situations relevées et brillantes, l'autre pour les situations cachées et obscures! Ressaisissez-vous, chers bien-aimés confrères, devant l'impertinence des appréciations de l'entourage; ressaisissez-vous devant la tentation d'apprécier vous-mêmes autrement qu'il ne le faut votre existence telle que la Providence l'a faite. Au cours de la retraite de la semaine dernière, je commentais cette déclaration de Jésus : *Posui vos ut eatis et fructum afferatis et fructus vester maneat*<sup>1</sup>... *Posui vos*, ce n'est point au hasard que vous avez été conduits par la main où vous êtes, dans le poste que vous occupez, mis à la tête de la paroisse que vous dirigez. Non seulement c'est votre droit, c'est votre devoir de croire que le Maître des vocations et des vies ne s'est pas trompé à votre égard. Quelqu'un devait être là. Ce quelqu'un, c'est vous. Que cette très simple idée, que cette conviction motivée et sûre vous relève, vous fortifie et vous venge.

*Ut serves eos a malo.* Après le découragement théorique, le mal qui est à redouter pour vous, messieurs, et dont je prie Dieu de vous préserver, c'est le découragement pratique, une lassitude tenue pour légitime sous prétexte que l'effort n'aboutit pas. Dès votre prise de possession de la paroisse, vous vous êtes fait une obli-

<sup>1</sup> Joan. xv, 16.



gation sacrée de vous acquitter au mieux de votre tâche. Tous vos devoirs professionnels, ceux dont nous parlions tout à l'heure, vous les avez consciencieusement remplis. Vous avez ajouté à ces formes traditionnelles du zèle d'autres moyens d'influence et d'action, qui vous ont semblé devoir être utiles, étant opportuns. Rien de tout cela n'a donné ce que vous étiez en droit d'attendre. Les œuvres de circonstance, au lieu de s'affermir et de prospérer, sont tombées peu à peu. Vous avez eu le déboire et l'humiliation de l'insuccès. Les œuvres pastorales proprement dites ne vont pas loin; ni l'église n'est plus remplie le dimanche, ni les sacrements ne sont plus fréquentés, ni la piété ni la foi ne sont plus en honneur dans les familles. Peut-être même en êtes-vous réduits à constater entre l'état des choses à vos débuts et l'état actuel un dépérissement, un déclin. Ce qu'une telle constatation comporte de souffrances, il n'est que trop aisé de le comprendre. Vous vous persuadez qu'ayant fait ce que vous avez fait, il ne reste plus rien à faire. A quoi bon tenter l'impossible et frapper le rocher d'où l'eau se refuse à jaillir? Vous vous êtes dépensés sans profit; vous en prendrez à l'aise désormais, vous vous tiendrez au strict nécessaire, à ce qui est enjoint rigoureusement; vous vous garderez de rien entreprendre, de rien innover, de rien fonder.

Mon cher et bien-aimé confrère, je vous conjure de ne point vous abandonner à cette dis-

position fâcheuse, de ne vous point enfermer dans ce parti pris d'inaction, qui vous serait soi-disant imposé malgré vous. *Ut serves eos a malo*. Je demande à Dieu de doubler votre désintéressement et votre courage, et de ne pas permettre que vous abdiquiez. Abdiquer, c'est le mal. Persévérer en dépit du peu de fruit qu'on recueille, malgré l'apparente stérilité des efforts, c'est le bien. *Tu autem vigila, in omnibus labora, ministerium tuum imple, opus fac evangelistæ*<sup>1</sup>. Ce viril conseil de saint Paul à Timothée, alors que tout pour Timothée était encombré de difficultés et d'obstacles, sans nulle compensation ni joie, ce conseil s'adresse directement aux prêtres de notre temps et de notre pays. Ne vous laissez pas de poursuivre l'œuvre entreprise ou de la recommencer à frais nouveaux. Il y a, pour le semeur évangélique, des moments de fécondité inattendue. Le sillon, jusque-là dur, froid et impénétrable, tout d'un coup semble s'ouvrir. Que faut-il? un adversaire de moins et la cessation des influences néfastes qu'il exerçait. Que faut-il? une âme, quelques âmes de bonne volonté de plus, qui vont inaugurer un mouvement favorable. Que faut-il? une grâce plus puissante d'en haut peut être méritée par la fidélité même dont vous aurez fait preuve au milieu de vos peines, et qui entraînera les cœurs. *Esto fidelis usque ad mortem*<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> II Timoth. iv, 5. — <sup>2</sup> Apoc. ii, 10.

Et enfin, messieurs, et surtout, *ut serves eos a malo*, je demande à Dieu que les épreuves, quelles qu'elles soient, de votre ministère curial ne vous poussent jamais à ce degré d'abattement, qui a son contre-coup funeste dans la vie intérieure. Humainement parlant, pour être bons nous avons besoin d'un peu de joie. Les difficultés et les adversités de l'existence, si nous ne nous inspirons pas des sentiments les plus généreux de la foi, nous aigrissent, et l'amertume est mauvaise conseillère. Un prêtre dans une paroisse médiocre, ingrate, aux prises avec l'impuissance d'exercer une action salutaire, est tenté de se désintéresser de toute persévérance et de tout renouvellement d'efforts; c'est ce que nous venons de dire. En quoi il est répréhensible, puisque c'était son devoir, quoi qu'il dût arriver, de ne pas abdiquer, et puisqu'il pouvait arriver qu'un peu de prolongation, de vaillance, finit par produire les meilleurs fruits. Mais il est en outre tenté, et c'est là le pire, sous la fausse inspiration du découragement, de se désintéresser de sa vie intérieure, tout comme de sa vie et de son activité publiques.

Ses obligations de piété lui pèsent: l'oraison, le bréviaire, la messe, la visite au saint Sacrement. Les vertus cachées du sacerdoce le gênent, l'abandon filial aux desseins providentiels, le détachement, l'humilité, la charité envers le prochain, la droiture des intentions, la pureté vigilante des mœurs. Sa volonté, détendue et

molle, n'a plus de ressorts. De ce qu'il ne peut pas faire ce qu'il voudrait comme curé, il se décide à ne rien faire comme prêtre; ou plutôt sans aucun raisonnement ni lien logique, ceci vient après cela.

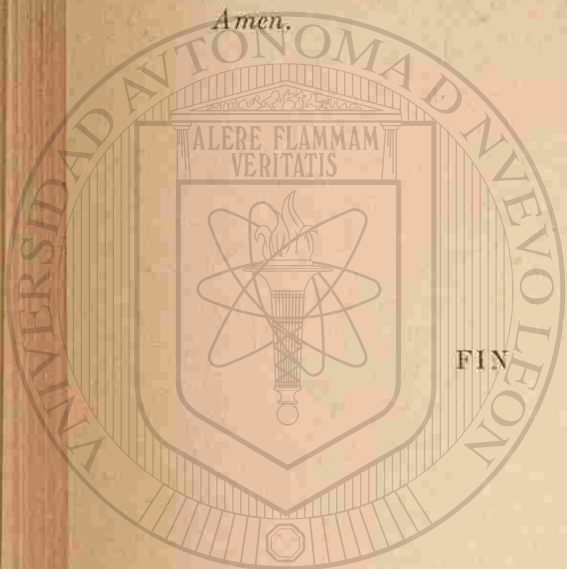
Tandis que ce serait le contraire qui devrait se produire. Plus vous êtes privé, mon pauvre et cher confrère, de réaliser au dehors, par votre ministère et vos œuvres, la fécondité rêvée du bien pour les âmes, plus il faut vous dédommager par le progrès de votre âme, progrès sur lequel ni les hommes ni les événements n'ont aucune prise possible; progrès que le Père, qui voit dans le secret, contemple et bénit; progrès qui, de lui-même et de lui seul, sans rien d'apparent pour personne, même à votre insu, est capable d'opérer autour de vous une somme incalculable de bien.

J'ai fini, messieurs. La cérémonie de la rénovation des promesses cléricales va commencer. Je vous conjure de dire de toute la sincérité de votre cœur, comme conclusion de cette retraite et de ce dernier entretien: *Dominus pars hereditatis meæ et calicis mei*. La destinée que Dieu m'a faite, la part qu'il m'a donnée à son héritage, ma vocation de prêtre, je l'aime, je la bénis, je l'honore, j'en accepte les conditions austères, je ne veux vivre que pour en remplir dans une générosité grandissante tous les devoirs.

Et de ma place, en vous regardant, en vous

enveloppant tous de ma plus pieuse et plus fraternelle dilection, je répèterai tout bas : *Non rogo ut tollas eos de mundo, sed ut serves a malo.*

*Amen.*



## TABLE

### PREMIER JOUR

INSTRUCTION POUR L'OUVERTURE DE LA RETRAITE. — La foi au sacerdoce. . . . .	3
--------------------------------------------------------------------------------	---

### DEUXIÈME JOUR

MÉDITATION DU MATIN. — Ce qui nous manque. . . . .	33
INSTRUCTION DE 10 HEURES. — Jésus-Christ prêtre. . . . .	58
INSTRUCTION DU SOIR. — Jésus-Christ et les prêtres. . . . .	90

### TROISIÈME JOUR

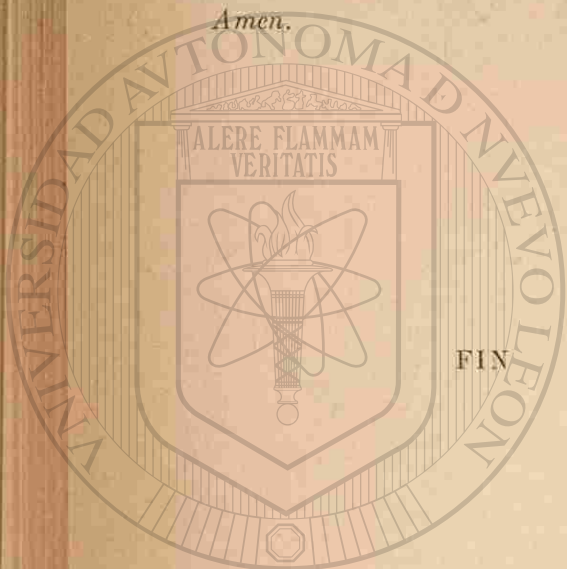
MÉDITATION DU MATIN. — Devenir des fils de Dieu : ce que c'est et comment il y faut tendre. . . . .	123
INSTRUCTION DE 10 HEURES. — Jésus-Christ adver- saire du péché. . . . .	150
INSTRUCTION DU SOIR. — Jésus-Christ réparateur du péché. . . . .	178

### QUATRIÈME JOUR

MÉDITATION DU MATIN. — Sous le seul regard de Dieu. . . . .	207
----------------------------------------------------------------	-----

enveloppant tous de ma plus pieuse et plus fraternelle dilection, je répèterai tout bas : *Non rogo ut tollas eos de mundo, sed ut serves a malo.*

*Amen.*



## TABLE

### PREMIER JOUR

INSTRUCTION POUR L'OUVERTURE DE LA RETRAITE. — La foi au sacerdoce. . . . .	3
--------------------------------------------------------------------------------	---

### DEUXIÈME JOUR

MÉDITATION DU MATIN. — Ce qui nous manque. . . . .	33
INSTRUCTION DE 10 HEURES. — Jésus-Christ prêtre. . . . .	58
INSTRUCTION DU SOIR. — Jésus-Christ et les prêtres. . . . .	90

### TROISIÈME JOUR

MÉDITATION DU MATIN. — Devenir des fils de Dieu : ce que c'est et comment il y faut tendre. . . . .	123
INSTRUCTION DE 10 HEURES. — Jésus-Christ adver- saire du péché. . . . .	150
INSTRUCTION DU SOIR. — Jésus-Christ réparateur du péché. . . . .	178

### QUATRIÈME JOUR

MÉDITATION DU MATIN. — Sous le seul regard de Dieu. . . . .	207
----------------------------------------------------------------	-----

INSTRUCTION DE 10 HEURES. — Jésus-Christ adorateur en esprit et en vérité. . . . .	231
INSTRUCTION DU SOIR. — Jésus-Christ adorateur en esprit et en vérité (suite). . . . .	256

## CINQUIÈME JOUR

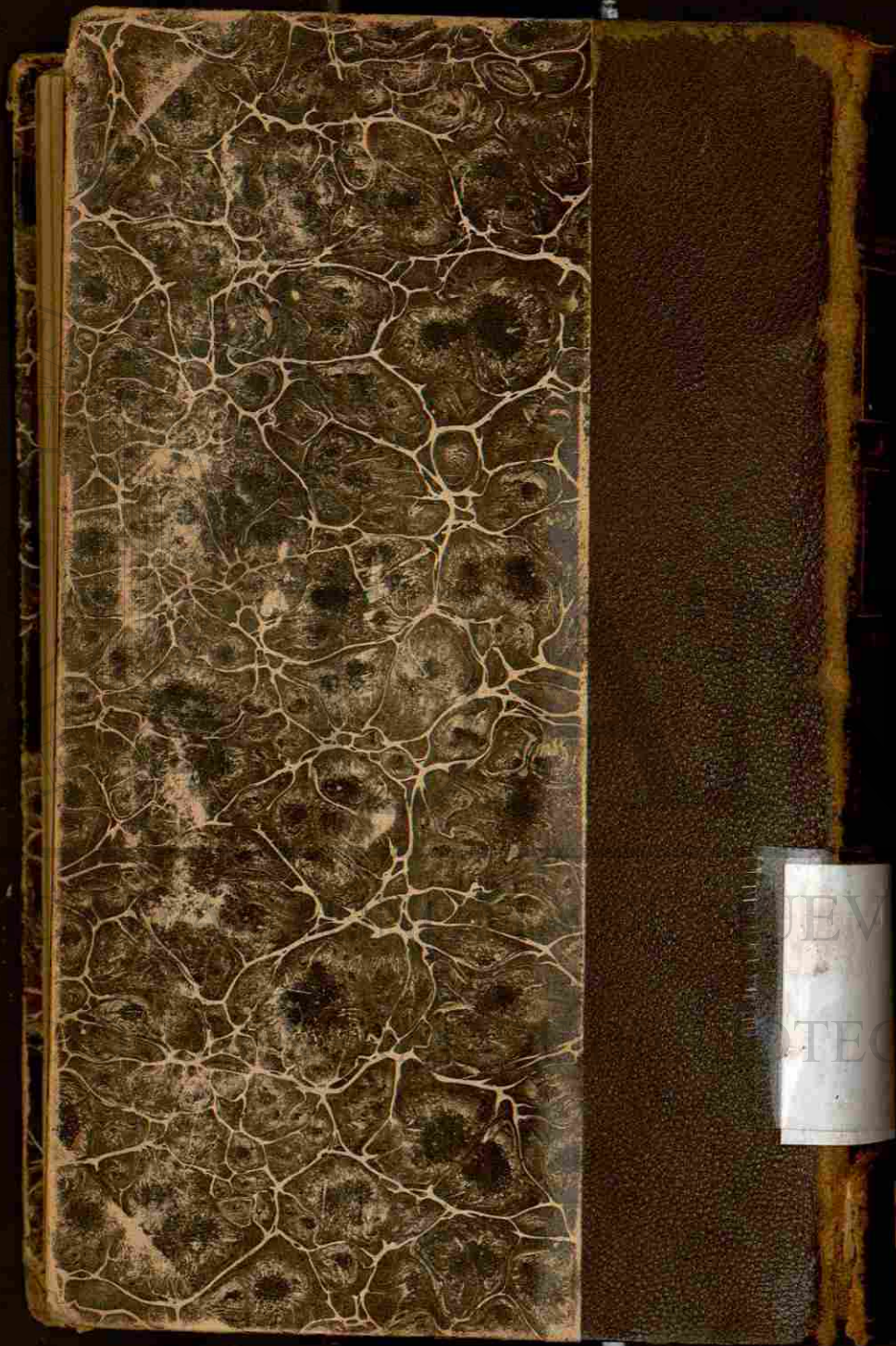
MÉDITATION DU MATIN. — Le calice qu'il faut boire. . . . .	283
INSTRUCTION DE 10 HEURES. — Jésus-Christ médiateur. . . . .	307
INSTRUCTION DU SOIR. — Jésus-Christ et l'Église. . . . .	333

## SIXIÈME JOUR

MÉDITATION DU MATIN. — La suprême invitation du Christ. . . . .	363
ALLOCATION POUR LA CLÔTURE DE LA RETRAITE ET LA RENOVATION DES PROMESSES CLÉRICALES. — Le prêtre de paroisse. . . . .	386

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



DEV  
TEC